

Hon.ble Henry F. St Clair Erskine.





M. H. Erskine.

LEÇONS DE MORALE,

OU LECTURES ACADÉMIQUES,

FAITES DANS

L'UNIVERSITÉ DE LEIPSICK,

PAR FEU

M. GELLERT,

On y a joint des Réflexions sur la Personne & les Ecrits de l'Auteur.

LE TOUT TRADUIT DE L'ALLEMAND.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME SECOND.

À UTRECHT,
chez J. VAN SCHOONHOVEN, & Compagnie,
ET *À LEIPSICK,*
chez les HÉRITIERS WEIDMAN ET REICH.
MDCCLXXV.
Avec Privilége de S. A. E. de SAXE.

ONZIEME LEÇON.

Du soin, qu'on doit prendre de la santé.

Principaux devoirs de l'homme.

LE total de la félicité de l'homme résulte de plusieurs biens particuliers qui se rapportent, soit aux besoins de notre corps; soit à l'avantage de la société, que nous avons avec les autres hommes; soit au bonheur de l'ame. Les directions intérieures de la conscience & de la Raison, pour nous assurer ces biens, & les rapporter au but, pour lequel Dieu nous les donne; voilà en général ce qu'on nomme *Devoirs de l'homme*, dont la pratique, bien réglée & exécutée dans de bonnes vues, est ce qu'on appelle *Vertu*. L'obligation générale de l'homme consiste donc à s'instruire soigneusement de ces devoirs, de leur but, & des moyens de les accomplir; à les respecter, comme nous étant prescrits de Dieu même; & à les mettre constamment en pratique, soit par l'acquiescement de l'ame & la résolution de s'y soumettre, soit par les actes extérieurs d'obéissance, dans quelque circonstance que ce puisse être. Je puis me borner à un petit nombre de réflexions préliminaires, ayant déja dit à ce sujet ce qu'il y a de plus capital, dans les Leçons précédentes.

Notre corps a ses biens. Nous aimons la santé & sa conservation, & nous cherchons les moyens de garantir & de prolonger notre vie. La maladie & un état d'infirmité ne sont pas seulement destructifs de notre vie, ils sont aussi bien souvent le tourment de notre ame. Outre qu'ils nous privent de bien des douceurs

innocentes, ils nous rendent moins propres à nous employer pour les autres, à jouir de leur commerce, & à nous procurer à nous-mêmes ce qui est nécessaire pour notre subsistance. Combien d'agréments & d'avantages un corps sain & robuste ne nous procure-t-il pas! L'attention, que nous donnons à en jouir, est donc un devoir, autant que la recherche des biens du corps ne nous prive pas de plus considérables.

Notre penchant naturel pour le bonheur nous fait estimer & aimer les objets, qui ont quelque influence sur notre *bien-être extérieur*, ou *relatif à l'état de société*, où nous vivons. Nous desirons une bonne renommée, du crédit, du bien, de la sûreté, de la liberté. Ce sont des moyens de nous procurer le nécessaire, ou le repos & les commodités de la vie. Le soin de nous assurer ces biens est un devoir, en tant que nous les recherchons & les employons comme des moyens d'arriver à ce but, & à d'autres plus relevés, par un principe d'obéissance à la volonté de Dieu.

Notre ame a ses biens, tels que le bon état des facultés de notre esprit, de notre imagination, de notre mémoire & de notre goût. Il en résulte de grands avantages pour nous-mêmes, pour les arts, les sciences, les métiers, qui ont pour objet l'utilité ou l'agréable, & qui doivent leur existence & leur perfection à ces facultés, dont le bon usage constitue visiblement le bonheur de l'homme. Ce sont des biens supérieurs à ceux de la fortune & du corps. L'attention, que nous donnons à les maintenir dans un bon état, & à les perfectionner, est donc un devoir, & même un devoir *plus essentiel*, que celui, qui a le corps pour objet.

No-

Notre coeur à ses biens, qui résultent aussi de ceux de l'entendement: savoir, l'empire sur ses affections, ou le soin de les modérer; le penchant à la bienveillance à l'égard de nos semblables; & le plus noble de tous les penchants, le respect & l'amour pour l'Auteur de notre être. L'application à nous procurer ces biens est un devoir, & notre *premier devoir*.

En suivant cet ordre usité par rapport au rang, qu'on assigne aux différents biens, que l'homme peut & doit rechercher, je traiterai des principaux devoirs, de la maniere, que je juge vous être la plus utile & la plus agréable.

Devoirs par rapport au corps.

Je passe sans autre préambule aux biens du corps. Qui est-ce qui ne met pas en ce rang *la santé*, *la force*, *une bonne constitution*, capable de se soutenir au milieu des travaux & des peines de la vie? Qui est-ce qui n'attache pas du prix à la *propreté* & à *la décence* dans la maniere de se mettre? Toutes les raisons, qui nous les font regarder comme un bien, nous font aussi un devoir de les rechercher: *leur prix* décide de *l'importance* du devoir; & c'est leur nature, qui nous enseigne les *moyens*, qui peuvent nous aider à le remplir.

J'ai donc à parler d'abord *de la santé* & *de son prix*; ensuite des *moyens* de la conserver; & enfin j'en ferai voir le bon ou le mauvais usage par la peinture de différentes Personnes, dont je tracerai le *caractere* ou le tableau. La reconnoissance exige, que nous conservions

& préfervions notre fanté, fi elle eft un don de Dieu des plus intéreffants pour nous: & qui eft-ce qui ne reconnoît pas, que, comme il ne s'eft point donné la vie, il ne fe donne pas non plus la fanté? De plus, fi elle eft un préfent, qui nous a été fait dans des *vues d'utilité*; ce feroit s'oppofer aux vues de Dieu & les anéantir, que d'affoiblir ou ruiner fa fanté à deffein, ou par fa négligence.

Confidérons de plus près la fanté par rapport à *l'agrément* & à *l'utilité*. Son influence s'étend au corps, & à l'ame, à nos occupations, & à l'avantage de la fociété. Une circulation bien réglée du fang & des efprits vitaux; une force fenfible dans les muscles, & la facilité à mouvoir nos membres, felon que le befoin l'exige; un appétit, qui nous invite à prendre de la nourriture, & qui nous fait favourer les aliments, même les plus fimples; un fommeil aifé, & qui nous récrée, font pour l'homme de grands avantages, & une fource abondante de plaifirs: la maladie nous en prive.

Le défaut de fanté communique à l'ame une humeur trifte & fâcheufe, qui ne nous permet de goûter que bien imparfaitement, ou nous rend tout-à-fait infipides, les plaifirs les plus innocents, qu'il feroit d'ailleurs en notre pouvoir de nous procurer. Ni la fociété, ni les douceurs de l'amitié & d'un tendre attachement, ni les honneurs, les richeffes, ou lês commodités de la vie, n'ont fouvent alors aucun charme pour nous. Il n'eft pas rare, qu'une Perfonne, qui jouit de la fanté, trouve le plus de plaifir à une chofe, qui lui déplaira le plus, étant malade. Comme elle conçoit dans ce dernier état un dégoût pour les meilleurs aliments, qui ne l'af-

fectent plus; elle dédaigne aussi les joies les plus innocentes, & qui feroient d'ailleurs les plus satisfaisantes pour son ame, mais qu'elle n'est plus en état de goûter. —— Cette impression si agréable, que font sur quelqu'un, qui jouit de la santé, les productions des beaux arts, ne se fait pas sentir au malade: un mécontement intérieur l'empêche d'y trouver du plaisir. Son ame est comme engourdie, & le sentiment du beau l'affecte alors difficilement; son coeur semble ne pouvoir s'ouvrir qu'au chagrin, pour lequel il entretient une secrete complaisance. Et que sont pour lui tant d'heures de désoeuvrement, qu'il ne peut remplir, sinon des moments sombres & mélancoliques? Combien plus fâcheux est son état, lorsque c'est à lui-même, qu'il peut imputer la perte de sa santé? En la perdant, de combien de satisfactions ne me suis-je pas privé? Triste reproche, dont il s'occupe pendant le jour, & qui le tourmente même dans la nuit. Enfin, les maux si divers & souvent incurables, auxquels notre corps est sujet, & les pénibles cures, quelquefois plus douloureuses que la maladie même & la mort, ne nous instruisent-ils pas assez du prix de la santé; ne nous disent-ils pas, qu'un état de maladie habituelle est une sorte de mort lente?

La santé nous donnant plus d'aptitude à remplir nos différents devoirs; nous ne pouvons en négliger le soin, sans nous rendre coupables d'injustice envers nous-mêmes & la société: mais la ruiner, le sachant & le voulant, c'est au tribunal de la Raison & de la conscience un espece d'empoisonnement volontaire. Le seul manque d'attention pour sa santé peut beaucoup préjudi-

cier aux facultés de l'ame, dont, pour le présent ou pour l'avenir, on rend l'exercice plus pénible, si on ne le suspend pas entiérement. Avec un corps infirme, nous pensons moins vivement & moins vigoureusement; & combien de pensées fausses & fantastiques n'ont pas leur source dans un sang brûlé & corrompu? On connoît des mélancoliques, des Personnes, dont le cerveau étoit dérangé, qui, à l'aide de la Médecine, ont recouvré leur Raison avec la santé. La maladie nous rend difficile l'exercice de la faculté de penser & de réfléchir: l'ame se trouve gênée dans ses opérations, lorsque le corps ne fournit pas autant d'esprits qu'il est nécessaire, ou que ceux-ci se dissipent trop promptement. Et quel est l'homme, qui tout le temps de sa vie ne doive s'occuper à perfectionner sa Raison, & à en faire un bon usage, comme de ce qui l'intéresse le plus? N'est-ce pas elle, qui nous rend capables de connoître Dieu & ses oeuvres, les devoirs de la piété, & les vertus sociales? Ses lumieres ne nous guident-elles pas dans la route du bonheur; & si elles s'éteignent en partie, qu'appercevrons-nous que des objets obscurs ou confus? Pourrons-nous reconnoître la vérité, lorsque la mémoire & l'imagination ne nous en présenteront plus les caracteres essentiels & distinctifs, comme il arrive assez communément dans la maladie & l'âge du caducité? —— La perte de notre santé en est une pour notre *coeur*, aussi-bien que pour notre esprit; & la société ne peut que s'en ressentir. Ce secret mécontentement de notre coeur influe imperceptiblement sur nos dispositions envers nos semblables, & même sur nos sentiments envers Dieu. Une Personne valétudinaire, au moins celle, qui

peut s'imputer son état d'infirmité, est ordinairement d'une humeur fâcheuse, lors même qu'elle voudroit s'en défendre; elle mêle de l'amertume par ses procédés aux plaisirs, que goûteroient dans son commerce un ami, un époux ou une épouse, un enfant, un collegue. Son coeur ne lui fait pas prendre assez de part aux sujets de satisfaction, que d'autres éprouvent, par cela même qu'il ressent trop ceux, dont il est privé; & ce sentimeut de sa propre infortune, qui l'occupe, ne lui permet guere, ou ne lui permet que difficilement, de se livrer à celui de la compassion. Les maladies amortissent cette vivacité naturelle du sentiment; & nous sommes d'autant moins portés pour ce qui est noble & bon en soi, à proportion que nous en sommes moins fortement affectés. Quelqu'un, qui pense & sent, qu'il est aussi heureux qu'il peut l'être, se trouve naturellement plus de disposition & de bonne volonté à voir les autres heureux comme lui. Un malade éprouve des inquiétudes, qui le rendent moins capable d'inclinations nobles, & de résolutions généreuses. L'amour de l'humanité se trouve comme accablé sous le poids des soucis d'un amour-propre mécontent; & la privation de ces doux sentiments est pour notre coeur le manque de la plus grande satisfaction, dont il puisse jouir. Notre courage s'affoiblit, & la défiance, la pusillanimité, s'emparent de nous; la diminution de nos forces nous rend timides; & quand l'idée fâcheuse du préjudice, que nous avons causé à notre santé par notre faute, vient encore s'y joindre: elle est capable d'absorber les sentiments de joie, que la Religion & notre reconnoissance envers la Providence

pour-

pourroient & devroient faire naître dans notre coeur. Quelle perte, que celle de la ſatisfaction raviſſante d'un coeur joyeux, toutes les fois qu'il s'occupe d'un Dieu Créateur!

Eſt-il un emploi, une condition dans la vie, qui ne requiere de la ſanté & des forces, pour y vaquer avec ſuccès? Nous en priver par notre faute, c'eſt donc faire un vol à la ſociété; c'eſt lui ſouſtraire des ſervices, que nous en exigeons pour nous-mêmes, ou au moins ne les lui payer qu'à demi, quoiqu'elle ait droit de les exiger en entier. Nous y perdons de notre côté ces différents plaiſirs, qui naiſſent de ceux, que nous procurons aux autres par nos bons offices, & dont cependant eſt jalouſe une ame, qui penſe noblement.

Ce n'eſt pas tout. Outre que nous ceſſons d'être utiles aux autres, & que nous ne pouvons ſoutenir avec honneur le rôle, que nous avons à remplir dans la ſociété; nous lui devenons encore à charge, & en particulier à ceux, avec qui nous avons les plus étroites relations, comme nous le ſommes auſſi à nous-mêmes. Souvent nous vivons aux dépens de nos proches & de nos amis, & nous les privons de ce que nous devrions nous procurer par notre propre induſtrie pour notre ſubſiſtance; nous troublons leur repos par cela même que nous en manquons; nous cauſons leur ſouci, & nous les indiſpoſons contre nous, au lieu d'être leur joie & l'objet de leurs voeux. Il eſt des devoirs en grand nombre, qu'un Pere, un Maître ou Précepteur, un Epoux, un Ami malade ne peut plus remplir. On ſouhaite notre mort, parce que notre vie devient un fardeau.

Des

Des *avantages considérables* sont au contraire attachés à la jouissance de la santé. Une constitution vigoureuse, dont nous sentons toute la force, nous inspire le courage d'entreprendre de plus grands travaux; elle en allege la peine, nous fait moins redouter le danger, & nous empêche de céder si-tôt aux obstacles, qui s'opposent à nos desseins. La sérénité de l'ame, la gaiété de l'humeur, le penchant à la sociabilité, sont les compagnes ordinaires de la santé. Celui, qui en jouit, peut travailler plus efficacement à son propre avantage & à celui des autres; supporter tranquillement mille incommodités, qui épuisent la patience du malade; se défendre aisément de l'indigence par son assiduité au travail; acquérir avec moins de peine les qualités requises à son emploi, & les perfectionner; &, s'il en a la volonté avec les talents les plus nécessaires, se rendre plus utile & plus agréable dans toutes les circonstances de la vie & la diversité des occupations.

Le coloris de la santé est le plus avantageux ornement aux Personnes de l'un & l'autre sexe: il frappe l'oeil agréablement, & fait naître la confiance, que la Personne, sur le visage de laquelle on l'apperçoit, ne s'est pas rendue l'esclave de ces passions, qui en ternissent l'éclat & défigurent les traits. Toute la bonne grace du corps, que l'art peut lui donner, est relevée par la santé: comme au contraire le défaut de santé frappe désagréablement les yeux par un air abattu & moribond, des mains tremblantes, une contenance gênée, une démarche languissante. Quelqu'un, qui se porte bien, pourvu que son coeur soit tranquille, contemple

avec

avec un double plaisir la Nature, qui semble lui sourire & s'embellir à ses yeux; chaque matin il s'éveille avec de nouvelles forces; & le soleil, qui l'éclaire, lui paroît briller d'une clarté nouvelle. Il goûte mille & mille douceurs, qui pour un valétudinaire, enfermé dans sa chambre, seroient un supplice. Fût-il le plus pauvre des hommes, & du plus bas état, il se trouve partout pour lui une boisson rafraîchissante; du pain pour le nourrir & le fortifier; un air libre; des campagnes, qui lui présentent une perspective riante; des agréments de toutes sortes, que l'amitié, l'amour, la conversation, l'imagination, les ouvrages de l'art lui offrent comme à l'envi: le plus doux repos, en réparant ses forces, le dédommage, à la fin de la journé, des fatigues du plus rude travail. Et que sont sans la santé les honneurs, le pouvoir, les richesses, les sociétés? Quels trésors comme enfouis dans un corps malade ne sont pas, en bien des circonstances, les plus beaux talents de l'esprit? Et nous pourrions encore mettre en doute, si le soin de notre santé doit nous occuper, lorsque tout nous parle de son prix, & de son influence sur notre bonheur & sur celui des autres?

Les moyens de conserver la santé, & de l'étayer lorsqu'elle chancele, peuvent aisément se connoître par l'expérience, & par l'attention à ce qui se passe en nous & chez les autres. *Eprouve*, dit le fils de Sirach, *ce qui convient à ta Personne, & ne lui permets pas ce qui est mauvais.* Et ce n'est pas tant l'habile Médecin, qu'une attention réfléchie, qui nous apprend, que *la modération* dans le manger, le boire, & les plaisirs; *l'application au travail*, & *l'exercice du*

corps;

corps; l'assujettissement des passions fougueuses; un coeur libre de souci & d'agitation; des récréations réglées après le travail, sont les plus sûrs soutiens de la santé. (*)

N'employons-nous aucun de ces moyens, ou ne les mettons-nous que rarement & négligemment en usage, notre amour pour la santé est trop foible; comme il devient excessif, lorsque nous nous occupons de ces moyens avec plus de soin, que ne requiert le but, pour lequel nous devons en faire usage. La preuve, que nous le portons à l'excès, c'est lorsqu'il affoiblit ou détruit en nous tout autre penchant, qui fait partie du plan général de notre bonheur. Aimer la santé au point de se rendre ridicule, de négliger ses affaires, & de consumer son temps à la lecture de livres de Médecine, que nous n'avons point une vocation particuliere d'étudier, ou à un usage superflu des bains & des eaux minérales, c'est un soin excessif & déréglé. Dès que nous nous occupons de la santé uniquement pour elle-même, elle perd son prix & tout son mérite, comme tous les biens de cette vie. Elle est certainement un moyen nécessaire au bonheur de l'homme; mais elle ne constitue pas tout son bonheur, ni même la partie la plus essentielle.

(*) Valetudo sustentatur notitia sui corporis & observatione, quae res aut prodesse soleant aut obesse, & continentia in victu omnique cultu, corporis tuendi caussa, & praetermittendis voluptatibus; postremo arte eorum quorum ad scientiam haec pertinent. Cic. offic. L. II, c. 24.

le. —— De plus, employer avec ſoin les moyens, qui ſervent à entretenir la ſanté, mais ſans avoir pour objet la ſanté, & l'influence, qu'elle a ſur le cours de notre vie, ce n'eſt pas s'en occuper raiſonnablement, & on ne peut en faire une vertu. Telle Perſonne eſt ſobre, pour conſerver ſon teint & ſa taille; elle ſe tient en garde contre les paſſions déſordonnées, ne voulant pas d'ailleurs, qu'on la voie dans des ſociétés, où ces ſortes de paſſions dominent: tel ſe donne de l'exercice, pour trouver plus de plaiſir à bien manger; & il ne s'excede point par le travail, parce qu'il aime le loiſir. Quelque avantage, qui puiſſe en réſulter accidentellement pour la ſanté; il ſeroit abſurde de s'arroger la gloire d'en avoir pris ſoin.

En admettant comme vrai, que nous ne vivons pas, pour manger, & que nous ne mangeons pas, pour flatter notre goût & notre délicateſſe; il s'enſuit, qu'être ſobre, c'eſt ne ſe permettre qu'autant de nourriture, que l'exige l'entretien de notre corps, & le libre exércice des facultés de notre ame. L'expérience ou notre propre ſentiment nous indique cette meſure par rapport aux aliments; & il ſera toujours plus ſûr d'en prendre trop peu, que trop. Celui, qui ne conſulte à table que ſon appétit & ſon goût, ſe flatteroit en vain d'avoir mangé ſobrement, en conſéquence de ce qu'il n'en a pas été incommodé. La ſobriété requiert en tout temps une retenue libre & réfléchie. Ne pas penſer ſi l'on mange ou ſi l'on boit outre meſure, ne pas ſe précautionner contre les excés, ne ſe rien refuſer dans l'idée de prendre d'autant plus de forces; tout cela ne peut s'ap-

s'appeller sobriété. (*) On ne sauroit en regarder comme des marques certaines, de ne point se trouver incommodé à la suite d'un repas, & de ne s'appercevoir d'aucune diminution sensible & immédiate de la santé. Le préjudice, qui résulte de l'excès, peut se faire sentir le lendemain, quelquefois plus tard, quelquefois seulement dans la vieillesse. Lorsqu'après la réfection notre corps se trouve moins dispos au travail, & que notre ame appesantie éprouve de la répugnance à faire ses fonctions ordinaires, il y a la plus grande apparence, que nous avons mangé outre mesure, ou que les aliments n'étoient pas salubres, ou bien que nous les avons pris sans besoin. Les meilleurs repas sont ceux, qui le lendemain nous sont encore agréables, de-même que les meilleurs cuisiniers sont, comme Léonidas, Précepteur d'Alexandre les lui recommandoit, *pour le dîner, une promenade de grand matin; & pour le souper, un dîner frugal.* (†) Ainsi qu'il y a des aliments moins nuisibles que d'autres, il peut y avoir telle nourriture, saine en soi, qui ne convienne pas également à notre constitution, & à notre genre de vie. Préférer les mets, qui flattent le plus notre goût, à ceux, qui sont les plus salubres, ou bien ne faire aucun choix, c'est

(*) Hanc sanam & salubrem formam vitae tenere memento, ut corpori tantum indulgeas, quantum bonae valetudini satis est. Durius tractandum, ne animo male pareat. *Sen*.

(†) Ad prandium iter antelucanum, ad coenam frugale prandium.

c'est agir contre les regles de la santé. On la mine peu à peu, en s'accoutumant à des boissons échauffantes, qui nous donnent, il est vrai, plus de disposition & de feu pour le travail dans le moment même; mais qui, à force d'irriter les nerfs, les relâchent à la fin.

La sobriété comprend donc aussi l'application à étudier ce qui peut facilement nuire à la santé, & la circonspection à ne pas attendre, que l'abstinence soit devenue une nécessité, ou un remede inutile. Cette circonspection doit aussi avoir lieu par rapport au dormir & à toutes les récréations, qui affectent les sens: surtout elle doit avoir pour objet la chasteté, qui est une vertu, que le soin de notre corps exige. (*)

Regles de santé.

L'expérience & l'attention, comme je l'ai déja dit, nous font connoître les regles générales, pour conserver la santé, la fortifier lorsqu'elle chancelle, ou au moins en prévenir un dépérissement plus considérable. Je me suis vu depuis quelques années dans la nécessité d'être attentif à ces regles: j'ai donc plus de droit à vous

(*) Voy. *la Pratique des Vertus Chrétiennes*, Amst. 1729. page 196-203, & en général les Sections VI, VII, VIII, IX, qui traitent des devoirs envers nous-mêmes. On trouve dans cet excellent Traité tout ce qui concerne les principes de la Raison & de la Religion, par rapport à ces devoirs, & aux vices opposés; & les moyens, qu'elles nous fournissent, pour pratiquer les uns, & nous défendre des autres.

vous en indiquer les principales. Et pour le faire moins séchement, & avec plus d'assurance, je ferai usage du beau Poëme, qu'un Médecin Anglois à composé sur cette matiere. (*) —— Toute la diete, que nous avons à observer, se rapporte *à l'air*, aux *aliments*, aux *boissons*, au *dormir*, aux *exercices du corps*, & aux *passions*.

De l'air.

L'air, dont la respiration est essentielle à la vie, est une source de santé, & de maladies innombrables.

Rien de plus nuisible à la santé, qu'un air renfermé, croupissant, & que cent Personnes ont déja corrompu en le respirant. —— Deux qualités opposées de l'air, le trop d'humidité ou de sécheresse, nuisent à nos poumons. —— Ne respirez donc, autant qu'il vous est possible, qu'un air frais & libre, tel qu'est celui de la campagne & des lieux élevés, & non l'air épais des villes fort peuplées, ou des endroits marécageux.

Ouvrez votre chambre, sur-tout dans la saison la plus chaude, pour recevoir l'air agréable du matin, & rafraîchissant du soir; & que celle, où vous couchez, un peu spacieuse, soit aérée comme votre jardin, & qu'u-

(*) *Armstrong's Art of preserving Health.* On trouvera aussi sur la diete de bonnes instructions dans le premier & le second tome du livre du Docteur Unzer, intitulé le *Médecin*, & dans l'*Avis au Peuple sur sa santé*, par M. Tissot.

qu'une trifte alcove ne devienne pas pour vous une fombre prifon, où les vapeurs fe raffemblent, & où l'air croupiffe faute d'iffue. Si vous ne pouvez lui en procurer affez, raftraîchiffez votre chambre l'été, en l'arrofant de vinaigre mêlé avec de l'eau. —— Le trop de chaud ou de froid eft également à éviter, pour goûter un fommeil, qui répare nos forces. Ne vous enfeveliffez pas dans des lits, où la chaleur foit étouffante: les plus durs matelats, & les couffins les plus propres à faire reffort, font les meilleurs couchers. Votre fommeil fera plus doux, fi vous avez foin, que vos pieds foient couverts plus chaudement que la tête; & à votre réveil vous vous en trouverez plus dégagé, plus à votre aifé, & moins échauffé. ——

Pour refpirer le meilleur air, levez-vous au printemps, & en été, de bon matin. Ce temps fi favorable au travail ne l'eft pas moins à la fanté.

Que la chaleur de votre chambre foit temperée en hiver, & ne craignez pas quelque petite ouverture à votre fenêtre, par où l'air froid pourroit pénétrer, il ne vous fera pas mortel; au lieu que la chaleur, dont vous vous trouvez fi bien, peut par fon excès vous affoiblir, & vous bruler le fang & les humeurs: habillez-vous plutôt chaudement, & affrontez ainfi le froid; il vous fera falutaire. Il y a du danger à paffer trop fubitement du grand froid au grand chaud, & du chaud au froid: ne nous faites une habitude ni de l'un ni de l'autre.

Des habits trop légers en été font plus propres à rendre la chaleur plus fenfible qu'à la diminuer: après a-

voir

voir ſué ſous un habit de ſoie, les pores ſe bouchent plus aiſément à la fraîcheur du ſoir, la tranſpiration eſt arrêtée, & la fievre nous ſurprend.

Aimez la propreté; la ſanté, auſſi-bien que la décence & le ſavoir vivre vous en font une loi. Préſervez votre corps de cette eſpece d'enduit de pouſſiere & de ſueur, qui s'y attache, en uſant de bains & en changeant de linge. Gardez-vous de toute corruption & acreté, qui du dehors peut s'inſinuer au dedans & corrompre les humeurs. Liſez, au ſujet des maladies, qui naiſſent de la mal-propreté, ce qu'en a écrit un célebre Médecin. (*)

Régime par rapport au manger & au boire.

Souvent la meilleure nourriture nous incommode, faute d'y être accoutumés. Habituez-vous donc, lorsque vous vous portez bien, à manger de tout; faites-le par degrés, & avec meſure, ce qui eſt la regle la plus eſſentielle. —— Les aliments, les plus ſimples, que la terre, l'air, & l'eau, vous fourniſſent, ſont ceux, qui peuvent le moins préjudicier à votre ſanté. —— Une jeune bête, qu'on a laiſſé profiter en liberté d'un bon pâturage, nourrit mieux que celle, qui a été engraiſſée: le chevreuil, qui a couru librement les bois,

(*) Platner *de morbis ex immunditie*, l'Hipocrate de l'Allemagne, l'oracle des malades, la joie de ceux qui ſe portoient bien, & la gloire de l'Académie: il mourut à Leipzick en 1747.

bois, ne donnera point à votre ſang une qualité mélancolique.

Fuyez les repas fatiguants par leur longueur: ne recherchez point les friandiſes, & les inventions meurtrieres des cuiſiniers. Tel aliment, qui, pris à part, peut être des plus ſains, devient un poiſon, étant mêlé avec quantité d'autres; il ſe fait de différents ſucs une fermentation, que rend plus violente la chaleur des épiceries, qu'on nous apporte des pays étrangers. *Quelle multitude de choſes, qui doivent paſſer par un goſier, & que réunit la gourmandiſe, qui, pour ſe ſatisfaire, dépeuple la terre & les mers! O! Ciel, que de pâtiſſiers & de cuiſiniers un ſeul eſtomac occupe.* (*) En penſant ainſi fréquemment avec Séneque, faites-vous une honte de la friandiſe.

Mangez, lorsque vous en avez beſoin; & n'attendez pas, que la faim vous tourmente. —— Réglez le choix & la quantité de votre nourriture ſur votre conſtitution, votre genre de vie, la ſaiſon, les habitudes, que vous avez contractées, & l'éducation, que vous avez reçue. — Votre eſtomac eſt-il affoibli, évitez tout ce qui pourroit en relâcher d'avantage les fibres, entr'autres les mets, où dominent la graiſſe & l'huile, qui ſe convertit ſi aiſement en bile. — Il n'y a point d'aliment, ſi ſalubre qu'il ſoit, qui convienne également

à

(*) Vide, quantum rerum, per unam gulam tranſiturarum permiſceat luxuria, terrarum marisque vaſtatrix. — Dii boni, quantum hominum piſtorum coquorumque unus venter exercet. Sen. ep. 95.

à tous. Une nourriture de difficile digeſtion, de la viande fumée, du boeuf conſervé dans le ſalpêtre, du poiſſon pêché, ne chargera pas trop l'eſtomac du robuſte habitant de la campagne, dont le travail aiguiſe l'appétit: donnez-lui des mets délicats, apprêtés avec l'art des cuiſiniers, il n'aura plus au bout de quelques temps les forces néceſſaires pour ſon travail. Donnez à un eſtomac débile des viandes difficiles à digérer, donnez-lui-en à foiſon, vous l'affoiblirez encore plus.

En ſatisfaiſant une grande faim trop à la hâte, on peut s'occaſionner bien ſouvent la fievre: au lieu que l'on contribue à ſa ſanté, en retranchant la nourriture à un eſtomac à qui la faim ne ſe fait que peu ou point ſentir. Excitez-la, comme le faiſoit Socrate, par la promenade.

Le printemps, l'été & l'automne vous offrent des plantes balſamiques, des fruits & des légumes propres à vous rafraîchir & à vous fortifier. Combien notre goût émouſſé ne nous fait-il pas dédaigner de ſortes d'herbages convenables à la ſanté? Chaque mois de l'été fait mûrir les fruits, qui vous ſont les plus ſains. Uſez-en avec modération, comme d'autant de remedes, que la Nature nous fournit.

Le lait, nourriture balſamique par ſa douceur, peut auſſi être employé comme un acide bienfaiſant: la campagne vous le fournit en abondance, & de la meilleure qualité. Ne négligez pas ſur-tout les eaux d'une ſource pure & rafraîchiſſante: elle fortifiera vos nerfs, & donnera de la vigueur à votre ſanté.

Le vin ne doit pas être la boiſſon ordinaire du jeune homme. Dans un âge mûr, qu'il lui ſerve, pris à

propos, à le fortifier; qu'il ranime ses forces; comme vieillard; qu'il le récrée, lorsqu'il se trouve épuisé; & le réchauffe, lorsque le froid de la saison le lui rendra nécessaire. Liqueur bienfaisante, que jamais l'intempérance ne te change en poison!

Gardez-vous de faire un usage journalier des boissons chaudes, que notre siecle amolli se plait à tirer de plantes étrangeres, qui nous viennent à grands frais d'au delà les mers, pour affoiblir notre estomac. Nos ancêtres, à qui ces boissons étoient inconnues, ignoroient aussi bien des maladies, qui se sont introduites avec elles.

L'Exercice.

Travaillez, & devenez robuste. Prenez de l'exercice par degrés: il n'est pas sain de passer du repos à un mouvement violent. —— Suivez votre goût par rapport au genre d'exercice; on se lasse bientôt de ce qu'on fait avec répugnance. C'est en plein air, plus que dans un endroit renfermé, que vous en éprouverez le bien effet. Parcourez les champs à la fraîcheur du matin & du soir, dans les saisons chaudes de l'année; occupez vos yeux & votre imagination du spectacle agréable de la Nature. Une promenade, qui égaie votre ame, est un remede doublement salutaire. —— Montez sur les montagnes, pour y respirez, avec le parfum des herbes odoriférantes, un air sain, fortifiant & pur. —— Montez à cheval, mais avec précaution; non avec une témérité ordinaire aux jeunes-gens, & qui pourroit être funeste à votre santé & à votre

vie

vie : allez à la chasse, ou bien cultivez votre jardin. —— Mais n'oubliez pas cette regle, que vous donne Séneque. (*) *Les exercices doivent être aisés & courts : il faut qu'ils procurent au corps une récreation, qui ne prenne pas une partie considérable d'un temps, au prix duquel on doit sur-tout avoir égard.* Ne passez pas trop promptement au froid, lorsque vous êtes échauffé, ni au chaud, lorsque vous avez froid. Comme votre corps a besoin d'une nourriture & d'une boisson plus fortifiante en hiver, il lui faut aussi plus de mouvement. Habituez-le peu à peu à la température du climat, que vous habitez ; & apprenez l'art d'endurer ce que vous ne pouvez éviter. —— Ne faites point usage de remedes, lorsque vous vous portez bien. Tout ce qui précipite la circulation naturelle du sang, trop d'agitation & d'exercice corporel, boire trop, de-même que se nourrir de viandes fort salées, abrege la vie.

Les passions.

Enfin, chérissez-vous la santé & la vie ; évitez la violence des passions. La colere, l'amour, la peur, la joie même trop vive, l'ardeur de l'ambition, de la vengeance, de l'envie, ont rendu malades & couché dans le tombeau bien des Personnes, qui pouvoient se promettre une plus longue vie. —— Ne pensez pas, que ce

(*) Sint exercitationes faciles & breves, quae corpus & sine mora laxent & tempori parcant, cujus praecipua ratio est habenda. Sen.

ce dont vous n'éprouvez point de mal sur le champ, ce que la vigueur de la jeunesse ne vous permet pas de ressentir, ne vous préjudiciera pas un jour. Il y a une punition subite, & il y en a une plus lente; & souvent l'homme fait déplore trop tard la conduite inconsidérée du jeune-homme. Fuyez donc les excès de la table, la boisson, ce redoutable ennemi de la vertu & de la vie; fuyez l'étourderie de la jeunesse, & sa téméraire audace. Fuyez la séduisante, mais dangereuse volupté; fuyez-la sur-tout, jeune-homme; conservez une santé vigoureuse; & parvenez à la vieillesse avec *une conscience sans reproche devant Dieu & devant les hommes.*



DOU-

DOUZIEME LEÇON.

Des défauts, opposés au soin raisonnable, qu'on doit prendre de sa santé; & de ce qu'il faut faire, pour se procurer une constitution robuste & vigoureuse.

Negligence de la santé.

On peut, par rapport à la santé, dont nous devons prendre soin, comme nous l'avons prouvé dans la Leçon précédente; on peut, dis-je, en faire trop ou trop peu. Considérons ce double excès pour notre instruction, dans deux différents tableaux.

Scriblérus est un savant passionné pour l'étude, au point de s'ensevelir avec ses livres, sans s'appercevoir, que ses méditations profondes & le manque de récréation épuisent ses forces. Il mange peu, & il croit satisfaire par là au soin, que demande sa santé: mais il n'apporte point à ses repas un esprit libre des savantes spéculations, dont il s'occupe dans son cabinet. Elles le suivent à table, & il n'y trouve ainsi aucun délassement. Ignore t-il donc, que les fibres du cerveau trop tendues nuisent à la digestion, ou ne pouvoit-il pas l'apprendre aisément? Que ne donne-t-il pendant le repas quelque relâche à son ardeur, d'ailleurs louable, pour l'étude? Scriblérus dira-t-il, qu'il prend soin de sa santé, en ce qu'il fait de l'exercice au sortir de table, la premiere heure étant celle, où il peut le moins s'occuper? Je veux croire, qu'il pense à sa santé, quoiqu'il ne s'y intéresse pas autant qu'il le devroit; & il feroit bien mieux de se donner du mouvement quatre

uo

ou cinq heures après le repas, qu'immédiatement en quittant la table. Il n'en connoît pas sans doute les conséquences; & de-même il ne fait pas attention si, après s'être échauffée à scier du bois, ou à se trémousser autour de son billard, il se remet tout en sueur à l'étude. Pour se fortifier & se dégager la tête, il prend du caffé à diverses reprises, de deux en trois heures; il observe de ne pas outrepasser sa dose ordinaire; & il se flatte, que le régime, qu'il se prescrit, le dispense de tout autre soin pour sa santé, quoiqu'alors même il n'ait pensé qu'à tenir ses esprits plus éveillés. Il continue ce genre de vie pendant quelques années; &, parce qu'il ne s'en trouve pas d'abord sensiblement incommodé, il croit n'avoir rien négligé, pour se bien porter. Mais après tout, & quelque mal qu'il s'y prenne, quel est donc son objet? Pense-t-il à conserver sa santé, parce qu'il la regarde comme un don de Dieu? Non, mais parce qu'elle est un moyen de satisfaire sa passion pour l'étude. Si avec un corps infirme il pouvoit donner au Public des ouvrages, qui lui fissent une plus grande réputation; il s'inquiéteroit peu de sa santé. Il dort six à sept heures, après s'être épuisé à lire jusqu'à minuit; & il pense, qu'il a dormi ce qu'il lui falloit, parce qu'à son réveil il est en état de se remettre à l'ouvrage. Mais pourquoi ne conçoit-il pas, que le sommeil est plus sain, avant minuit, que passé cette heure; & pourquoi ne veut-il pas se contraindre, pour rompre une habitude, dont on ne triomphe pas sans efforts? Il ne s'en trouve point incommodé, dira-t-il; sa tête est assez bien reposée, pour lui permettre, de bon matin, d'étudier de nouveau. Cependant son vi-

sage

ſage blême, ſes tempes enfoncées, ſes yeux ternes, ſes mains tremblantes, & ſes forces, qui diminuent peu à peu, ſont autant d'avertiſſements, auxquels il ne veut pas faire attention. Ne pourroit-il pas modérer ſon ardeur pour l'étude, ou n'y auroit-il pas un meilleur régime à ſe preſcrire? Le Médecin le menace de quelque maladie. Scribléus lui allegue, que ſon emploi lui fait une néceſſité du travail, quoiqu'au fond ce ſoit le deſir de la réputation, qui l'y oblige. Cependant il ſe contraint dans certaines occaſions, & il s'imagine s'acquitter beaucoup mieux de ce qu'il doit au ſoin de ſa ſanté. Chaque jour il retranche une heure du temps, qu'il conſacroit à ſes occupations ſavantes; & il a recours à un verre de vin, pour reprendre des forces, ou de la gaieté. Mais en buvant il s'enfonce dans la méditation, ou bien il diſſerte avec le premier venu. S'il aſſiſte à quelque concert; au lieu de ſe prêter au ſentiment du plaiſir, dont il pourroit être affecté, il fait de profondes réflexions métaphyſiques ſur la Muſique des Anciens. S'il ſe promene à pied, ou en caroſſe; il ne goûte point la converſation de ceux, qui ſont avec lui, ni ne fait attention à la beauté des lieux; qu'il parcourt; ſon eſprit eſt abſent, il eſt tout à ſes manuſcrits, il en remplit les lacunes, fait des corrections, ou médite un nouveau plan d'ouvrage. Ainſi Scribléus apporte à ſes récréations la même diſpoſition d'eſprit, qu'à la lecture de ſes livres. Peut-il donc s'imager, que des délaſſements, ou plupôt un exercice de cette nature, contribueront à ſa ſanté? Sa paſſion pour les ſciences le domine en toute occaſion; & quelque choſe, qu'il ſemble faire, pour ſe bien porter, il n'en devien-

viendra pas plus robuste. Les efforts, qu'il fait à cet égard, c'est cette même passion déguisée, qui les lui prescrit: & lorsqu'il prend des remedes, c'est plus parce qu'il ambitionne de vivre pour sa gloire, que par aucun motif d'être, selon les vues de Dieu, plus longtemps & plus efficacement utile à la société. Scriblérus aspire à une célébrité, qui ruine son temperamment. Il tremble à la seule pensée d'une critique, même mal fondée, de ses ouvrages. Un éloge de sa façon, qui n'a pas fait fortune, lui altere le sang, & lui ôte l'appétit. On a relevé dans un Journal quelques fautes, qu'on lui impute à tort & avec aigreur. Il passe la premiere nuit sans pouvoir dormir, son pouls est agité, comme s'il avoit la fievre. Dès le surlendemain il entreprend sa défense, & travaille avec tant d'acharnement, qu'il en devient malade. Il pense, que, si sa santé en souffre, ce n'est pas sa faute; & cependant il pouvoit le prévoir. Sa réputation lui paroît préférable à la santé: mais est-il décidé, que la censure, qu'on a faite de son ouvrage, pourra nuire à sa réputation auprès des Personnes judicieuses; qu'il persuadera celles, qui ne jugent pas équitablement; & qu'il ne s'attirera pas de nouveaux adversaires par son apologie? N'est-ce donc pas à tort, qu'il a sacrifié sa santé? Est-il plus sûr de la rétablir, que de recouvrer sa prétendue gloire perdue? Et comme les maladies conduisent à la mort; il a donc hazardé sa vie, le fondement de tous les autres biens, pour une chimere de réputation, en quoi il ne me paroît pas plus raisonnable que celui, qui veut défendre son honneur par le duel?

Scriblérus, devoré par une ardeur, qui le tient atta-

ché fans relâche à l'ouvrage, en perd fa gaieté naturelle, & tarit ainfi une des fources de la fanté. Il contracte de l'humeur, & trouve journellement quelque fujet de fe mettre en colere; en même-temps qu'il deplore la facilité, qu'il a, à s'émouvoir, il croit, qu'une poudre calmante remédiera au préjudice, qui pourroit en réfulter pour fa fanté. —— Rarement il fait nettoyer fon cabinet, qui eft auffi fa chambre à coucher; il craint, qu'on ne dérange fes livres ou fes papiers; & il aime mieux être expofé à la pouffiere, ou à l'air mal-fain d'un endroit mal-propre & renfermé. Il ne fe livre pas trop au fommeil, quoiqu'il couche dans une chambre à poële, & s'enfeveliffe dans la plume, par la raifon qu'il aime fes aifes. Il fe nourrit par préférence de chofes de difficile digeftion; & il penfe, qu'en manger modérément, c'eft avoir affez d'attention pour fa fanté. Scriblérus s'y intéreffe trop peu, hormis à un égard: fa paffion dominante la lui fait aimer, & c'eft elle auffi, qui la ruine.

Soin exceffif pour la fanté.

La jeune *Iris* donne dans l'excès oppofé. Elle redoute tellement la maladie & la mort, qu'elle ne paffe point de jour fans drogues. Toutes fes penfées, tous fes difcours fe rapportent au régime, qu'elle doit obferver, & la crainte des maux lui en attire fans ceffe de réels ou d'imaginaires. De peur de fe refroidir, elle évite l'air le plus fain; & pour fe procurer une tranfpiration inutile, elle paffe fa matinée dans une chambre, dont elle fait une efpece d'étuve, ce

qui

qui ne peut que l'affoiblir, à quoi ne contribuent pas peu les boissons chaudes, dont elle fait usage. A force de vouloir exciter son appétit, elle le perd; & tant de remedes de précaution ne servent qu'à la rendre valétudinaire. — Elle tient l'exerciee pour indispensablement nécessaire: mais comme on peut aussi en trop prendre, & que je suis, se dit-elle à elle-même, d'une constitution délicate; je pourrois mettre mon sang dans une trop grande agitation. En conséquence, elle ne fait point de mouvement, de crainte d'en trop faire; son esprit n'est jamais dans une assiette tranquille; à peine se remue-t-elle, qu'elle croit sentir des oppressions, que son inquiétude seule lui occasionne. —— Elle n'est jamais bien à son aise, parce qu'elle s'imagine, que tout peut l'incommoder; & elle va même jusqu'à se refuser les plus innocentes récréations. Par la même raison, elle s'abstient de plus d'un aliment fort convenable à sa santé, tandis qu'elle en préfere d'autres, qui sont tout propres à donner de l'acrimonie à son sang, ou à engendrer des humeurs putrides. Il suffit, que quelqu'un soit malade dans son voisinage, pour lui causer quelque nouvelle appréhension; & chaque convoi funebre, qu'elle voit passer, l'effraie à la mort. Ainsi elle souffre tous les maux, que son imagination lui fait redouter, & dont elle cherche à se garantir. Qu'Iris est à plaindre; & qu'envisagée par rapport aux devoirs à remplir dans la société, elle est méprisable! Pourra-t-elle être une Epouse raisonnable, une Mere vigilante, une tendre & secourable Amie? A combien d'obligations ne manquera-t-elle pas par la crainte d'exposer sa vie? Elle ne vit donc uniquement que

pour

pour vivre? Que c'eſt là un objet peu noble, & qui ſemble choiſi, pour la rendre malheureuſe! Elle ſe prive par là des plus grandes ſatisfactions du coeur, qui réſultent de l'activité à remplir les devoirs de la ſocié-té. Elle perd la conſidération, l'affection, la confiance des autres. Elle ſacrifie à une attention exceſſive pour ſa ſanté les deux plus précieux biens de la vie, le repos de l'ame & la ſanté. Que le ſort d'Iris eſt déplorable!

Au reſte, quelque important que ſoit le devoir, qui nous oblige à nous occuper ſagement de notre conſervation; il ne faut pas oublier, que la ſanté, de-même que tous les autres biens, n'eſt pas entiérement en notre pouvoir, malgré tous les ſoins, que nous en pouvons prendre.

Conſtitution robuſte.

On peut ſe bien porter, ſans avoir une conſtitution ferme & robuſte, qui eſt un des ſoutiens de la ſanté, & ſouvent une qualité eſſentielle aux différentes fonctions de la vie: par conſéquent c'eſt un devoir de travailler à l'acquérir & à la conſerver. Perſonne ne ſait avec certitude à quoi il ſera appellé dans le monde: ſi ſa vocation ne l'obligera pas à ſoutenir de rudes & de pénibles travaux; à s'expoſer à l'intempérie de l'air, au chaud, au froid; à entreprendre des voyages périlleux, & à en ſupporter les incommodités; à ſervir à l'armée, & à combattre la faim, la ſoif, le ſommeil & la rigueur du temps. Comme donc on l'ignore; & que pluſieurs affaires ne peuvent s'entreprendre ou

s'exécuter avec succès, si la constitution du corps est foible; personne n'étant d'ailleurs exempt des peines de la vie: nous devons estimer comme un bonheur d'avoir un corps robuste & fait à la fatigue, & comme un malheur d'être d'une constitution foible; & en conséquence il est de notre devoir, sur-tout dans la jeunesse, de nous précautionner contre cette délicatesse de tempéramment. Nous y parvenons, en ne nous faisant point une nécessité des plaisirs & des commodités de la vie; en ne nous attachant point scrupuleusement à certains aliments ou boissons particulieres, dont nous prenions l'habitude; en nous accoutumant peu à peu à manger de tout, même des choses, qui passent pour indigestes; en nous désaltérant plutôt avec de l'eau, qu'avec toute autre liqueur; en n'habituant notre corps à être ni trop chaudement ni trop légérement couvert; en ne nous faisant point de peine de nous exposer au grand air, quelque rude que soit la saison, & de travailler avec effort dans la plus grande chaleur de l'été. Tous les exercices du corps l'endurcissent, & le mettent plus à notre disposition. C'est ce que les Anciens n'ignoroient pas; aussi avoient-ils soin de procurer à leurs enfants une constitution aussi robuste que la leur. Ce qui y contribue, & la rend propre à se soutenir long-temps, c'est de n'être point asservi en esclave à de certaines heures, & de s'affranchir quelquefois de la regle; d'interrompre son sommeil, quelque doux qu'il puisse être; savoir dormir sur la dure, & y reposer tranquillement, aussi-bien que dans le meilleur lit, à quelque heure qu'on se couche; n'avoir souvent d'autre que soi, pour se ser-

vir, eût-on vingt domestiques à ses ordres; entreprendre à pied de petits voyages, qu'on pourroit faire en voiture; s'habituer à des bains froids, & tout cela avec circonspection, & dès la premiere jeunesse. Pourquoi l'habitant de la campagne l'emporte-t-il sur nous par rapport à toutes ces heureuses dispositions, si ce n'est qu'il n'a point été gâté par de petits soins, capables de l'amollir; qu'il a pris de l'exercice au grand air; qu'il s'est nourri de choses simples & communes; qu'il n'à point fait usage de boissons chaudes ou fortes; en un mot que dès son enfance il a été élevé de maniere à devenir robuste & laborieux? Quelqu'un, qui se sent ainsi vigoureux, craindra moins les dangers, auxquels nous sommes continuellement exposés. De-même celui, qui a été élevé durement, ou qui s'est endurci de cette maniere, supportera bien plus patiemment les peines de la pauvreté & de la disette; car qui peut s'assurer d'avance, qu'il ne les éprouvera jamais? Il sera sujet à moins de maladies, son corps étant peu sensible aux variations de l'air, à la différente qualité des aliments, de l'eau & autres boissons, ainsi qu'au changement de climat. Et s'il est vrai, que notre corps, par une action & une contention sans relâche de nos forces, s'use à la longue, de-même que le fer; il n'est pas moins vrai, que l'inaction est pour lui comme une rouille, qui le détruit, & en consume la substance. Quiconque est endurci au travail, endurera les fatigues du corps, sans se lasser facilement. Combien d'occupations de l'esprit, auxquelles on n'est pas propre, ou dont on se trouve bientôt excédé; parce que notre corps ne peut nous permettre d'être long-temps assis, debout,

ou en action! Un corps sain, mais délicat, est donc souvent un obstacle à notre fortune, aux fonctions de notre état & de notre emploi, & à notre tranquillité dans les revers de la vie; nous devons donc éviter tout ce qui pourroit nous amollir. Que de devoirs de tendre affection, d'amitié, & de vocation particuliere, ne nous deviennent pas à charge, uniquement à cause de la foiblesse de notre constitution! Le Pasteur, appellé auprès d'un malade, redoutera la chaleur de sa chambre; & son sang trop agité nuira au zele, avec lequel il s'acquitteroit de son devoir, ou l'obligera à se retirer plutôt qu'il ne devroit. Celui, pour qui les moindres commodités sont devenues nécessaires, croira, que, sans se faire tort à lui-même, il ne peut les partager avec un ami; & il fera difficulté de lui procurer un lit, plutôt que de dégarnir le sien, qui est fourni au double & au triple de ce dont un autre, moins délicat, se contenteroit. La Mere de famille, dont le tempéramment est abâtardi au point de ne pouvoir pas même soutenir la vue d'un malade, pourra-t-elle, quelque bien disposé que soit son coeur, secourir & soigner, comme son devoir l'exige, un Mari infirme, un Enfant en souffrance, une Amie mourante, qui demande la consolation de la voir, avant que d'expirer? Elle ne peut retrancher deux heures de son sommeil ordinaire, sans en avoir la migraine; comment veilleroit-elle toute une nuit, pour donner ses soins à quelqu'un de sa famille? Elle veut le secourir, & en devient elle-même malade; sa santé ne se soutient qu'autant qu'elle observe le genre de vie, & les ménagements, auxquels elle est attachée scrupuleusement depuis

puis sa jeunesse. — Cléon se trouve indisposé, toutes les fois qu'il est obligé de se lever, avant qu'il ait eu la transpiration, qu'il attend tous les matins au lit : & quoiqu'il n'y reste pas par plaisir & par nonchalance, une longue habitude lui en fait une nécessité. Lorsque les fonctions de son emploi l'obligent à interrompre ce régime arbitraire, il se trouve le reste du jour pesant & chagrin, incapable de s'occuper, quoique d'ailleurs il aime le travail. Il s'agit de donner un conseil : mais sa tête est actuellement embarrassée ; il n'entrevoit aucun bon parti à conseiller, quoiqu'il ne manque pas de pénétration ; son jugement souffre de l'état de son corps. Cependant l'avis, qu'on lui demande, ne permet point de délai ; & les conséquences en sont sérieuses. Pourquoi Cléon s'est-il fait un esclavage d'un pareil régime ? — Dorante est officieux : mais il ne se porte pas bien, s'il n'est allé & venu réglément deux heures chaque jour. Il faut pour son malheur, qu'il fasse accueil à un étranger, qui le vient voir précisément à l'heure, qu'il s'est fixée, pour prendre de l'exercice ; & comme son corps lui en fait une nécessité, il se trouve tout désorienté, il bâille, & ne peut dire deux mots. L'étranger, qui a beaucoup oui vanter la politesse de Dorante, ne trouve en lui qu'un homme, qui ne sait quelle contenance tenir. Il venoit lui proposer un avantage considérable : mais il se prévient contre Dorante, qui perd ainsi sa fortune, non par le vice de son caractere, mais parce qu'elle devoit se faire dans un temps, où il n'étoit pas à lui-même, & que l'habitude, dont il s'est rendu esclave, le dominoit. — Le jeune Ariste a toutes les qualités nécessaires,

 pour

pour se pousser dans le monde. Il parle plusieurs langues; il a étudié l'Histoire, le Droit Public; & il entre en qualité de Secretaire au service d'un Ministre fort en crédit, qui est très-satisfait de ses talents & de ses moeurs. Mais Ariste a été élevé trop délicatement, quoique sans préjudice de la sobriété. Il jouit d'une bonne santé, moyennant qu'il puisse continuer à vivre selon la regle, à laquelle il s'est assujetti. La chose n'est pas possible; il est chargé d'une négociation secrete auprès d'un Prince étranger, vers lequel son Maître l'envoie. Il peut voyager commodément; mais il a environ cent lieues à faire, & il faut aller jour & nuit. Dès la premiere journée, il est déja incommodé de fluxions, & excédé de fatigue. A la seconde, le vin vient à lui manquer, quoiqu'il en boive fort sobrement; & ne pouvant s'en procurer, son estomac en souffre, & il perd l'appétit. Le troisieme jour, l'air est humide & désagréable, & Ariste ne peut supporter toutes sortes de temps; il arrive avec la fievre au lieu de sa destination. Cependant, après avoir pris quelque repos, il se rétablit, entame sa négociation, & la termine heureusement. Au bout de quelques semaines il repart, & il arrive, ayant de nouveau la fievre, & tout épuisé. Le Ministre, à qui il fait son rapport, se propose de le charger d'autres commissions pareilles, & travaille à son avancement: mais Ariste y répugne. Si d'un côté la facilité, qu'il a, à parler plusieurs langues, son intelligence dans les affaires, son air du grand monde, ses manieres affables & prévenantes, une fidélité & une vigilance, qui répondent à sa capacité, le rendent propre pour une place distinguée; de l'autre

son

ſon corps, qui ne peut ſoutenir l'intempérie de l'air, ou le manque de certaines commodités habituelles, la fievre, qu'il a eue à deux repriſes dans ſon précédent voyage, lui font demander ſa démiſſion, & il va occuper la place de Greffier dans une petite ville des environs. Cependant, ſelon toute apparence, il étoit deſtiné à remplir quelque poſte dans le Miniſtere, a y ſervir ſa Patrie, travailler pour ſa famille, & négocier auprès des Cours étrangeres, avec plus de ſuccès que mille autres, ſi ſon corps n'avoit été affoibli par des ménagements mal-entendus. Sa conſtitution étant ſaine, elle ſeroit devenue robuſte, pourvu qu'il eût moins aimé ſes aiſes, & qu'il eût eu le courage d'endurer certaines incommodités, dont il devoit ſe faire de bonne heure une raiſon.

On voit aiſément par là, que la force du tempérament, autant qu'on peut l'acquérir par l'exercice, & des tentatives pour s'accoutumer par degrés à un autre genre de vie, que celui, qu'on ſuit à l'ordinaire, eſt un objet que nous devons nous propoſer comme un devoir eſſentiel, & qui, lorsque nos vues ſont louables, devient une vertu, de-même que le ſoin de la ſanté. N'oublions pas en effet, que, ſans ces vues plus relevées, il n'y a point d'action, quelque bonne & utile qu'elle ſoit en elle-même, qui puiſſe nous être imputée à vertu; & que la pratique des moindres devoirs, ou des plus eſſentiels, ne nous rend pas vertueux, ſi nous ne nous y portons par ſoumiſſion pour la volonté de Dieu, en vue de ſatisfaire à ce que nous reconnoiſſons être une obligation pour nous, & par égard pour notre ſouverain Maître & ſuprême Légiſlateur. Soit

les devoirs envers les autres, ou ceux, qui nous regardent nous-mêmes, si c'est uniquement par habitude que nous nous en occupons, par un penchant pour le plaisir, le bien-être, la considération, par intérêt & par pur amour-propre; nous ne faisons autre chose que nous respecter nous-mêmes, y rapporter, comme à notre grand & principal but, tout ce que nous pratiquons ou omettons, & nous mettre ainsi à la place de Dieu.

Je ne puis terminer cette doctrine des devoirs, relatifs à ce qui concerne notre santé & notre vie, sans faire aux jeunes-gens une exhortation, que me dicte un tendre intérêt à leur sort, & sur-tout au vôtre, Messieurs. De tout le cours de la vie, le temps de la jeunesse est celui, où il importeroit le plus de veiller à la conservation & à l'affermissement de la santé; & c'est peut être celui, où on la néglige le plus. A cet âge, où la vivacité est la plus grande, nous sentons trop l'accroissement de nos forces, pour en craindre la diminution. Cet âge d'ardeur est aussi le plus périlleux pour notre santé & notre vie. Le sang, qui bout dans nos veines, nous rend pour l'ordinaire trop entreprenants, & trop peu circonspects. Nos passions sont vives; & elles se présentent à notre Raison, à qui elles savent en imposer, comme innocentes & même indispensables. Nous sommes plus exposés que jamais aux tentations de l'intempérance, de la volupté, d'un faux point d'honneur, ces ennemis de la santé les plus redoutables. Et qu'il en est, qui, dès leurs premieres années, se privent d'un bien si précieux par légéreté d'esprit, par une suite de leurs préventions & de leur sensualité, & qui l'échangent contre

les

les infirmités & les souffrances d'une vieillesse anticipée; qu'ils se reprochent déja amérement d'avoir hâtées avant leurs trente ans accomplis! Si le printemps de leur vie s'étoit écoulé dans l'innocence & la sobriété; ils seroient parvenus à une vieillesse vigoureuse & tranquille. L'étisie ne les auroit pas consumés de bonne heure, des maladies incurables n'auroient pas rendu leur fin effrayante, les douleurs de la goutte ne leur auroient pas fait un long martyre d'une mort lente. Combien, qui, pour s'être écartés des regles d'une sage tempérance, ont le sang épaissi & corrompu, sont attaqués de crampes, de vertiges, & ont à lutter contre une langueur mortelle! Combien, qui, dans la société d'une Epouse, qui eût repondu à leur attachement par un tendre retour, jouissant du bonheur d'avoir des enfants sains & bien élevés, de se concilier l'estime de toutes les honnêtes-gens, eussent passé leur vie dans le contentement, & rempli avec succès les devoirs de leur état; mais qui aujourd'hui, n'étant aimés de qui que ce soit, se trouvant punis dans la Personne de leurs enfants mal-sains & mal morigénés, exposés aux reproches tacites du Public & de leur propre coeur, consument leurs jours dans l'amertume, & se voient le rebut de la société, à laquelle, au lieu d'être utiles, ils sont véritablement à charge!

Quelle n'est pas la fragilité de notre corps; & que notre santé & notre vie tiennent à peu de chose! Une goutte de sang, qui s'extravase; un nerf offensé; une fibrille rompue dans la texture de notre cerveau; une liqueur froide, bue aprés un grand échauffement; une

variation subite dans la température de l'air ; une transpiration arrêtée ; un violent accès de colere : — il n'en faut pas d'avantage, pour nous rendre malades, & même pour nous causer la mort. Et nous n'en serions pas plus circonspects à ménager notre santé ; nous ne nous ferions pas de notre fragilité un motif de penser journellement à notre fin ; nous ne vivrions pas avec sagesse, pour mourir avec tranquillité !

Fuyez & détestez, comme vous y êtes heureusement disposés, les fougues de la jeunesse ; la licence effrénée des moeurs ; laquelle les Etudiants moins bien disciplinés qu'aujourd'hui (*) qualifioient de liberté académique. Redoutez la brutale ambition d'être un héros de boisson ; la passion dévorante du jeu, qui a ruiné la fortune & la santé d'un si grand nombre de jeunes-gens ; les plaisirs emprisonnés de la volupté, aux promesses flatteuses de laquelle tel jeune-homme de la plus florissante santé ne cede, que pour devenir ensuite un squélette sec & décharné. Ah ! que ma priere ait quelque pouvoir sur vous. En vous conjurant d'être continents & sobres, je ne demande que votre santé : c'est pour la félicité de votre vie à venir, pour le repos & la pureté de votre ame, pour l'avantage de la société, & la joie des bienheureux dans le Ciel, que je m'intéresse. Je vous en conjure en Ami, en Maître affectionné à ses Disciples, & comme un Pere, qui aime ses Enfants.

Oui,

(*) Il faut rendre cette justice à l'Académie de Leipzick, qu'elle est une de celles, où les Etudiants se gouvernent avec le plus de décence ; & sans doute l'Auteur n'y a pas peu contribué.

Oui, je me le persuade, vous ne serez pas insensibles aux prieres d'une tendre affection.

La santé & une constitution robuste du corps est après tout un don de Dieu, que nous devons conserver & employer avec reconnoissance, mais dont nous devons aussi supporter la perte avec patience, quand il plait au sage Arbitre de notre sort de nous en priver. Sans cet acquiescement, toute notre attention à nous bien porter n'empêchera pas, que non-seulement nous ne soyons jamais tranquilles & assurés, mais une trop grande sollicitude nous fera encore commettre mille fautes préjudiciables à notre santé, mille fautes d'une circonspection puérile, pour nous précautionner contre les maladies, & d'une accablante terreur, lorsque nous en serons assaillis. Notre devoir capital, pour nous conformer à l'obligation naturelle de veiller à notre conservation, est donc, qu'en donnant à notre santé une attention raisonnable, & en en faisant un bon usage, nous la remettions avec confiance, de-même que notre vie, à l'entiere disposition de la Providence. Faisons-nous la perte d'un bien si précieux; nous avons de quoi nous en consoler dans la pensée, que nous ne nous en sommes pas privés par notre faute, ou que nous en avons fait le sacrifice, pour obéir à un devoir, qui devoit l'emporter. Est-ce une inattention à quelque regle de régime, une précipitation, une ignorance, (toutes fautes, dont personne n'est exempt) qui occasionne malheureusement la perte de notre santé; nous nous en consolerons mille fois plus aisément, que si c'étoit, ce que Dieu ne permette jamais, à une persévérance volontaire dans le désordre, qu'il fallût l'imputer. Mais même dans ce

cas,

cas, notre malheur peut devenir pour nous une occasion de vertu, si nous supportons patiemment la peine de nos folies, & la faisons servir à notre instruction, & à notre amendement. Ce n'est pas être tout-à-fait malheureux, que de puiser la sagesse dans l'infortune.

Enfin, quelque triste que soit la perte de la santé, lors même que nous n'y avons pas *contribué par notre faute;* il y a un côté avantageux, par lequel nous devons l'envisager. Un corps infirme, il est vrai, ne rend l'ame ni éclairée, ni vertueuse: mais il peut en résulter une nécessité de mieux réfléchir sur nous-mêmes, & d'apporter plus d'attention à l'étude de nos devoirs, & à la pratique de la vertu. Il se peut, que nous y trouvions un obstacle à nous livrer à des distractions & à des plaisirs, capables de pervertir notre coeur, qui y seroit trop sensible. Il se peut, si nous ne nous y opposons pas volontairement, que nous en devenions plus compatissants & plus officieux; vu que communément ce sont ceux, qui ont le plus éprouvé de maux & de revers, & dont le coeur s'est amélioré, qui se montrent à l'égard des autres les amis les plus disposés, & les plus propres à les consoler & à les secourir. *La tranquillité d'ame, la patience, la confiance* en Dieu, sont des vertus, auxquelles plusieurs ne peuvent souvent se former qu'à l'école, d'ailleurs triste, du malheur. Un homme infirme, quelque incapable qu'il soit de remplir plusieurs devoirs, peut cependant s'acquitter de ceux, qui se rapportent à son état, acquiescer à son sort, comme à une dispensation du Dieu, dont il est la Créature, & reconnoître, que le lot, qui lui est échu en partage, est le plus avantageux à sa vraie & éternelle félicité. Il

peut

peut espérer la santé, la desirer, & faire ce qui dépend de lui, pour la recouvrer, mais toujours en pensant avec une entiere soumission à celui, de qui il tient la vie. Il lui est permis de pousser des plaintes & de répandre des larmes, que la foiblesse humaine lui arrache: mais il ne doit jamais murmurer & se décourager. Dieu est l'Arbitre de notre destinée. Et c'est aussi la Religion, qui, par la vive espérance d'un bonheur infini, peut le plus efficacement encourager l'homme à supporter ses maux avec cette constance héroique. „ De quoi t'allarmes-tu? peut se dire celui, „ qui souffre. Dieu réserve encore toute une éternité, pour te rendre heureux. Aie bon courage, & „ espere en lui! "



TREI-

TREIZIEME LEÇON.

De la décence, & du soin, qu'on doit prendre de son extérieur.

La *propreté*, dont j'ai d'abord à vous entretenir, est une partie essentielle de la décence, & utile à la santé. A ces deux égards la Raison nous la prescrit, comme elle condamne le vice contraire, d'autant plus qu'il dénote toujours un caractere négligent, paresseux, nonchalant, ou bien des préjugés, de l'orgueil, une application excessive au travail. La pauvreté elle-même ne dispense pas de la propreté; & celui, qui mene la vie la plus retirée, doit être propre dans son particulier. Ce qui peut rendre notre corps dégoûtant nuit aussi à sa santé & à sa force. La saleté, qui nous défigure, bouche les pores de la transpiration; le linge, que la sueur rend désagréable à l'oeil, peut occasionner des épaississements & corruptions d'humeurs: tandis que le linge blanc, agréable à la vue, est propre à rafraîchir & à fortifier le corps. La même eau froide, qui sert à nous nettoyer, donne de la force à nos nerfs, & plus de vivacité aux esprits vitaux. L'air renfermé & croupissant d'une chambre, dont l'odeur nous dégoûte, transmet les impuretés dans les poumons, & les affoiblit. Le soin de tenir nos dents blanches, & notre haleine pure, préserve notre bouche d'acretés & notre gosier de fluxions. C'est assurément une marque, qu'on ne s'aime pas assez, lorsqu'on n'aime pas la propreté; c'est consentir tacitement, que les autres n'aient pas pour nous une estime, que nous n'avons pas pour nous-mêmes; & il est juste, qu'ils

pu-

puniſſent de leur mépris l'imprudence, avec laquelle nous excitons leur juſte dégoût. On a de longues liſtes de maladies, qui doivent leur origine, ou leur progrès, à la mal-propreté. Ce devroit être un motif, pour ceux, qui ne ſont pas aſſez ſenſibles à celui de la décence, de ſe tenir propres. Cela requiert de la régularité; & peut-être eſt-ce auſſi une des raiſons, qui nous indispoſent contre les gens mal-propres, que nous les jugeons n'avoir point de principes d'ordre. Au reſte, on peut pouſſer la propreté à l'excès. „ Elle „ ne doit pas être trop recherchée, dit Ciceron, & à „ charge aux autres, ou une eſpece de reproche pour „ eux: il faut ſeulement, qu'elle nous faſſe éviter cet„ te négligence, qui choque la bienſéance naturelle & „ le ſavoir vivre. (*)

La Décence pour ce qui eſt de l'extérieur n'eſt jamais ſéparée de la propreté: mais elle s'étend de plus aux attitudes du corps. La bonne grace extérieure requiert un mouvement régulier & non gêné de nos membres, au moyen duquel ils puiſſent facilement & exactement exécuter ce à quoi ils ſont deſtinés. Elle eſt auſſi peu fondée ſur des regles de pure fantaiſie, que l'éloquence du diſcours. Peut-être, chez tel ou tel peuple, on admet beaucoup d'arbitraire dans ce qui conſtitue la décence, & l'on fait entrer mainte prétendue grace artificielle dans la contenance, comme dans

(*) Adhibenda eſt munditia, non odioſa neque exquiſita nimis, tantum quae fugiat agreſtem & inhumanam negligentiam.

dans la maniere de se mettre. Mais nous ne connoissons point de nation civilisée, chez qui une tête penchée, ou enfoncée dans les épaules, des bras roides & pendants, ou qui se meuvent comme s'ils étoient collés ou corps, un ventre, qui s'avance, & une poitrine, qui rentre, des pieds tournés en dedans, ou qui font dandiner le corps en marchant, soient réputés lui donner bonne grace; parceque toutes ces attitudes répugnent à sa structure & à la destination de ses membres. L'attitude d'un homme débout, marchant, ou assis, la face, les yeux, le mouvement des bras & des mains, doivent avoir de la grace, & sur-tout celle, que la Nature elle-même nous indique. Il y a principalement deux choses à éviter, l'air mou & efféminé, & l'air rustique & rude. C'est le conseil, que donnoit à son fils, qui faisoit ses études à Athenes, un sage Consul, aussi bon juge en matiere de décence, qu'en fait d'érudition. (*)

Tout ce qui tend à nous procurer le libre usage du corps contribue, en quelque sorte, à sa bonne grace. Aussi tous les exercices, qui s'apprennent par regles, en sont les plus sûrs, sinon les uniques moyens; & c'est une réflexion bien satisfaisante, que ce qui est le plus utile au corps est en même-temps ce qui lui donne le plus

(*) Status, incessus, sessio, accubitio, vultus, oculi, manuum motus, teneant illud decorum, praesertim natura ipsa duce & magistra. Quibus in rebus duo maxime fugienda sunt: ne quid effeminatum aut molle, & ne quid durum & rusticum sit. *Cic.*

plus de bon air & d'aisance. Il est à propos de se former sur de bons exemples à bien tenir son corps: mais ils ne peuvent nous apprendre autre chose que la régularité même de chaque attitude. La beauté de la position, de la démarche & des gestes, consiste dans quelque chose de particulier, qui assortit le mieux au corps, à toute sa structure, & à l'ame, qui y préside. Voilà cette bonne grace particuliere, qui fait, qu'une Personne se distingue avantageusement d'une autre par son extérieur. L'art ne peut nous la donner: elle résulte d'elle-même, moyennant que nous ayions encore plus soin de ne pas la dénaturer par l'imitation, que de l'assujettir à certaines regles, dont l'observation scrupuleuse dégénéreroit en air précieux & empesé. Entr'autres moyens l'art du dessein, sans contredit, nous forme le coup d'oeil, pour juger de ce qui est gracieux, & dans les regles des proportions, qui doivent nous guider. Et se pourroit-il, què celui, qui s'est familiarisé avec les tableaux lès plus correctement dessinés, & les plus belles attitudes des chefs-d'oeuvre de la Sculpture, n'en contractât pas le sentiment de ce qui constitue la bonne grace du corps, & ne l'adoptât insensiblement lui-même, pour peu qu'il y donne d'attention? —— Quand même l'art du Maître en fait d'armes n'auroit pas pour objet de nous mettre en état de défense; ce seroit toujours un exercice utile, pour rendre flexibles & robustes nos membres comme engourdis, & qui se prêtent difficilement à certaines attitudes, & pour assujettir ainsi le corps à des regles, qui contribuent à donner de la grace à ses mouvements. L'art du Manege, outre le bon air & l'assurance à mon-

ter à cheval, nous peut encore donner l'habitude de bien porter le corps, en ce qu'il nous apprend à le tenir en équilibre, avec aisance & liberté, cette liberté inséparable de la bonne grace. Je sais bien, que chacun de ces arts a quelque chose en propre, qui ne convient au corps que dans l'étendue de la sphere, hors de laquelle il ne seroit plus un agrément: mais on peut en dire autant de la Danse même, qui est l'école en titre, pour former le corps. Il ne seroit pas convenable de marcher dans les rues, où de se présenter en compagnie, selon toutes les regles les plus exactes de cet art. Quoique puisées dans la Nature, il faut cependant se souvenir, que, pour en faire l'application, nous ne nous trouvons pas toujours dans une salle de danse. Il en est de même de la Musique, dont, quelque parfaits que soient les accords, nous ne pouvons, en parlant, imiter les tons cadencés.

Qui ne sait par expérience, combien *l'air du visage* contribue à la décence de toute la Personne? Or il est aussi nécessaire pour la bienséance extérieure de s'étudier à prendre un air convenable, qu'il l'est pour la vertu de perfectionner son entendement. Mais par quel moyen pouvons-nous former notre physionomie? En deux manieres, je pense, dont l'une est infiniment plus importante que l'autre. La premiere, à l'aide du commerce, que nous avons avec la société; des avis, que nous prenons du miroir, ou que nous donnent un Ami, un Mentor, nous guérissent de l'affectation, de l'air burlesque ou refrogné, trop libre ou trop contraint; & c'est déja beaucoup pour la physionomie, que d'être exempte de ces défauts. Mais comme la beauté

d'un

d'un discours ne consiste pas à n'avoir point de fautes de langage, quoique sans la correction du style il ne puisse être exactement beau; de-même le visage peut encore manquer de son plus grand agrément, quoique les principaux traits ne soient pas défectueux. Ce qui plait ou répugne le plus dans l'air d'une Personne, c'est le caractere de l'esprit & du coeur, qui se peint sur le visage & dans les yeux. Une ame sereine, douce, modeste, libre d'inquiétude, qui pense noblement & grandement; une ame remplie de sentiments de bienveillance, de sincérité, & qui n'a rien à se reprocher; une ame qui est supérieure à ses sens & à ses passions, qu'elle fait être en état de maîtriser; une telle ame se peint volontiers sur la physionomie, & dans toute l'action du visage & du corps: elle donne pour l'ordinaire cet air modeste, gracieux, attrayant & enchanteur; cet air grave, noble, grand & majestueux; cette douceur, cette affabilité, répandue sur toute la physionomie; cette sincérité, cette cordialité, qui se lit dans les yeux; ce sérieux du front, que tempere la sérénité; ce regard tendre & affectueux, qu'accompagne la pudeur: en un mot, le plus beau coloris du visage est celui, qu'il emprunte d'un bon coeur & d'un bon esprit. —— Mais, direz-vous, la mine est trompeuse. Oui, on peut la contrefaire: mais rarement y réussit-on, sans que la contrainte, qu'on se fait pour cela, ne découvre l'imposture; & la vérité de l'air naturel ou emprunté se découvre aussi aisément, qu'une pensée juste se distingue d'une autre, qui n'est que faussement spirituelle. Le fard n'est jamais la peau même, quelque légérement qu'il soit appliqué. Au reste, je ne m'en laisse pas

impofer, parce que l'air honnête de certaines Perſonnes déguiſe le vice de leur coeur. J'en conclus bien plutôt, qu'elles avoient beaucoup de diſpoſition naturelle aux bonnes qualités, qu'annonce leur phyſionomie. Et quand il ſeroit vrai, que ſouvent un air morne & ſombre cache un coeur joyeux & plein de douceur, & qu'un regard hautain & menaçant ſe trouve réuni à un caractere de bonté & de bienfaiſance; ce défaut d'harmonie me paroît réſulter, ou de mauvaiſes habitudes & liaiſons, qu'on a contractées, & d'après lesquelles on a composé l'air de ſon viſage, ou d'un caractere, tel que la phyſionomie l'annonce, & qui eſt en nous un vice du tempéramment, ou bien notre propre ouvrage dans la jeuneſſe & pendant une longue ſuite d'années, mais que nous ſommes enſuite venus à bout de ſurmonter.

Une expérience bien conſtatée nous prouve, que des penchants déréglés & vicieux du coeur impriment ſur le viſage des traces bien ſenſibles, au moins pour ce qui eſt de certains vices. Et qu'eſt-ce que la plus belle configuration du viſage, quand on y voit empreints les traits odieux de la luxure, de la colere, de la fausſeté, de l'envie, de l'avarice, de l'orgueil & du mécontentement? Qu'eſt-ce que l'extérieur le mieux formé, quand un air de frivolité & une baſſeſſe de ſentiments s'y font appercevoir? Le plus ſûr moyen d'embellir ſa phyſionomie, autant qu'il dépend de nous, eſt donc d'embellir ſon coeur, de n'y laiſſer dominer aucune mauvaiſe paſſion; comme, pour la rendre intéreſſante, il faut apprendre à penſer finement & avec juſteſſe, ſans quoi elle ne dit rien, & n'annonce que de l'im-

l'imbécillité. Vous ne pouvez lui donner plus de dignité & de graces, qu'en nourrissant dans votre ame des sentiments de Religion & de vertu, qui impriment à tous les traits de votre visage la satisfaction de votre coeur, & la noblesse de vos pensées. Le célebre Young dit quelque part, qu'il n'imagine point de spectacle plus divin, que celui d'une belle femme á genoux, qui, pensant n'être vue de personne, fait ses dévotions, & sur le front de laquelle l'humilité & l'innocence d'une ame pieuse se trouvent réunies. En effet cette affabilité, cette bienfaisance, dont nous aimons tant à voir les traits empreints sur les physionomies, ne nous accompagneroient-elles pas par-tout & comme d'elles-mêmes, si nous étions toujours au fonds de l'ame ces hommes affables & bienfaisants, tels que nous nous efforçons de le paroître, & tels peut-être que nous pourrions être réellement avec moins de peine? Supposons deux Ministres, doués des mêmes qualités naturelles, & égaux en avantages extérieurs. L'un s'est formé aux vertus du Christianisme, l'autre à l'art de la Politique, & aux manieres du grand monde. Qui des deux doit plaire le plus par sa façon d'agir? Le premier, dont le coeur est rempli d'une noble & officieuse humanité, à laquelle il se livre avec tant de plaisir: ou l'autre, qui ne cherche à se rendre agréable, que pour satisfaire son amour-propre?

On sait de-même, combien le *ton de la voix* influe sur la décence extérieure. Celui-ci nous plait & nous affecte déja par son ton, quoique nous n'entendions pas ce qu'il dit; tandis que la voix d'un autre nous rebute par tout ce qu'elle a de dur, de mal-sonore, de

bruyant, de rauque & de rustique. Il est certain, que nous pouvons aussi peu nous donner toujours les agréments de la voix, que les charmes d'une physionomie prévenante: cependant nous en pouvons corriger les principaux défauts, & même ceux, qui ont leur siege dans l'organe de la parole. Il faut donc s'appliquer & s'efforcer à amener sa voix au vrai point de sa destination, qui est d'être *distincte & intelligible*; & avec ces qualités il est difficile, qu'elle puisse choquer. Selon le besoin, elle sera plus forte ou plus foible, plus lente ou plus rapide. Elle perdra par l'exercice sa rudesse; & au moyen de bons modeles, que nous nous proposerons, cette rusticité, qu'un manque d'éducation nous auroit fait contracter, disparoîtra. Ce n'est pas un médiocre avantage pour la voix, que d'apprendre à chanter. Après tout, la voix est souvent l'expression naturelle de notre caractere, dont elle adopte le bon ou le mauvais. Il y a un certain ton, qui décele le manque d'idées, & qu'on perdroit en apprenant à penser. Il y en a un, qui est languissant & comme endormi, auquel on remédieroit par plus d'application à penser avec vivacité, & à recueillir les forces de son esprit. Quelquefois au contraire la voix est trop précipitée; & on ne pourroit mieux la modérer, qu'en réprimant l'impétuosité de ses pensées, & la fougue de ses desirs. Qui ne connoît ces tons impérieux & arrogants, ou ces tons efféminés & langoureux? La source en est dans le coeur; en le corrigeant, on rectifiera sa voix. Trop de hardiesse ou trop de timidité la rend désagréable dans le commerce ordinaire de la vie: mais plus l'homme raisonnable est modeste, & a acquis d'usage du monde;

de; plus le ton, dont il parle, a d'agrément. Lorsque nous parvenons à nous défaire de certains défauts, que la coutume, de mauvais exemples, ou le tempérament nous ont rendu habituels en parlant, & que notre voix se forme par l'exercice; elle devient alors, quel qu'en soit d'ailleurs le genre, telle qu'elle doit être, pour nous convenir le mieux. C'est toujours, au reste, le coeur, qui l'anime, & qui lui donne l'empreinte de ses bonnes dispositions, & de ses sentiments bien réglés. Pour s'exprimer comme il faut, il est nécessaire d'avoir du goût; &, pour donner à nos expressions le ton convenable, ce même goût, cette même finesse de sentiment, ne sont pas moins essentiels.

Combien ne serions-nous pas plus heureux, relativement à des qualités supérieures, si nous n'attachions pas souvent trop peu de prix à ces devoirs de la décence extérieure? Elle nous intéresse, elle est à sa place, dans nos fonctions publiques & dans l'intérieur de nos maisons, dans nos liaisons d'amitié, & dans le commerce du grand monde. Un extérieur décent nous concilie la confiance des autres; il nous est une recommandation, lors même que nous ne songeons point à captiver la bienveillance. Un air prévenant parle en notre faveur, & le ton de notre voix vient à l'appui. Souvent, pour avoir négligé les dehors, nous nous voyons rebutés dans le chemin de la fortune, & hors d'état d'entreprendre quelque chose d'important: au lieu que nos talents sont plus estimés, lorsque notre extérieur est régulier, & n'a rien de choquant. Plus d'un Ministre de la Religion se seroit insinué auprès de quelque Grand, dont il cherchoit à se faire écouter, si

des dehors trop négligés n'eussent prévenu contre sa Personne, & inspiré du mépris. Il pouvoit rendre à la vertu des services plus essentiels au milieu d'un certain monde, si avec tout son savoir profond, & les pieux sentiments de son coeur, il n'eût pas oublié, qu'on se rend ridicule, ou moins recommandable, lorsqu'on se présente de mauvaise grace; & que c'est un devoir de ne point blesser la délicatesse outrée du plus grand nombre, en s'écartant de certaines bienséances, une fois adoptées. Une contenance embarrassée suffit, pour mettre mal à son aise celui, avec qui nous avons à faire, & pour l'éloigner de nous. Ayez une grande lecture, beaucoup d'intelligence, & les meilleures vues; vous courez risque de ne pas réussir dans la société, si à tout cela se joint un air rustique ou pédant, & un ton de voix rude. Quelques propres que nous soyons pour les fonctions d'un emploi public, le seul manque de savoir vivre nous cause un préjudice étonnant. L'affectation, quelque chose de précieux ou de gêné dans nos manieres, dénote de la vanité, ou un manque de goût & de connoissance du monde; & lorsque nous faisons ainsi concevoir de nous une idée moins avantageuse, comment cela ne nuiroit-il pas à notre crédit, par rapport à nos affaires & à nos emplois? Plus d'un savant homme de college n'a-t-il pas perdu le fruit de sa science & de son application, parce que des attitudes ou des gestes burlesques l'ont exposé à la risée de ses disciples? Et ce n'est pas seulement dans nos fonctions publiques, mais dans notre domestique même, & dans toutes nos relations, qu'il nous est souvent difficile ou impossible de nous atti-

attirer les égards, l'eſtime, & l'affection, par cela ſeul que certains dehors nous rendent fâcheux ou dégoûtants. Il faut de grandes qualités, pour compenſer de mauvaiſes habitudes, que nous aurions laiſſé prendre à notre corps; & perſonne ne peut traiter la circonſpection à cet égard de bagatelle, auſſi longtemps que nous aurons des yeux & des oreilles, qui ſavent juger naturellement de ce qui eſt régulier ou irrégulier, comme d'une choſe bien ou mal-ſéante. La propreté du corps paroît peu importante dans l'intérieur de nos maiſons; & cependant combien de fois n'eſt-il pas arrivé, qu'un mari ou une femme ont conçu de l'indifférence ou du dégoût l'un pour l'autre, principalement à cauſe de leur négligence à cet égard? Le vêtement, qui nous couvre, ne conſtitue pas notre mérite; & il n'en eſt pas moins vrai, qu'un habit à l'antique, tel que perſonne autre ne le porte, nous donne un air choquant, & décele un caractere de ſingularité, ou d'inattention à ce qui eſt de la bienſéance. L'habit craſſeux d'un homme en état d'en avoir un plus propre eſt une ſorte d'injure, faite à la ſociété: & quand vous le ſuppoſeriez un Savant du premier ordre, le ſavoir ne donne point de paſſe-port à une mal-propreté indécente. Les modes en fait de parure ne ſont rien au fonds; & toutefois nous ſommes obligés de les ſuivre, lorſqu'elles n'ont rien de condamnable;

Le Sage n'eſt jamais le premier à les ſuivre,
Ni le dernier à les quitter;

& il doit nous suffire de n'être pas mis, ni trop à la nouvelle ou à la vieille mode, ni trop mesquinement ou richement, &, au lieu d'une parure convenable à un homme, de n'en pas affecter une, qui soit efféminée, & qui sente la mollesse. (*)

L'at-

(*) Un Moraliste, qui vivoit à la cour de Néron, nous á laissé la peinture des jeunes Romains petits maîtres, à laquelle il ne sera pas difficile de reconnoître ceux de notre siecle. Complures videas, quibus ad tonsorem multae horae transmittuntur, dum decerpitur, si quid proxima nocte succrevit, dum de singulis capillis in consilium itur, dum disjecta coma aut restituitur, aut deficiens hinc atque illinc in frontem compellitur. —— ' Quis est illorum, qui non sollicitior sit de capitis sui decore, quam de salute? Qui non comptior esse malit, quam honestior? —— Nosti complures juvenes barba & coma nitidos, de capsula totos. Nihil ab illis speraveris forte, nihil solidum. —— O homines inter pectinem & speculum desidiose occupatos! Sen. de brev. vitae c. XII. Vous en verrez en grand nombre, qui passent une partie considérable de la journée chez le baigneur: il faut enlever quelque poil, qui sera crû pendant la nuit; tenir conseil sur chaque cheveu; rétablir une frisure dérangée, ou ramener la chevelure sur tel endroit du front, qui n'est pas assez garni. De tous ces jolis hommes, quel est celui, qui n'est pas plus occupé de la parure de sa tête, que de ce qui intéresse son bonheur capital; qui n'est pas plus jaloux de sa frisure, que de la qualité d'homme d'honneur? —— Vous connoissez plusieurs de nos jeunes élégants, dont la barbe & la chevelure semblent indiquer le temps, qu'ils ont passé à la toilette: vous diriez, qu'ils sortent d'une boîte. N'en esperez rien de mâle, rien

L'attention à tout ce qui peut rendre notre extérieur décent, quelque éloignée qu'elle soit encore de la vertu, peut devenir une vertu, lorsqu'elle a pour objet de se rendre d'autant plus utile, & de ne choquer personne; ce qui est un devoir, que nous prescrit la Raison, & par conséquent une obligation, que Dieu nous impose. Enfin, cette regle de bienséance, à laquelle nous nous astreindrons par rapport à notre extérieur, & dont nous nous ferons un devoir, nous conduira vraisemblablement à l'observer dans nos actions les plus importantes. Elle nous fera souvenir de la conduite, que nous devons tenir en chaque circonstance dans la société, pour y être d'une plus grande utilité; de la condéscendance, que nous devons avoir; de l'indulgence pour les défauts des autres, ou de la maniere douce & insinuante, dont nous devons tâcher de les en corriger. Je terminerai ces considérations sur la décence, quant à l'extérieur, par le caractere d'un jeune homme, qui en a fait avec succès une étude particuliere.

Semnon, doué de grands talents, mais qui n'avoit reçu qu'une éducation proportionnée aux facultés de ses Parents, peu accommodés des biens de la fortune, se destinoit à la Théologie, & n'ignoroit pas, que son extérieur, quoique sans aucun défaut corporel, ne prévenoit pas en sa faveur. Il s'appliquoit avec une grande assiduité à l'étude des sciences, & des langues savan-

rien de solide. O gens désoeuvrés, dont toute l'occupation se borne à se mirer & à s'adoniser!

vantes; & son génie le portoit à l'éloquence, pour laquelle il se sentoit beaucoup de disposition. Ne pourrois-je, se dit-il un jour, sans nuire à mes études, parvenir à vaincre cette timidité & cet air décontenancé, que j'ai dans toutes les compagnies? Peut-être ne suis-je si timide, que parce que je m'apperçois moi-même, que je ne sais pas donner à mon corps l'attitude, qui lui convient, & que j'ai trop peu d'occasions de voir du monde. Quand on ne cherche pas les moyens, & qu'on néglige de les mettre en usage; on fait trop peu de cas de la fin, à laquelle ils peuvent conduire, ou l'on se défie trop de soi-même. Je veux donc, continue-t-il, tâcher de trouver quelqu'un, capable de me faire connoître les défauts de ma contenance, & de m'en donner une bonne. Si je ne puis prendre des leçons en particulier, je m'associerai avec d'autres. Mais quoi! y consacrer une heure par jour? Oui: en me levant une heure plutôt, je la regagnerai: ou bien je puis y consacrer celle, que d'autres passent à ne rien faire, ou à aller & venir inutilement. — Mais la dépense, & des moyens si bornés! Eh bien! je n'ai qu'à épargner l'achat d'un habit, en mieux ménageant celui-ci, ou bien aller passer quelque temps chez mes Parents; je mettrai de côté le peu qu'il me faut pour cet objet. Semnon en conséquence prend une heure de danse un an entier; & il est aussi assidu à se rendre chez son Maître, qu'à bien remplir toute autre heure, consacrée à ses études essentielles. Il danse, non pour savoir danser, mais pour contracter des mouvements aisés & réguliers: il ne danse pas dans toutes les regles de l'art, mais cependant de maniere à avoir bonne

gra-

grace. Déja il n'a plus l'air si gêné en marchant; ses bras ne l'embarrassent plus; il n'a plus besoin de s'étudier à saluer d'une maniere naturelle. Il évite toute affectation; son attitude est bien formée, & devient par les conseils de ses amis toujours plus agréable, sans être recherchée. Quels progrès n'a-t-il pas faits dans l'espace d'un an; lui, qui mettoit en doute s'il pourroit jamais prendre une démarche ferme, & redresser ses genoux; lui, qui, passant du cabinet en compagnie, y portoit le même air sombre & studieux, & prononçoit un *comment vous portez-vous*, en pinçant les levres, comme lorsqu'il étoit occupé à écrire devant son bureau? —— Il commence à paroître en chaire; & on l'assure, que sa contenance & ses gestes sont beaucoup plus naturels & plus décents. Sa timidité avec les Personnes de distinction, dans la compagnie desquelles il a cherché à se former, n'est plus si grande; & il sait répondre, sans se troubler. Semnon n'en est pas moins appliqué à l'étude; & comme il s'est fait un devoir d'en retrancher une heure pour cet accessoire; il n'en met que mieux à profit celles, qui sont consacrées au principal. La fréquentation des sociétés n'a point nui à ses moeurs; & il n'a jamais oublié avec quelle circonspection & quelle sage retenue on doit se la permettre. Enfin sa capacité lui donne entrée dans une maison, où regne le ton de la bonne compagnie. D'abord il ne s'agit que de quelques heures d'instruction par semaine au fils de la maison, à qui il apprend le Latin & le Grec. Ensuite il y prend ses repas; & il a souvent occasion de s'y trouver avec des Personnes de l'un & l'autre sexe, d'après lesquelles il se forme à

ces

ces égards de politesse, que l'inférieur doit à ceux d'un plus haut rang, & qui différent si fort de la complaisance rampante de celui, qui brigue la faveur d'un homme, dont il attend sa fortune. La Personne de distinction, qui admet Semnon à sa table, lui marque son estime pour ses talents & ses moeurs; elle l'encourage & l'instruit tacitement par son propre exemple. Il est toujours cet homme d'Église de la plus scrupuleuse probité; mais il est de plus un Ecclésiastique, qui a du savoir vivre. Déjà il s'est apperçu de plusieurs fautes, qu'il commettoit contre les bienséances; & il a pris des manieres du monde ce qu'elles ont de meilleur, sans qu'il y paroisse aucune gêne. Quoique sérieux, il n'en est pas moins agréable: on se fait un plaisir de l'entendre parler, parce que son air assortit à ce qu'il dit; & qu'il le dit d'un ton à faire connoître, qu'il sent & comprend ce dont il parle. Il sait fort bien le langage du grand monde, dont il se forme avec choix le langage d'un Théologien judicieux, qui est appellé dès à présent & dans la suite à converser avec le monde, de maniere à se concilier la confiance & la considération. Il s'est bientôt mis assez au fait des étiquettes & des civilités d'usage, soit dans les repas, ou dans d'autres circonstances, pour pouvoir s'y gouverner en tout temps avec décence & dignité. Qu'un Ministre d'Etat ou le Prince daigne l'admettre à sa table; il se comportera toujours convenablement à son caractere, & ne s'exposera jamais au ridicule. Une noble aisance dans son extérieur & dans ses discours le servira utilement dans les fonctions de son Ministere, lorsque surtout son devoir l'appellera à reprendre les défauts des

Grands,

Grands, à qui il ne manquera jamais de respect, en cherchant à s'en faire écouter & à les gagner à la Religion. Il recueille journellement dans le commerce ordinaire de la vie les traits les plus propres à caractériser les hommes, leurs foiblesses & leurs vertus; & en acquérant plus d'usage du monde, il en devient d'autant plus éloquent, & mieux en état d'instruire selon les occurences. L'occasion, qu'il a eue, d'apprendre à parler l'Allemand, ou telle autre langue étrangere, usitée à la cour, étoit des plus favorables; & il en a su profiter: la possédant déja pour le fonds, les conversations de table ont achevé de la lui rendre familiere. Peut-être en fera-t-il tel usage auprès de quelque Personne du grand monde, que des exhortations, qui lui auroient déplu en François, seront mieux reçues en Allemand ou en Anglois. (*) Ses connoissances s'étendent à divers genres d'occupations, telles que la Musique, la Peinture, l'Architecture, l'Economie rurale, auxquelles le Maître de la maison, où il loge, s'applique par préférence, & dont il lui a donné une idée suffisante, pour en savoir parler & juger avec discernement. Tout cela ne lui fera-t-il d'aucun usage dans son futur emploi? De semblables connoissances ne relevent-elles pas le mérite d'un Ecclésiasti-

(*) Il a fallu faire ici un léger changement, & supposer, que, comme c'est une recommandation dans la plupart des contrées de l'Allemagne de parler François; la même chose peut avoir lieu en France pour quelqu'un, qui parle l'Allemand, ou l'Anglois, ou telle autre langue, qui y est en vogue.

siastique assez intelligent, pour s'en servir à propos, & qui d'ailleurs ne peut pas toujours ramener les entretiens à des matieres de Religion? Quels avantages Semnon ne s'est-il donc pas préparés pour l'avenir, en formant son extérieur! Qu'il remplira dignement son Ministere à la Cour, si Dieu l'appelle à y prêcher! Ou bien quelle est la cure, le poste si peu relevé dans l'Eglise, dont il ne remplisse les fonctions avec bien plus de succès, que s'il n'avoit aucun usage du monde? Il s'en est fait une étude, non en vue d'y figurer, & par un desir de vaine gloire; mais parcequ'il s'y est cru obligé, & pour mieux s'acquitter des devoirs de la place, qu'il occupera un jour. S'il eût négligé son extérieur, peut-être qu'avec toute sa capacité il n'auroit jamais eu entrée, ou ne seroit pas resté long-temps, dans la maison honorable, où il a été reçu. Il s'y trouve depuis trois ans; l'on n'imagineroit pas combien il y a profité, pour se rendre plus capable, plus utile, plus agréable dans la société! Que n'avons-nous un plus grand nombre d'exemples à citer de jeunes-gens, tels que Semnon! L'Etat Ecclésiastique en seroit bien plus honoré, si tous ceux, qui l'embrassent, ou au moins le plus grand nombre, se rendoient plus honorables.

Je ne puis refuser à Messieurs les Etudiants de l'Académie de Leipsick de dire à leur honneur, que, tant ceux du pays que les étrangers, tant les nobles que les roturiers, lui ont acquis le renom d'être une de celles, où les moeurs sont le mieux réglées. Continuez à soutenir cette réputation, & à faire disparoître jusqu'à l'ombre de la pétulance & du déréglement,

ment, qui ne peuvent jamais assortir à l'étude des arts & des sciences. Conservez cette décence de moeurs, qui préserve de tant d'excès, & procure de si précieux avantages. Est-il ailleurs plus de tranquillité, plus d'innocentes récréations, plus de vraie liberté pour des Etudiants, & moins d'obstacles, qui puissent y préjudicier? Et à quoi sommes-nous redevables de cet avantage? Aux bonnes moeurs, à une maniere de vivre modeste & réservée. O! chere & aimable Jeunesse, concourez avec nous à les maintenir, si vous avez quelque affection pour vous-mêmes & pour moi. Gardez-vous de tout desir de vous singulariser, & d'affecter un air hardi & audacieux: la singularité & la hardiesse dégénerent aisément en désordre & en effronterie. N'oubliez pas, que *tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, juste, pur, propre à vous faire aimer, tout ce qui peut donner une bonne renommée*, en un mot, *tout ce qui est vertu & digne de louange, c'est à quoi vous devez penser.* (*) Telles sont les vraies bonnes moeurs, que la Religion & une Raison éclairée nous enseignent.

(*) Phil. IV: vs. 8.

QUATORZIEME LEÇON.

Des devoirs, qui ont pour objet les biens extérieurs, relativement à l'état de société, où nous vivons; & en premier lieu de ceux, qui se rapportent à la bonne réputation & à la gloire.

LE desir de se faire une bonne réputation, d'être approuvé & honoré, est aussi naturel à l'homme, que celui de se perfectionner, du moins en tant que l'approbation & la gloire se trouvent liées à la perfection de l'homme, comme fruits & indices du mérite, ou comme des moyens utiles, pour parvenir à un but louable. Le penchant pour la gloire est donc une disposition naturelle à de nobles entreprises, aussi longtemps que la Raison le dirige vers la fin, à laquelle il doit tendre, qu'il se fonde sur un vrai mérite & des qualités estimables, & qu'il est réglé par l'humilité & la soumission envers Dieu. Il ne devient au contraire une source de folies & de vices, que quand il se soustrait à l'empire de la Raison, qu'il dégénere en une passion fougueuse, & qu'il pervertit ses vues. Quelqu'un, qui ne seroit sensible ni à l'honneur ni à la honte, différeroit peu de l'animal: & entre ceux, qu'un desir de gloire possede, le plus louable est encore celui, dont l'ambition a pour objet des choses, d'où il résulte de l'avantage pour la société, & qui s'obtiennent difficilement sans le concours & l'exercice des plus nobles facultés de l'ame.

La bonne renommée, en tant qu'elle suppose cette intégrité du coeur, qui doit se trouver chez tous les

hom-

hommes, est donc d'une obligation perpétuelle, c'est-à-dire, que nous ne pouvons être bons & integres, sans la desirer & la rechercher avec ardeur. Mais jusqu'à quel point, & comment cette recherche est-elle un devoir? Pour nous en assurer, examinons plus particuliérement en quoi consiste la gloire; ce qu'elle peut avoir d'influence sur notre bonheur & celui des autres; le but, que nous nous proposons en la recherchant; & quels moyens, quelles qualités nous mettons pour cet effet en usage. La gloire est en général l'opinion favorable & bien fondée, que d'autres ont de notre mérite & de notre capacité; comme aussi des vues, que nous avons de les employer de la maniere la plus convenable & la plus utile à la société. Il est louable en soi de chercher à plaire aux Personnes sages & vertueuses. Leur approbation est satisfaisante, & elle inspire à l'ame le courage de se porter à de nouvelles entreprises. A cet égard *la bonne renommée vaut mieux, que les grandes richesses; & le talent de se faire estimer est préférable à l'or & à l'argent.* (*) Vouloir captiver l'approbation des gens de bien au delà de ce que nous savons pouvoir mériter, c'est cupidité, amour désordonné de la gloire. Prétendre à l'estime des Personnes éclairées, sans aucun mérite, ou sans la rechercher convenablement, est plus qu'une vanité; c'est l'imposture d'un coeur, qui cherche à déguiser sa misere. C'est aussi ce qui fait, qu'un homme de peu de mérite est si fort sur le qui vive pour ce qui con-

(*) Prov. XXII: 1.

concerne son honneur ; parce qu'il sait, qu'il n'a que de foibles titres à faire valoir. Aspirer à la considération en conséquence de ce qu'on nomme biens de la fortune, richesses, naissance, condition, faste & éclat extérieur, est une petite gloire, qui n'est que pour les yeux. Le tribut d'approbation, que ces avantages nous procurent, est, comme s'exprime Young dans ses Pensées de Nuit, l'aumône du peuple, qui confond assez volontiers le mérite avec ce qui frappe les yeux, parce que le mérite est souvent accompagné de dehors brillants. Mettre sa gloire dans les avantages naturels du corps, tels que la beauté & la force, c'est, en qualité de belle statue, s'emparer de l'admiration, qui est due à l'habileté de l'ouvrier. Enfin, ne la faire consister qu'à savoir se bien présenter & à avoir des manieres, c'est l'ambition des petites ames. Mais, chercher la gloire dans les talents de l'esprit, & dans l'exécution des ouvrages de l'art & du génie, qui réunissent l'agréable & l'utile, c'est déja une noble ambition. La placer dans le soin de conserver une bonne conscience ; dans l'acquit exact & réfléchi de tous ses devoirs, par un principe d'obéissance envers Dieu & de desir de lui plaire ; dans un vrai anéantissement & une humilité de coeur en sa présence, qui nous le font regarder comme la source de *toutes les graces excellentes & l'auteur de tous les dons parfaits* ; dans le sentiment de sa propre misere & petitesse : c'est là le plus haut point du desir de la gloire. Tous les hommes peuvent s'élever jusques-là, quelque différence que mettent d'ailleurs entr'eux leurs talents, leur capacité, leur rang, leur naissance, leur éducation, & leurs inclina-

clinations naturelles. Et assurément c'est une réflexion, qui prouve bien la dignité de la nature de l'homme, que tous sans exception peuvent par l'humilité & par l'observation de leurs devoirs parvenir à la véritable gloire.

„ Par elle vous vous élevez au rang d'Enfant de
„ Dieu: sans elle les Rois ne sont que de vils es-
„ claves.

Mais, d'un autre côté, il est bien humiliant de voir, que le plus grand nombre, au lieu d'aspirer à cette sublime gloire, s'abaissent à des objets sensuels, & qui dépendent du caprice des hommes ou de la fortune; à des objets de pure imagination, que la Raison désavoue, & qui sont même déshonorants. Sans le mérite, que donnent les qualités du coeur, quelque célébrité que nous puissions acquérir, & quelle que soit notre élévation; ce n'est, comme s'exprime Young, qu'un écriteau, affiché à un poteau élevé, où notre nom se trouve écrit en gros caracteres.

Les hommes témoignent l'idée avantageuse, qu'ils ont conçue de nous, par des démonstrations extérieures; & ces démonstrations ne signifient rien, lorsqu'ils ne sont pas en état *d'apprécier au juste notre mérite & nos vues*, ou qu'ils nous les prodiguent sans conviction. Le desir raisonnable de s'attirer l'approbation doit donc être un desir d'obtenir celle des Personnes vertueuses & éclairées, qui ne l'accordent qu'au vrai mérite. Le Sage n'est sensible qu'à une louange bien fondée.

„ Il la rejette, lorsqu'elle est hazardée; tandis „ que le fou la reçoit, de quelque part qu'elle „ vienne, qu'il la mérite ou non.

Lorsqu'on ne s'attache qu'à plaire au peuple, à une multitude ignorante, on est comme bouffi d'ambition, ce qui ne suppose aucune vraie grandeur d'ame. Vouloir s'accréditer par des moyens bas, acheter les suffrages par des présents, des flatteries, une complaisance rampante, c'est une méprisable passion de se distinguer. N'ambitionner que des distinctions équivoques, des compliments, des révérences, des titres, des dignités, des éloges, quoiqu'avec quelque mérite, est une vanité, déguisée sous le nom de desir de gloire: mais lorsqu'elle est destituée de tout mérite, ce n'est qu'une sotte vanité. Quelques honneurs que nous rendent ceux, qui ne sont pas en état de juger de nous; toutes leurs démonstrations ne peuvent nous honorer véritablement, Et combien souvent, au lieu de la gloire, que nous nous efforçons d'acquérir, ne remportons-nous que de vains applaudissements! Mais ceux, qui nous les donnent, direz-vous peut-être, sont bien intentionnés. Cela se peut: mais en sont-ils plus capables d'être juges de notre mérite? Et nous serons malgré cela possédés du desir de plaire à tout le monde, c'est-à-dire, à ceux, qui sont le moins en état de porter de nous un vrai jugement. Cette ambition ne peut qu'être déréglée & excessive. Il n'arrive même que trop souvent, que, sans le vouloir, & quelles que soient d'ailleurs leurs lumieres, ceux, qui jugent de nos vertus & de nos perfections, sont sujets

à

à se tromper. Ils ne voient pas la plupart du temps ce qui fait le mérite de nos vertus, ou ce qui leur ôte de leur prix; la source, qui les produit, & le but, à quoi elles tendent: frappés uniquement des dehors, qui annoncent le mérite, ils n'en apperçoivent pas les ressorts secrets. Et parce que des millions d'Etres soi-disants raisonnables me croiront sage & vertueux, le suis-je pour cela? La renommée ne peut donc donner à l'ame aucune excellence, si elle ne la possede en propre, & n'en a le sentiment intime. Cette approbation de notre conscience, qui nous rend le témoignage, que nous nous sommes sincerément & de notre mieux appliqués à nous conformer aux loix de la Raison & de la vertu, est donc préalablement requise, pour que la réputation, que nous nous sommes faite, ne soit pas un vain bruit sans réalité. On ne doit pas appeller vertu, mais chatouillement de l'ame, effet de l'éducation & de l'habitude, lorsque par d'utiles travaux on cherche à se faire un nom, à acquérir de la gloire, uniquement parce qu'on en ressent du plaisir, qu'une forte inclination naturelle nous y porte, ou que dès notre jeunesse on a pris à tâche de nous inspirer cet amour de la gloire. Quelque grand & respectable qu'en puisse être l'objet, quelqu'avantage qu'il en résulte pour la société, eu égard à notre coeur & à ses vues; cet avantage, après tout, n'est qu'occasionnel, & nullement une intention directe. Que cet objet absorbe les forces de notre esprit ou de notre corps; qu'il occupe le plus subtil, le plus sublime génie: tout cela ne change point la nature de notre ambition. L'application & les veilles, de pro-

fondes méditations, de pénibles découvertes, tous les sacrifices possibles des commodités, de la santé, de la vie même, que le desir de la gloire occasionne, n'en font pas une vertu. Soyez le plus grand Philosophe, l'admiration des gens éclairés; consûmez votre vie à imaginer des inventions utiles; soyez le plus fameux Héros; exposez-vous à mille périls, capables d'intimider tout autre que vous, & assujettissez des nations entieres; soyez le Poëte le plus sublime; que des ouvrages sentencieux & divinement écrits partent de votre plume, & que la postérité vous consulte comme un oracle; soyez l'Artiste le plus expert, & procurez à la société de nouveaux avantages; soyez le Monarque le plus vigilant & le plus sage, & travaillez à assurer le bonheur de votre peuple plusieurs siecles après vous: vous pouvez être tout cela en vue de satisfaire votre desir de gloire, pour éprouver ce plaisir, que cause la renommée, & nullement en vue de Dieu & de votre devoir, & pour procurer le véritable bien de l'humanité; c'est donc à dire, sans vertu. Ce que je fais par un desir de gloire, qui n'est excité que par les avantages extérieurs, que j'ai en vue, & qui me porte à rechercher l'approbation des autres par d'utiles travaux, pour gagner leur bienveillance, m'assurer leur intercession, leur recours, &, en un mot, pour faire en tout ou en partie mon bonheur, ou du moins ce que je regarde comme tel, peut être un intérêt permis, mais ne mérite pas le nom de vertu. Avec ces dispositions on négligeroit le bien, qu'on entreprend de faire, si l'idée avantageuse, que d'autres en concevront, ne nous paroissoit un moyen d'attein-

dre

dre notre but principal; & l'on s'inquiéteroit peu, s'ils nous réputent dignes de louange ou de blâme.

Mais c'eſt un deſir de gloire vertueux que celui, qui nous fait regarder & deſirer la réputation comme un moyen de nous rendre plus utiles, & qui, par le plaiſir ou l'avantage, qu'il nous en revient, nous anime de plus en plus à faire notre devoir. J'en dis autant du deſir de la réputation & de la recherche, que nous faiſons de l'approbation des autres hommes, lorsque nous penſons, qu'elle nous eſt néceſſaire pour notre avantage & le leur propre, & que nous regardons le devoir de procurer ce double avantage comme une loi, que Dieu nous preſcrit par la Raiſon. En conſéquence nous ſommes obligés, non-ſeulement d'éviter tout ce qui pourroit nous faire perdre l'eſtime des gens ſenſés, mais jusqu'à l'apparence de ce qui eſt déshonnête. Nous ſommes obligés de faire tout ce qui eſt louable & de devoir, mais encore de le faire, parce que c'eſt un devoir & un bien: autrement notre amour pour la gloire n'eſt pas louable, ou nous prétendons plus que nous n'avons mérité. C'eſt de quoi on peut aiſément ſe convaincre par cet exemple. Je tire de priſon un de mes ennemis, qui m'a fait un ſenſible outrage, & j'acquitte pour lui dix mille écus de dettes. Cet acte de générosité me fait une grande réputation; & c'étoit auſſi le renom de bienfaicteur distingué, que j'ambitionnois. Cette ambition eſt-elle une vertu? Qu'on en faſſe juge cet homme raiſonnable & vertueux, qui donne de ſi grands éloges à mon action; qu'on lui apprenne, que je l'ai faite, non pas tant en vue de délivrer un ennemi malheureux, que de me

faire un grand nom : il cessera de m'admirer, & concevra de moi une moins haute idée. Je passerai dans son esprit pour un fanatique en fait de gloire, & non pour cet homme recommandable, qui, par obéissance envers Dieu, s'occupe du bonheur de ses ennemis, au lieu de s'en venger.

Quoiqu'on ne puisse révoquer en doute, que l'opinion favorable, que l'on conçoit de nous, ne nous confere aucun mérite réel, & que la réputation n'est souvent qu'une fumée ; quoiqu'il ne soit pas moins certain, que, quelque peu favorablement que le public pense à notre sujet, ce n'est pas toujours une marque infaillible, que nous manquons de mérite, & qu'assez souvent même ce soit une preuve d'un mérite supérieur : un homme raisonnable ne regardera pas moins comme son devoir en tout temps de veiller à sa réputation, & de chercher par toutes sortes de moyens permis, & dont il ait lieu de se promettre un bon effet, à se garantir de ce qui pourroit lui préjudicier, & le rendre méprisable dans l'esprit des autres hommes.

En admettant donc comme incontestable, que je puis procurer plus d'avantage à moi-même, à mes amis, à ma patrie, à la société en général, lorsqu'avec les facultés & l'intention nécessaire je puis jouir de l'estime & de la considération de mes semblables ; ne seroit-il pas absurde de la négliger ? — S'il est vrai au contraire, qu'avec de la capacité & des talents je ne puis être aussi utile à moi-même & aux autres, lorsque je n'ai aucun crédit dans le monde ; ne seroit-ce pas une folie de ne pas prévenir ce manque de cré-

dit

dit & de réputation, ou de n'y pas remédier, lorsque j'en ai les moyens légitimes, ou que mes soins & ma vigilance peuvent les mettre en mon pouvoir? —— Etablissons quelques *regles* par rapport au soin, qu'on doit prendre de sa réputation.

PREMIERE REGLE.

Le plus sûr & principal moyen de se faire une bonne réputation est de s'efforcer à se rendre utile, & d'être un homme de bien.

L'approbation des Personnes raisonnables ne s'acquiert pas à peu de fraix; & quelque petit qu'en soit le nombre, ce sont pourtant elles, qui, après notre propre conscience, sont les seuls juges parmi les hommes, sur le témoignage desquels nous puissions faire fonds. Oui, quelque petit qu'en soit le nombre; l'opinion favorable d'un homme de probité doit être d'un plus grand poids aux yeux de la Raison, que les applaudissements de plusieurs millions d'insensés ou de vicieux. L'approbation d'un seul homme estimable est non-seulement pour mon coeur un encouragement, une consolation, une récompense; elle m'est comme le gage de l'estime de tous ceux, qui lui ressemblent. Tous les gens de bien n'ont qu'un coeur, un même sentiment de ce qui est honnête, comme ils n'ont qu'une même regle de ce qui est bien. Je comparerois l'éloge du *Connoisseur* au retentissement du porte-voix, qui se fait entendre au loin beaucoup plus, que les clameurs d'une multitude imbécille. N'est-

N'est-ce pas même le plus souvent le Sage & l'homme de probité, qui donne le ton aux ignorants, aux gens sans réflexion, & qui plus est aux vicieux, lorsqu'ils portent quelque jugement raisonnable? Comme ils n'ont pas la capacité de juger par eux-mêmes, ou qu'ils sont trop indolents, pour le vouloir; que d'ailleurs ils sentent, qu'ils pourroient porter de faux jugements, qui tourneroient à leur confusion: ils adoptent ceux, que l'homme de bien porte de nous; il s'en font honneur en se les attribuant; & ils les répétent, pour se faire croire des juges éclairés & compétents. Enfin, peut-on nier, que, par une application scrupuleuse à tenir une bonne conduite, nous gagnons, sinon d'abord, au moins peu à peu, les suffrages des insensés, & des vicieux eux-mêmes? Cet insensé, qu'il le veuille ou ne le veuille pas, se sent à la fin forcé, en remarquant nos talents, notre application, notre conduite, qui ne se dément point, de nous accorder son approbation; &, toutes les fois qu'il s'y trouvera intéressé, il se confiera à nos lumieres & à notre droiture, beaucoup plus qu'aux vanteries de ceux, qui lui ressemblent, & dont l'esprit d'intérêt, la présomption & l'ignorance lui sont suffisamment connues, d'après ce qu'il connoît de son propre coeur. Le vicieux, à quelque point qu'il le soit, aura rarement au fonds de son ame une idée désavantageuse de quelqu'un, qu'il voit être fidele à son devoir. S'il lui arrive de le décrier; ce sera plutôt son extérieur, sa maniere de pratiquer la vertu, qu'il attaque, que la vertu même, qui, en dépit de ses passions vicieuses, lui est toujours respectable.

Sup-

Supposé que cette pitoyable espece d'hommes accable de mépris l'homme de bien; c'est pour lui un titre d'honneur au jugement des Personnes raisonnables. Et comme le dégât, que les guêpes font des fruits, indiquent ceux, qui sont de la meilleure qualité; ainsi les calomniateurs ne font souvent que faire connoître la supériorité du mérite. Il est sans doute fâcheux d'être exposé à des affronts, qu'on n'a point mérités: mais c'est après tout un mal, dont nous sommes plus que dédommagés par le témoignage de notre conscience, l'approbation de ceux, qui pensent noblement, &, ce qui est plus encore, par l'approbation des intelligences célestes, & de Dieu lui-même: c'est un mal, qui se trouve être pour nous, comme dans le dénouement d'une Tragédie, un avantage, aussi inespéré que glorieux.

SECONDE REGLE.

Ce n'est pas assez, pour nous faire une bonne réputation, que nous ayions l'intention d'être gens de bien, & de nous rendre utiles; il faut encore, que chacun, pour sa part, s'y applique le mieux qu'il lui est possible.

Il n'y a personne, qui n'ait reçu de la Nature certaines prérogatives, une mesure de divers talents, qui le mettent en état de se concilier l'estime, la confiance & l'affection des autres.

„ Nous avons tous ce qui nous est nécessaire,
„ pour

„ pour travailler à notre bonheur: la Nature a dé-
„ parti à chacun son talent; personne n'est oublié.

Négliger ces avantages, c'est non-seulement ne pas suivre sa vocation naturelle, mais encore se décréditer dans l'esprit des autres. Souvent ce n'est ni l'application ni le zele, qui nous manque, pour nous distinguer dans notre état: nous en faisons plus que d'autres, & cependant nous nous voyons moins considérés; c'est que le talent naturel nous manque. Celui-ci passe pour un triste Orateur, il l'est en effet, & reste tel: cependant c'est l'homme le plus appliqué, & il ne peut parvenir à la considération. Peut-être l'eût-il obtenue, en s'appliquant au négoce. Il s'afflige du peu d'estime, qu'on fait de lui; il s'en prend au ciel & à la terre: & il ne devroit en accuser que le choix, qu'il a fait d'un état, où il est déplacé. Cet autre fait des vers, qu'il croit devoir lui mériter des éloges: c'est au fonds un homme, qui a des intentions droites, & qui voudroit se faire estimer, & se rendre utile. S'il se fût mieux examiné, ou qu'il eût pris conseil par rapport à ses talents; il auroit pu se convaincre, qu'il étoit plus fait pour un genre de travail, où il eût été question de suivre les directions des autres, & d'exécuter ce qu'ils auroient conçu, que de se livrer à son propre génie. Peut-être se seroit-il distingué dans le barreau, & y auroit-il bien fait ses affaires: au lieu qu'aujourd'hui, quelque peine qu'il se donne, il n'est qu'un misérable Poëte. Tel Courtisan, qui ne jouit d'aucune considération, parce qu'il n'a pas les qualités requises pour vivre à la cour, eût été sur ses ter-

terres un bon Gentilhomme de campagne, que ses services & ses connoissances auroient fait considérer; de-même que ce pitoyable Jurisconsulte, l'objet d'un si grand mépris, feroit devenu un excellent Artiste, si l'un & l'autre n'avoient pas manqué leur vocation, & méconnu ce à quoi leur disposition & capacité naturelle les rendoit sur-tout propres.

On doit supposer cependant, qu'il faut cultiver les talents naturels. Plusieurs connoissent celui, qui prédomine chez eux; ils le suivent: & néanmoins ils ne se rendent ni utiles ni recommandables, parcequ'ils prennent trop peu de soin de le perfectionner, ou que tout leur soin, faute de prudence & de circonspection, est en pure perte. Ils veulent arriver trop tôt à la réputation & aux récompenses; & c'est souvent ce qui leur fait perdre la considération, qu'ils auroient pu acquérir: ou bien ils discontinuent de faire ce qui étoit indispensable, pour la conserver. Si ce jeune Auteur, qui avec du génie étoit animé du desir de plaire au public, ne s'étoit pas trop tôt fait connoître, avant d'avoir étudié les sciences plus à fonds, & d'avoir pris l'avis des connoisseurs; il auroit trouvé plus d'approbation, & il en auroit été animé à mieux faire: au lieu que la critique, qu'il a essuyée, le décourage, ou le roidit contre les jugements du public, en dépit duquel il continue à écrire. *Néron*, qui a beaucoup de capacité & d'érudition, feroit devenu un Orateur distingué: mais il a dédaigné de cultiver sa langue; il ne la possede pas assez, pour la bien manier; il n'en connoît ni les beautés ni les imperfections; & il place les mots sans goût & sans choix, comme un

Pein-

Peintre ignorant ses couleurs. On l'eût infiniment plus goûté, & il se seroit rendu plus utile sans comparaison, s'il n'eût pas regardé une partie aussi essentielle de l'éloquence comme peu nécessaire, ou très-aisée à acquérir.

TROISIEME REGLE.

Il faut s'attacher sur-tout, & sans discontinuer, à ce à quoi le talent naturel & les circonstances nous portent, sans négliger pour céla ce qui se lie avec notre objet principal.

Le Négociant doit apprendre & mettre en pratique tout ce qui se rapporte immédiatement à son commerce. C'est son état, & son objet capital. Je lui suppose du talent, & des circonstances favorables, pour le faire valoir. Il doit être avant tout un homme de probité, & c'est une obligation commune à tous les états de la vie. Mais, pour faire le commerce avec quelque distinction, ne faut-il pas parler plus d'une langue, se former aux manieres du monde poli, & s'étudier à connoître les pays étrangers, leurs productions, & le négoce, qui s'y fait? L'influence, qu'a sur notre objet capital ce qui y est utile, s'étend jusqu'à notre réputation. L'homme de guerre, qui se borne à apprendre ce que tout soldat doit nécessairement savoir, se rend d'autant moins recommandable: au lieu qu'en faisant de bonnes lectures, en étudiant certaines sciences & plusieurs langues, en fréquentant des Personnes de goût, la science militaire y trou-

vera

vera des ressources & du lustre: ce sera dans le péril, & dans les cas, qui exigent une prompte résolution, l'oracle, qui guidera son courage, & en temps de paix la gloire de sa conduite.

Orgon est pourvu d'un emploi, pour lequel il a beaucoup de capacité; & il en demeure là. Telle qu'elle est, il en fait usage, & croit, que le soin de sa réputation n'en exige pas d'avantage. Il se trompe; ne pas perfectionner ses facultés, c'est manquer à son devoir. Orgon est homme d'Eglise: il a quelque teinture de l'histoire ecclésiastique: d'où vient ne s'applique-t-il pas à en acquérir toujours plus de connoissance? Elle lui seroit souvent d'un grand secours pour ses compositions. Il a soin de coucher ses sermons par écrit. Mais est-ce assez de les écrire? Pourquoi, puisqu'il en a tout le temps, ne lit-il pas encore les meilleurs Orateurs? L'histoire profane lui est entiérement inconnue: ne seroit-elle donc d'aucun usage pour un Théologien? Ne fournit-elle pas la mémoire de quantité de faits & de caracteres intéressants, dont elle nous découvre la source, & ce qu'ils ont de bon ou de mauvais? L'histoire ancienne ne lui fait-elle pas connoître sur-tout les plus gens de bien, privés du secours de la Religion Chrétienne, comme des hommes encore bien imparfaits? Notre Ecclésiastique savoit l'Anglois: mais il l'oublie; & cependant il pouvoit lire dans cette langue tant de bons livres, propres à former son jugement, & à le rendre toujours plus capable de remplir ses fonctions, plus utile à la société, & par conséquent plus digne de l'estime publique. Qu'il vaque assidument à son emploi: mais que dans ses heures de loi-

ſir il s'occupe auſſi de ce qui peut concourir à le rendre d'une plus grande utilité, c'eſt-à-dire, qu'il travaille ſans ceſſe à perfectionner ſes talents.

C'eſt ainſi que le Savant, l'Artiſte, & même l'Ouvrier, ſont obligés de ſe rendre propre & habituel, par une application ſoutenue, tout ce qui peut contribuer à la perfection de leur art ou de leur profeſſion, ſans nuire à leur devoir eſſentiel.

QUATRIEME REGLE.

Notre véritable gloire conſiſte, il eſt vrai, à obſerver fidélement & avec zele les devoirs de notre vocation, de notre état, de notre profeſſion légitime; c'eſt le ſeul chemin, qui conduiſe à une vraie réputation. Cependant nous pourrions encore la manquer, ſi nous ne nous conduiſions avec cette prudence, cette modeſtie, cette décence, qui ſont les moyens généraux de ſe faire eſtimer.

Il n'y a point d'état, point de genre de vie utile, où l'on ne puiſſe acquérir de la gloire. Celle du Cultivateur eſt de travailler à remplir les devoirs de ſa condition, le mieux & le plus utilement qu'il lui eſt poſſible. Telle eſt auſſi la gloire de l'ouvrier & de l'Artiſte, du Savant, & de l'homme, qui travaille à la journée, du Roi & du Sujet, du Pere & de l'Enfant, de la Mere de famille & de la Servante. Quiconque, dans la condition, où la Nature & les circonſtances, ou plutôt Dieu, au moyen des arrangements naturels, l'ont placé, ſe conduit avec fidélité,

avec

avec zele, & par des principes de devoir, porte dans son coeur sa vraie gloire, telle que les Anges eux-mêmes ne la dédaigneroient pas, & qui lui est aussi un moyen de s'assurer l'approbation des autres hommes. Cependant combien ne s'en trouve-t-il pas, qui mettent obstacle à cette approbation, & qui la diminuent par la maniere, dont ils s'acquittent des devoirs d'une vocation, qu'ils rapportent d'ailleurs à l'avantage de la société? Et qu'est alors le zele sans prudence? A combien de faux jugements & de mauvais procédés n'expose-t-il pas? Qu'est-ce qu'un grand mérite sans modestie: de combien de Personnes ne nous attire-t-il pas le mépris ou la haine? Qu'est-ce que la probité & la droiture, si elles ne sont accompagnées de décence? Oui, par rapport à l'application vertueuse de nos facultés, à l'avantage des autres & au notre propre, la prudence, la modestie, des manieres décentes & gracieuses, sont l'effet du clair-obscur bien entendu dans un tableau, ou de la verdure, dont la campagne se pare à nos yeux. De là vient aussi, que la décence extérieure est un devoir si important, en ce qu'elle dispose les autres à reconnoître nos talents, à en profiter, & à nous servir à leur tour. Par la même raison la modestie, jointe à des qualités supérieures & à l'acquit de nos devoirs, est une vertu essentielle; parce qu'en nous rendant plus propres à plaire à ceux, que nous sommes appellés à servir, elle leur rend plus agréable ce que nous faisons, pour remplir, notre devoir; outre qu'elle ménage, pour ainsi dire, la foiblesse de ceux, qui ne pourroient soutenir l'éclat de notre mérite, & qu'elle leur fait moins sen-

tir leur propre infériorité. Le manque de prudence dans les diverses circonstances & relations de la vie, & à l'égard des Personnes d'un rang plus ou moins élevé, qui figurent sur la scene de ce monde, & dont le caractere & le genre de vie sont si différents, ne pourroit que nous faire perdre le fruit de nos talents, les rendre inutiles ou même préjudiciables. C'est ce manque de prudence, qui fait souvent, qu'avec le zele le plus empressé à nous acquitter des obligations de notre état, nous offensons les autres, & nous nous exposons nous-mêmes à bien des jugements peu charitables. On remarque plus aisément un défaut de manieres obligeantes & agréables, que tout le prix du mérite; & celui, qui instruit, qui gouverne, qui donne des conseils, l'Ami, l'Auteur, le Pere, l'Artiste, qui néglige ces qualités extérieures, ou ce qui pouvoit les lui faire acquérir, cause souvent, sur l'heure & pour la suite, plus de préjudice, à proportion qu'il se propose de se rendre plus utile. Il perd la confiance des autres & leur affection, en perdant leur estime, & l'idée avantageuse, qu'ils en avoient conçue. Un Maître de mauvaise humeur, quoique doué d'ailleurs des qualités & du zele, qui le rendent propre à enseigner; un jeune-homme, qui, avec du talent & de l'application, est d'une mal-propreté dégoûtante; un Ecrivain érudit, mais violent; un sincere Ami, qui ne sait pas garder les ménagements convenables; l'homme le plus serviable, qui manque de discrétion & de savoir vivre; le plus beau génie avec les dehors d'un pédant, perdent de leur utilité, à proportion de ce qu'ils plaisent moins. Leur réputation ne peut souffrir, sans

ſans qu'il en réſulte pour eux-mêmes & pour les autres quelque déſavantage. Pourroit-on encore mettre en queſtion, ſi nous ſommes obligés à prendre tout le ſoin poſſible de notre réputation? Il n'y a pas jusqu'à des uſages arbitraires, mais qui n'ont rien que d'innocent, auxquels nous ne ſoyons obligés de nous conformer, par égard pour notre réputation. L'homme, qui auroit les meilleures intentions en voulant ſe ſingulariſer, ne peut plus ſe diſculper, dès qu'il s'apperçoit, que, ſans s'expoſer au blâme & à un mépris général, il ne ſauroit manquer à un uſage reçu. Comme il ne vit pas uniquement pour ſoi, il ne doit pas non plus ne conſulter que ſoi dans la maniere de s'habiller; & il ne dépend pas de ſa fantaiſie de ſe mettre comme ſon aïeul, ou de ſuivre, ſans donner dans l'excès, la mode la plus généralement approuvée. Il faut au moins, qu'il trouve l'heureux moyen de ſe vêtir décemment, ſans aucune affectation folle & orgueilleuſe (*).

Enfin l'attention à éviter l'apparence même d'un défaut de capacité, & de tout ce qui pourroit indiquer de mauvaiſes vues & l'abus de nos talents; tout ce qui donneroit lieu de ſoupçonner, que nous commençons à nous écarter du droit chemin, & des principes de la vertu; l'attention, dis-je, à éviter toute apparence de vice,

(*) La meilleure maniere de ſe mettre eſt celle, en conſéquence de laquelle les Perſonnes d'un cercle, où vous venez de vous trouver, n'ont point été frappées, & ſe ſouviennent à peine, lorsque vous vous êtes retiré, de la maniere, dont vous étiez mis.

vice, & d'une conduite inconſidérée & mal-ſéante, eſt un devoir, que nous impoſe l'intérêt de notre réputation. Cependant que de Perſonnes pechent à cet égard, quoiqu'au fonds elles aiment leur devoir! Un Paſteur peut avoir des liaiſons avec des Perſonnes mondaines de ſa famille; il peut aſſiſter à des feſtins, ſans ceſſer d'être un bon Eccléſiaſtique. Mais auſſi-tôt qu'il peut s'appercevoir, qu'on en prend occaſion de ſoupçonner, qu'il eſt lui-même un homme mondain, ſenſuel, & qui aime la bonne chere; il eſt dans l'obligation d'en éviter avec ſoin jusqu'à l'apparence: ce qui porte atteinte à ſa réputation ne peut que préjudicier à ſes fonctions. Celui, qui donne des leçons publiques, peut y répandre de l'enjouement: mais, avec quelque eſprit qu'il badine, la ſeule apparence de légéreté ou de plaiſanterie rend ſon badinage déplacé, & le décrédite. Celui, qui veut inſtruire par ſes écrits, doit ſans doute faire plus d'attention aux choſes qu'aux mots. Cependant un ſtyle trop négligé & peu correct pourroit faire méconnoître en lui l'Ecrivain profond, clair, l'homme de génie, & donner lieu de penſer, qu'il ne s'eſt pas propoſé d'être auſſi inſtructif, qu'il l'auroit pu. Par conſéquent il doit s'attacher à une maniere d'écrire exacte & bien intelligible; & comme il ne ſuffit pas, qu'il en ait la volonté, il faut, qu'il mette en uſage les moyens convenables, quelque peine qu'il lui en coûte.

Ces hommes doués d'un pouvoir ſurnaturel, à qui Dieu a départi des dons extraordinaires, nous donnent eux-mêmes l'exemple de cette prudence, de cette condeſcendance, qu'on doit réunir au zele, avec le-

quel on s'acquitte de ses devoirs, si l'on veut se rendre recommandable, & faire honneur à l'état, qu'on a embrassé. Qui eut jamais plus de zele à remplir ses devoirs, que S. Paul? Avec quelle prudente circonspection n'annonce-t-il pas cependant Jésus-Christ & sa doctrine aux Athéniens, avides de nouveautés? En combien d'occasions ne s'efforce-t-il pas de *se faire tout à tous*, & de se prêter aux idées des autres, autant qu'elles n'ont rien de préjudiciable? Il pourroit accepter *quelque rétribution :* mais il aime mieux, aussi long-temps qu'il est en état de pourvoir par lui même à sa subsistance, *prêcher gratuitement l'Evangile*, & mettre par là sa réputation hors de toute atteinte. (*) Quelle n'est pas sa modestie, en relevant la gloire de son Apostolat! Quelle attention scrupuleuse à éloigner de lui jusqu'à l'ombre du soupçon, qu'il cherchât son intérêt, en recueillant de riches aumônes, pour les envoyer à Jérusalem! Cependant qui avoit moins sujet de craindre d'être soupçonné de quelque mauvaise vue, qu'un homme, dont la mission étoit divine? *Nous avons*, dit-il néanmoins, *usé de cette précaution, afin qu'on n'ait rien à nous reprocher à l'égard des sommes considérables, que nous recueillons: ayant toujours devant les yeux ce qui est honnête, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes.* (†) C'étoit la cause de Dieu, qu'il plaidoit devant le Roi Agrippa;

(*) 2 Corinth. XI, 7. 8. 1 Cor. IX, 7, 12, 18.
(†) 2 Cor. VIII, 20, 21.

pa; & toutefois il ſait réunir à une noble franchiſe une ſage circonſpection, une prudence, digne de ſervir de modele. *Plût à Dieu, répondit Paul, non-ſeulement qu'il s'en fallût peu, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout, que vous, & tous ceux, qui m'écoutent aujourd'hui, ne devinſſiez tels que je ſuis, à la réſerve de ces liens!* (*)

Presque toutes les regles de la prudence & de la décence, avec laquelle on doit ſe conduire dans ſa vocation, peuvent ainſi ſe déduire de la conduite de ces ſaints hommes, moyennant qu'on y diſtingue ce qui ne peut convenir qu'à des hommes, à qui Dieu a conféré une miſſion, des lumieres, & des graces ſurnaturelles.

Le plus ſûr chemin, qui conduit à la gloire, eſt donc le chemin de la vertu, une application ſoutenue à remplir nos devoirs, l'emploi de nos talents, le ſoin de les rapporter à l'utilité des autres, & à notre propre avantage, dans toutes les circonſtances de la vie, dans toutes les relations de la ſociété, en y faiſant concourir la prudence, la modeſtie & la décence.

Obſervons cependant, que le deſir naturel, qui nous porte à rechercher la gloire, peut aiſément dégénérer en vaine gloire & en orgueil. Nous nous laiſſons entraîner à ces mauvais penchants, nous ſommes ambitieux, lorsque nous recherchons la conſidération & la renommée, uniquement pour elles-mê-

(*) Act. XXVI, 29.

mêmes, & comme la fin, que nous nous proposons, au lieu de les faire servir de moyens à de plus nobles vues, nous érigeant pour ainsi dire nous-mêmes en Divinité. Nous sommes orgueilleux, lorsque nous nous attribuons un mérite, que nous n'avons pas, ou au moins dans la mesure, que nous imaginons, & que, par cette complaisance en nous-mêmes, nous nous élevons au dessus des autres, ou ne voulons pas reconnoître, que tous nos talents, toutes nos prérogatives, sont des graces de Dieu, que nous n'avons point méritées. Le desir de la gloire, pour être légitime, doit donc être modéré, & ennobli par l'humilité à l'égard de Dieu, & par rapport aux hommes; vertu dont je traiterai en son lieu. Nous ne devons jamais oublier, que notre plus grande gloire est de rapporter tout à la gloire de l'Auteur de notre être.

Voulons-nous retrancher tout aliment à notre orgueil; rappellons-nous souvent nos imperfections, nos foiblesses, nos folies, que ne connoissent pas ceux, qui nous honorent. Faut-il donc avoir vécu trente ans, dit l'Auteur des *Pensées de nuit*, pour nous *douter*, que nous sommes des insensés; & quarante, pour nous en *assurer?* Disons-nous à nous-mêmes: Que penseroit de moi le monde, s'il me connoissoit bien; & quelle distinction en exigerois-je, si toutes mes folles & vicieuses dispositions lui étoient manifestées? Ne suis-je pas assez heureux de n'en être point méprisé; & je prétendrois encore me faire payer un tribut de considération, qu'il ne m'appartient pas d'exiger!

Penſons ſouvent à la nature de la gloire, qui vient des hommes. Qu'elle eſt peu fondée, peu épurée, qu'elle eſt inconſtante & paſſagere, qu'elle eſt petite & renfermée dans un cercle étroit; & néanmoins qu'elle eſt dangereuſe pour notre coeur, & propre à le ſéduire, lorsqu'il s'en laiſſe dominer! Quels avantages ſi conſidérables peut-elle enfin nous procurer?

Aſſure-toi les applaudiſſements du monde entier, ambitieux! Auront-ils aſſez d'efficace, pour te rendre tranquille dans l'infortune? L'approbation des hommes ſera-t-elle capable d'adoucir tes maux, d'appaiſer les troubles de ta conſcience? Le Monarque, qui t'honore de ſa préſence à ton lit de mort, & qui te donne par là le plus fort témoignage de ſa bienvieillance, aura-t-il le pouvoir de te délivrer des frayeurs de la mort, & des angoiſſes, que te cauſe un ſeul de tes péchés? Les éloges réunis de toute la terre te conféreront-ils le droit de prétendre à la grace de Dieu, & à une bienheureuſe éternité; t'en donneront-ils ſeulement la moindre aſſurance? Mais au contraire, lorsque dénué de toute gloire de la part des hommes, lors qu'en étant à peine remarqué, & que même réputé petit à leurs yeux, tu pourras jouir du témoignage d'une bonne conſcience, & de la gloire, qui vient de Dieu; quel n'eſt pas ton bonheur, ô homme, dans la proſpérité, dans l'adverſité, & à la fin de ta vie! La gloire, que la Religion aſſure au vrai Chrétien, eſt le comble de l'honneur, lorsqu'il peut avec une ſainte confiance penſer & dire de lui-même:

„ J'ap-

„ J'appartiens en propre au Fils de Dieu, & par
„ lui je suis héritier de la vie éternelle : voilà ma
„ gloire dans la vie, & dans la mort.

Que ce soit aussi la nôtre! Faisons-en notre objet capital dans le temps, elle sera notre bonheur dans toute l'éternité.



QUIN-

QUINZIEME LEÇON.

Suite des devoirs, qui ont pour objet les biens extérieurs, relativement à l'état de ſociété, où nous vivons, & en ſecond lieu de ceux, qui ſe rapportent aux richeſſes, aux honneurs, & à l'autorité.

DAns l'état de ſociété, où nous vivons, les richeſſes, les honneurs, & l'autorité, ſont des moyens, ſoit de ſubvenir à nos beſoins indiſpenſables, ſoit de nous procurer les commodités innocentes de la vie, ſoit de concourir à l'utilité des autres & à leur bonheur. Les deſirer dans cette vue, en faire la recherche par des voies légitimes, par notre capacité, notre application, notre mérite; les obtenir, & travailler à nous en procurer d'avantage par nos ſoins & notre fidélité: c'eſt à quoi le devoir nous oblige. On ne peut cependant déterminer au juſte & par des regles générales, jusqu'où s'étend ce devoir; quelle eſt, par exemple, la meſure des biens, que chacun peut ambitionner. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſoin, que nous devons prendre de notre fortune, doit être proportionné à nos beſoins; réglé par le deſir d'en faire un uſage, dont il réſulte de bons effets; & ne point préjudicier à quelque autre penchant naturel ou diſpoſition morale; en un mot n'être en contradiction avec aucun de nos autres devoirs. Qui ne regarderoit comme un précepte de la Raiſon, & par conſéquent comme une loi, à laquelle nous devons nous conformer, de faire la recherche, & de nous aſſurer la poſſeſſion des richeſ-

ſes

ſes & des honneurs, que nous pouvons acquérir par notre mérite,& ſans ſortir de la route, que nous preſcrit notre vocation, & cela en vue de maintenir la tranquillité, d'améliorer la condition des autres & la nôtre, & de rendre des ſervices plus importants à notre famille, à nos amis & au public? Toutes les fois donc qu'une indifférence naturelle, le caprice, la légéreté, la pareſſe, la ſenſualité, trop d'attachement à nos aiſes, ou bien le préjugé, nous font négliger le ſoin de notre fortune; cette négligence ne peut être plus louable que la cauſe, qui la produit: elle eſt vicieuſe. Lorsque nous avons du bien, que ce ſoit peu ou beaucoup, c'eſt une avarice que de ne pas nous en ſervir pour notre avantage propre & celui d'autrui, par avidité & par crainte de nous en deſſaiſir. Ainſi le pauvre, auſſi-bien que le riche, peut être avare; il ſuffit, qu'il deſire de conſerver & d'augmenter ſa petite fortune, non comme un moyen de pourvoir à ſes beſoins indiſpenſables, mais parce qu'il aime l'argent, & que ſon grand but eſt d'en amaſſer. De-même, avec quelques ſous, qui feroient toute ſa richeſſe, il ſeroit un prodigue, auſſi-bien que le riche avec ſes tréſors, s'il les dépenſoit ſans réflexion, ſans beſoin, & par pur amour du plaiſir.

Quelqu'un, qui ſe borne à une fortune médiocre par indolence, & parce qu'il y trouve ſon néceſſaire, mais qui pourroit acquérir plus de biens par une application plus ſérieuſe & plus exacte aux devoirs de ſon état, eſt coupable, en ce qu'il ſe prive des moyens d'être plus utile en devenant plus riche. Celui au contraire, qui hazarde ſa ſanté & ſa réputation, pour s'enrichir,

chir, aime trop les richesses. Tel entreprend les plus louables & les plus utiles travaux, réunit & s'occupe à perfectionner les forces de son esprit, produit les plus excellents ouvrages en fait d'arts & de sciences, mais ne s'y porte qu'en vue de gagner du bien, qui au tribunal de la Raison ne se distingue pas plus que ce Marchand avare, qui court les deux Indes à travers mille périls, pour en rapporter de nouveaux trésors. C'est assurément une économie mal réglée que celle d'un homme, qui s'occupe de ses intérêts, au point de ne pas se réserver le temps nécessaire, pour remplir les devoirs d'ami, d'époux, de pere de famille. C'est être avare & estimer bien peu son ame, que de donner son temps & ses soins aux nécessités du corps, ensorte qu'on se mette hors d'état de travailler à perfectionner son esprit & son coeur. Se rendre malade par un excès d'occupation, pour gagner du bien, & pouvoir en faire part à d'autres, c'est, sous prétexte de satisfaire à son devoir, y être infidele. S'imaginer, parce qu'on est riche, qu'on peut se dispenser de tout travail, c'est croire, qu'on ne doit se rendre utile, que pour ne pas périr de misere.

Nos richesses, soit que nous les ayions acquises par le travail, ou qu'elles nous viennent d'ailleurs, sont des dons de la Providence, comme tous nos autres biens; & le devoir d'en faire un bon usage est un des plus importants & des plus difficiles. Elles sont de leur nature, nous l'avons déja dit, un moyen d'atteindre plus d'un excellent but, & en ne les employant pas en vue d'y parvenir, nous nous faisons tort à nous-mêmes & aux autres, soit que nous les prodiguions,

ou

ou que nous les ménagions avec une épargne sordide.

La maniere, dont nous en usons, a une grande influence sur notre caractere moral, & sur toute notre conduite. Quiconque emploie mal son bien, fait aussi un mauvais usage de son temps, & des facultés de son esprit & de son corps; & quand la vanité, l'orgueil, le caprice, l'excès de délicatesse sont notre grand mobile dans l'emploi, que nous faisons de notre fortune: ces mêmes dispositions se rendent bientôt maîtresses de nos autres actions. Notre coeur ne peut que se gâter par l'abus des richesses. Trop d'attachement pour elles l'en rend idolâtre; il contracte des sentiments bas; il devient dur, & moins susceptible de compassion & d'humanité. D'ailleurs une dépense mal réglée doit nécessairement servir à contenter ou à faire naître en nous de mauvais desirs, & flatter nos passions. Entretenir une table somptueuse; être magnifique en habits, en équipages, & en bâtiments; se procurer à grand frais toutes les commodités & les récréations possibles: c'est nourrir sa délicatesse, son orgueil, sa sensualité & son indolence. Un bien ainsi dépensé, non-seulement est perdu, mais détériore celui, qui en fait cet usage, en donnant lieu à bien des folies & des foiblesses, qu'il excite & entretient.

L'utilité des richesses ne se borne pas à nos propres besoins, elle s'étend encore à ceux des autres. L'avarice est une cruauté envers les nécessiteux, & de-même la prodigalité. Si donc la Raison & le devoir exigent, que nous fassions tout le bien, que nos moyens peu-

peuvent permettre ; il est aussi conforme à la Raison d'étouffer en nous tout desir immodéré de l'argent, d'en éviter toute dépense superflue & inconsidérée, & de n'épargner aucun soin, pour bien administrer ce que nous possédons. C'est un devoir d'être humain, secourable & bienfaisant ; & la Raison nous dit, que tout ce dont nous pouvons nous passer, & que nous prodiguons en inutilités fastueuses, en divertissements coûteux, au lieu de suppléer à la disette des autres, & de fournir le vêtement & la nourriture à ceux, qui manquent du nécessaire, est un vol, qu'on fait aux pauvres. Comme il ne suffit pas de dire quelquefois la vérité, pour être un homme véridique ; on n'est pas pour cela un sage économe de son bien, si de temps à autre on en fait un bon emploi. Cet usage doit s'étendre à toutes les circonstances de notre vie, & nous devenir habituel, ainsi que toutes nos autres vertus. Et puisque c'est la Providence, qui nous fournit en tout temps le nécessaire ou le superflu ; nous sommes aussi obligés de nous efforcer en conscience, d'en user toujours de la maniere la plus convenable & la plus avantageuse.

Après *l'application au travail*, le plus excellent moyen de nous préserver de la disette, & d'accroître notre fortune, c'est *l'épargne*. Elle préserve l'homme opulent de la dissipation inconsidérée de ses richesses, & par son moyen le plus pauvre se trouve riche à bien des égards. *L'épargne est le plus grand revenu* (*) nous dit Ciceron : &, sans qu'il soit besoin de

(*) Maximum vectigal. Cic. Parad. VI.

de l'autorité du Conſul Romain ; j'ajoute, qu'elle nous eſt ſouvent un préſervatif contre l'avarice, en ce qu'elle nous apprend l'art de nous contenter de peu, & nous fait diſtinguer ſagement le néceſſaire d'avec le ſuperflu. Sans l'épargne il n'y a point de Roi aſſez riche, & avec l'épargne l'indigent devient ſon prope bienfaicteur. Elle contribue au contentement & à la modération, d'où elle tire ſon origine, lorſqu'elle eſt de nature à pouvoir être qualifiée de vertu. Non-ſeulement elle modere & regle la dépenſe, que nous ſommes obligés de faire, pour nous nourrir, nous vêtir, nous loger, & nous procurer quelque récréation ; mais elle nous apprend encore à ménager avec prudence, & à conſerver plus long-temps en bon état les choſes, qui ſont à notre uſage. Une infinité de Perſonnes ſe plaignent, qu'elles n'ont pas ce qui eſt néceſſaire à leur condition : mais ſi elles retranchoient ce qu'elles dépenſent inutilement, pour ſuivre les modes, fournir à leur luxe, pourvoir à toutes leurs commodités, & ſatisfaire leur friandiſe ; elles trouveroient, qu'il ne leur manque rien : & mille autres, qui croient n'avoir préciſément que ce qu'il leur faut, en auroient de reſte, par le même moyen, pour exercer leur généroſité envers les autres, & ſe diſtinguer par des actes de bienfaiſance. Pline le Jeune, qui aimoit à donner, & d'une maniere ſi généreuſe, nous indique la ſource de ſes bienfaits. Ce que mes revenus ne me permettent pas de faire, l'épargne & la frugalité m'en fourniſſent les moyens : c'eſt comme la ſource, où je puiſe mes libéralités. (*)

L'exem-

(*) Quod ceſſat ex reditu, frugalitate ſuppletur, ex qua ve-

L'exemple de ce grand homme d'état prouve, que dans la plus haute condition on n'a pas à rougir d'une épargne, qui même ajoute du lustre à la grandeur. Nous pouvons heureusement nous passer, si nous le voulons, de bien des choses; & un coeur, qui a peu de desirs, s'amasse des richesses. (*)

Silvestre n'est pas content de sa fortune. Il se livre à un travail forcé, pour soutenir sa maison; & néanmoins il se plaint de n'avoir pas dequoi suffire à sa dépense. Quoiqu'il fasse un gain assez considérable, il est toujours arriéré. —— Quelle en peut être la cause? Peut-être Silvestre lui-même. Qu'il réfléchisse sur ses dépenses & celles de son Epouse. Qu'il déduise ce qu'il lui en coûte en fantaisies de modes, de ce que la bienséance & la nécessité requierent. Sa condition n'exige point, qu'il porte des habits de velours. Voilà

velut e fonte liberalitas nostra decurrit. *Plin.*

(*) Adsuescamus a nobis removere pompam, servis paucioribus servíri, vestes parare ad quod inventae sunt, habitare contractius. Discamus membris nostris inniti, naturae voluntati parentes, quae pedes dedit ut per nos ambularemus, oculos ut per nos videremus. Cette Morale de Séneque semble être dictée, pour servir d'instruction à notre siecle efféminé. Accoutumons-nous, dit-il, à vivre sans faste: bornons-nous à un petit nombre de domestiques: n'ayons des habits que pour le besoin: & logeons-nous moins au large. En apprenant à faire usage de nos membres, entrons dans les vues de la Nature, qui nous a donné des pieds, pour marcher, sans être à charge aux autres, & des yeux, pour voir par nous-mêmes.

là donc cent écus, qu'il pourroit épargner, outre quelques pistoles de frais extraordinaires, que lui occasionne son bel habit dans certaines solemnités. —— C'est un homme, qui a du mérite; pourquoi songe-t-il à s'attirer les regards par sa parure? Le Sage ne l'en estime pas plus: au contraire, il en a moins bonne opinion, lorsqu'il sait, qu'il fait plus de dépense, qu'il ne convient à un homme raisonnable. —— Les repas, qu'il donne, lui coûtent par an cent écus: qu'il n'y consacre à l'avenir que la moitié de cette somme, ou qu'il ait assez de résolution, pour n'inviter que des amis, qui se contentent d'un seul plat & de sa société; ce sera pour lui une grande épargne. —— Autres cinquante écus, qu'il dissipe, sans savoir comment, en bagatelles inutiles, qu'il est tenté d'acheter. Qu'il apprenne à devenir bon oeconome; & que tant lui que sa femme s'inculquent bien cette maxime, que le meilleur ménage est de ne rien acheter sans besoin. —— Qu'il sache se contenter d'un logement à moindre prix; & que d'ailleurs il n'use d'épargne que dans les occasions, où il peut s'en faire honneur: il se trouvera avoir ce qu'il lui faut, & peut-être au delà. Ce ne sont pas tant les besoins, que nos desirs insatiables, qui rendent la vie pénible & nécessiteuse.

Lorsqu'on recherche *les honneurs* & *l'autorité*, pour en faire sentir le poids aux autres; on agit par esprit de domination: c'est une tyrannie. Aspirer à des distinctions, à un pouvoir, qu'on ambitionne comme une prérogative flatteuse; c'est orgueil. Le devoir consiste à n'y prétendre que par de bonnes voies, & en travaillant à s'en rendre digne; ou si la naissance &

 no-

notre condition nous les donnent, nous ne devons chercher à les maintenir que comme un moyen de pourvoir à notre sûreté, de nous procurer une liberté raisonnable, & de nous mettre en état de rendre des services plus importants.

C'est donc un desir innocent, & fondé sur notre penchant naturel à rechercher le bonheur, que celui de nous procurer les moyens d'améliorer notre condition, de pourvoir à nos besoins, & même à nos commodités légitimes. Si avec cela on a en vue l'avantage des autres, ce desir devient louable; & quand sur-tout on se propose d'obéir à la Raison & à Dieu, il mérite le nom de disposition vertueuse. C'est au contraire l'effet d'une passion déréglée & honteuse, lorsque le desir des richesses & de l'autorité n'est pas contenu dans les justes bornes, que lui prescrit la Raison. Les ambitionner, les aimer, les acquérir pour elles-mêmes, & faire ainsi sa derniere fin de ce qui n'est de sa nature qu'un moyen; c'est la plus basse avarice, & le comble de l'orgueil. Mais quoiqu'il y ait moins de folie, il est cependant contraire à la Raison, de desirer, rechercher, ou posséder les richesses & les dignités, seulement comme des moyens de complaire à notre sensualité, à notre vanité, & à une imagination, qui se repaît de chimeres. La quantité des biens, qu'on poursuit, sera réglée alors sur les desirs & l'imagination, qui, n'ayant point de bornes, ne permettront point d'en mettre à la recherche de ces biens.

Le plus sûr chemin, pour parvenir aux richesses & à l'autorité, est donc toujours celui, que nous ouvrent la capacité & l'application, la bonne foi & la pruden-

ce,

ce, la perſévérance, l'épargne, & le talent de plaire dans la ſociété. C'eſt le chemin honorable, qui mene au Temple de la Rénommée & de la Fortune : & quand même il ne nous y conduiroit pas, c'eſt le ſeul, qu'il nous convienne de ſuivre : indépendamment du ſuccès, y marcher, eſt une aſſez grande récompenſe. Toutes les autres voies de s'enrichir ſont obliques, baſſes & déshonorantes.

„ Qu'il en coûte de peines & de travaux, pour s'a-
„ maſſer des treſors! Dois-je ſurprendre quelque
„ héritage par artifice, ou conſulter l'intérêt plus
„ que la Raiſon, en épouſant une femme riche?
„ Dois-je ramper en eſclave devant les Grands, pour
„ faire une fortune plus rapide; ou, à l'exemple d'E-
„ raſte, me parjurer & trahir l'Etat, les droits de
„ mon Pupille, Dieu, & la Religion?

La prudence, qui veut, qu'en déployant pour nos intérêts notre capacité & nos ſoins, nous ayions égard aux circonſtances du temps, du lieu, du pays, où nous vivons, aux occaſions favorables, qui ſe préſentent, de pourvoir les autres de ce qui leur manque, par notre vigilante activité, & d'en tirer un profit auſſi légitime que conſidérable; cette prudence, ſans le ſecours de la ruſe & de l'avidité, nous rendra ingénieux à faire des découvertes & des entrepriſes, autant que courageux & prompts dans l'exécution. Si, en ſuivant cette regle, nous ne nous enrichiſſons pas; nous ne pouvons cependant manquer d'être des hommes utiles & vertueux, qui gagneront toujours de quoi

suffire à leur entretien, & qui en mille manieres feront du bien aux autres, quand ce ne seroit pas de leur opulence.

En supposant même, qu'avec toute notre assiduité à remplir notre vocation nous demeurions pauvres, & qu'avec des talents nous ne parvenions de long-temps, ou, ce qui est infiniment rare, jamais à occuper quelque emploi, nous devons alors penser, que la Providence l'a ainsi voulu; que c'est une dispensation, à laquelle nous devons nous soumettre; & que supporter notre sort avec patience est une vertu. Nous pouvons au moins nous promettre de l'humanité de nos semblables, & encore plus de la bonté divine, qu'en travaillant avec assiduité nous aurons la nourriture & le vêtement, & que dans des cas de maladie ou de cherté, nous trouverons des secours charitables. N'oublions jamais, que *celui, qui se comporte lâchement dans son ouvrage, est frere du dissipateur.* (*) Ne confondons point la disette, à laquelle on se trouve réduit par sa faute, avec une honnête pauvreté; & un vain desir des richesses, avec le souhait permis d'avoir le nécessaire.

Le fils de Sirach reconnoît la justice, ou la droiture & la vertu, pour la source de la gloire & du bonheur. Le passage est trop beau, pour ne pas l'alléguer. „ Elle le repaîtra, dit-il, (†) du pain de vie „ & d'intelligence, & l'abreuvera d'eau de sagesse „ sa-

(*) Prov. XVIII, 9.
(†) Ecclésiastique XV, 3—8.

„ salutaire. Il s'affermira en elle, & ne sera point
„ ébranlé: il s'appuyera sur elle, & ne sera point con-
„ fondu. Elle l'exaltera par dessus ses compagnons,
„ & ouvrira sa bouche au milieu de l'assemblée. El-
„ le le remplira d'Esprit de sagesse & d'intelligence,
„ & le vêtira d'une robe de gloire. Elle lui fera
„ avoir pour héritage la joie, & une couronne de ré-
„ jouissance avec un renom perpétuel. Les dépour
„ vus de sens ne la comprendront point, & les mé-
„ chants ne l'on point vue. Elle se tient loin de
„ l'orgueil & de la fraude: & les menteurs ne se sou-
„ viendront point d'elle. Les hommes véritables en-
„ tretiendront commerce avec elle, & ils parvien-
„ dront par son moyen jusqu'à la vision de Dieu. (*)
Après

(*) „ On n'a peut-être jamais vu d'exemple plus remar-
„ quable du succès, que l'honnête homme peut se pro-
„ mettre de l'industrie & de la fidélité, qu'en la Personne
„ de Monsieur Nash, élu le 8 d'Octobre 1771 Lord Mai-
„ re de la ville de Londres. Arrivé dans cette ville, jeu-
„ ne encore & avec une fortune trés-médiocre, il eut le
„ bonheur de se voir bientôt employé, quoique dans un
„ grade inférieur, dans un magasin considérable. Il y
„ gagna si bien par sa conduite l'approbation & la confian-
„ ce de son Maître, que celui-ci l'avança par degrés, jus-
„ qu'à ce qu'il fut jugé être en état d'entrer dans le com-
„ merce pour son propre compte. Gouverné par ces prin-
„ cipes il est parvenu, pas à pas, dans le trafic & dans le
„ commerce, à s'acquérir des richesses immenses; & on
„ le tient aujourd'hui pour le plus grand Négociant de l'U-
„ nivers. Toutes distinctions politiques à part, ce ca-
 racte-

Après tout, & c'eſt une réflexion bien conſolante, quelque déſirables que puiſſent paroître la gloire & les richeſſes; nous n'avons pas beſoin pour notre vraie tranquillité d'une grande renommée, ni d'une fortune conſidérable. La meilleure réputation eſt celle d'avoir fait ſon devoir; de poſſéder le témoignage d'une bonne conſcience devant Dieu, & l'affection de l'homme de bien & d'un vertueux ami: c'eſt là une réputation, qui dépend uniquement de nous. Toutes les autres ſortes de gloire, celle, qui réſulte des grands talents, des actions les plus mémorables, ne nous intéreſſe proprement qu'autant qu'elle ſe trouve réunie à la gloire, qui eſt attachée aux bonnes diſpoſitions du coeur. Elle peut nous rendre plus célebres & plus honorés, mais non plus ſages & meilleurs. Si donc la Nature ne nous a pas doués de grands talents, pour-

quoi

ractere, tracé en peu de mots dans la Gazette de Leide du 15 Octobre, fait un honneur réel à M. Nash, comme citoyen, comme négociant. On peut juger de ſon mérite, de ſes talents, & de ce que la ville de Londres, le Gouvernement, & la ſociété en général peuvent s'en promettre dans le poſte diſtingué, qu'il occupe, par le triomphe, qu'il a remporté ſur une cabale, dont les baſſes intrigues & les fureurs ont été jusqu'à ſoulever la populace contre ſa Perſonne, & par le discours, qu'il a adreſſé, le jour de ſon élection, à la Bourgeoiſie, *qui y a répondu par des acclamations réitérées & éclatantes.* Tout cela confirme ſi bien ce que l'Auteur a dit des richeſſes & des honneurs, & de la maniere de les rechercher, que le Traducteur n'a pu ſe diſpenſer de le mettre ici en note.

quoi voudrions-nous ambitionner la gloire des grands talents? Prétendons-nous en imposer aux autres & à nous-mêmes, & nous charger du terrible embarras de maintenir la possession d'un bien, qui peut être si facilement enlevé à son légitime propriétaire, & que l'usurpateur peut beaucoup moins s'assurer pour quelques instants? Vous n'avez reçu qu'un seul talent; contentez-vous de la gloire de le mettre soigneusement à profit. C'est une gloire aux yeux des hommes, des Anges & de Dieu — Possédez-vous plusieurs talents considérables; eh bien! ils ne vous ont pas été confiés pour vous faire un grand nom, mais pour les rapporter à l'utilité commune, & pratiquer des devoirs importants. En faites-vous cet usage, sans vous inquiéter s'ils vous attirent toujours l'approbation du public; il doit vous suffire d'avoir celle de votre conscience. Le mérite se fait toujours considérer des gens de bien: a-t-il besoin d'autre gloire? Cependant il n'est pas rare, que des Personnes du plus grand mérite soient oubliées, & occupent les derniers rangs; souvent, au lieu des applaudissements publics, ils n'entendent que les cris de la médisance & de l'envie. — Notre vraie grandeur en ce cas consiste à nous élever au dessus de l'humiliation & du mépris, & de demeurer ce que nous sommes, dût le monde entier nous méconnoître. — Tranquillisez-vous par rapport à la gloire & aux emplois, que vous pouvez espérer dans la suite, Jeunes-Gens estimables; continuez à suivre la route du devoir & du vrai mérite, à vous avancer dans la carriere des sciences & des bonnes moeurs. Notre sort est réglé de toute éternité d'après le meil-

leur plan; quoique souvent ce ne soit pas celui, que nous nous proposions. Je reconnois & j'adore les dispensations particulieres de la Providence à mon égard. Jamais je n'ai eu en vue la situation, où je me trouve actuellement; & il a fallu, que tout concoure, pour m'y amener, sans que je l'aie prévu. Lors donc que j'envisage le passé, & que je me considere avec mes facultés tant du corps que de l'ame; je me vois, graces à Dieu, & quoique je ne l'eusse point desiré, précisément dans l'état, où, selon mon penchant naturel & la foible constitution de mon corps, je puis mieux que dans toute autre situation me rendre utile, quelque peu que puisse valoir ce que je fais. —— Notre sort ne se décide pas toujours au moment que nous le souhaiterions; mais prenons *patience*, le moment viendra; souvent c'est un sort fâcheux; mais ayons de la *patience*, il deviendra plus favorable. —— Combien de Personnes, qui ont été tirées d'un état abject, plutôt qu'elles ne l'ont espéré, & de l'indigence, qui les faisoit soupirer, sont passées à un état d'opulence, par des voies, qui leur étoient inconnues! —— L'homme, dit-on, est l'artisan de sa fortune: c'est une bien fausse maxime, si on n'en restreint le sens. Le Dieu du Ciel & de la Terre est le seul Arbitre de notre sort: & notre devoir est d'y concourir, selon ses vues, par notre travail, avec soumission, humilité & confiance, sans nous permettre des voeux pour notre établissement & notre fortune, qui offenseroient sa Providence attentive à nos besoins. Il sait quels sont ces besoins, & il a pour nous de meilleures intentions que nous-mêmes. *Cherchez premiérement le Royaume de Dieu & sa justice, &*

tou-

toutes ces autres choses vous seront données comme par dessus. (*) Je connois, mes chers Amis, la renommée, & son peu de solidité. Elle ne satisfait pas les desirs du coeur. La soif, qu'on en a, s'appaise bien difficilement; & elle n'en devient que plus ardente. Parvenons-nous à nous faire un nom; c'est un fardeau difficile à porter, & une vie ignorée est bien plus conforme à la Nature.

„ Heureux celui, qu'un sort propice soustrait à
„ une grande réputation & à une grande fortune;
„ qui se rit de ce que le monde nomme élévation;
„ & qui, sans être captivé par ce qu'il appelle les af-
„ faires, peut sans éclat consacrer les facultés de son
„ corps & de son ame à la pratique de la vertu"!

Je connois les richesses, non que je les possede, mais par l'usage, que d'autres en font. Rarement elles sont un bien; beaucoup plus souvent elles sont une peine; il est plus aisé de s'en passer, que d'en jouir. (†)

Je le répete, il n'y a rien, si peu important qu'il soit, dans la destinée de l'homme, qui ne résulte du gouver-

(*) Matth. VI, 33.

(†) Non possidentem multa vocaveris
Recte beatum. Rectius occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus sapienter uti,
Duramque callet pauperiem pati,
Pejusque letho flagitium timet. *Horat.*

vernement, de la direction & de la permission de Dieu; & le plan, qu'il suit, quelque peu d'accord avec nos desirs qu'il puisse être, sera toujours pour nous & pour le monde en général ce qu'il y a de mieux. Ne pensez donc, Jeunes-Gens, qu'à vous acquérir un vrai mérite, en vous y appliquant de toutes vos forces avec humilité & circonspection. *Ne vous reposez point sur votre prudence, mais ayez une confiance entiere en l'Eternel; qu'il soit toujours présent à vos yeux, & il applanira vos sentiers.* (*)

„ Tu vois entre les mains de celui, qui étoit avant
„ que tu existasses, le plan de ta destinée, tracé
„ de toute éternité, de-même que le plan de la
„ destinée de cet insecte, qui échappe à tes yeux,
„ & qui trouve sa demeure & son aliment dans un
„ grain de sable.

(*) Prov. III, 5, 6.



SEI-

SEIZIEME LEÇON.

Des devoirs, qui ont pour objet les biens de l'ame, & en particulier de l'exercice de ses facultés intellectuelles.

SOit que nous considérions *la nature* des facultés de notre ame & leur *destination*, soit que nous envisagions *l'utilité* & *l'agrément*, attachés à la perfection & à l'usage bien réglé de ces facultés; tout nous rappelle l'obligation de les exercer & de les perfectionner.

Notre *Raison* est un présent inestimable, que nous a fait l'Auteur de notre être. Elle nous apprend à connoître un Dieu Créateur, Législateur, & souverain Arbitre de l'univers; ce monde, qui est son ouvrage; l'homme, destiné à vivre sur la terre; & nous-mêmes, qui au moyen de la Raison pouvons distinguer entre la vérité & l'erreur, le bien & le mal. Elle nous instruit, à l'aide de l'expérience, de ce que les objets, qui nous environnent, peuvent contribuer à notre bonheur ou à notre malheur. Ses lumieres nous découvrent ce qui se passe dans l'intérieur de notre ame, ses vues, ses volontés & ses inclinations les plus secretes; le rapport, que nos actions peuvent avoir avec le but, que nous devons nous proposer, leurs suites certaines ou probables pour le présent ou pour l'avenir. Elle nous manifeste sur-tout dans le spectacle de la Nature, dans l'ordre, la magnificence & les fins, qu'elle nous y fait découvrir, la sagesse, la puissance & la bonté de l'Auteur de tout ce qui existe; elle nous retrace sa sainteté, sa justice, dans notre propre con-

conſcience, & dans la différence, qu'un ſentiment intime nous force à reconnoître entre le vice & la vertu, le juſte & l'injuſte.

La clarté de cette lumiere de l'ame augmente, ſa ſphere d'activité s'étend, ſuivant l'uſage attentif & circonſpect, que nous en faiſons, conformément à ſa deſtination. Elle s'affoiblit par le non-uſage, & s'obſcurcit, à proportion qu'on en abuſe. Nous ne devons pas oublier, que ce n'eſt pas ſans peine, ſans aſſiduité, ſans le ſecours de l'inſtruction, & d'une méditation appliquée & journaliere, que cette clarté s'accroît. L'eſprit ſe fortifie par l'exercice, l'uſage fréquent de ſes facultés recule les bornes de ſes connoiſſances, & lui donne plus d'empire ſur le coeur & ſur ſes penchants. La négligence au contraire, l'abus des forces de l'entendement, font naître dans l'ame, comme dans un Etat mal gouverné, des méſintelligences, des oppoſitions, & des révoltes. L'erreur & l'illuſion prennent alors la place, qu'occupent de droit les vraies & juſtes idées. Des opinions mal fondées donnent lieu à des deſirs irréguliers; elles nous font attacher aux objets de nos affections un prix, qu'ils n'ont pas; & elles excitent des paſſions impétueuſes, qui ſont le tourment de notre coeur, & des Perſonnes, avec qui nous vivons. Un effet déja aſſez fâcheux des opinions arbitraires, c'eſt de ne pas nous permettre de tenir une conduite uniforme & conſtante: mais celles, qui ſont fauſſes, ne peuvent que nous jetter dans bien des écarts vicieux & inſenſés. Et quel eſt l'écart, qui ne préjudicie qu'à nous-mêmes, & qui de maniere ou d'autre n'ait des conſéquences pour la ſociété?

Si

Si l'on admet tout cela comme certain; si les facultés de notre esprit se développent lentement & successivement par l'exercice & l'application; si la Raison & ses lumieres doivent guider & régler nos penchants & notre volonté, les modérer & les ennoblir; si elle produit la vertu, nous fait éviter le vice & l'infortune, & nous aide à apprécier les biens extérieurs, & à déterminer l'emploi, que nous en devons faire; si elle est en nous cette faculté, dont le bon usage nous donne le plus de ressemblance avec Dieu: ne seroit-ce pas un devoir de la derniere importance de perfectionner les talents de notre esprit? Quelle qu'en soit la mesure, chacun est donc obligé, aussi longtemps qu'il vit, de travailler à l'augmenter, c'est-à-dire, de ne négliger aucun des moyens, selon les circonstances, où il se trouve, qui peuvent servir naturellement à éclairer l'esprit, de faire choix des meilleurs & des plus sûrs, de les employer constamment, d'éviter tout ce qui pourroit être un obstacle aux choix & à l'emploi de ces moyens, & de faire usage de sa Raison en tout temps & dans l'intégrité de son coeur.

Les questions les plus importantes, à la décision desquelles l'homme doit appliquer sa Raison, sont sans contredit celles-ci. „ D'où suis-je? —— Que dois-„ je faire en ce monde? —— Où vais-je au sortir „ de cette vie? —— Par quel moyen puis-je parve-„ nir au but & au bonheur, pour lesquels Dieu m'a „ créé? Ne m'auroit-il pas accordé, outre mes lumie-„ res naturelles, qui sont si bornées & si foibles, ou-„ tre ces sentiments de la conscience, que je puis si „ aisément étouffer, lorsque mes passions me domi-„ nent;

„ nent ; ne m'auroit-il pas accordé, outre ces sources
„ de connoissances, une déclaration plus particuliere
„ de sa volonté ?" On me dit, qu'il en existe une. Je suis donc obligé de m'en instruire; d'examiner avec soin & impartialité les caracteres de divinité, qui s'y trouvent ; & de procéder à cet examen avec des intentions droites, comme sous les yeux de Dieu, & dans la ferme confiance, qu'il ne permettra pas, que je me trompe dans l'affaire, qui m'intéresse le plus. Supposé même que je manquasse de preuves invincibles, il me devroit suffire d'en avoir de probables, pour me porter à la foi des vérités de la Religion ; puisque c'est un devoir, que la Raison me prescrit, de suivre la vraisemblance, qui a un degré de crédibilité supérieur à ce qui est non-vraisemblable ou seulement possible. C'est donc une obligation pour moi, si mon bonheur m'intéresse, & par obéissance pour mon Créateur, non-seulement d'éclairer mon esprit des lumieres d'une Révélation divine, s'il en existe une ; mais de plus je dois regarder cette Révélation plus particuliere de la volonté de Dieu comme le plus grand bienfait, en avoir la plus sincere reconnoissance, y soumettre toutes mes actions, & ne connoître rien de plus sacré, que de m'appliquer de toutes mes forces à bien savoir & à exécuter ponctuellement cette volonté divine, que caractérisent nécessairement la vérité & la bonté. La Raison, que j'ai reçue de lui, me le dit. D'ailleurs cette Raison, telle qu'elle se trouve dans l'homme, & eu égard à la seule Religion Naturelle, a besoin d'être soutenue & dirigée par une Révélation ; la vraie Religion Naturelle, dans l'état de dépravation, où l'homme se

trou-

trouve, n'étant point l'ouvrage de la Raiſon abandonnée à elle-même, comme on peut le prouver invinciblement par l'Hiſtoire. (*)

L'emploi moral de l'entendement conſiſte en général à le faire ſervir à bien juger de ce qui eſt vrai ou faux, bon ou mauvais, propre à avancer notre bonheur ou à y mettre obſtacle; comme auſſi à diſcerner ce qui n'eſt qu'un bien ou un mal apparent, quoique notre imagination ſéduite & nos déſirs nous le faſſent regarder comme réel. Il faut, que nous accoutumions notre eſprit à ne jamais ſéparer les actions des vues, qui les produiſent, comme ſi la vertu ne conſiſtoit que dans l'obſervation extérieure du devoir, & non beaucoup plus dans un amour prédominant de ce qui eſt bien. Nous ſommes de-même obligés de faire ſervir notre Raiſon à diſſiper par ſa lumiere le faux éclat du vice, & à acquérir l'habitude de nous le repréſenter ſouvent dans toute ſa laideur naturelle, comme une depravation de l'eſprit & du coeur, comme ce qui déshonore le plus la nobleſſe divine de notre ame, & s'oppoſe le plus aux vues de Dieu: à quoi il faut joindre l'idée de ſes funeſtes ſuites, le danger, auquel nous expoſons notre ſanté, notre réputation, notre fortune, notre vie, le repos de notre conſcience: il faut s'en occuper comme d'un affreux objet de l'indignation divine, & qui dans toute l'éternité peut rendre notre état plus déplorable. Nous devons encore ac-

cou-

(*) Noeſſelt, Abrégé de la Défenſe de la Vérité & de la Divinité de la Religion p. 70–74.

coutumer notre esprit à juger sans précipitation, sans se laisser emporter par les sens & les passions, séduire par les maximes de la multitude, ou entraîner à de fausses décisions par la force de l'exemple. Il faut, que nous le fassions servir à connoître les obstacles, que nous avons à surmonter, pour faire le bien; il faut, qu'en étudiant nos penchants & nos opinions, nous apprenions à subordonner tous nos desirs & nos efforts au but capital de plaire à Dieu, & de parvenir ainsi à un bonheur éternel. Enfin il faut appliquer notre esprit à acquérir la connoissance requise des arts, des métiers, & des travaux nécessaires à la vie, & sans l'exercice desquels nous ne pourrions nous rendre utiles, ni éviter l'oisiveté, le plus dangereux ennemi de la vertu.

Tout homme donc, qui, à l'aide des moyens naturels de l'instruction, de l'expérience, & de l'exemple, peut devenir plus intelligent & plus sage, (& il n'y a personne, qui ne le puisse) mais qui dédaigne ces moyens, ou les emploie négligemment, se rend coupable à l'égard de sa Raison. Ne pas les rechercher avec tout le soin, qu'ils méritent, c'est négliger un devoir sacré. Quiconque a la liberté d'esprit, & peut disposer de lui-même, s'il ne consacre un certain temps à perfectionner & à étendre ses connoissances, prouve par là, qu'il aime bien peu la vérité, & qu'il est trop esclave de ses aises & de sa nonchalance. Et puisque, par une application volontaire à pratiquer quelque devoir, que nous prescrit la Raison, on peut fortifier la persuasion, qu'on a, de sa nécessité & de son importance; il faut avouer, que tous ceux, qui ne mettent pas en pratique, aussi-tôt & aussi souvent que des obstacles in-

sur-

surmontables ne s'y opposent pas, ce qu'ils ont une fois reconnu vrai, utile, & en conséquence obligatoire, offusquent & affoiblissent les lumieres de leur Raison. L'expérience, & en particulier celle de ce qui se passe au dedans de nous, est souvent la preuve la plus forte & la plus distincte, que nous puissions avoir de la vérité; & à cet égard c'est pour la Raison un accroissement de facultés. Lorsqu'on ne s'accoutume pas à réfléchir par soi-même, & qu'on préfere de suivre toujours en aveugle l'opinion des autres; c'est enfouir sa Raison, se dessaisir de ce que l'on possede en propre, pour vivre, si je puis ainsi dire, d'emprunt. Ne cultiver sa Raison qu'en vue de briller, c'est une espece d'étalage, de parure. Tous les hommes peuvent se former par l'instruction, le commerce de la société, & l'exercice, une saine & droite Raison: elle est comme la monnoie courante. Le génie, l'esprit orné & délicat est un joyau, qui seroit d'un moindre prix, s'il étoit plus commun.

Ce n'est pas non plus un devoir peu important, que celui d'exercer convenablement sa *mémoire*. On peut dire, que, quand on la néglige, on soustrait à l'esprit son aliment; on le met dans la nécessité de chercher toujours de nouveau les vérités, qui devroient déja lui être présentes, & les preuves, qui les confirment. Mais cultiver sa mémoire plus que son jugement, c'est en quelque sorte vouloir toujours semer, sans jamais recueillir. Nous faisons de notre mémoire un usage, qui n'est pas naturel, lorsque nous la chargeons de mots, dont nous ne nous attachons pas en même-temps à con-

concevoir des idées distinctes; & plus elle s'enrichit de cette maniere, plus l'esprit s'appauvrit.

C'est *l'imagination*, qui donne, pour ainsi dire, aux pensées de notre esprit cette empreinte caractéristique, qui les distingue les-unes des autres, & les rend plus frappantes à l'esprit, qui les saisit & les conçoit plus vivement, & se les rappelle mieux. Elle donne le coloris aux tableaux, que l'esprit a dessinés; elle y ménage ces jours & ces ombres, qui en font ressortir les traits; & elle les peint avec succès, aussi long-temps que la Raison dirige son pinceau, & l'entente des couleurs. On ne peut donc négliger cette faculté de l'ame, non plus que la mémoire, ni s'y trop livrer, sans quelque préjudice pour la Raison & pour la connoissance de la vérité. Lorsqu'à un esprit solide & pénétrant se joint une imagination vive, une riche & fidelle mémoire, un coeur noble & sensible; il résulte de cet accord ce sublime génie, propre à instruire des nations entieres, aussi long-temps qu'elles seront en état de comprendre la langue, dans laquelle il s'est exprimé. Pour perfectionner son esprit, il est donc nécessaire de cultiver ces trois facultés, la mémoire, l'imagination, & le jugement; & il est très-possible de le faire en même-temps, vu, qu'elles ne sont proprément qu'une seule faculté, dont les opérations sont différentes. Plus on s'y applique tard, plus le travail devient pénible: au lieu que les progrès sont plus grands, si nous l'entreprenons de bonne heure. La culture de l'esprit, dont on ne s'occupe que dans la premiere jeunesse, & que l'on discontinue dans un

âge

âge plus avancé, ne fait que des jeunes-gens sexagénaires ou octogénaires. Et quand nous ne pensons que d'après la méthode des écoles, qu'on nous a fait suivre dans nos premieres années, c'est, comme l'a dit un certain Auteur, laisser subsister l'échafaudage, lorsque le bâtiment est achevé. Observez aussi, que la sensibilité du coeur se développant dans l'enfance plutôt que la Raison, & même nos sentiments étant déja corrompus, avant que la Raison soit formée, ensorte qu'il lui en coûte infiniment dans la suite à prendre le dessus & à assurer son empire; il nous importe beaucoup de travailler d'abord à former le *goût* ou le sentiment.

Au reste, il n'est pas seulement de la plus grande *nécessité* d'exercer & de fortifier sa Raison, c'est encore le plus doux *plaisir*. Quelle satisfaction ne nous procure pas l'étude de la Nature, des sciences, & des beaux arts! Quelle source d'avantages pour notre coeur, & de facilités, pour polir nos moeurs & leur donner du lustre!

Les beaux arts, tel que l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, & la Musique, n'ont point d'autres véritables regles que celles, que leur trace la Nature. L'esprit s'en occupe avec plaisir, lorsqu'elles sont bien exprimées, & dans la liaison, que les-unes ont avec les autres. Il reconnoît dans les préceptes de l'art l'expression de ses propres idées, & il se plait à voir les beaux arts, assujettis aux mêmes regles que la Nature, où tout est harmonique, & se rapporte à un seul & principal but. Le coeur est aussi agréablement affecté de l'accord de ces mêmes

 regles

regles avec le sentiment, qu'il a du beau & du décent; &, sans qu'il soit besoin de se proposer de devenir Orateur, on lit avec agrément & utilité les préceptes de l'Eloquence, dictés par un Ciceron ou un Fénélon.

Quelque agréable & utile que soit d'ailleurs la connoissance des regles, elle n'approche pas du plaisir, que les productions mêmes des sciences & des beaux arts peuvent nous causer, non plus que des avantages, qui en résultent pour l'esprit & le coeur.

Prenez-en l'Histoire pour exemple. Quelle diversité de mouvements notre esprit n'éprouve-t-il pas, lorsqu'elle le transporte dans les siecles passés, & le rend spectateur des différentes scenes, qui lui mettent sous les yeux les hommes, leurs actions, & les ressorts, qui les font mouvoir, leurs vues & leurs passions; lorsqu'elle fait agir & penser devant lui ces hommes, tantôt dans l'élévation ou dans l'abaissement, tantôt sages ou insensés, tantôt vertueux ou vicieux! C'est toujours la même espece de créatures, qu'elle lui présente, des hommes meilleurs ou pires, plus ou moins heureux les-uns que les autres, mais avec des circonstances infiniment variées; toujours cette même espece, qui s'aime & aspire au bonheur, quoique par des moyens si différents; toujours le même esprit, mais dont le bon ou le mauvais usage se diversifie à l'infini; par-tout la vérité, & plus fréquemment encore des erreurs, la vertu, & des vices sans nombre, & souvent le vice caché sous l'apparence de la vertu; par-tout des idées de Divinité, mais étrangement défigurées chez plusieurs. Quel spectacle instructif & touchant

pour

pour l'esprit! Ici naissent les loix, l'ordre & les bonnes moeurs; les Etats fleurissent & s'affermissent par le travail & le courage. Là les loix sont sans force, & l'ordre est renversé par le vice, qui en triomphe; l'esprit de domination trame des dissentions, & excite des guerres sanglantes; l'abondance produit le luxe, la mollesse, l'oisivité, & c'en est fait alors du bonheur d'une nation. Ici les arts & les sciences se perfectionnent, & avec eux les lumieres & les moeurs d'un peuple. Là c'est une nation, qui ne cultive ni les sciences ni les beaux arts; ses moeurs sont grossieres & sauvages; & la science est d'être courageuse & avide de victoires. Tantôt c'est l'application & la vertu, qui sont récompensées; tantôt c'est le vice, que l'on couronne. Quelquefois c'est un événement tragique, ou un heureux succès, qu'aucune prudence humaine ne pouvoit prévoir. Quelquefois c'est une circonstance préparée dès le siecle précédent, ou bien c'en est une inopinée & contre toute vraisemblance! Toutes ces différentes scenes tiennent notre esprit dans cette activité, qui est comme son élément. Il tire des conséquences, il compare, juge, admire, aime ou hait, applaudit au bonheur des gens de bien, est mécontent de celui des vicieux: il se réjouit ou souffre avec l'innocent, il intervient à la punition du vice: il s'étonne ou s'allarme, il est toujours dans l'attente de ce qui doit arriver: & cette attente est souvent trompée. Il remarque les moeurs & les usages de tant de nations différentes, leur génie & leurs défauts, leurs loix & leurs pratiques religieuses, leurs grands hommes, leurs Sages, ce

ont conçu & executé, & la maniere, dont ils en ont été récompensés. Il voit tout cela; & par-tout (quelle admirable perspective!) il découvre les traces d'une Providence sage & toute-puissante, qui regle le sort des hommes, sans se montrer à découvert, mais suffisamment, pour les rendre attentifs à ce qu'elle exige de leur part.

C'est ainsi que l'Histoire seule nous procure tant de satisfaction: mais il faudroit réfléchir bien peu sur les bons & les mauvais exemples, qu'elle nous présente, pour ne pas se sentir excité à aimer la vertu & à détester le vice: il seroit même difficile de la parcourir avec si peu d'attention, qu'on ne s'apperçût pas, qu'elle nous donne les plus utiles regles de conduite dans la vie civile.

Les chefs-d'oeuvre d'Eloquence & de Poésie récréent l'esprit, autant qu'ils sont propres à le former. La Poésie est souvent plus instructive que l'Histoire. Elle compose ses exemples sur l'idéal du beau, & elle instruit d'autant plus, qu'elle plait d'avantage: la mémoire se charge volontiers des vérités, que la Poésie a ornées; l'esprit s'y affectionne, & le coeur y est sensible. Un Orateur, qui expose ces mêmes vérités avec éloquence, fait aussi sur l'esprit & le coeur de fortes impressions.

Associez un des beaux arts à quelque autre; chacun a sa beauté particuliere; & tous plaisent en tant qu'ils imitent la Nature: l'utile même s'y fait voir sous la forme de l'agrément.

„ L'art du Peintre crée l'homme de nouveau;

„ il en éternife les traits; & par le choix des cou„ leurs il donne à l'un le fourire gracieux, à l'au„ tre une gravité auftere, à celui-ci les rides „ de la vieilleffe, à celui-là toute la vigueur de „ l'adolefcence: il nous dévoile l'ame, & nous „ peint fes vertus. La poftérité pourra voir auffi „ diftinctement que nous ce même Perfonnage, „ que nous avons actuellement fous les yeux. Par „ fon art enchanteur le Peintre fait marcher ce „ vieillard débile, qui s'appuye pefamment fur „ fon bâton, & il nous femble l'entendre diftinc„ tement haleter. Cet autre malheureux, qui nous „ paroît inconfolable, nous fait pleurer avec lui: „ comme au contraire nous partageons la joie, „ qui eft peinte fur ce vifage riant. Et qui eft „ l'homme, que de pareils enchantements laiffent „ froid & infenfible?

Lorsque nous nous occupons fouvent & d'une maniere convenable des ouvrages de l'art, nous perfectionnons notre goût en le délectant; & ce goût pour les chefs-d'oeuvre de l'art nous en fait mieux appercevoir les beautés, & excite dans notre ame plus d'ardeur à les rechercher. Elle fe pénetre de l'idée du beau, de l'ordre, de l'harmonie & du fublime, qu'elle trouve heureufement mis en oeuvre dans les belles productions de la Poéfie, de l'Eloquence, de la Peinture & de l'Architecture. — Elle apprend infenfenfiblement à s'y conformer pour la conduite de la vie & la décence extérieure, en

conféquence de cette regle générale, que lui fournit la Nature, d'écarter tout ce qui peut deplaire, & d'adopter tout ce qui a de l'agrément. Ainsi quelqu'un, qui avec du goût pour les arts en fait l'application, qui convient dans la fociété, fera un homme, qui aura les manieres du monde, & fon favoir vivre participera à la délicateffe & à la folidité de fon goût, formé par l'étude de ce que les beaux ouvrages de l'art expriment de gracieux, de noble, & de grand. Se pourroit-il, que le coeur n'en reçut une impreffion, capable d'influer fur fes fentiments? Autant vaudroit-il dire, qu'on peut être continuellement expofé aux rayons du foleil, fans en reffentir de la chaleur. Les beaux arts ne duffent-ils nous fournir qu'un innocent amufement, ils feroient encore pour nous d'un grand prix. Notre état, notre emploi, nous laiffent des heures de loifir, qu'ils rempliffent; nous ne pouvons pas travailler fans relâche; & quel excellent fervice ne nous rendent pas les arts, lorsqu'ils nous récréent & nous donnent de nouvelles forces, pour vaquer à nos affaires? L'agrément, que nous y trouvons, nous détourne de l'oifiveté, & de paffe-temps moins nobles. Plus d'un jeune-homme, que la Mufique amufe dans fes moments de loifir, les auroit peut-être confacrés à la diffipation. Le plaifir, que nous procurent les beaux arts, peut encore être un amufement de fociété. Nous pouvons le faire goûter aux autres, en même-temps que nous l'éprouvons nous-mêmes; & la contemplation ou la lecture d'un ouvra-

ouvrage achevé peut occuper agréablement toute une compagnie. Nous sommes en état de fournir à la conversation, & de la rendre intéressante; tandis que d'autres, qui n'ont aucune connoissance des arts, sont obligés de garder le silence. C'est aussi par leur moyen, que bien des fâcheux moments de la vie nous deviennent moins à charge; & l'éloge, qu'en fait Cicéron, qui en étoit un si bon juge, n'est point outré. (*)

Les beaux arts étant destinés à nous procurer un amusement innocent & utile; on se rend bien coupable, lorsqu'on les fait servir à représenter des objets indécents, dangereux pour l'esprit & le coeur par les idées & les passions, qu'ils peuvent exciter, &

(*) Haec studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium praebent: delectant domi, non impediunt foris: pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. Quod si ipsi haec neque attingere, neque sensu nostro gustare possemus, tamen ea mirari deberemus, etiam cum in aliis videremus. *Cic. pro Archia.* L'étude des beaux arts est l'aliment de la jeunesse, la récréation de la vieillesse, le lustre de la prospérité, la ressource & la consolation dans les malheurs de la vie. On s'en occupe avec plaisir chez soi: elle ne préjudicie point au dehors: la nuit, en voyage, à la campagne, elle nous est une agréable & fidelle société. Supposé même, que nous manquions de capacité & de goût, pour en connoître les avantages; au moins devrions-nous les admirer dans les autres.

& qu'on se propose de faire naître. Un excellent Peintre sans pudeur, un Poëte ingénieux, mais licencieux, peuvent nuire pendant des siecles, & se rendre criminels envers des nations entieres. Quelqu'un, qui se permet de prendre goût à leurs ouvrages, prépare à son coeur du poison, sous prétexte de bon goût. Nous pouvons, sans blesser notre conscience, consacrer le temps, que nous laissent nos occupations de devoir, aux objets du goût, qui nous servent de récréation. Mais ne donner ni temps ni soins à nos affaires, ou employer sa vie entiere à des arts, qui nous amusent, & que notre vocation ne nous appelle pas à exercer, c'est un renversement d'ordre, que la Raison ne peut jamais excuser. Sommes-nous donc au monde, pour y consumer nos jours dans des rêveries agréables? Et quand, pour satisfaire son goût, ou une ardeur immodérée d'apprendre, on se tient enfermé dans sa bibliotheque ou dans son laboratoire, sans faire autre chose tout le jour que lire & observer aussi assidument qu'agréablement; n'est-ce pas une vie oisive, perdue pour la société, & toute consacrée au plaisir, quelque contention d'esprit qu'elle exige? Le jeu des échecs requiert aussi de l'application: or seroit-il raisonnable de s'appliquer à ce jeu pendant toute sa vie? Assurément tout emploi & exercice des facultés de l'ame doit avoir pour objet de nous rendre plus intelligents, meilleurs, & plus utiles à la société. Hors delà toute notre étude, nos lectures, nos méditations, ne sont qu'une espece de débauche,

che, qu'on se permet en vue de contenter la sensualité de son esprit.

„ C'est l'application à des choses utiles, la noble „ assiduité à faire valoir nos talents, qui peut remplir toute la destination de l'homme. En lui donnant la faculté de penser, pour ne pas restreindre „ sa félicité, Dieu lui a dit: Travaille à faire ton „ bonheur, & celui de tes semblables.



DIX-SEPTIEME LEÇON.

Continuation de la précédente, & en particulier de l'application de notre esprit à l'étude & à la contemplation des merveilles de la Nature.

LA Nature étant pour nous une ſource de vérités importantes & de connoiſſances utiles ; nous ſommes obligés de l'étudier & de la contempler, chacun ſelon notre capacité & nos moyens. Non-ſeulement c'eſt une noble & agréable occupation pour notre eſprit & pour notre coeur, mais auſſi un moyen de les perfectionner. La plupart des hommes ne font pas attention aux preuves, que Dieu nous a données de ſa grandeur, quoique la Nature les leur mette ſous les yeux ; ſoit parce qu'on ne leur a pas appris a y réfléchir, ſoit parce que dès leur enfance ils ſont accoutumés à les voir journellement. Une éducation raiſonnable & ſoignée devroit avoir pour but de prévenir ce défaut d'attention. Quelqu'un, qui dès ſa jeuneſſe, & autant que ſa Raiſon l'en rend capable, a appris à connoître la Nature de chaque objet, & à obſerver la ſageſſe, l'art & les effets de la puiſſance, qui éclatent dans toutes les parties de cet univers, ſera toujours plus en état d'appercevoir les voies du Seigneur, & ſes perfections empreintes ſi ſenſiblement ſur tous les objets de ce monde, & d'en conclure combien grande eſt ſa majeſté, ſa puiſſance, ſa bonté & ſa ſainteté. Oui, quiconque eſt ainſi inſtruit & diſpoſé trouvera, de quelque côté qu'il jette les yeux, une ſe-

cre-

crete indication, que Dieu est présent par-tout, & attentif à la conduite des hommes. Au milieu même de ce qui lui offre l'idée d'un désordre, il se verra forcé de se rappeller cet Etre, dont toute la terre annonce la bonté, & qui par sa sagesse a fait les hommes de maniere, qu'ils peuvent jouir de ses dons avec des sentiments de joie. (*) Mais rarement l'éducation, qu'on nous donne, est ainsi dirigée; & c'est pourquoi nous devons y suppléer, à mesure que notre Raison se développe. Nous ne pouvons mieux remédier à ce défaut, qu'en nous accoutumant à contempler avec soin la Nature, & en faisant servir les lumieres des autres à nous faciliter cette contemplation. Ses merveilles nous frappent peu, parce que nous les avons tous les jours sous les yeux. Mais, pour réveiller notre sensibilité, il faut, que le desir d'apprendre à connoître les ouvrages de la Nature nous tire de notre indolente indifférence, & qu'au lieu de n'y jetter que quelques regards, comme au hazard & en passant, nous les arrêtions sur chaque objet, non-seulement pour en considérer la forme extérieure, mais pour réfléchir sur sa destination, son utilité, l'agrément, qu'il nous procure, la composition admirable de ses parties, leur régularité, leur beauté, leur diversité. Tout homme, qui pense, trouve par-tout mille occasions de se livrer à cette étude. Une feuille, que nous voyons se développer, sans y prendre le moindre intérêt, une fleur, que nous foulons aux pieds, sans être

(*) Voy. la Morale de Mosheim, T. I. p. 465.

être frappés de l'éclat de ses couleurs, un insecte, que nous jugeons à peine digne de nos regards; quelle sagesse ne nous annoncent-ils pas; quel art admirable dans la composition & l'assemblage de leurs parties ne nous indiquent-ils pas, à moins que nous ne nous refusions nous-mêmes à entendre leur langage! Que l'on décompose une feuille ou une fleur, en n'oubliant pas de faire attention à la bonne odeur, qu'elle répand, & à ce qu'il y a de merveilleux dans ce sentiment agréable, dont elle nous affecte. D'ou vient à cette fleur son odeur si balsamique? Et celle-ci, & cent autres, pourquoi sentent-elles si différemment, quoique toutes d'une maniere, qui nous récrée? Quel mêlange de couleurs ravissantes! Les nuances de cette fleur, la beauté de son panache, ne la rendent-elles pas plus belle, que si l'ordonnance de son coloris étoit différent? Ses feuilles sont compassées & disposées de maniere à faire un tout régulier. S'il en manquoit une, la symmétrie, l'arrangement méthodique en souffriroient. Et chacune de ces feuilles combien ne renferme-t-elle pas de petites parties, quelle multitude de filaments & de canaux! Chacune de ces petites parties est à son tour un tout, auquel il n'y a rien à ajouter ou à retrancher; un tout complet dans son composé, & qui harmonise cependant avec la structure de la fleur & sa destination. Considérez ce calice, qui en renfermoit les feuilles, & dont elles se dégagent peu à peu & toutes à-la-fois; n'en admirez-vous pas l'étonnante texture? De plus, la seve, qui fournit à la fleur sa nourriture, elle la tire à travers les secrets canaux de la tige, qui tient elle-même à l'oignon, dont les racines pénetrent dans la

terre, & en pompent les sucs, pour les distribuer dans toutes les parties de la plante. C'est ainsi que la considération attentive d'une seule fleur, & qu'il en est d'especes différentes! présente à notre esprit tant de sujets de réflexions, & étend ses vues au point, qu'il peut à peine y suffire. Cependant quel est l'esprit si borné, à qui il puisse en coûter beaucoup de peine, pour s'occuper de semblables considérations? Et quand on contemple la Nature avec cette attention, on en multiplie les charmes; & la sentation, qu'ils font sur nous, nous affecte plus délicieusement. (*) Occupons-nous de quelques-unes de ces considérations agréables & instructives, qui se présentent comme d'elles-mêmes, à la vue des objets sensibles, que la Nature nous offre. Tout y indique à une ame, qui réfléchit, la sagesse, l'ordre, & cette double intention de procurer *l'utile* & *l'agréable.* —— On ne peut parcourir, même à la hâte, le vaste & magnifique *regne* des plantes, sans être frappé de l'ordre des saisons, où elles se montrent successivement. Elles paroissent, pour ainsi dire, sur la scene les-unes après les autres, afin de l'occuper toute l'année, & que l'homme ait continuellement des fleurs & des fruits sous les yeux. Le regne végétal fournit aux besoins & à l'agrément des hommes & des animaux. Si tous les fruits se produisoient à-

la-

(*) Ciceron dans son livre *de la Nature des Dieux*, depuis le 46e jusqu'au 66e chapitre, s'exprime éloquemment sur ce sujet, & fait différentes réflexions par rapport aux astres, aux plantes, aux animaux & à l'homme.

la-fois, comment pourrions-nous les recueillir, les conserver, & nous en nourrir, vu sur-tout qu'il y en a, qui ne conservent pas long-temps leur goût? Les mois les plus chauds de l'année nous procurent des fruits rafraîchissants, dont les sucs nous restaurent & réparent nos forces épuisées. Si le raisin meurissoit en été, la liqueur bienfaisante, qu'on en exprime, s'aigriroit aisément; & si toutes les fleurs s'épanouissoient dans le même temps, combien court & fatigant seroit le plaisir, qu'elles nous procureroient! La saison des fleurs, dont tant d'insectes tirent leur subsistance en été, est-elle passée; la sagesse de l'Auteur de la Nature les plonge tout l'hiver dans un profond assoupissement, où ils n'ont besoin d'aucune nourriture. On est étonné de la diversité des plantes, dont on connoît déja plus de trente mille sortes; & combien de milliers le fond de la mer n'en dérobe-t-il pas à nos yeux! On ne peut aussi contempler la Nature même d'une vue légere, sans observer, que ses différentes productions se rapprochent les-unes des autres par des degrés presque imperceptibles. En commençant par les êtres inanimés, on voit, qu'entre les deux especes, qui se touchent de plus prés, il n'y a qu'un bien petit intervalle: elles forment une chaîne, dont le chaînon supérieur semble tenir au dernier des corps organiques. Le regne végétal confine au regne minéral. La prétendue fleur du corail, qu'on a crue une plante maritime, s'est trouvée, par les nouvelles découvertes, être un véritable animalcule. Ainsi, par des degrés innombrables, la perfection va en croissant, depuis l'animal jusqu'à l'homme, & de l'homme, selon ce que nous

en

en apprend l'Ecriture Sainte, jusqu'aux Anges, aux Archanges, & autres Intelligences supérieures.

Des exemples sans nombre de la sagesse, qui se manifeste dans les oeuvres de la Nature, s'offrent à l'admiration de l'homme, & sont à la portée de l'esprit le moins cultivé.

L'océan, les mers, les lacs, que sont-ils autre chose que d'immenses cavités, de grands réservoirs, que la main du Tout-Puissant a comme creusés avec une sagesse infinie, afin que l'évaporation des eaux, qui y sont contenues, produisissent les nuages, les sources, & les fleuves, qui servent à entretenir la verdure, le bel aspect des campagnes, la communication entre les hommes, & concourent à nourrir & à récréer toutes les créatures, qui sont sur la terre?

Les montagnes sont une des beautés essentielles de la Nature, si nous en considérons les différents usages, pour le rassemblement des vapeurs, qui fournissent aux sources & aux fleuves leur abondance intarissable; pour la formation des métaux; pour servir d'abri contre les vents nuisibles, & la rigueur de certaines saisons; & pour varier les vues, qui sans cela seroient trop uniformes & moins agréables. Mais à quoi bon des montagnes, éternellement couvertes de neige & de glace? Pour l'utilité & l'agrément du monde dans sa totalité. De ces montagnes distille une eau bienfaisante; & la neige, qui s'y fond peu à peu, empêche les sources de tarir en été: une fonte subite causeroit une inondation générale. —— Il n'y a pas jusqu'aux désordres apparents dans la Nature, qui ne fournissent à un Spectateur attentif des preuves d'une sagesse & d'une bonté,

qui a pourvu par là à notre avantage & à notre ſatisfaction. Une chaleur, également répandue ſur tout notre globe, & qu'un eſprit, dont les vues ſont bornées, pourroit regarder comme la plus convenable, nous feroit perdre cependant cette admirable variété des productions de la Nature, & qui en eſt une des plus grandes beautés. Il en réſulteroit auſſi, que les vents n'auroient plus la même action; & les ſuites n'en pourroient être autres, qu'un air peſtilentiel pour les hommes & les animaux, qu'il eſt deſtiné à rafraîchir par ſon agitation. —— Il y a des plantes & des animaux nuiſibles, mais qui ont néanmoins des vertus médicinales, propres à guérir ou à adoucir pluſieurs maladies & infirmités humaines. Et ce qui eſt une ſage diſpenſation, bien ſenſible pour nous, c'eſt que les plantes nuiſibles & vénéneuſes ne croiſſent guere parmi celles, qui ſont deſtinées à nous ſervir d'aliment, de-même que les bêtes féroces ſe retirent communément dans des lieux ſolitaires & écartés. La Géographie peut-être d'un grand uſage, pour nous faire appercevoir la ſageſſe, la bonté, & la puiſſance de Dieu, ſi viſibles dans la diſtribution des biens de la terre dans les différentes contrées; enſorte que la conſidération des avantages, dont il a enrichi notre globe, ne ſerve pas moins à notre édification, qu'à l'étude de l'Hiſtoire Naturelle. Qui pourroit conſidérer les animaux, ſans être étonné de leur admirable inſtinct, de cette capacité innée, qui dans le plus grand nombre de leurs opérations leur fait mettre en oeuvre une méchanique & une habileté, ſupérieure même à celle de l'homme, à qui ils peuvent donner d'utiles le-

çons!

çons! Les abeilles & les castors ont une maniere de construire géométriquement, qui est digne d'attention. —— Cette sagacité des animaux dans le choix de leur nourriture, dans la construction particuliere de leurs retraites ou de leurs nids; les soins inquiets, qu'ils ont pour leurs petits, mais continués seulement jusqu'à ce qu'ils puissent pourvoir par eux-mêmes à leurs besoins; la force & le courage des plus foibles & des plus timides d'entr'eux, toutes les fois qu'il s'agit de la conservation & de la propagation de leur espece; le nombre proportionné des individus des deux sexes, & mille autres indices de sagesse, qui pourroit les méconnoître? Pourquoi quelques-uns ne se nourrissent-ils que de la chair des autres, ceux-ci de plantes, & ceux-là du suc des pierres? Un seul chêne antique est un monde pour des peuplades d'animaux, qui trouvent leur subsistance, soit dans ses feuilles, soit dans son fruit, dans son tronc ou dans ses racines.

Il est aisé de comprendre, que, sans le mouvement journalier de la terre, une de ses surfaces seroit ensevelie dans de continuelles & d'épaisses ténebres, & désolée par d'éternels frimats; tandis que l'autre hémisphere se consumeroit de chaleur & d'aridité, & ne seroit qu'une solitude brulante, infructueuse, qui deviendroit le tombeau de tout être vivant. —— Le systême merveilleux des grands corps célestes, que l'oeil du peuple ne peut pénétrer, lui offre cependant des traits de sagesse à sa portée, lorsqu'un Fontenelle lui aide à les découvrir. Par son moyen l'esprit le plus borné conçoit, que dans toutes les planetes, qui composent notre tourbillon, il y a douze cents fois plus d'espace que sur no-

tre terre ; que par conséquent nous ne faisons pas la millieme partie des habitants du systême planétaire ; & que, si chaque étoile fixe est un soleil, seulement de la grandeur du nôtre, qui ait aussi ses planetes, & chaque planete autant d'espace, pour loger ses habitants que celles, dont notre soleil est le centre ; il faut, que le nombre d'êtres, qui y habitent, soit prodigieux. Quelle doit être en conséquence l'infinie grandeur de celui, qui les a créés, qui les connoît & les conserve ! Combien ces considérations n'étendent-elles pas les vues de l'esprit humain ; & qu'elles sont propres à nous faire glorifier la puissance, la sagesse & la bonté de l'Auteur de la Nature ! Supposé que cette seule bande du ciel, qu'on nomme la *Voie lactée*, renferme au delà de quarante mille étoiles, & que toutes soient habitées par des êtres animés ; grand Dieu ! combien de milliers de nations bénissent la main, qui les a formées & qui les con-
„ serve ; qui a *étendu le ciel comme une courtine, &*
„ *couvert d'eaux sa partie la plus élevée ; qui a fon-*
„ *dé la terre sur ses bases, & l'a couverte de l'aby-*
„ *me comme d'un vêtement. Les eaux se tenoient au*
„ *dessus des montagnes, elles s'enfuirent à ta mena-*
„ *ce, & se mirent promptement en fuite au bruit de*
„ *ton tonnerre. Tu as conduit les fontaines par les*
„ *vallées, tellement qu'elles se promenent entre les*
„ *monts, elles abreuvent toutes les bêtes des champs.*
„ *Les oiseaux des cieux se tiennent auprès d'elles, &*
„ *font résonner leur voix d'entre la ramée. ——*
„ *C'est lui, qui fait germer le foin pour le bétail,*
„ *& le bled pour le service de l'homme, faisant sor-*
„ *tir le pain de la terre, & le vin, qui réjouit le*

„ *coeur,*

„ *coeur.* —— *Cette mer grande & spacieuse, où il*
„ *y a sans nombre des animaux grands & petits,*
„ *qui se meuvent: là se promenent les navires, &*
„ *ces grandes baleines, que tu as formées, pour s'y*
„ *ébattre. Toutes les créatures s'attendent à toi,*
„ *afin que tu leur donnes la pâture en leur temps.* —
„ *La gloire de l'Eternel est à toujours, l'Eternel*
„ *prend plaisir en ses oeuvres.* — *Seigneur*, s'écrie
„ enfin dans son enthousiasme le Psalmiste, *que*
„ *tes oeuvres sont en grand nombre, tu les as toutes*
„ *faites avec sagesse: toute la terre est pleine des*
„ *marques de ta bonté.* (*)

Le corps humain.

L'homme étant le chef-d'oeuvre de la création, il est

(*) Ps. CIV. Les Pseaumes, les livres des Prophetes, les derniers chapitres de Job, présentent les plus beaux tableaux de la grandeur & de la sagesse, qui se remarquent dans les oeuvres de Dieu, & dont l'expression est plus noble, que tout ce que les Ecrivains profanes ont de plus éloquent. Parmi les *Sermons de Mr. Cramer* (aujourd'hui Surintendant ou premier Pasteur du diocese de Lubeck) il s'en trouve plusieurs, qui font une preuve, qu'on peut parler des merveilles de la Nature de maniere à les mettre à la portée du plus petit génie, & à les lui faire admirer. Il ne faut pour cela que des connoissances, du jugement, pour les employer aux choix, & de l'éloquence, pour s'exprimer avec plus d'agrément & d'énergie. On peut aussi regarder le premier volume des *Devotions* du même Auteur comme trés-bon en ce genre.

est à soi-même l'objet de l'étude la plus intéressante & la plus fertile en leçons. La seule habitation de son ame, son corps, est déja un petit monde, où éclate la sagesse, & où tout harmonise. La composition de toutes ses parties est des plus exactes, & celle de quelques-unes est des plus délicates. Chacune se trouve particuliérement adaptée à son usage, qui est souvent de plus d'une sorte; & tous les organes des sens, si diversifiés entr'eux, se rapportent néanmoins au grand but de la conservation de la vie, de l'aptitude au travail, & de l'exercice des facultés supérieures de l'ame. — La bouche, qui reçoit la nourriture, & la langue, qui y coopere, ont encore un autre usage, qui est de manifester les pensées de notre coeur, Quel abrégé de merveilles le seul organe de la langue n'est-il pas pour nous!

„ Tu peux rendre sensible ce que l'esprit seul „ conçoit; & la pensée, articulée par ton moyen, „ retentit à l'oreille. Les sons agréables, que tu sais „ modifier, enchantent & subjuguent: l'esprit, qui „ t'anime, est-il dans la joie; tu la communiques à „ tous ceux, qui entendent ton langage. Mystere, „ qu'aucun homme avec tout son génie ne peut pé- „ nétrer: ô! langue, qui operes tant de merveilles, „ est-il un seul homme, qui s'en occupe avec quel- „ que attention, & que la reconnoissance n'enflam- „ me aussi-tôt du desir de te rendre le héraut des „ louanges de son Créateur?

La vue, le plus délicat de nos sens, est pour l'homme

me le garde le plus attentif à l'avertir de tous les périls, qui menacent ſa vie ; & la poſture droite de ſon corps lui donne une dignité, qui le diſtingue avantageuſement des animaux. — Ceux de ſes ſens ou de ſes membres, qui ſont les plus néceſſaires, lui ont été donnés doubles ; la Providence ayant voulu obvier par là à ce que la perte de l'un d'eux, qui ſeroit unique, ne le rendît incapable de pourvoir à ſes beſoins, & de participer aux occupations & récréations de la vie ſociale. La force, le degré de fineſſe & d'aptitude de ſes ſens, ſe trouve exactement compaſſée. Si ſa vue étoit moins bonne & ſon ouie plus foible ; les objets de la Nature & leurs beautés ſeroient en grande partie voilés pour lui, & le commerce de la ſociété y perdroit beaucoup. Mais un oeil microſcopique lui rendroit un grand nombre de ces objets dégoûtants ou épouvantables : & ſi ſes yeux faiſoient l'office d'une lunette d'approche ; de petites éminences, que ſa vue parcourt de loin avec plaiſir, ſe changeroient en montagnes, les montagnes en énormes maſſes, & les agréables vallons en abymes effrayants. Si l'organe de l'ouie acquéroit plus de ſenſibilité dans la même proportion ; le bruit du tonnerre nous aſſourdiroit, la voix de l'homme ſeroit pour nous un tonnerre, un retentiſſement confus & perpétuel troubleroit notre repos, & on ne connoîtroit plus les douceurs d'une vie tranquille & retirée. En ſuppoſant le tact plus fin & plus délicat, ce qui nous paroît uni & doux nous cauſeroit de ſenſibles douleurs.

Les mouvements des parties internes de notre corps, & d'où dépend le plus immédiatement la durée de

notre vie, se font presque tous sans notre participation. Nous ne pouvons les accélérer ou les retarder par un acte immédiat de notre volonté. Si l'ame avoit eu à veiller sur les mouvements du sang, des esprits vitaux, & des nerfs; elle auroit été hors d'état de s'occuper d'autre chose. Aussi ne reçoit-elle pas l'impression de tout ce qui affecte ou fait mouvoir les parties de notre corps. Les sensations ne l'avertissent que des changements, des circonstances, & de la présence des objets, dont il nous importe d'être instruits. Mais pour les mouvements de la tête, des yeux, de la bouche, de la langue, des pieds & de la main, cet organe d'un usage si essentiel, & où il paroît un si grand art, dépend tout de notre volonté. Et ce sont là aussi pour tous les hommes les preuves les plus évidentes du sage arrangement & des tendres soins du Créateur. De toutes les créatures animées l'homme est la plus foible & la plus incapable de pourvoir à ses besoins, lorsqu'il vient au monde; & à peine en acquiert-il la capacité au bout de dix ou douze ans: au lieu que tous les autres êtres vivants parviennent à ce but dans l'espace de quelques mois; & qu'il en est peu, qui aient besoin de plus de quatre ou cinq ans, pour atteindre l'âge d'une parfaite maturité! Cette apparente imperfection dans l'homme en est si peu une réelle, qu'au contraire elle fournit la preuve d'un arrangement sage & favorable. Nous trouvons une compensation & une ressource, par rapport à la foiblesse de nos premieres années, dans la tendre affection de nos Peres & Meres: & si nos progrès sont si lents, c'est que nos facultés demandent & peuvent acqué-

acquérir différents degrés de développement & de perfection. Les moyens de pourvoir à notre conservation requierent beaucoup de peine & de capacité: nous sommes susceptibles d'un grand nombre de plaisirs, plus nobles que ceux des autres êtres vivants, & qui ont leur source dans les arts utiles & agréables, auxquels nous ne pouvons nous former qu'au moyen d'une longue éducation, de beaucoup de préceptes, joints à l'imitation des autres. Combien de temps ne nous faut-il pas, pour apprendre notre langue maternelle? Quelle dextérité n'est pas requise même pour l'art si commun de l'agriculture, & pour d'autres opérations de l'oeconomie rurale ou domestique! Avec un corps, doué de bonne heure de toute sa force, & un ame, qui n'auroit aucune teinture des arts & des sciences, ni les qualités les plus essentielles à l'usage ordinaire de la vie, nous serions indomptables & indisciplinables. Nous nous rebellerions contre nos Parens & nos Précepteurs. Puis donc que nous avons besoin d'être dans la dépendance; il ne nous falloit pas si tôt les forces, qui nous feroient secouer un joug si indispensable & si salutaire. (*)

L'ame de l'homme.

Tout se rapporte aussi dans l'ame de l'homme à de sages vues, soit que nous considérions ses facultés intellectuelles, ou ses qualités morales, & ses penchants

(*) Voy. la Morale d'Hutcheson, T. I., p. 57.

chants innés. —— Les hommes ont une Raiſon, qui leur eſt commune à tous, quoique ſi différents d'ailleurs, quant au degré de leur capacité & de leurs connoiſſances: & cette diverſité elle-même, qui paroît un défaut, concourt à la perfection. Si nous avions tous le même degré de pénétration, & ſi chacun trouvoit en lui-même toutes les reſſources de connoiſſance & d'agrément, que les lumieres procurent; cela ne pourroit que préjudicier au commerce ordinaire de la ſociété, ſi utile cependant au progrès des connoiſſances, & à cette affabilité, à ces liaiſons d'amitié, de-même qu'à cette noble émulation, qui ſuppoſent toujours, qu'il nous manque quelque choſe, que nous ſommes excités à rechercher. ——— Le développement ſucceſſif & retardé de la Raiſon ſert à donner plus de conſiſtence à ſes facultés. A chaque pas, qu'elle fait, elle acquiert une nouvelle vivacité; & les difficultés, qu'elle a ſurmontées, lui inſpirent le courage & la patience néceſſaire, pour ſe livrer à un nouveau travail. La néceſſité d'une pénible inſtruction dans notre premiere jeuneſſe nous fait concevoir une noble défiance de nos propres lumieres, & une diſpoſition à l'attention & à l'étude, qui eſt une ſource de connoiſſances, & le meilleur préſervatif contre les erreurs de l'imagination, & la tyrannie de l'orgueil. — Le pouvoir, qu'a notre ame, d'acquérir par l'exercice plus de diſpoſition & de facilité, eſt viſiblement, par rapport à ſes ſuites, tantôt une récompenſe pour la vertu, tantôt la punition du vice. La derniere faute, que nous avons commiſe, produit toujours une plus grande incapacité de goûter des ſatisfactions nobles & pures, en même-temps qu'el-

le

le est un accroissement d'infortune: comme au contraire notre derniere action de vertu nous donne plus d'aptitude & de plaisir à bien faire.

Le sentiment moral, que tous les hommes ont du juste & de l'injuste, est une belle preuve de la noble origine de notre ame. Quelque certain qu'il soit en effet, que la vertu & le vice, ce qui est de droit & de devoir, peut-être démonstrativement prouvé & reconnu par la Raison; cette méthode néanmoins seroit infructueuse pour l'instruction du plus grand nombre des hommes, qui tiennent si fort aux sens, & qui ont si peu de courage pour réfléchir, si Dieu n'avoit imprimé dans leur coeur un instinct moral, une conscience, qui agit si aisément, & si puissamment sur nous, parce que son action se fait sentir. —— Qu'on retranche la sociabilité du systême ou de l'ensemble de nos penchants, dès-lors le genre-humain cesse d'être une société naturelle, étroitement liée par des intérêts & des penchants communs. —— De la diversité de nos talents, de nos facultés & de notre capacité, naissent nos différentes obligations & subordinations dans la société; & le manque respectif de tant de choses nécessaires à la vie appuye & renforce l'obligation des devoirs réciproques & immuables.

„ Si la Nature n'avoit pas refusé à un autre quel-
„ que avantage, dont elle m'a doué; ne s'occu-
„ pant que de lui-même, il ne penseroit point à
„ moi.

L'ignorance de ce qui doit nous arriver paroît être une

une imperfection de notre ame: & elle fait son bonheur. Elle la garantit, dans la prospérité, de la sécurité & de la présomption, &, dans l'adversité, de l'inaction & du désespoir.

On peut augmenter la liste de ces observations sur le physique & le moral des êtres, qui composent la Nature; (*) on peut, dis-je, augmenter de mille autres observations, qu'on fera soi-même, si l'on est attentif, & qu'au lieu de ne jetter que quelques regards comme en passant sur le spectacle de la Nature, ainsi qu'on a coutume de le faire, on y réfléchisse sérieusement. De cette maniere l'homme apprend par la contemplation de soi-même & du monde à se pénétrer des perfections de l'Auteur tout-puissant de son existence. Et se pourroit-il, qu'il apprît à le mieux connoître, sans se sentir de nouveau ou plus fortement affecté de sentiments d'admiration, de reconnoissance & d'adoration? Seroit-il possible, qu'on remarque par-tout l'ordre & la sagesse, qui regne dans l'arrangement de la Nature, sans se sentir incité à regler sa conduite avec ordre & sagesse? Personne ne pense plus noblement, que celui, qui prend occasion de tout, pour penser à Dieu, en reconnoissant par-tout sa bonté, sa puissance, sa sagesse & sa sainteté: de semblables réflexions doivent être pour lui un encouragement à la vertu.

C'est

(*) Ce qui en est dit ici est en grande partie tiré de *Derham*; & des considérations sur les beautés de la Nature, par Mr. *Sulzer*; on peut sur-tout consulter l'excellent ououvrage de Mr. *Bonnet*, intitulé *Contemplation de la Nature*.

C'eſt notre avantage & celui des autres, lorsque nous travaillons ainſi à augmenter les facultés de notre eſprit, & par conſéquent c'eſt notre devoir. Dieu, en nous donnant la Raiſon, nous a confié ce précieux talent, pour que nous le fiſſions valoir. Seroit-il poſſible de lui plaire, ſi nous n'entrons dans ſes vues? Et ſi nous abuſons, ou ne faiſons aucun emploi de ce talent; n'en rendrons-nous pas compte à celui, qui nous le donne? N'a-t-il pas formé cet univers, afin que nous puſſions le connoître & l'adorer dans ſes oeuvres, & qu'elles fuſſent une preuve, toujours ſubſiſtante ſous nos yeux, de ſon exiſtence, des ſoins continuels de ſa Providence, & de l'obéiſſance, que nous lui devons? „ Il (*) „ ne ſe révele pas à nous immédiatement; le plan, „ qu'il a choiſi, ne le comportoit pas; mais il a chargé les cieux & la terre de nos annoncer ce qu'il „ eſt. Il a proportionné nos facultés à ce langage „ divin; & il a ſuſcité des génies ſublimes, qui en „ approfondiſſent les beautés, & en deviennent les „ interpretes. Relégués pour un temps dans une pe„ tite planete aſſez obſcure, nous n'avons que la „ portion de lumiere, qui convenoit à notre état pré„ ſent: recueillons précieuſement tous les traits de „ cette lumiere: n'en laiſſons perdre aucun: mar„ chons à ſa clarté! Un jour nous puiſerons dans la „ SOURCE ÉTERNELLE de toute lumiere; & au „ lieu de contempler l'OUVRIER dans l'ouvrage, „ nous

(*) C'eſt la concluſion, que tire M. Bonnet à la fin de ſa *Contemplation de la Nature*.

„ nous contemplerons l'ouvrage dans l'OUVRIER!
„ *Présentement nous voyons les choses confusément,*
„ *& comme par un verre obscur; mais alors nous*
„ *verrons face à face.*" Et tu pourrois, ô homme, dédaigner d'y arrêter tes regards!

„ Enfant chéri de l'Auteur de cet univers, habitant d'un monde, qu'il a créé par un effet de sa charité, & qu'il conserve en vue du bien-être de ses créatures; c'est donc en vain qu'il t'a doué de Raison! Tu n'en fais usage que pour te tourmenter toi-même, & te rendre l'opprobre de la Nature: tu oses mépriser ce qui t'offre le spectacle le plus intéressant, & ce que l'Etre des êtres a jugé digne de l'existence! Contemple; tout ce qui s'offre à tes regards, n'est que félicité. Toute la création a un rapport avec ton utilité & ton agrément.



DIX-

DIX-HUITIEME LEÇON.

Des devoirs, qui ont pour objet les biens du coeur; & en particulier de l'assujettissement de nos desirs & de nos passions.

APrès avoir traité des biens ralatifs à l'esprit, il s'agit de considerer maintenant *les avantages & les bonnes qualités du coeur.*

L'esprit le plus juste & le plus éclairé, si on le considere seul, & séparé de son influence sur le coeur, n'est qu'un bien, dont le possesseur ne tire que peu ou point d'avantage, & qui même le rend plus malheureux, qu'il ne seroit sans sa possession. Oui, avec les connoissances les plus étendues & les plus vraies, l'intelligence de ce que les arts & les sciences ont de plus caché, l'étude la plus approfondie du ciel & de la terre, des perfections de la cause premiere de tout ce qui existe, des facultés de l'homme & de ses dispositions les plus secretes; avec le jugement le plus pénétrant l'esprit le plus orné, le goût le plus délicat, on peut encore être misérable & indigent, par rapport à ce qui constitue le vrai bonheur. Ce ne sont ni nos lumieres ni l'étendue de nos connoissances, qui peuvent nous rendre heureux; mais leur usage & leur juste application à leur véritable but. Rien n'est plus certain que ce principe; & ce qui n'est peut-être pas moins certain, c'est que nous n'en sommes pas assez persuadés. Nous nous flattons de satisfaire à notre devoir, en recherchant la vérité; & le sentiment, que nous avons de son acquisition, de son prix, & de sa

grande utilité, n'est pas toujours accompagné de cet avantage, plus précieux encore, que nous perdons souvent de vue, qui est d'en faire l'application à nous-mêmes & à nos penchants. On peut être un profond génie, & cependant n'avoir ni humanité ni crainte de Dieu dans le coeur: on pourroit parler *le langage des Anges*, & n'être qu'un *airain, qui résonne, & une cymbale, qui retentit;* se glorifier de connoître mieux que personne la Religion, quant aux lumieres de l'esprit, & n'être au fonds qu'un Athée, sur le coeur duquel elle n'a aucune influence: on pourroit pénétrer tous les *mysteres*, réunir *toute la connoissance* & jusqu'au don *de prophétie*, (*) & n'être rien, ou qui pis est, ne se trouver qu'un prévaricateur. Il seroit possible de publier des volumes d'excellents préceptes de vertu, sans en avoir le moindre sentiment. L'esprit, qui ne contribue en aucune maniere à rendre le coeur vertueux, loin d'être un avantage, est bien plutôt un poison pour l'ame, & un acheminement à l'incrédulité. Quelque peine, que nous prenions, d'acquérir de belles connoissances, & à quelque degré de pénétration & de solidité de jugement, que nous soyons parvenus, en dût-il résulter des avantages réels & considérables pour la société; nous en perdons tout le fruit par rapport à nous-mêmes, si tout cela n'est que l'affaire de l'esprit & de l'amour-propre, sans que le coeur y prenne part, comme à un devoir, pour lequel nous a créés celui, de qui nous tenons les facultés de notre esprit. Ces facul-

(*) 1 Cor. XIII, 1.

cultés & leur emploi ne sont sanctifiées que par l'intention de les rapporter au gouvernement de notre volonté, à la perfection de notre coeur, & à l'utilité commune; & toutes nos lumieres ne sont rien, lorsque c'est uniquement pour elles-mêmes & pour notre propre satisfaction, que nous cherchons à les acquérir, & que nous évaluons l'avantage de les posséder. —— Quelque haut rang, qu'elles occupent dans l'ordre des biens de l'ame; elles ne sont pas néanmoins au premier, ni ne forment le dernier but, auquel nous puissions nous contenter d'être parvenus. Comme aussi il n'y a point de connoissances, qui se bornent tellement à l'esprit, que celles, qui paroissent avoir le rapport le plus éloigné au coeur, ne puissent lui être appropriées, lorsque c'est un noble penchant à bien faire, & à bien user de nos facultés, conformément au but du sage Dispensateur de tous nos talents, qui nous porte à rechercher ces connoissances, à les augmenter, & à en faire usage.

La connoissance des vérités morales, qui se rapportent le plus immédiatement au coeur, est préjudiciable, & tourne à notre honte, à proportion du peu d'influence, qu'elle a, par notre faute, sur nos penchants & sur notre conduite. Tout ce que notre esprit reconnoît être un *devoir* & une *vertu*, relativement à nous-mêmes, aux autres, & à notre Souverain Maître, mais sans que *le coeur y acquiesce, s'y affectionne*, & s'y porte plus volontiers, est une science oisive & stérile. Et quel nom peut-on donner à une disposition d'esprit, qui réuniroit une pareille science au plus haut degré avec une négligence entiere à la mettre en pra-

 tique,

tique, ou même avec des desirs, qui lui feroient approuver le contraire? Le moins, qu'on en puisse dire, c'est de l'appeller *la plus folle sagesse*; tandis qu'une connoissance médiocre de la vérité, mais suffisante, pour nous rendre bons & vertueux, & accompagnée d'une application sincere & soigneuse à la pratiquer en toute occasion, mérite le nom de *sagesse divine*. Celui, qui a le plus de lumieres, & qui agit d'une maniere, qui y est opposée, est par cela même plus malheureux qu'un autre, qui est dans l'ignorance. Ce dernier peut devenir meilleur, lorsqu'il aura occasion *de s'instruire*; mais quel changement peut se faire chez cet homme *éclairé*, qui a rendu son coeur *insensible* à la vérité, en n'en faisant aucun usage par rapport à ses sentiments & à sa conduite? L'Ange doué d'un esprit supérieur, mais dont il abuse, se précipite dans l'état de misere du Démon. De-même l'homme le mieux instruit, & qui ne fait aucun usage, ou qui n'en fait qu'un mauvais de ses lumieres, se met au niveau de *l'insensé* ou du *scélérat*: il n'y a point de milieu. Puissions-nous ne point perdre de vue cette effrayante vérité, en cherchant à nous éclairer! Nous pouvons être riches en science, & pauvres en vertu; ou bien, dénués des grands talents de l'esprit, abonder en nobles dispositions du coeur; être des hommes faits, quant aux lumieres, & des enfants, quant à la pratique; ou des enfants en science, & cependant hommes sages par nos inclinations & nos actions vertueuses. Nous pouvons acquérir le plus grand crédit dans le monde par la supériorité de nos vues & de nos principes, faire parade de grandeur d'ame & de fermeté;

&

& néanmoins nous montrer abattus dans l'adversité, présomptueux dans la prospérité, désolés à la moindre marque de mépris, & semblables à la feuille, que le vent agite, à l'occasion de la plus légere disgrace. En ce cas le plus simple Manoeuvre, qui supporte patiemment sa mauvaise fortune, est vis-à-vis de nous un Héros. Eussions-nous consacré toute notre vie à de savantes spéculations, auxquelles le monde entier auroit applaudi; & que des couronnes de laurier, & toutes les marques d'honneur seroient entassées sur notre lit de mort, la conscience peut nous y mettre au supplice, & nous faire mourir avec le désespoir d'un Païen.

Le coeur, comme nous l'avons déja observé, (*) n'a proprement qu'un bien unique, une seule vertu, savoir l'intention, que la Raison & la conscience y ont vivement empreinte, d'agir, en tout & sans exception, conformément au but, pour lequel Dieu nous à destinés. De cette vertu capitale naissent différentes vertus & devoirs particuliers. L'explication, que je dois en donner, exige, que je les indique de nouveau: & tels sont *le respect & l'amour envers Dieu; la modération & l'assujettissement de nos desirs; la justice & l'amour envers les autres hommes, nos semblables; l'assiduité au travail & aux devoirs de notre vocation; la tranquillité, la confiance en la Providence, & l'acquiescement à ses décrets.*

Nous avons aussi montré, dans la premiere Leçon, qui

(*) Leçon premiere.

qui sert d'instruction à la Morale, que toutes ces vertus sont pour l'ame des avantages du plus grand prix, & par conséquent l'objet de nos premiers devoirs. En les éclaircissant, je parlerai d'abord de la modération & de l'assujettissement de nos desirs, me proposant de traiter à part des devoirs, qui se rapportent immédiatement à Dieu.

Modération & assujettissement de nos desirs.

L'assujettissement de nos desirs consiste dans le pouvoir, qu'a l'ame, de déployer avec précaution, & de régler sagement l'activité de nos desirs naturels, en conformité de leur but & de leur objet; d'en affoiblir la force, lorsqu'elle va plus loin, & dure plus long-temps, que l'objet ne le requiert; de les exciter, lorsqu'ils sont trop foibles, pour atteindre le but, qu'ils doivent se proposer; en un mot de diriger chacun de ces penchants de maniere, que, loin de préjudicier à la totalité de nos autres penchants, il conspire avec eux à notre bonheur, & à celui des autres, comme à leur but commun & capital. Qu'un tel pouvoir soit un avantage, dont notre coeur ne peut se passer, nous en avons la preuve en ce qu'une affection ou une répugnance trop foible ou trop violente est une guerre intestine entre notre volonté & notre entendement ou notre conscience, & contrarie l'ordre, qui doit regner entre nos autres inclinations. Sans cet assujettissement, nos penchants naturels, qui se rapportent à la conservation de notre vie & de notre bien-être, dégénerent en passions nuisibles. L'amour de la vie & de la santé devient inquiete timidi-
té;

té; le desir des plaisirs des sens, mollesse & volupté; celui des richesses ou des moyens de subsister, intérêt & avarice; celui de la considération & de l'élévation, vaine gloire, orgueil, esprit de domination; & le penchant au repos & aux commodités de la vie, indolence & paresse. Il est de l'office de la sagesse, de renfermer tous ces penchants dans les bornes, que la Raison & la conscience leur assignent: & c'est dans la modération des desirs, par un principe de respect pour la volonté divine, auquel se joint une ferme résolution de ne s'en écarter jamais, que consiste cet empire sur le coeur, qui est un avantage perpétuel & un devoir sacré, vu que sans lui notre bonheur & celui des autres ne peut subsister. —— Au lieu de raisonnements profonds, éclaircissons par quelques exemples ce que nous venons de dire de ces penchants naturels.

1) *L'amour de la vie & de la santé n'est qu'une malheureuse & servile pusillanimité, lorsque nous ne la modérons & ne le réglons pas conformément à la vertu.*

Eraste aime la vie, comme s'il n'existoit que pour ne la perdre jamais, comme s'il n'en jouissoit que pour la prolonger de quelques années. Rien de plus terrible pour lui, que la maladie & la mort; il n'est occupé qu'à imaginer mille moyens de les détourner & de les éloigner. Il fait attention à la plus petite irrégularité dans sa constitution, il veille avec une puérile prévoyance à tout ce qui peut causer un préjudice prochain ou éloigné à sa santé. On lui apprend la mort d'un ami, & déja il devient blême: il apperçoit un cer-

cueil, & à cette vue il est comme sans mouvement.

Est-ce donc une vie passée dans la crainte & l'angoisse qu'il desire, & ses allarmes perpétuelles ne sont-elles pas un tourment? Il anéantit de cette maniere ce qui fait l'objet de la vie; & l'excès d'attachement, qu'il a pour elle, ou cette frayeur d'une mort prématurée, qui le tourmente, est précisément ce qui abrege ses jours. Jamais il ne se croit hors de danger; & s'il s'en présente quelqu'un, il y périra plutôt qu'un autre, parce que la peur lui ôte le courage & la présence d'esprit, nécessaires pour trouver des ressources.

A combien de bassesses ne le conduit pas son amour déréglé pour la vie? Elle lui tient lieu de devoir, d'honneur, d'ami, de relations de parenté, de patrie, ou pour mieux dire, elle lui est plus que tout cela. En vue de conserver son souverain bien, la vie & la santé, il cessera d'être officieux, compatissant, serviable. Il s'inquiétera peu de nous en général; que nous soyons malades ou en santé, heureux ou malheureux, il ne voit que lui au monde, il n'y a que sa santé, qui l'intéresse. Comment la compassion trouveroit-elle entrée dans son coeur? L'amour-propre l'occupe tout entier, & n'y laisse pas la plus petite place de reste. Et nous pourrions lui supposer quelque sentiment de nous obliger! Voulons-nous, qu'il nuise à sa santé, qu'il affoiblesse sa constitution, qu'il épuise ses forces? Garantissez-lui seulement sa vie; & il verra, sans en être ému, sa famille mourir, ses amis être en souffrance, sa patrie péricliter. Qu'au contraire sa santé ou sa vie

soient

soient en danger; il ne balancera pas un moment à se couvrir d'ignominie, pour se mettre à couvert; si le parjure & la trahison lui paroissent nécessaires pour sa conservation, il y aura recours, comme à des moyens légitimes.

Porté à cet excès, l'amour de la vie est une passion, & par cela même il ne peut qu'être funeste à l'homme. Celui, qui s'y livre, lui sacrifie le repos & la liberté d'esprit; il nuit à sa propre conservation; & se précipite au devant du danger. Cette passion étouffe en lui les nobles sentiments d'humanité, & encore plus toute la joie & la consolation, que la seule Religion Naturelle pourroit lui procurer. En effet, un homme tel qu'Eraste n'envisage pas sa vie comme un don, que la bonne Providence lui continuera, selon que sa sagesse le trouvera convenable: il agit comme si sa conservation dépendoit uniquement de lui-même.

Opposez à ce tableau d'un homme, qui s'occupe outre mesure du soin de sa vie, celui de quelqu'un, qui sait se rendre maître du penchant naturel, qui nous porte à l'aimer; & vous vous convaincrez, que cette supériorité est un précieux avantage pour le coeur.

Amyntas aime la vie, parce qu'il la regarde comme un présent, que Dieu lui a fait, pour en jouir & en faire usage. Il redoute l'intempérance & toutes les passions fougueuses, comme autant d'ennemies de la vie & de la santé. Il se fait des occupations utiles, & par là donne plus de vigueur à ses forces: son égalité d'ame est un beaume salutaire pour son corps, aussi-bien que pour son esprit. Il ne hâte point la mort par ses voeux, & il ne la voit point venir avec effroi. Sa vie lui paroît

honorablement employée, quand il en a fait un usage conforme à son devoir, c'est-à-dire, à la volonté de Dieu. Son zele & son application à bien faire lui fait trouver dans une approbation intérieure une douce récompense, qui le met au dessus de tous les accidents, & de la perte même de la vie, s'il doit en être privé, en s'occupant de bonnes vues, d'actions louables & utiles à la société, de soins & de travaux pour l'avantage de sa famille, de ses amis, de sa patrie, & de la postérité; il croit la perdre heureusement, en remplissant sa destination.

Comme il veille à sa conservation sans une inquiétude penible; il ne perd jamais cette liberté d'esprit, requise pour une prompte résolution dans le péril, & pour sa propre sûreté. La pensée d'une Providence, qui veille pour nous & nous protege, lui donne une vigueur de courage, bien opposée à cette frayeur de la mort, qui en fait frissonner tant d'autres; & il jouit avec d'autant plus de joie des douceurs de la vie, qu'il sait, que ce n'est pas de ses soins seuls, qu'en dépend la conservation. Se trouve-t-il dans des circonstances, où le service de sa patrie ou la Religion lui fasse une nécessité de sacrifier sa vie à son devoir & à l'avantage de ses semblables; il saura, quoique sans être insensible à cette perte, vaincre le penchant naturel, qu'il a pour la vie, mais qu'il fera toujours céder à ce que lui dicte sa conscience, & à cette obligation antérieure & plus sacrée de respecter les ordres de Dieu, & le bien de la société, aux dépens de sa vie: c'est-à-dire, qu'il la remettra avec résignation à celui, dont il l'a reçue, & qui la lui assure pour toute l'éter-

ternité. L'assujettissement de ce penchant est de cette maniere un avantage pour le coeur, & porte sa récompense avec soi.

2) *Le desir des plaisirs des sens, renfermé dans certaines bornes, est légitime, de-même que ce penchant, qu'un sexe eprouve pour l'autre, en conséquence de l'ordre, que Dieu a établi.* L'application constante à renfermer ce penchant naturel dans les bornes, que la Raison & la conscience, c'est-à-dire Dieu lui-même y a assignées; ce soin de le rapporter à sa destination en est l'assujettissement. Passé ces bornes, il devient une passion déshonorante, animale & féroce; & c'est pourquoi l'empire, que l'on s'assure sur elle, est un avantage d'un grand prix, & un devoir indispensable en tout temps.

Cléanthe recherche la bonne chere: il mange & boit, non pour satisfaire ce desir naturel de se sustenter, mais pour prolonger le plaisir, qu'il trouve à prendre des aliments, d'en savourer le goût, & d'en multiplier la sensation agréable. Il contente son envie; & le plus délicieux repas ne lui laisse, en se le rappellant, aucune satisfaction intérieure, aucune consolation, que celle de pouvoir le répéter: mais il faut, qu'il prenne patience, l'appétit ne se retrouve qu'après un assez long intervalle, & cependant il voudroit en éprouver toujours le sentiment voluptueux. Sa mollesse lui fait fuir tout travail & toute occupation; & par là cet insensé se prive du plus grand plaisir, que procure en mangeant la faim, qui est une suite du travail & de la tempérance. Qu'on lui laisse la liberté

de

de se choisir les mets les plus recherchés, & les boissons les plus délicieuses, son palais en sera quelque temps chatouillé; mais il use les organes du goût par le fréquent & excessif usage, qu'il en fait, & il goûte d'autant moins, qu'il semble vouloir être tout langue & tout palais, pour mieux savourer. Sa passion ne fait que croître; & il ne feroit autre chose que boire & manger, si sa constitution ne s'y refusoit. Triste ressemblance d'un homme à la bête! Vous le verriez enfin loin de toute société & seul à table, sans amis, sans convives, ne vivre que pour contenter sa bouche, s'il y entrevoyoit quelque profit pour sa vie épicurienne.

Cléanthe a du bien, & il le sacrifie à sa sensualité: rien ne lui coûte, pour contenter son goût. Mais il est trop esclave de ses sens, pour consacrer une partie de sa fortune à de louables entreprises, à moins qu'il n'y soit forcé par la crainte d'un déshonneur public. —— Parlez-lui de grandes actions, d'établissements utiles, d'actes généreux d'humanité; il baille: il lui semble entendre un ennuyeux roman, parce que dans son coeur il n'y a rien, qui ressemble à ces dispositions, & qui lui en constate la vérité. —— Si vous lui parlez du plaisir, que vous fait un seul plat sans grand apprêt, en compagnie d'un ami; il s'en étonne, & la seule idée d'un pareil repas lui fait peur. Vous buvez du vin de votre crû, vous en usez sobrement & rarement, & vous n'en êtes pas moins gai & de bonne humeur: c'est un conte, que vous lui faites, pour vous divertir. —— Dites-lui, que de ce qui se trouve

ve sur votre table, & que votre appétit vous permettroit encore d'achever, vous en faites souvent part à quelque pauvre, qui a rarement occasion de goûter un semblable mets, ou dont vous vous faites un devoir & un plaisir de soulager la faim; il rira de cette bonté de coeur, qu'il traitera de bonhommie. —— Ce même Cléanthe se laisse dominer par son goût pour la bonne chere au point, qu'à la longue il lui en faut une plus grande quantité: il se surcharge de mets plus succulents les-uns que les autres, pour parvenir à trouver de quoi réveiller sa sensualité, qu'une dose ordinaire ne satisfait plus. —— En fait de boisson, il vuide déja d'un trait des gobelets entiers, au lieu de se contenter de petits verres; & tandis qu'il se bornoit d'abord à deux sortes de vins, il lui en faut de dix ou douze qualités. Ce n'est pas boire, selon lui, si l'on ne se grise. Il ne voudroit pas d'ailleurs s'enivrer; mais il ne s'arrête pas, aussi long-temps qu'il trouve encore quelque goût au vin. Cléanthe est un buveur, qui sait cependant observer quelque ordre: il boit à dîner, & quelques heures de sommeil lui dégagent ensuite la tête: il recommence au souper, & le repos de la nuit dissipera son espece d'abrutissement, ensorte qu'il se retrouvera un homme à son réveil. Il ne regarde le temps que comme la mesure, qui regle les intervalles, qu'il met entre ses repas; & les hommes comme des êtres, qui concourent à lui procurer ses aises, & dequoi contenter ses appétits.

Ainsi la sensualité bannit de son coeur toutes les bonnes inclinations, & de son esprit tous les principes de devoir. Il affoiblit sa santé, il abrege sa vie,

perd

perd son bien, son honneur, & jusqu'à la faculté de penser.

La violence de sa passion est cause, qu'il ne jouit d'aucune tranquillité, lorsqu'il ne peut la satisfaire: c'est elle, qui en certaines circonstances le rend un lâche adulateur, un fourbe, un scélérat. Comment seroit-il bon pere, époux d'un commerce agréable, ami, citoyen, patriote, héros? Il approche de la bête la plus vorace, vu qu'il ne sait pas réprimer sa sensualité.

Damis, l'opposé de Cléanthe, est modéré par rapport aux plaisirs du goût, il s'en rend le maître, & n'en éprouve que plus de satisfaction. Les aliments les plus simples, bien apprêtés & assaisonnés de la faim, qu'excite son assiduité au travail, lui paroissent autant & plus délicieux en compagnie de sa femme, de ses enfants, ou d'un ami, que les mets les plus exquis ne le sont à Cléanthe. Il sent ses forces réparées par l'usage, qu'il fait de cette nourriture frugale, il s'en trouve rassasié, quoiqu'il pût en prendre davantage; une liqueur rafraîchissante le récrée, & donne une nouvelle vigueur à ses esprits. Il pourroit supporter une plus grande quantité de vin: mais il ne boit que pour se rendre plus dispos à ses occupations, & non pour s'étourdir. Sa tempérance le préserve d'une trop grande abondance d'humeurs, dont il pourroit être incommodé; il ne sent aucune pesanteur dans ses membres, & la circulation du sang n'étant point gênée, il s'en trouve plus de disposition au travail; il dort plus tranquillement; il s'éveille avec plus de sérénité dans l'ame; rarement il est susceptible de mauvaise humeur; & il est moins

ſujet aux ſollicitations du vice, qui ont leur ſource dans le ſang, dans un ſang épais & ſurabondant. Il voit de cette matiere ſa tempérance récompenſée, quoiqu'il ne ſoit pas uniquement ſobre par égard pour ſa ſanté: quand même il ſauroit n'y point préjudicier, il ne s'en permettroit pas pour cela le moindre excès. C'eſt en vue de ſe ſoumettre aux ſages loix, que Dieu a établies, qu'il ſe tient dans les bornes de la ſobriété, & qu'il fait des aliments l'uſage, qu'il ſait y être le plus conforme. —— S'il eſt privé de quelques ſenſations agréables du goût; il en ſupporte la privation, comme d'une choſe, dont il peut ſe paſſer. Il pourroit peut-être ſe les procurer: mais la dépenſe, qu'elles lui occaſionneroient, lui paroît pouvoir être plus convenablement employée, ſelon ſes moyens & ſa façon de penſer. Il y fait participer ceux, en faveur deſquels les liens du ſang, leur mérite, ou leurs beſoins lui parlent. Il veut, qu'ils ſe récréent comme lui par quelques douceurs; & ſi elles leur ſont plus néceſſaires qu'à lui, qu'ils en goûtent encore plus. C'eſt ainſi que ſa ſobriété influe ſur ſa bienfaiſance & ſur la ſatisfaction des autres. Qui eſt le plus heureux, le ſobre Damis, ou l'intempérant Cléanthe?

Une autre eſpece de ſenſualité, qui a quelque rapport à celle du goût, c'eſt l'amour, ce penchant naturel, que le Créateur a imprimé en nous pour la propagation du genre-humain, & auquel, par des vues de ſageſſe & de bonté, il a joint un ſentiment de plaiſir des plus vifs. Lorsqu'il s'écarte de ſon but, & qu'il cherche ſa ſatisfaction hors de l'état d'un légitime &

chas-

chaste mariage, il devient une passion des plus condamnables, & qu'on ose à peine décrire, sans blesser les bonnes moeurs.

Il n'y a point de penchant plus désordonné, quand le devoir ne lui sert pas de frein. Rien ne corrompt plus le coeur, & ne hâte plutôt & plus certainement la mort, que cette passion abandonnée à sa fougue. Elle devient une fureur, qui ravale l'homme bien au dessous de la brute: aussi la Nature en punit-elle les excès par les peines les plus douloureuses; & la Religion lui dénonce la colere de Dieu, & un jugement rigoureux.

Cette passion, qui en soi est un feu dévorant, est encore capable d'étouffer les meilleures inclinations de l'ame. Elle énerve le coeur; elle y donne entrée à l'indolence & à la mollesse, à la luxure & à l'intempérance. Il n'y a point de vice, qui ne tienne à quelqu'autre; & la volupté en réunit le plus grand nombre. Elle est incompatible avec l'application aux affaires, avec le zele, qui porte aux grandes & louables entreprises. Pour parvenir à son but, elle se déguise avec artifice; elle n'épargne rien, pour corrompre; elle a recours au parjure. Elle est aussi ingénieuse à séduire, qu'elle dispose à se prêter à la séduction: elle inspire des sentiments bas, & étouffe toute pudeur. Quel aspect révoltant, que celui d'une Personne impure, qui porte l'impudence sur son front!

Quels tristes & malheureux objets pour la société, que les victimes de l'incontinence! Avec la perte de l'innocence, quelle amertume pour une famille; quel tour-

tourment pour la Perſonne même, qui a fait cette perte irréparable! —— Noeuds ſacrés de l'hymen, rompus & ſouillés! —— Mais tirons le rideau ſur les abominations de cette paſſion, & de ſa turpitude même concluons, qu'il y a un grand bonheur à ſe rendre maître de ce penchant naturel; que la félicité, que le coeur trouve dans *la pudeur* & *la chaſteté*, eſt bien deſirable. Ces vertus nous apprennent & nous encouragent à éviter tout penchant déréglé pour un autre ſexe; à nous garantir de ſon impulſion; à en préſerver les autres; à mettre en uſage tous les moyens de l'aſſujettir, & de le gouverner ſelon les préceptes de la vertu: & tout cela par un principe d'obéiſſance envers Dieu, & de reſpect pour les ſages vues, qu'il s'eſt propoſées en nous l'imprimant.

Cléon ſut dans ſa jeuneſſe, à l'aide de la Raiſon & de la Religion, tenir en bride ce penchant naturel, & dangereux pour la vertu, & maintenir les droits & les prérogatives ſi ſatisfaiſantes de l'innocence, & d'une conſcience ſans reproche. La pudeur étoit ſa fidelle compagne: il avoit de bons exemples, pour le guider; les conſeils d'un ſincere ami, pour le ſoutenir; & la penſée de l'Etre, qui voit tout, lui ſervoit de bouclier contre les aſſauts des deſirs charnels. Il apprit de bonne heure à connoître une aimable Perſonne, dont l'amitié & la vertu rendirent ſon penchant pour elle plus noble & plus eſtimable. Si tu veux, ſe diſoit-il ſouvent à lui-même, parvenir au bonheur de poſſéder toute ſa tendreſſe; applique-toi à la mériter par ton intégrité à ſuivre le droit

chemin, qui peut te conduire à être un homme laborieux, doué de talents & de vertus, digne de l'attachement inviolable d'une Epouſe, ſi digne elle-même d'être aimée. Interdis-toi ſévérement, étouffe dans ton ame, jusqu'au moindre deſir, qu'il ne te ſeroit pas permis d'avouer. Tu ne la chérirois pas, tu ne t'aimerois pas toi-même, ſi ton amour pour elle avoit rien de déshonnête. Occupe-toi de travaux honorables, acquiers-toi de la capacité dans les arts & dans les ſciences, & attens-toi à un deſtin favorable: il te rendra heureux par la poſſeſſion de cette Perſonne, ſi elle eſt un bonheur pour toi. Devenons plus dignes l'un de l'autre par une fréquentation, que l'honnêteté rende légitime; & ſi tu ne te ſens pas aſſez de force, pour te maîtriſer; aie aſſez de ſageſſe, pour fuir.

Aujourd'hui Cléon, devenu homme fait, goûte dans la ſociété de cette aimable Epouſe, qui l'a rendu Pere, les douceurs d'une heureuſe union: & il n'échangeroit pas pour la poſſeſſion du monde entier la penſée ſi ſatisfaiſante, & que ſa conſcience lui rappelle comme un glorieux triomphe ſur lui-même, d'avoir conſervé ſon innocence.

„ Jeune-homme, que l'innocence ſoit de-même l'ornement de ta jeuneſſe: forme-toi ſans ceſſe à l'étude de la ſageſſe, & encore plus à la vertu: & qu'ainſi la vertu & un chaſte amour faſſent ton bonheur, lorsque tu auras atteint l'âge viril.

S'il

S'il se pouvoit, que tu fusses sourd à la voix de la Raison & de la conscience; que celle de la Religion pénetre dans ton coeur! *Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le détruira; car le temple de Dieu est saint, & vous êtes ce temple. Glorifiez donc Dieu dans votre corps & dans votre esprit, qui lui appartiennent*, & ne sont pas à votre disposition.

(*) 1 Cor. III, 17. V, 20.



DIX-NEUVIEME LEÇON.

Suite de la précédente sur l'assujettissement des passions: de la tranquillité de l'ame, & de la patience.

NOus nous sommes occupés, dans la Leçon précédente, de la modération & de l'assujettissement de nos penchants naturels; & nous avons fait voir par quelques exemples, combien il est nécessaire de ne pas se laisser dominer par l'amour de la vie & de la santé, qui doit être soumis à l'empire de la Raison, ainsi que le penchant, qui nous porte à l'amour proprement dit, & aux plaisirs des sens. Il nous reste à prouver, qu'il en est de-même du *desir de la gloire & des richesses*, avant que de réfléchir plus particuliérement sur la tranquillité d'ame.

3) *Deux différents tableaux vont vous mettre sous les yeux le desir de la gloire, comme aussi préjudiciable, lorsqu'il est excessif, qu'il est propre au contraire, moyennant une limitation raisonnable, à faire notre bonheur & celui des autres.*

Les objets de l'ambition ou du *desir de la gloire* sont innombrables. Il-y en a, qui, de leur nature ou par leur emploi, valent mieux que d'autres, quoique ceux mêmes, qui ont le plus de prix, n'en communiquent point au coeur. Lorsque nous nous abandonnons à cette passion, elle nous remplit de trouble; elle nous porte à des entreprises inquiétes & puériles; elle excite l'orgueil, l'envie, la jalousie, l'indifférence pour le mérite des autres, & le mépris, que nous en faisons. Si quel-

quelque chofe la bleffe, elle recourt à la vengeance & à la calomnie: ce qu'il y a de plus déplorable, c'eft qu'elle détourne le coeur de s'attacher à Dieu.

Quel que foit l'objet,qui mette en jeu ce defir de gloire, foit la condition, ou la naiffance, les titres, les richeffes, la beauté, la capacité dans les arts & dans les fciences, le courage, l'autorité, quelque vertu; il eft toujours un malheur pour nous. Il n'y a point de paffion, qui manque fon but auffi aifément que la vanité; & il n'en eft aucune plus préjudiciable à la fociété: comme il n'y a rien, qu'on y eftime plus, que la modeftie & l'humilité.

Théagene, poffedé du defir de paffer pour un des plus favants hommes, fouffre mille tourments. Il étudie, non pour en devenir plus éclairé & plus utile, mais pour être favant, pour fe faire un grand nom, & s'attirer une admiration générale.—— Tout ce qui ne fert pas à fa réputation, quelque bon & utile qu'il foit, il ne s'en occupe pas; tout ce qui tient du merveilleux, ne fût-il d'aucune utilité, il en fait l'objet de fon application.—— Chaque éloge, qui n'eft fouvent que l'éloge des fots, l'embrafe d'une nouvelle ardeur pour la louange. Il eft occupé à compofer un ouvrage d'érudition, il y employe des nuits entieres, il confume fa fanté, en oublie fes affaires domeftiques, & manque aux devoirs de la fociété, uniquement pour fe rendre célebre: on lui applaudit; & que lui revient-il de tous fes travaux? *De la gloire*. Mais qu'eft-ce que cette gloire? Ces mots, ces fons, ces coups d'oeil, ces geftes, par lesquels on lui marque de la confidération, font-ils donc de fûrs garants d'une

véritable eſtime? Combien d'ignorants, de flatteurs, de Perſonnes dépravées, dans le nombre de ſes Panégyriſtes! Je veux cependant, Théagene, que ce ſoient autant de connoiſſeurs, de bons juges, & qu'ils penſent véritablement de votre mérite ce qu'ils en diſent. En êtes-vous plus heureux, parce que d'autres vous regardent comme un prodige d'érudition; êtes-vous plus ſage & plus vertueux, parce qu'ils vous jugent tel? Une maladie, dont vous ſerez attaqué au dixieme volume de vos immortels ouvrages, vous en paroîtra-t-elle moins redoutable? Et votre réputation de ſcience vous fera-t-elle ſupporter les revers avec plus de tranquillité, ou la mort avec plus de conſtance? Le but, auquel vous aſpirez, n'eſt-il pas l'incertitude même? —— On cenſure modeſtement l'ouvrage de Théagene, & déja il entre en fureur. On donne plus de louanges à Damon, qui eſt un homme de mérite; la gloire de Théagene s'en trouve offenſée; il ne peut ſouffrir de rival. Damon ne doit pas l'égaler en mérite, & il prend à tâche de le rabaiſſer. Celui-ci ſe défend avec retenue, & la bile de Théagene s'échauffe; il s'emporte en injures & en imputations atroces contre l'honneur de ſon adverſaire; il en devient l'ennemi, uniquement parce qu'il eſt ſon propre admirateur, & qu'il ſe trouve trop petit, pour voir, ſans en être envieux, quelqu'un, qui le ſurpaſſe de beaucoup.

Si nous donnons des louanges à cet orgueilleux Théagene, il ne laiſſera pas de nous mépriſer, parce qu'il s'eſtime infiniment plus que nous. Il nous mépriſera de-même, ſi nous ne le louons pas, parceque,

que, dans son idée, nous sommes trop peu éclairés ou trop mal-intentionnés, pour rendre justice à son mérite. Au moins ne nous recherchera-t-il qu'autant que nous serons d'aveugles adorateurs de ses opinions, & que, comme des idolâtres, nous lui prodiguerons notre encens. A qui rendra-t-il service, si ce n'est en vue de se faire un nom? Vous êtes d'une condition obscure, vous avez du mérite, mais on vous connoît peu; si son secours vous est nécessaire, croyez, qu'il vous préférera quiconque le flatte d'avantage, ou lui fait espérer plus de célébrité. Son coeur est fermé à tout sentiment, si ce n'est celui de sa propre gloire. Enseveli au milieu de ses livres, il lui semble, que dans le monde entier rien ne respire à l'entour de lui. Le souci de sa réputation le rend inaccessible à tout autre soin. Et si son travail n'étoit indirectement de quelque utilité, notre Savant ne seroit qu'un orgueilleux & oisif solitaire, qui ne se proposeroit pour but que de faire courir en foule à son hermitage, pour y porter des offrandes, ensorte qu'il ne fût bruit en tous lieux que de sa vie retirée. On pourroit aussi le comparer à ces Dragons enchantés, que les Romans nous disent être employés à la garde des trésors, qu'eux-mêmes ne connoissent pas, & dont néanmoins ils ne permettent à personne d'approcher. — Théagene se montrera injuste, toutes les fois que sa vaine gloire lui paroîtra l'exiger. Il sera pere négligent, ami impérieux, collegue fâcheux, & en toute occasion son propre ennemi; l'orgueil étant ce qui expose le plus à souffrir de l'orgueil des autres, de leur mépris, ou de leurs malins propos. — Supposé que Théagene fût né Roi

ou Prince, & qu'il ambitionnât la gloire des Héros; il livreroit des batailles, comme il se plait aux combats littéraires: il feroit couler des fleuves de sang pour la gloire de vaincre: il hazarderoit sa vie, pour remporter des lauriers: des nations entieres, noyées dans les larmes, ne le toucheroient pas, moyennant qu'il pût contenter sa jalousie & son envie: il feroit la guerre à une autre Puissance, qui ne se feroit pas humiliée devant lui: & il désoleroit une Province, s'il ne pouvoit autrement en conquérir une autre. La vaine gloire est un tourment, & une source de calamités.

„ Qu'il se trouve même un favori de la fortune,
„ à qui elle soit assez fidelle, pour qu'il puisse voir
„ tous ses desirs remplis; en sera-t-il plus libre
„ d'inquiétude? Non, la passion de la gloire est un
„ feu, que ni le temps, ni la gloire, ne peuvent
„ assouvir.

Quel n'est pas au contraire le bonheur de Cratés! Il aspire à la vertu & au mérite; & il se réjouit de l'acquérir, en se voyant honoré & applaudi. Il met sa gloire dans l'observation de ses devoirs, & dans l'emploi de ses talents & des avantages, dont la Providence l'a doué. Il reconnoît, il fait aimer & estimer, le mérite des autres, par la raison que c'est une obligation & une vertu: il travaille à perfectionner le sien propre, comme le requiert sa destination. Le travail a pour lui ses peines: mais il s'encourage par la pensée, qu'il ne peut rien faire de plus honorable, que de

se

ſe conſacrer à l'utilité des autres, ni ſe montrer plus reconnoiſſant des prérogatives, que Dieu lui a accordées, qu'en les regardant comme des dons; qu'il ne méritoit en aucune maniere plus que d'autres. La vue de ce qui lui manque le rend modeſte, joint à ce qu'il s'apperçoit, qu'il y en a, qui peuvent ſe paſſer de ſes talents; que d'autres ont une capacité, non moins néceſſaire que la ſienne; & qu'il y a de la folie à s'attribuer des avantages, que nous avons d'emprunt. Il travaille à ſe rendre toujours plus digne de l'approbation du Ciel, comment pourroit-il s'énorgueillir? Il ſupporte charitablement les défauts & les imperfections d'autrui, il s'occupe à les corriger, & il penſe aux ſiens propres. —— Si l'on refuſe à ſes bonnes qualités la diſtinction, qu'elles méritent; il ne s'applique pas moins à les perfectionner, & à en acquérir de nouvelles. Comme il ne prétend pas à plus d'eſtime, qu'il n'en mérite; ſa réputation n'en eſt que plus ſolide: & ce que d'autres donnent de ſoins, de travail, & de temps, à paroître ce qu'ils ne ſont pas, il le conſacre à ſe rendre le plus utile qu'il eſt poſſible. Et quel bonheur n'eſt-ce pas pour lui de ſe concilier l'affection des honnêtes gens, des Perſonnes éclairées! Outre qu'il jouit de l'approbation de ſon propre coeur; il peut encore s'aſſurer d'être approuvé de celui, *qui eſt plus grand que notre coeur*, comme s'exprime un Apôtre. Libre des inquiétudes, que fait éprouver la paſſion de la gloire, il poſſede la vraie gloire. Pourroit-il ſe trouver aiſément quelqu'un, qui le voie de mauvais oeil jouir des avantages légitimes, que ſon application & ſes talents diſtingués lui ont acquis? Ne les a-t-il pas mérités?

rités? Le bonheur de Cratés ne nous paroîtroit-il pas bien grand?

4) DESIRER D'AVOIR DU BIEN; L'AIMER ET LE RECHERCHER, *uniquement pour le posséder, & faire ainsi du moyen son but, c'est un renversement d'ordre, contraire à la Raison, c'est un desir déréglé, & la plus basse espece d'avarice. Celui, qui cherche à acquérir du bien, ou qui s'en sert à vue, & comme d'un moyen de satisfaire sa sensualité, sa vanité, & les fantômes de son imagination, le recherche & l'emploie d'une maniere, qui répugne à son usage naturel; il fait son propre malheur, & se rend coupable d'injustice envers les autres.*

Stréphon court après les richesses, non pour les renfermer dans ses coffres; il n'est pas assez insensé pour cela. Il les regarde comme un moyen de parvenir à certaines fins, qu'il se propose. Son bien est déja considérable, mais aussi sa vanité requiert une grande dépense. Ses sens & son imagination exigent aujourd'hui une chose, demain une autre. Peut-il jamais être assez riche? Il épargne là où il ne devroit pas oeconomiser; & il est avare, pour être prodigue en faveur de sa vanité, & de sa sensualité. Le bien est un moyen de procurer son propre avantage, & celui des autres: à l'égard de Stréphon, ce n'est qu'un moyen de contenter ses passions & ses fantaisies. Pourroit-il se conduire sagement, en suivant de tels guides? Aujourd'hui il lui faut une frivolité: elle lui coûtera tant, & il trouve moyen de faire un prêt à gros intérêts. De cette maniere il fait servir sa cupidité à contenter sa vanité. Il donne à ses domestiques de misérables gages,

&

& une riche livrée: son avarice vient au secours de sa magnificence: un équipage & des harnois plus brillants, une maison plus somptueuse, une terre plus considérable, sont des choses, que son imagination lui représente comme bien dignes de ses desirs, & dont il ne peut se passer. Il n'étoit pas homme à prendre autrefois des présents: mais il ne fait plus difficulté de recevoir une grosse somme, pour appuyer la demande d'un client peu scrupuleux. Et la raison en est, qu'il veut figurer dans le monde, sans diminuer son bien. ——— Ainsi, par quelques canaux que son avarice fasse circuler ses richesses, elles retournent, chargées d'un nouveau limon, à la mer bourbeuse, d'où elles tirent leur source.

Notre Stréphon fait toujours son propre malheur. Il pervertit l'usage de l'argent, & sa passion ne peut que pervertir son coeur. Ce qu'il dépense ne sert qu'à fomenter des penchants déréglés ou fous, criminels ou ridicules. Il s'efforce de faire un accord insensé entre son avarice & sa prodigalité, entre le desir d'accroître son bien & sa vanité.

Harpagon, qui aime l'argent pour l'argent même, est esclave d'une passion plus vile encore, & plus préjudiciable. Il ne se propose pas de jouir: il ne veut qu'acquérir, thésauriser, & tenir son trésor sous la clef. Il lui suffit de savoir, qu'il est riche; que sa famille le sera après lui; &, s'il porte ses vues plus loin, qu'il passera dans le monde pour un homme opulent.

Il est agréablement flatté, lorsqu'il voit, que son bien augmente; ce qui l'enflamme d'un desir de posséder de plus grandes richesses, que rien ne peut éteindre.———

La

La crainte de perdre ce qu'il a ne devroit le rendre que circonſpect, mais elle eſt pour lui un ſouci rongeant. —— Harpagon ſe refuſe le néceſſaire, pour augmenter toujours ſon ſuperflu; il ne donne rien à ſon plaiſir; faut-il s'étonner, s'il n'eſt pas moins ennemi de tout ce qui pourroit en procurer à ceux de ſa maiſon? —— Il ne ſera point en repos, jusqu'à ce qu'il ait aſſez: & quand aura-t-il aſſez? jamais, tant qu'il peut en avoir d'avantage. Le moyen qu'il puiſſe être tranquille! Et ſi, pour accroître ou conſerver ſon bien, les ſoucis, les artifices, les baſſeſſes, la dureté, le manque d'équité & de charité, un travail exceſſif, lui ſont des moyens néceſſaires; pourra-t-il jamais s'empêcher d'y recourir?

Dans un coeur, où regne cette paſſion, il ne peut ſe trouver aucun bon ſentiment. Harpagon fait de l'or ſon Dieu, & cependant qu'eſt-ce que l'or? Il ſacrifie ſon repos à un bien, dont il ne fait aucun uſage; & par ſon avidité il prive d'autres de leur ſubſiſtance, ou des commodités de la vie. La Raiſon ne lui en fait-elle pas un crime? Le deſir des richeſſes étouffe à tous égards les lumieres de ſon eſprit, il ne lui en reſte que pour ſatisfaire ſa cupidité: —— il en eſt de-même de tout ſentiment de probité & d'humanité; ils ſont effacés de ſon coeur. Faut-il encore mettre en queſtion, ſi Harpagon eſt malheureux?

En renfermant dans de juſtes bornes le deſir des richeſſes & leur emploi, nous verrons, que, d'accord avec la ſageſſe, il l'eſt auſſi avec la paix du coeur.

Damon travaille à acquérir du bien, pour ſubſiſter avec ſa famille. Il met ſes ſoins à l'augmenter, ou à le con-

conserver. Comme il est ménager; il a moins de souci, moins il a de dépense à faire. Il se procure ce dont il a besoin; & de cette maniere il jouit du fruit de son travail, ou de sa fortune. Il regarde ce qu'il possede comme un dépôt, qui lui est confié; aussi est-il bienfaisant & secourable, à proportion de ses moyens.

„ Il considère l'homme dans celui, qu'il oblige,
„ & non le retour de service, qu'il pourroit s'en
„ promettre. Le travail fait son plaisir, & c'est
„ pour lui un gain de pouvoir être secourable à
„ quelqu'un.

La joie, qu'il goûte à bienfaire, entretient ses sentiments d'humanité: en travaillant à l'avantage des autres, il contribue au sien propre. Il remarque, qu'on peut posséder les plus grandes richesses, & cependant être exposé à mille maux de la vie, aux infirmités du corps, aux revers, qui peuvent causer la ruine de sa maison, aux fausses imputations de l'envie, aux embûches des méchants, aux inquiétudes de son propre coeur, aux atteintes de ses ennemis; & pourroit-il s'imaginer, que le desir des biens extérieurs renfermât le total des voeux, que l'homme peut former pour son bonheur? Il n'a point de certitude, que ses biens ne lui seront point en tout ou en partie enlevés, & qu'il ne sera pas privé pour quelque temps des moyens de subsister. C'est ce qui le fait user de circonspection, pour n'avoir pas à s'imputer de s'être attiré ce malheur par sa faute: & comme il consulte attentivement son devoir par rapport à l'usage, qu'il fait de son bien; il s'en re-

met

met pour le reste à la Providence, qui n'a pas voulu laisser le tout à sa disposition.

Il redoute la pauvreté, dont il ne pourroit accuser que lui-même; & il s'arme de courage, pour supporter patiemment celle, à laquelle il pourroit se voir exposé, sans y avoir contribué. —— Damon se voit aimé & estimé; une satisfaction intérieure l'accompagne partout; il jouit de sa fortune; il est exempt d'avarice; la bonté & la bienveillance occupent son coeur; il bénit la Providence, s'assure en sa protection, & trouve son bonheur dans le sage emploi de ses richesses, & dans la modération de ses desirs, qui ont pour objet les biens extérieurs. Cette modération nous procure entr'autres avantages, que, par un emploi raisonnable de nos biens, sans lequel ils seroient moins un bonheur qu'une source d'infortune, nous sommes en sûreté à cet égard; elle nous préserve de la folie de les estimer au delà de leur juste valeur; elle nous donne de plus la force de nous en passer, lorsque nous ne pouvons parvenir à les posséder par des voies légitimes; & elle nous apprend à n'avoir qu'un généreux mépris pour ces biens de la fortune, lorsqu'ils se trouvent en opposition avec ceux de l'ame. Cette disposition d'esprit est un bonheur pour celui, en qui elle se trouve, autant qu'elle est un devoir & une vertu. Les biens extérieurs ont certainement beaucoup d'influence sur notre repos. Il y a plus de douceur, sans doute, à réunir le sentiment de la rectitude de notre coeur avec celui d'une bonne santé; à être riche en vertus, & à avoir en abondance toutes les nécessités de la vie; à jouir de l'approbation de sa conscience, & en même-temps de celle des hommes. Il est

plus

plus avantageux d'être exempt de vices, & aussi de toute affection douloureuse du corps; de n'avoir rien à souffrir de la disette, non plus que d'aucun tort, fait à notre réputation. Mais nous vivons dans un monde, où il n'y a point pour nous de situation parfaite, & où tout est sujet au changement. Il n'est pas toujours en notre pouvoir, ni d'arriver à la possession des avantages extérieurs, ni de la conserver, lorsque nous y sommes parvenus. Ces avantages sont très-diversifiés, & souvent il nous en manque un grand nombre. Il n'y a point de condition si heureuse, qui ne soit encore sujette à des privations; & le meilleur lot des richesses, de l'élévation, de la gloire, & de la santé, nous fut-il échu en partage, il n'y auroit encore aucun fonds à y faire. En effet, qu'elle n'est pas souvent la promptitude, avec laquelle ces biens nous sont enlevés, même sans qu'il y ait de notre faute! La disposition d'une ame tranquille, lorsque ces biens viennent à lui manquer, ou qui nous fait supporter avec patience les maux de la vie, qui nous menacent, & auxquels nous ne pouvons nous soustraire, doit être nécessairement un grand bonheur pour l'homme, sujet à tant de révolutions. Cette disposition à s'élever, par des considérations & des espérances d'un ordre supérieur, au dessus des incommodités & des souffrances, attachées à notre nature; cette intrépidité, qui nous fait aller au devant d'un danger inévitable; & cette prudence, qui par une espece de prodige ôte au mal ce qu'il a de plus fâcheux, compose l'assemblage de ces excellentes qualités du coeur, que nous nommons *tranquillité d'ame, patience, grandeur de courage, humilité, & résignation aux décrets*

de

de la Providence. Qui douteroit, que nous ne soyons d'autant plus obligés de nous former à ces vertus, qu'elles sont d'une grande efficace, pour nous adoucir les incommodités de la vie?

Tranquillité d'ame & patience.

La tranquillité & la patience sont de précieuses & indispensables qualités de l'ame. Elle nous servent à affoiblir le sentiment désagréable & douloureux, que font sur nous le manque de certains avantages, ou les accidents de la vie. Il y a des maux, qu'aucune prévoyance, aucune prudence, ne sauroit prévenir; des maux, qu'aucune industrie, aucune puissance, ne peut arrêter; des maux, qui sont une suite de notre imperfection, & que la vertu la plus consommée ne peut entiérement détourner, parce que la vertu la plus parfaite a encore ses côtés foibles & défectueux. La tranquillité d'ame & la patience nous prémunissent contre tous ces maux, pour ne les pas redouter lâchement, lorsqu'ils nous menacent de loin; & qu'une crainte servile n'ajoute pas à ce qu'ils ont de fâcheux par eux-mêmes; comme aussi pour modérer le chagrin, qu'ils nous causent, lorsque nous en sommes assaillis; & en contrebalancer la douleur par quelque sentiment de plaisir, capable de l'emporter. La tranquillité d'ame est aussi éloignée d'une dureté naturelle, que de cette insensibilité fantastique du Stoïcien. Elle est *l'effet de la sagesse, & de l'empire sur nos passions.* Il ne peut jamais nous être indifférent d'avoir à endurer des privations & des maux, ou de n'en point souffrir; le pen-

chant

chant de notre coeur pour la félicité lui prescrit de les éviter, & de s'en affranchir; mais un coeur, formé à la tranquillité, l'entretient par de sages réflexions, & de justes idées de ce qui est un bien ou un mal réel. Il s'y affermit par la considération du devoir, qui nous oblige à supporter les incommodités & les maux, inséparables de notre nature, vu que nous sommes des hommes, & non de pures intelligences. Lorsque nous ne nous les sommes point attirés par notre faute, notre ame s'encourage par la pensée, que c'est un Etre supérieur, qui dispense sagement ces maux, & que même il nous les envoie pour notre bien. Sont-ils la triste conséquence de notre imprudence ou de nos déréglements; la tranquillité d'ame modere le juste dépit, que nous en concevons contre nous-mêmes, par le sage repentir, que nous éprouvons de nos fautes, & qui nous est un garant, que nous ferons à l'avenir plus circonspects & plus modérés. Elle nous défend l'excès de tristesse & du désespoir, en ce qu'elle nous excite à faire, que le mal, que nous avons commis, tourne à notre avantage par de sages réflexions, & à prendre nos maux en patience par l'espérance du secours de Dieu. Il est un grand nombre d'adversités, que nous pouvons écarter ou adoucir, lorsque la sérénité de notre ame nous laisse la liberté d'en chercher les moyens, & que nous conservons assez de force d'esprit, pour les mettre convenablement en usage, sans nous décourager. La tranquillité d'ame contribue à nous donner cette sérénité & cette force, & nous délivre par là de bien des maux, dont au moins elle diminue l'impression douloureuse. Il en est en grand nombre, qui n'em-

n'empruntent que de l'imagination cette prépondérance de déplaisir, qui nous accable. La tranquillité d'ame, qui est le fruit de la réflexion, ôte au mal actuel cette apparence effrayante, dont l'imagination le revêt: elle nous garantit d'un puéril découragement: elle nous fait penser, que si le manque de grands biens, que nous pourrions employer avec sagesse, est un mal; il y a aussi de la grandeur d'ame, & un grand sujet de tranquillité, à savoir mépriser ces biens, comme n'étant pas essentiels à notre bonheur. Les hommes les plus estimables ont su s'en passer, & se contenter de peu. Tu les as possédés, & tu les perds, sans qu'il y ait de ta faute: n'est-ce pas pour toi une assez grande consolation? Peut-être que leur augmentation eût altéré la bonté de ton ame, ou y auroit fait naître de mauvais penchants. Tu as joui de plusieurs commodités, dont tu te vois privé: heureusement elles ne t'ont point amolli; & quant aux besoins indispensables de la vie, la Providence ne te les refusera pas. Une si douce espérance n'est-elle pas pour toi une assez grande consolation?

La tranquillité d'ame, qui est produite par de sages réflexions, nous fait opposer à l'impression désagréable de quelque mal que ce soit, le sentiment agréable & supérieur d'un plus grand bien. Il est sensible sans doute de ne pas obtenir la gloire, qu'on a méritée; de perdre par les calomnies & les pratiques artificieuses des hommes la bonne réputation, qu'on s'étoit acquise par ses vertus; d'être exposé aux insultes & au mépris, après avoir eu la satisfaction de se voir considéré. Mais combien la tranquillité d'ame n'en tempere-

peroit elle pas l'amertume! La perte, que j'ai faite est considérable, vous direz-vous alors: ce n'est cependant qu'un bien extérieur; c'est l'écho de ta gloire, qui ne se fait plus entendre: mais elle-même est encore en ta puissance; elle te parle au fonds de ton coeur. Tu n'as rien perdu de ton excellence, n'ayant eu pour but que de faire ton devoir, quand même le monde entier penseroit de toi différemment. L'approbation des hommes n'ajoute rien à ta véritable grandeur, non plus que leur blâme ne peut la diminuer en rien.
„ De la cime du lieu, où tu t'es élevé par ta vertu,
„ vois ces fleches, lancées contre toi; de ces fondrie-
„ res, où rampe la calomnie, venir tomber sans force
„ à tes pieds. Eleve-toi toujours d'avantage, en les
„ foulant avec intrépidité. (*)

Ton mérite ou ton innocence ne resteroit pas ignorés de l'homme de bien; & l'oeil, qui voit tout, te remarque & t'apprécie, quand même toute la terre méconnoîtroit ce que tu vaux. Les hommes les plus généreux méprisent l'applaudissement des sots, qui le leur ont refusé; & les plus grandes ames ont entendu les railleries des insensés, sans continuer moins tranquillement à marcher dans le chemin de la vertu. Avances-y de même; & sois sensible au plaisir de bien faire, sans t'inquiéter d'un injuste opprobre: c'est en cela que consiste la grandeur de l'ame. Voudrois-tu être ce misérable, qui jouit d'une réputation

(*) On n'a pas pu vérifier ce passage, qui paroît être de Young.

tion, qu'il n'a pas méritée; qui la recherche bassement; & montre, pour la conserver, une inquiétude rampante? Qu'est-ce après tout que la renommée? Un bruit incertain & équivoque, un fantôme de la vanité. Quel est le vrai sujet de honte? Le vice. Par quel moyen peux-tu surmonter toute crainte des hommes? En craignant le Tout-Puissant. Prends donc courage; que ton devoir te rende intrépide; ne fais point paroître de haine au calomniateur, au moqueur, à celui, qui t'insulte; évite-le par prudence; lasse son acharnement par ta bienfaisance, & force-le à rougir par ta sage conduite. Pardonne-lui les outrages, qu'il te fait; & si tu ne peux t'en mettre à couvert qu'en recourant à l'autorité du Magistrat, défends tes droits avec retenue, & sans aigreur, contre celui, dont tu as à te plaindre. C'est ainsi que la tranquillité d'une ame qui pense noblement & qui aime la vertu, nous soutient au milieu des plus grandes adversités. Il est vrai, qu'elle n'est pas toujours la même: mais elle recueille bientôt de nouvelles forces, lorsque la grandeur du mal lui en a fait perdre. Elle peut se permettre quelques plaintes, & jamais d'emportement. La sagesse & la vertu lui aident à modérer ses plus justes douleurs.

Cette disposition ferme de l'ame, lorsque les maux sont grands & de durée, est la patience, qui, en vue d'une félicité bien supérieure & sans fin, nous donne, même dans nos plus douloureuses souffrances, la force de les supporter sans murmure. Au lieu de nous laisser aller à quelque mouvement de haine contre les hommes, ou de chagrin contre Dieu: elle nous fait acquis-

acquiſcer aux décrets de la Providence, jusqu'à lui rendre graces, comme d'un bienfait, de l'épreuve, à laquelle il lui a plu de nous appeller. S'agit-il d'affronter le péril, elle devient *intrépidité;* & quand nous ſommes réſolus à nous expoſer volontairement aux maux de la vie, que le bien de notre ame nous ſera un devoir d'endurer, c'eſt *magnanimité;* & enfin *héroïsme*, lorsque nous triomphons des appréhenſions ordinaires & naturelles, & des terreurs de la mort, notre plus redoutable ennemi. Cette diſpoſition d'ame n'eſt-elle pas bien admirable, & pouvons-nous nous en paſſer? Quel eſt le trône ſi élevé, qui ſoit à l'abri de quelque ſecouſſe, ou de quelque chûte. Le plus heureux des hommes aujourdhui ſera peut-être demain le plus infortuné. Nos richeſſes ne ſont-elles pas ſouvent la proie de la ruſe & de la violence? Mille accidents, que nous ne ſaurions ni prévoir ni détourner, ne peuvent-ils pas nous les ravir? Quelque puiſſant que ſoit un Monarque, peut-il s'aſſurer de n'avoir rien à craindre? N'a-t-on pas vu de puiſſants Rois périr dans l'infortune, après avoir long-temps fait d'inutiles efforts, pour s'y ſouſtraire? Et combien promptement ſe fane la fleur de la jeuneſſe dans la langueur & la maladie? De tous les agréments de notre condition extérieure il n'en eſt aucun, qui ſoit tout-à-fait en notre pouvoir: de tous les maux de la vie il n'en eſt point, que nous puiſſions croire éloigné, au moins pour toujours. Souffrez donc, Jeunes-Gens, que je vous recommande la patience; vu que je connois les revers de la vie, & les ſupporte depuis plus long-temps que vous; dis-

disposez-vous-y sagement dès vos premieres années. Apprenez par les légers contretemps, que vous essuyez dans votre jeunesse, à en supporter de plus fâcheux, que vous prépare peut-être, je dirois même infailliblement, l'avenir; par la peine, que l'étude peut vous coûter, apprenez à soutenir le poids de la charge, que vous remplirez un jour; par le manque de commodités actuelles, à endurer des privations plus sensibles dans un âge plus avancé; par le peu de considération, que vous donne dans le monde la médiocrité de votre fortune, qui ne sauroit vous être imputée, à vous mettre au dessus du peu de cas, que pourront faire de vous dans la suite de riches insensés; & par les invectives, qu'un de vos camarades en colere vous dit dans le particulier, à n'être pas trop sensibles aux reproches amers & non mérités, auxquels vous pourriez vous trouver exposés à la face du public. Apprenez par les petites altérations de votre santé à en soutenir la perte totale, & peut-être prolongée par la langueur d'un état valétudinaire. Quel garant en effet avez vous, lorsqu'elle est la plus florissante, que vous la conserverez longtemps dans toute sa vigueur? Apprenez par l'espérance, que vous avez, de voir votre application récompensée, & qui s'est trouvée déçue, à ne pas vous laisser abattre par l'espoir d'obtenir quelque emploi, qui pourroit se voir trompé un jour. Toutes les Personnes de mérite trouvent-elles à se bien placer, & aussi-tôt qu'elles le desireroient? Appliquez-vous donc, en surmontant les obstacles, qui pourroient vous retarder dans la carriere de vos devoirs, & vous

dé-

détourner de l'assiduité au travail & du chemin de la vertu; comme aussi en méprisant les railleries, qu'une sévere exactitude à remplir vos devoirs pourroit vous attirer, & l'approbation, que vous pourriez obtenir, si vous cédiez aux sollicitations, & suiviez les exemples séducteurs des vicieux, les plus en crédit: appliquez-vous, dis-je, à vous former par là dès à présent à ce courage, qui vous sera nécessaire, lorsqu'étant homme faits, & occupant dans la société quelque poste, vous aurez à en soutenir les devoirs, à défendre les intérêts de la vérité & de la Religion. Mettez-vous en état de ne céder à aucun motif de crainte de la part des hommes, ni à leurs éloges flatteurs, ni à aucune menace des Grands de la terre: & qu'au contraire vous puissiez triompher de tout ce qu'il y a de plus effrayant dans la vie, en pensant, que c'est votre devoir, qui vous en fait une nécessité. Ne soyez point découragés, si vous ne réussissez pas dans vos premieres années, selon les justes desirs de votre coeur. *C'est*, dit un Auteur sacré, *un précieux avantage à l'homme, d'avoir porté le joug pendant sa jeunesse, en se soutenant par l'espérance* (*). La tranquillité d'ame nous met au dessus de bien des maux, & nous sert de contrepoison aux amertumes mortelles de la vie; mais souvenez-vous, qu'elle est le fruit de la réflexion, & d'une méditation sérieuse. Il faut, que nous nous soyons souvent représenté le peu de valeur des biens du corps & de la fortune; & que nous ayions affranchi notre imagination des faux

(*) Lament. de Jérém. III, 26, 29.

faux jugements, & des illusions, qui la séduisent. Cette tranquillité est aussi l'effet de la modération de nos desirs & de nos passions. Il faut, que nous prenions de bonne heure l'habitude de renfermer nos penchants dans les bornes de nos vrais besoins; de les régler conformément au but, pour lequel ils ont été imprimés dans notre ame; & de nous interdire même des plaisirs innocents & permis. La tranquillité d'ame & la patience se forment par l'exercice. Il est nécessaire, que nous les ayions souvent desirées, & que par de louables résolutions nous nous soyons efforcés journellement de les acquérir: il faut, que nous nous soyons souvent rendus maîtres d'un premier mouvement de sensibilité, à l'occasion de quelque revers; & qu'en appellant la Raison à notre secours, elle nous ait fait appaiser la violence de ces accès de mauvaise humeur, si souvent renouvellés. La persuasion, qu'il est des biens, supérieurs à ceux, dont nous sommes privés, & la considération du puissant secours, auquel nous pouvons recourir dans nos maux, donne à la tranquillité d'ame sa principale force. Nous sommes donc obligés d'aspirer sans cesse à former en nous de bonnes inclinations, à remplir tous nos devoirs, & à mettre une noble confiance dans la protection de l'Arbitre de notre destinée, ensorte que l'attente courageuse d'un mal inévitable nous y prépare, avant qu'il nous surprenne; qu'une résolution inébranlable nous dispose à le supporter avec constance; & qu'une patience héroïque nous soutienne, lorsqu'il est le plus violent & le plus opiniâtre. Et comme c'est sur-tout la Religion, qui nous prescrit

crit ces vertus ; elle nous en fournit aussi les plus puissants motifs par les promesses d'une félicité éternelle dans une autre vie. Toutes les souffrances du temps présent, comparées à une éternité de bonheur, ne sont que des afflictions pour quelqu'un, qui se voit & se sent d'avance infiniment heureux par un effet de cette persuasion divine, qu'opere en lui la foi.

Nous devons enfin nous rappeller fréquemment, que les incommodités & les maux de la vie ont une influence salutaire sur notre sagesse & notre vertu ; que pour l'ordinaire ceux, qui sont exercés par les revers, sont les hommes les plus secourables, & qui se rendent le plus utiles ; que la prospérité est souvent plus difficile à bien soutenir, que l'adversité ; qu'il n'est pas rare, que les plus grandes tribulations nous conduisent à un état de bonheur durable, où nous n'aurions pu nous maintenir avec gloire, si elles n'avoient précédé. Il faut, que nous nous rappellions souvent l'inconstance & le peu de prix des biens extérieurs ; & que nous ne négligions pas les plaisirs moins vifs, mais aussi moins sujets à nous être ravis, que nous pouvons nous procurer, quelle que soit notre situation, pour donner par là plus de consistance à notre tranquillité d'ame. Il y a des hommes en grand nombre, qui n'ont pas ce qui leur faudroit, uniquement parce qu'il ne veulent pas profiter sagement de tel avantage médiocre, qui est à leur disposition, & dont ils pourroient réitérer souvent la jouissance ; & aussi parce qu'ils dédaignent & ne se mettent pas en peine de se procurer ces satisfactions, que la Nature met également à la portée de tous les

hommes, auxquelles, sans exception & quelque part qu'ils se trouvent, ils ont tous droit de prétendre, & dont la douceur peut dédommager un coeur, qui les goûte, de mille autres légeres amertumes.

„ Jouis des biens, que Dieu t'accorde; & sup-
„ porte de bon coeur la privation de ceux, qui te
„ manquent. Chaque condition à ses inconvé-
„ nients. Aurois-tu l'audace de penser, qu'un
„ Dieu, qui est la charité même, ait pu t'oublier?
„ Il nous donne plus que nous ne méritons, &
„ jamais ce qui nous seroit préjudiciable.



VINGTIEME LEÇON.

De l'Humilité.

Tel eſt le prix de cette vertu, & ſon indiſpenſable néceſſité, que ſans elle il n'y a point de mérite réel, ni de vrai repos dans notre coeur, ſi même il étoit poſſible, qu'il réunît toutes les bonnes qualités, à l'exception de la ſeule *Humilité.* Sans elle il n'y a point de vérité en nous; cette vertu ayant pour baſe une juſte connoiſſance de nous-mêmes, des autres hommes, & de l'Etre, qui eſt la ſource de toute perfection, le principe de notre exiſtence & de notre conſervation dans tous les inſtants de notre vie. A l'humilité on oppoſe l'orgueil, ſon plus grand ennemi, qui la qualifie de baſſeſſe, & d'oubli de la gloire; qui lui inſulte en des termes outrageants, quoique ſouvent ſans le ſavoir il ſouhaite de la trouver par-tout ailleurs. En effet, quelque complaiſance que l'orgueil ait en ſa propre préſomption, il la déteſte dans les autres; & malgré toutes les railleries, qu'il fait de l'humilité & de la modeſtie, il n'eſt pas rare, qu'il s'affectionne aux Perſonnes modeſtes; & ſe trouve à ſon aiſe dans leur ſociété. C'eſt une preuve certaine, que l'humilité eſt une excellente vertu, puiſque ſon ennemi capital la recherche; & que l'orgueil a quelque choſe, qui répugne, puiſque celui même, qui en eſt dominé, ne peut rien moins que le ſouffrir dans autrui. Au moyen de cette remarque on aſſigne la raiſon, pourquoi la plupart des hommes ſont orgueilleux, & le plus petit nombre

bre

bre humbles. C'eſt que, ſe ſentant porté à aimer l'humilité dans les autres, on ſe flatte de la poſſéder ſoi-même ; & que, comme nous haïſſons l'orgueil hors de nous, nons préſumons le haïr auſſi en nous. On ne ſauroit diſconvenir, d'après le ſentiment intime, que chacun peut en avoir, que l'humilité ne ſoit l'ame de toutes les vertus ; on ſouhaitte de la poſſéder ; & le mal eſt, qu'au lieu du coeur, on ne lui offre que le ſimple acquieſcement de l'eſprit. On ne peut disconvenir de-même, que l'orgueil ne ſoit un penchant bien illuſoire ; on déclame contre lui, lorsqu'on l'apperçoit dans les autres ; on en réprime prudemment les ſaillies, ſoit en paroles, ſoit en démonſtrations extérieures, pour ne pas le laiſſer appercevoir dans ſa propre conduite ; & l'on penſe en avoir triomphé.

Mais qu'éſt-ce que l'humilité, cette vertu ſi aimable? Peut-être *le ſentiment de notre foibleſſe* : peut-être *le jugement peu favorable, que nous portons de notre mérite & de nos prérogatives* : peut-être la *ſincere eſtime, que nous faiſions des talents, que nous remarquons dans les autres.* Si elle n'eſt rien de plus, ce n'eſt pas encore ce qui fait l'ame d'un bon coeur ; ce peut être l'ouvrage du tempérament, ou un orgueil déguiſé, ou tout au plus l'effet de la Raiſon. On peut ſentir le peu, qu'on vaut ; parce qu'on eſt trop indolent, pour travailler à acquérir du mérite : c'eſt alors *baſſeſſe de ſentiment*, & non *humilité*. On peut juger auſſi peu favorablement de ſes talents, qu'avantageuſement des qualités d'autrui ; parce qu'on ne connoît bien ni les-uns ni les autres : ce n'eſt pas *humilité*, mais *erreur de jugement*. On peut juger ſainement de

de ses bonnes qualités & de ses défauts, ne point s'attribuer un mérite, qu'on n'a pas, avouer ses fautes & ses imperfections, & travailler à s'en corriger, & cependant tirer vanité de ses bonnes qualités. On peut faire une juste comparaison de soi-même & des autres, peser équitablement leurs talents & leurs avantages avec les siens, reconnoître & avouer ce en quoi ils l'emportent, leur témoigner de l'estime & du respect, & n'en avoir pas moins d'orgueil dans le coeur, par rapport à quelqu'un des avantages, qu'on possede réellement. Nos talents sont si variés, & si différents pour le degré, que nous accordons aisément à un autre la prééminence à certains égards, en même temps que nous opposons à ses prérogatives quelqu'une des nôtres, qui nous paroît en être la compensation; ou bien nous lui cédons volontiers un plus haut degré de mérite, tandis que le notre propre ne nous semble pas d'un moindre prix, eu égard aux circonstances particulieres, où nous nous sommes trouvés lui & nous. Damon juge équitablement, que Cléon a un génie profond, & il estime en lui cette qualité; mais au moins, dit-il, il n'a pas cette vivacité d'esprit, en quoi je l'emporte, & qui fait, qu'on m'admire. Damon a raison; mais il est fier de son esprit, en même-temps que, par rapport au génie de Cléon, il a du sien un sentiment humble. Il fait aussi connoître sa force d'esprit; & il convient, qu'Amintor a un feu d'imagination, dont il n'approche pas; il lui rend justice à cet égard, & ne s'estime que pour son esprit naturel & délicat. Il y a plus; on peut regarder ses talents, ses prérogatives & ses vertus, qu'on a su

apprécier au juste, comme autant de dons de la Providence, & néanmoins en tirer vanité. On porte rarement la folie jusqu'à se croire l'auteur de ses facultés & de ses talents. Dosante avoue, qu'il tient de Dieu cette éloquence, qui le distingue: mais puisqu'il m'a favorisé à cet égard plus qu'un autre, se dit-il à lui-même, j'ai donc une prérogative. Dieu n'a-t-il pas prévu, que je ferois un louable usage de cette capacité distinguée: n'est-ce pas aussi pourquoi il m'en a fait don? Vous voyez, qu'il la regarde comme un présent du Ciel: & il n'en pense pas moins à toute l'application, qu'il a mise en oeuvre, pour se former à l'éloquence; à toutes les regles de l'art de parler, dont il s'est acquis une connoissance pénible; à tous les grands traits, qu'il a recueillis, en lisant les Orateurs anciens & modernes, & qu'il s'est appropriés par ses réflexions; à tous les essais, au moyen desquels il s'est efforcé par ses veilles, & le sacrifice des commodités & des agréments de la vie, de parvenir à cette éloquence, qui jusqu'à présent l'a mis en état de procurer de si grands avantages. Aussi le met-il en ligne de compte, de-même que tous ceux, qui en résulteront encore pour la vertu & le bon goût dans les siecles suivants. De cette maniere il s'encense lui-même par rapport à son éloquence; & tandis qu'il se reconnoît redevable à Dieu de son talent supérieur, il se flatte de mériter plus qu'un autre d'en avoir été favorisé. Bien loin d'être humble, c'est un parfait orgueilleux.

Nous pouvons enfin, par précipitation ou incapacité de jugement, ne pas apprécier au juste nos bonnes

qua-

qualités & celles des autres, sans en être pour cela plus humbles.

Ces réflexions peuvent suffire, pour nous découvrir la nature de l'humilité, & ses beaux caracteres. *L'homme humble est celui, qui envisage ses talents, soit médiocres ou supérieurs, comme des dons de Dieu non mérités, & entiérement gratuits; qui les emploie & les perfectionne comme tels, & s'étudie à connoître ses imperfections & ses défauts.*

Sous cet aspect, l'humilité a des charmes aux yeux des hommes & de Dieu même, qui la rendent digne de la premiere place entre les vertus. Elle est *une gratuité envers Dieu, toujours subsistante.* Elle est accompagnée du sentiment de ce qu'il y a de défectueux & de fautif en nous; elle nous donne le zele de ne rien négliger, pour nous rendre meilleurs; & elle nous inspire de l'indulgence, de la patience & de la condescendance pour les imperfections des autres. Elle fait un usage d'autant plus louable de ses talents, qu'elle en rend hommage au Créateur, de qui elle reconnoît les tenir. Ce sont autant de dons de Dieu, qu'elle estime beaucoup en cette qualité dans les autres, aussi-bien que par rapport à ceux, qu'elle possede; mais en les regardant comme *non mérités*, elle se défend de toute complaisance en soi-même; & ce qui, dans le bon emploi, qu'elle en fait, ne la préserve pas moins de tout orgueil, c'est la persuasion, que le meilleur emploi en est encore toujours bien défectueux. Que ferois-je, se dit à lui-même le Sage vertueux & humble, fût-il parvenu au plus haut degré de vertu & de sagesse, & celui, qui réunit l'humili-

té

té à la plus haute fortune, quand même les plus grands efforts de sa part l'y auroient conduit; que serois-je, si je n'en eusse reçu la capacité? Et si elle s'est accrue; combien peu puis-je me l'attribuer, si j'en déduis ce que je dois à l'éducation, aux exemples, aux conjonctures avantageuses du temps & de la famille, où je suis né, aux amis, que j'ai eu le bonheur d'avoir, à la santé constante, dont j'ai joui, & à toutes les circonstances extérieures, qui n'étoient pas en mon pouvoir? Et d'où me venoient tous ces secours & ces occasions, si heureusement ménagées? A qui suis-je redevable de la disposition au travail, du goût à l'entreprendre & à le soutenir; & qui est-ce qui m'a maintenu la volonté de me porter au bien, & la capacité de faire le meilleur choix? Tout cela vient-il de moi?

„ Que sont ma condition, ma fortune, & chacun de mes avantages? Un bien, que je n'ai point mérité. O! Dieu, à qui je dois tout ce que je possede, préserve-moi d'orgueil & de présomption.

L'humilité ne peut être séparée de la confiance en la Providence, & du sentiment de l'amour de Dieu; ce qui fait, qu'elle est accompagnée de joie, comme aussi du plus grand sérieux. Si l'humilité nous fait rougir à la vue de nos différents défauts, & des qualités, par lesquelles les autres l'emportent sur nous; cette confusion est tempérée par la sérénité, qui résulte d'une bonne conscience. La même humilité, qui

qui nous fait sentir notre peu de valeur, décide aussi de ce que nous pouvons à bon droit nous féliciter de valoir. Elle ne nous interdit pas de faire attention à ce qu'il y a de bon en nous, elle s'oppose seulement à un *amour-propre insensé*. Plus elle nous fait souvenir de ce que nous sommes, & de tout ce qui nous manque; plus elle nous anime à nous corriger, & à nous perfectionner. En nous abaissant, elle nous élève: au lieu que l'orgueil nous abaisse par une trompeuse élévation. Comme l'humilité nous fait voir en Dieu la source universelle de tous les dons; elle nous découvre la malignité de l'envie, qui n'est qu'un mécontentement du partage, que Dieu en a fait entre les hommes. Par cela même qu'elle nous ôte la flatteuse imagination de la supériorité de notre mérite; elle nous affranchit d'un grand nombre de mortifications, que nous attire l'orgueil, qui nous fait prétendre à une estime & à une considération, proportionnée à la haute opinion, qu'il nous fait concevoir de nous-mêmes, & qu'on se plait à lui refuser. C'est un impudent pauvre, qui mendie des démonstrations de déférence, & qui, le plus souvent rebuté, crie à l'injustice; ou qui, s'il obtient quelque chose, s'imagine, qu'on ne lui accorde pas tout ce qu'il mérite. L'humilité, semblable à une beauté modeste, se fait toujours plus distinguer qu'elle ne s'en croit pas digne; & obtient plus qu'elle n'espéroit. Rarement elle a lieu de n'être pas satisfaite, n'ayant point de prétentions.

La plus grande partie de notre mécontentement vient de l'opinion orgueilleuse, que nous ne sommes

pas aussi heureux que nous le méritérions. De combien d'inquiétudes & de tourments l'humilité ne nous délivre-t-elle pas, en faisant évanouir cette fausse opinion? De-même que par rapport à notre fortune on dit, que l'épargne est le meilleur revenu; on peut le dire de l'humilité par rapport à notre repos d'esprit. Elle nous apprend à nous contenter de peu, d'autant plus que ce peu ne nous est pas entiérement dû; & le sur-abondant lui cause d'autant plus de satisfaction, qu'elle le regarde moins comme une récompense méritée. L'orgueil au contraire se fait mille besoins de fantaisie, qu'il ne peut satisfaire. Il n'a jamais assez de biens, de santé; on ne lui témoigne jamais autant de considération & d'affection, qu'il croit en mériter. L'humilité s'oppose à ces desirs insensés, que nourrit une idolâtre complaisance en nous-mêmes; & c'est ce qui rend un coeur humble plus tranquille & plus heureux.

Cette même vertu a une merveilleuse influence sur notre conduite dans la société: elle nous y rend affables & disposés à obliger, tandis que l'orgueil s'y montre avec autant d'amour-propre, que d'indifférence & de mépris pour autrui. Elle se met sans contrainte au niveau de ceux, qui lui sont inférieurs; elle estime les moindres qualités dans les autres; & se les égale en quelque sorte, en oubliant sa propre supériorité, ou en tempérant par sa modestie l'éclat, qui l'environne, de maniere à ne blesser les yeux de qui que ce soit. Elle fait usage de ses lumieres supérieures, avec reconnoissance envers Dieu, à qui elle en rapporte toute la gloire: & bien loin d'en faire

osten-

ostentation, le plus foible génie n'est point vis-à-vis d'elle exposé à la mortification, qu'elle lui fasse sentir sa foiblesse: elle lui prête du sien, ensorte qu'il est étonné de penser si juste. Elle voit avec indulgence les défauts d'autrui, ayant les siens propres sous les yeux; & dans l'homme le moins avantagé elle estime les plus petits dons, comme lui étant départis de Dieu même. Il n'y a personne, en qui elle ne remarque quelque chose à son avantage, parce qu'elle juge équitablement; & en quoi elle ne lui cede, n'en étant pas empêchée par l'amour-propre. Elle n'aspire point dans les sociétés à paroître plus qu'elle n'est, sans s'inquiéter de sa prééminence, elle agit avec une noble franchise; & peu occupée d'elle même, elle s'occupe d'autant plus des autres. Mais l'orgueil est d'un fâcheux commerce. A chaque instant on le blesse; & il en conçoit un chagrin, une mauvaise humeur, qu'il fait partager à la société, par esprit de vengeance. L'homme humble ne fournit point aux autres de sujet de mécontentement; & comme il est rare, qu'on choque ses prétentions si modestes à la considération, il est toujours ami de ceux, avec qui il converse. Personne n'est d'un commerce plus agréable que celui, qui à beaucoup de mérite joint l'humilité. Cette vertu ôte au mérite cet air imposant, ce ton, ce langage, qu'on a peine à souffrir dans les sociétés. On peut, il est vrai, se former par art à la modestie: mais on découvre bientôt la contrainte du déguisement, avec quelque habileté qu'on l'emploie. Lorsqu'au contraire la modestie est dans le coeur, elle communique imperceptiblement, & en toute

rencontre, à nos actions extérieures le charme, qui lui est propre; elle fait, que le plus léger service d'amitié & de sociabilité paroît grand par la maniere, dont il est rendu, & que celui, qui est le plus essentiel, en devient plus satisfaisant par cette attention à n'en pas faire appercevoir l'importance. La bizarrerie dans le commerce ordinaire, & qui marche communément à la suite de l'orgueil, ne se rencontre point avec l'humilité, qui nous plait d'autant plus, qu'elle n'exige point ces déférences, auxquelles elle auroit droit de prétendre. L'homme humble & modeste peut se rendre beaucoup plus utile qu'un autre par les qualités de l'esprit, ou les avantages de la fortune, qui le distinguent: l'ignorant en reçoit volontiers instruction, parce qu'il instruit sans ostentation de savoir: le vicieux reçoit sans peine ses avis, parce qu'il tempere par son affabilité ce que la censure a de rebutant. On prend autant de confiance en un mérite modeste, qu'on se défie de celui, qui s'annonce avec orgueil. Le premier s'ouvre l'accès auprès des Grands & des petits, le second dédaigne l'approche de ses inférieurs, & se ferme l'accès auprès de ses supérieurs. Le mérite de l'homme humble engage à l'imitation, au lieu que la prééminence de l'orgueilleux indispose contre le mérite même. L'innocence opprimée ne se cache pas devant quelqu'un, dont elle espere un secours, qui ne l'humiliera point; & le vice hautain préferera toujours d'avoir obligation de sa délivrance à celui, qui lui fera moins sentir sa supériorité. L'humilité est le moyen le plus sûr, pour gagner l'estime des gens sages, l'affection

des

des perſonnes de probité, & même, comme nous l'avons déja remarqué, l'approbation des préſomptueux. Si notre mérite eſt médiocre, l'orgueil le réduit à rien; tandis que l'humilité en rehauſſe le prix aux yeux des hommes. Notre mérite eſt-il grand, l'orgueil l'avilit; au lieu que l'humilité lui attire plus d'eſtime, & la porte jusqu'à l'admiration.

Suppoſé que toutes ces réflexions ſoient juſtes, quel tréſor pour l'ame que l'humilité! Tout ſe réunit, pour nous la faire rechercher & aimer. Elle eſt chérie du Ciel & de la Terre: la Raiſon & la Religion y applaudiſſent & nous la preſcrivent. Elle établit le calme dans le coeur, & donne du luſtre à ſes vertus: elle nous excite à nous rendre toujours meilleurs, en ce qu'elle ne ſouffre point, que nous nous attribuions une valeur imaginaire. Elle influe de la maniere la plus avantageuſe ſur le bien & l'agrément de la ſociété. Elle rend notre mérite plus eſtimable, & nos défauts plus dignes d'indulgence; elle fait, que les autres tirent plus d'utilité de nos bonnes qualités, & que les leurs nous ſont plus avantageuſes & plus aimables. Elle nous récompenſe, non-ſeulement parce qu'elle a de précieux pour notre coeur; mais encore par l'approbation, l'amour, l'eſtime & l'admiration, qu'elle nous attire.

Tout, au contraire, ſe réunit contre l'orgueil: le Ciel, la Terre, la Raiſon, la Religion. Tout le déclare n'être que menſonge, uſurpation, folie & tourment. Il corrompt notre coeur, offusque notre Raiſon, trouble notre repos, & la paix des ſociétés: il nuit à notre capacité, & nous empêche d'acquérir

toute celle, que nous devrions avoir. La Raison le qualifie de foulévement contre la vérité, & la Religion de révolte contre Dieu. Au défaut de toute autre preuve, l'orgueil feul prouveroit la corruption de l'homme. Comment a-t-il pu s'infinuer chez un être, qui ne s'eft pas donné l'exiftence à lui-même, ni ne fauroit fe la conferver; qui ne peut non plus fe glorifier de faire par fes propres forces un feul mouvement de la main, que de diriger le cours des aftres? Cette paffion ne feroit-elle pas une *ivraie, que l'ennemi* de l'homme *a femée* dans fon coeur? Autant l'humilité eft une excellente vertu, autant l'orgueil eft un vice déteftable; & d'ou vient néanmoins, que nous avons tant de pente à l'orgueil, & qu'il nous en coûte, pour être humbles? Une des maximes de Mr. de la Rochefoucault, qui a un air de paradoxe, quoique vraie au fonds, eft conçue en ces termes: *Force gens veulent être dévots: mais perfonne ne veut être humble.* —— Il eft difficile d'expliquer, comment on peut fe faire peine de reconnoître, que, par rapport à toutes fes facultés & à leur confervation, on eft dans une entiere dépendance de Dieu, en même-temps qu'on ne peut disconvenir, que c'eft par lui, qu'on exifte. Et il eft indubitable, que ce même orgueil, qui nous eft naturel, eft auffi une des plus fortes raifons, pourquoi tant d'hommes, qui en font bouffis, méprifent ou haïffent la Religion Chrétienne. Elle nous dénue de notre propre mérite, de notre prétendue excellence & juftice, & nous apprend, que la gloire, à laquelle nous afpirons, ne nous appartient pas; que nous fommes des pécheurs, qui par leur

leurs propres forces ne peuvent se corriger & se sanctifier; que nous avons besoin d'une justice divine, qui nous est imputée par grace, & nous obtient le salut. L'homme orgueilleux voudroit pouvoir se sauver par ses oeuvres, & mériter la félicité du Ciel par les plus pénibles observances, plutôt que de recourir humblement à la justification par la foi, & en conséquence obtenir le salut comme un don de la grace de Dieu, non mérité & entiérement gratuit. Qu'on interroge son propre coeur, pour se persuader, combien l'orgueil se trouve humilié par cette doctrine.—— Souvent l'orgueilleux aimeroit mieux perdre sa vie, que de consentir à ce que ses erreurs & ses folles actions, ses défauts, ses inclinations puériles & peu louables, ses vues rampantes & ses vices chachés, parvinssent à la connoissance du public: & cependant un tel homme est idolâtre de lui-même. Il seroit au désespoir, si le monde connoissoit seulement une partie de ses imperfections, & toute la misere éblouissante de son orgueil, qui lui fait néanmoins prétendre à un tribut universel de respect & d'admiration. Pour peu qu'il consultât la Raison, il comprendroit, que cet orgueil si ordinaire, qu'inspirent la naissance, les richesses, la beauté, la force, le pouvoir, qu'on a hérité, est la production la plus informe du désir de la gloire: cependant il la fait germer, & la nourrit dans son coeur. Au reste, l'orgueil n'est pas seulement le partage des petites ames & des esprits frivoles; il se glisse chez eux de la meilleure trempe, & qui pensent le plus

noblement. Un fonds de vertu peu commune lui donne souvant naiſſance, & à l'occaſion de la plus pieuſe penſée, de la plus belle victoire ſur quelque paſſion vicieuſe, au ſervice le plus noblement rendu à la ſociété, nous commençons à nous énorgueillir en ſecret, & à diviniſer dans notre coeur ces actes de vertu, pour nous encenſer nous-mêmes. Un homme de beaucoup de piété avoit coutume de dire: „ Je ſuis plus en crainte par rapport à mes vertus, que par rapport à mes défauts & à mes péchés: les premieres m'induiſent aiſément à l'orgueil, les autres me ramenent à l'humilité." Faiſons donc une attention particuliere à cet orgueil, qu'inſpire la vertu, mais auſſi qui *marche devant l'écraſement* (*). Méditons bien ce précepte ſalutaire de Jéſus-Chriſt: *Quand vous aurez fait tout ce qui vous eſt commandé, dites, nous ſommes des ſerviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire* (†). Et ſi c'eſt l'orgueil, qui nous en dédommage; quelle récompenſe aurions-nous à attendre de Dieu? *Qui eſt-ce qui vous diſtingue d'un autre? Qu'avez-vous, que vous n'ayiez reçu? Et ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier, comme ſi vous ne l'aviez point reçu?* (**) Quel Philoſophe réfuta jamais l'orgeuil auſſi ſolidement que cet humble Apôtre? D'ailleurs nos bonnes oeuvres ne laiſſent pas d'avoir leur prix, même ſelon la doc-

trine

(*) Prov. XVI, 18. (†) Luc. XVII, 10.
(**) 1 Cor. IX, 7.

trine de l'Evangile, quoiqu'elle ne nous donnent aucun mérite à faire valoir devant Dieu. —— Qui a jamais oui ou enseigné, dit à ce sujet Luther, que par cette raison les bonnes oeuvres ne sont rien? Je ne voudrois pas donner un de mes sermons, une de mes leçons publiques, un de mes écrits, un seul *notre Pere*, & aucune des plus petites oeuvres, que j'aie faites, ou que je puisse faire, pour tous les biens du monde; je les estime même d'un plus grand prix pour moi, que ma propre vie, quoiqu'elle doive être plus précieuse à chacun, que la possession du monde entier. Car si c'est un bonne oeuvre; c'est Dieu, qui l'a opérée en moi & par moi. —— Et bien que par aucune oeuvre semblable je ne sois pas rendu juste; (ce que la seule Rédemption & la grace de Jésus-Christ peut opérer, & non aucune oeuvre) cependant elle est faite à la louange & à la gloire de Dieu, en vue de l'utilité & du salut du prochain, & à ce double égard elle est d'un prix au dessus de tous les biens du monde, & auquel rien ne peut être comparé. Quelle est donc la vraie dignité de l'homme? L'humilité.

„ Qu'est-ce qui fait la gloire de l'homme, la
„ vraie grandeur du Sage? La connoissance de
„ soi-même; celle de son néant; cette convic-
„ tion intime, qui du fonds de son coeur lui fait
„ entendre ce langage: Tout ce que je suis, tout
„ ce que je possede, je ne le tiens pas de moi-
„ même: quelque peu que j'aie reçu, je veux en

„ jouir avec reconnoiffance, en faire chaque jour „ le fujet de ma joie, & l'employer, fans croire, „ que je l'aie mérité en aucune maniere. Et fi „ ton oreille, ô! homme, eft fourde à cette voix; „ courbe-toi, profterne-toi jusques dans la pous- „ fiere; prêche le néant des vanités humaines, „ dans la pousfiere même tu nourriras encore „ l'orgeuil le plus groffier."



VINGT

VINGT ET UNIEME LEÇON.

De la bienveillance univerſelle, de la confiance en Dieu, & de la réſignation à ſa volonté.

Pour terminer ce qu'il nous reſte à dire des biens de l'ame, néceſſaire à notre contentement, nous parlerons en premier lieu *de la bienveillance univerſelle*, & enſuite *de la confiance en Dieu*, & *de la réſignation à ſa volonté*, comme d'autant de qualités du coeur, ſans lesquelles il ne peut y avoir de vraie félicité.

De la bienveillance univerſelle.

Cette bienveillance n'eſt autre qu'un deſir ſincere & effectif de procurer, autant qu'il dépend de nous, le bonheur de tout ce qu'il y a de créatures intelligentes ſur la terre, comme ayant avec nous une même origine, &, étant auſſi-bien que nous les objets de l'amour de Dieu, qui s'étend à tous les hommes.

Quelque affoibli que ſoit ce penchant, il ſubſiſte encore dans tous les coeurs. Nous nous ſentons une diſpoſition à rendre ſervice aux autres, ſans aucune vue d'intérêt. Nous ne pouvons nous empêcher d'approuver & d'honorer en eux de nobles diſpoſitions à la bienfaiſance, & les actes qui les manifeſtent, ſans même qu'il en réſulte aucun avantage par rapport à nous. Nous éprouvons une tranquillité, une approbation ſecrete du coeur, bien ſatisfaiſantes, lorsque

nous

nous avons contribué à rendre les autres heureux, même par la perte de quelques avantages; lorsque nous les avons délivrés du danger, en nous y exposant nous-mêmes, adouci ou terminé leurs peines par nos soins, nos travaux, & en y sacrifiant une partie de notre bien-être. Plus nous remarquons de désintéressements dans les bienfaicteurs du genre-humain, plus il leur en a coûté d'efforts de génie, de fatigues & de sacrifices, plus ils se sont montrés n'avoir en vue que l'avantage des autres, & plus le nombre de ceux, à l'utilité desquels ils se sont consacrés est grand; plus aussi ils nous paroissent recommandables, & dignes de notre affection. Autant avons-nous de mépris pour une ame, qui semble avoir dépouillé tout sentiment d'humanité, & qui, uniquement occupée d'elle-même, n'est sensible ni au bonheur des autres ni à leur infortune, quand même cette personne vivroit dans un siecle ou un pays différent du notre. Tout cela prouve, que la bienveillance universelle est un penchant, qui tient à l'essence de notre ame, & qui y a été imprimé de la main même du Créateur.

Nous pouvons fortifier en nous & augmenter ce sentiment moral, à l'aide de la Raison & de l'exercice. Nous pouvons & devons nous convaincre de ce que cette vertu a d'avantageux pour la société, & combien elle doit être agréable à Dieu. Nous pouvons la rapporter d'une maniere *raisonnable* & *prudente* au bien général & particulier des hommes, avec qui nous vivons ou aurons à vivre, & selon les différentes relations, qu'ils ont avec nous par la naissance,

la

la société; & autres circonstances particulieres de la vie. Cette sagesse, cette prudence est requise dans l'exercice de la bienveillance universelle, si nous voulons en remplir les vues.

L'homme, qui en général a les mêmes prétentions que nous au bonheur, est notre semblable, quant à sa constitution primitive & fondamentale. Il est pour lui des biens de l'ame, des biens du corps, & de la vie, des biens, qui concernent sa réputation, ou sur lesquels il a un droit de propriété. Il faut, que l'intérêt, que nous prenons à son bonheur, se manifeste relativement à ces biens: ce doit être une application sincere à les lui procurer, à lui en conserver la possession, & même à les lui augmenter, selon ses besoins, ou à proportion qu'il est en état d'en jouir.

Cette disposition à travailler au bonheur d'autrui peut s'exercer en mille manieres différentes: tantôt par nos conseils, nos encouragements, nos bons offices, notre seul exemple; tantôt par des secours en argent ou en recommandations; tantôt par le sacrifice de notre santé, & de notre vie, dans les cas, où il s'agit du bien général.

La vraie beinveillance universelle doit donc être une sincere inclination de rendre les autres heureux, non par des motifs d'intérêt, d'amour-propre, & de gloire, mais, comme il est nécessaire de le dire à l'occasion de chaque vertu, par un principe de respect & d'amour envers le Pere commun du genre-humain. Ce doit être une vive disposition, qui nous anime en tout temps à entreprendre & à executer tout ce qui peut servir à l'avantage des hommes, & qui, pour sur-

surmonter les obstacles, soit soutenue par l'espérance de mériter les témoignages de la bienveillance de Dieu dans ce monde & dans l'autre. Il ne suffit pas d'une simple émotion naturelle: la *sagesse* & la *prudence* doivent la régler conformément à nos facultés & aux besoins des autres, tantôt plus, tantôt moins considérables.

Ces réflexions générales peuvent nous conduire à déterminer les différents devoirs de la beinveillance universelle, & à en tracer le caractere.

Il se trouve chez *l'ami des hommes* un desir bienfaisant d'être à l'égard des autres, & autant que sa nature le comporte, ce que Dieu est à l'égard de toutes ses créatures raisonnables; de le représenter sur la terre, autant qu'il lui est possible, par l'emploi des facultés & des talents, qui lui ont été confiés en vue de travailler à leur bonheur comme au sien propre. Rempli de respect & de reconnoissance envers Dieu, il voudroit voir tous les hommes heureux, autant qu'ils peuvent l'être dans le plan de l'Etre suprême. Il s'efforce non-seulement de faire à autrui ce que la loi lui ordonne à la lettre, & par conséquent d'être *juste*; mais de plus il s'empresse à rendre des services à ceux, qui n'y ont aucun droit formel, & d'être ainsi *équitable*. Comme sa beinveillance universelle pourroit être portée à l'excès, & devenir une foiblesse du coeur; il la restreint par l'observation de ce qu'il doit à certaines personnes ou à soi-même, & par cet *amour, qu'il a pour Dieu, & qui l'emporte sur toute autre affection*; ensorte qu'il unit toujours *la sagesse* & *la prudence* à la bienfaisance. Il comprend,

prend, qu'il ne peut faire également du bien à tous, mais que son obligation à cet égard est déterminée par la différence, qui se trouve entre les besoins, les circonstances & le mérite de chacun. Ne se bornant pas à desirer & à procurer l'avantage des autres en général, il est encore disposé à s'incommoder pour leur être secourable; & il devient ainsi un homme serviable, qui s'accoutume à faire du bien, non par hazard, mais dans les vues requises de se rendre utile, & aussi utile, & à l'égard d'autant de personnes, que le lui permettent les circonstances, ses facultés, & ses autres devoirs. Il n'attend pas pour cela, qu'il en soit sollicité: il en saisit toutes les occasions, il va même au devant. —— Avec la même sincérité, qu'il s'intéresse au bonheur des hommes, il est touché de *compassion* pour leurs maux, & disposé à les assister de tout son pouvoir, à adoucir leur infortune par ses consolations & les témoignages de son attachement, sans excepter ceux, qui se sont rendu malheureux par leur propre faute, vu que Dieu a compassion des vicieux.

La sagesse & *la vertu* étant le plus grand bien de l'homme; le principal soin de l'ami des hommes est de travailler à ce qu'elles *s'étendent* & *se maintiennent* de plus en plus sur la terre. Il accompagne ses instructions de prudence & de modestie; il donne ses avis avec bonté, & avec une sage condescendance; il tempere ses censures & ses ordres par des prieres; & il s'efforce en tout temps, dans toute sa conduite, & dans ses liaisons particulieres, d'instruire sans orgueil, & tacitement par son exemple, ensorte que toute sa vie soit

ſoit, pour ainſi dire, un commentaire frappant des préceptes de la ſageſſe & de la vertu. Comme il ſe feroit un crime de priver qui que ce puiſſe être de ſon bien; il regarde comme une bien plus grande injuſtice de ravir à l'eſprit de quelqu'un la vérité, ou à ſon coeur la vertu & l'innocence par ſa conduite. L'ami des hommes s'intéreſſe à leur *vie* & à leur *ſanté*. Il évite non-ſeulement de rien faire, qui puiſſe préjudicier à l'une & abréger l'autre; il leur indique & leur procure encore les moyens de les conſerver; il les aide de ſon ſuperflu, prévient leur négligence, s'oppoſe à leur oiſiveté, à leurs paſſions & à leurs vices, les plus dangereux ennemis de la ſanté & de la vie. Sont-ils en danger de la perdre, il en prend ſoin; il ſoulage & encourage le malade; il ſert de yeux à l'aveugle, de pieds & de bras à l'impotent; ou il fait en ſorte qu'ils ſoient moins dénués de ſecours, qu'ils ſentent moins leur affliction, & qu'au lieu d'aggraver leurs maux par le dépit & le murmure, ils élevent ſans ceſſe leurs regards vers Dieu, pour voir dans ſa Providence tout ce qui peut aſſurer leur tranquillité. N'enviant à perſonne ce qu'il poſſede *en propre*; comment ſe pourroit-il, qu'il en détournât, ou en retînt quelque choſe frauduleuſement? Seroit-il poſſible, qu'il fût infidele à payer le ſalaire ſtipulé, à rendre un dépôt, à reſtituer ce qu'il a trouvé du bien d'autrui, à adminiſtrer les fonds publics ſelon leur deſtination? Mettroit-il en uſage dans le commerce ordinaire de la vie, dans les affaires & les conventions, qu'il a avec d'autres, la ruſe, même la plus délicate & la plus uſitée? Il en déteſte jusqu'à

la pensée, & se conduit toujours envers les autres, comme il souhaiteroit, qu'ils en agissent à son égard en pareille occasion.

L'honneur & la *réputation* d'autrui lui sont en recommandation. Il témoigne à chacun l'estime, qu'il a pour lui, par des démonstrations convenables. Attentif à découvrir le mérite, & à le rechercher, il le fait connoitre; il l'honore, quelque part qu'il le trouve; & il fournit aux uns & aux autres l'occasion de perfectionner leurs talents, leur capacité, leurs vertus, & d'accroître par là & rendre plus solide leur réputation. Il s'oppose aux calomnies, & cache les défauts des autres, que quelque devoir ne l'oblige pas à découvrir. S'il s'est trompé, en portant de quelqu'un un faux jugement, ou que par sa précipitation à parler il lui ait fait tort; il se hâte de le réparer, tout comme il le feroit à l'égard de quelque préjudice, qu'il lui auroit causé dans ses biens. Evitant avec soin tout soupçon mal fondé; sa bienveillance universelle le fait penser de chacun pour le mieux, jusqu'à ce qu'il voie évidemment le contraire. Autant il oublie peu dans la société les égards & les témoignages de déférence, qu'il doit aux autres; autant les observe-t-il, lorsqu'il parle d'eux en leur absence, & prend-il courageusement la défense de celui, qu'on voudroit noircir par de fausses imputations.

Tout les hommes ne formant à ses yeux qu'une grande famille, dont Dieu est le Pere commun; il s'étudie à se conduire à l'égard de chaque membre, dont elle est composé, avec sincérité, vérité, discretion, modestie, modération, affabilité, amitié, amour de la

paix; &, à l'égard de ſes ennemis même, avec charité.

On ſent, que cette bienveillance univerſelle eſt l'aliment des coeurs nobles, & un bien du plus grand prix. Et ce qui prouve évidemment, qu'une grande partie de notre deſtination ſur la terre eſt d'en exercer les actes, c'eſt qu'ils contribuent à notre bonheur & à celui des autres; qu'ils rendent notre repos & notre contentement intérieur plus grand; & qu'ils ne peuvent que plaire à l'Etre, qui voit tout, puisqu'ils ont déja tant de charmes & de dignité aux yeux de l'homme intelligent.

Il faut, que je faſſe ici une nouvelle remarque à la gloire de la Religion. Ce même ami des hommes, que la Raiſon eſtime & honore de ſon ſuffrage, que le cœur recherche & ſouhaite de rencontrer, que la félicité publique fait deſirer, & que la Morale des Anciens n'a point connu ou formé; cet homme eſt l'ouvrage de la ſageſſe & de l'efficace divine de la Religion, qui forme en lui la foi & l'amour de Dieu, &, au moyen de l'une & de l'autre, une bienveillance univerſelle. *Le plus parfait Chrétien* ſeroit auſſi le plus charitable, le plus ſerviable, le plus modeſte, le plus affable, le plus compatiſſant, & le plus pacifique des hommes, &, en conſéquence de toutes ces qualités, le plus ſociable, le plus agréable pour le commerce de la vie. Il ſera ce que le monde poli s'efforce de paroître: il s'attirera l'approbation des hommes, des Anges & de Dieu. Ses talens particuliers, naturels ou acquis, ſa capacité dans les ſciences & dans les arts, ſe trouveroient infiniment relevés

&

& embellis par le beau caractere d'ami des hommes. Et si la chose est certaine, comme on ne peut en douter; combien précieuse doit nous être une Religion, dont tous les préceptes non-seulement ne respirent que charité & bienfaisance, mais qui encore en fait passer l'esprit dans notre coeur; qui nous présente dans la Personne de notre divin Sauveur le plus parfait exemple de charité, & nous anime à l'imiter par des motifs au dessus de tous ceux, que la Raison peut nous fournir. Ne nous assure-t-elle pas en effet, que Dieu, l'Etre tout-puissant, veut nous tenir compte des plus petits offices d'une vraie charité, & regarder le bien, que nous faisons à ceux, qui souffrent, & sur-tout à ceux, qui ont de la vertu, comme fait à lui-même? Quoi! notre bienfaisance pourroit s'étendre jusqu'à Dieu? Quelle gloire pour l'homme, quel encouragement à la charité!

Confiance en Dieu, & acquiescement à sa volonté.

La modération & l'assujettissement de nos désirs, la tranquillité d'ame & la patience dans les revers, l'humilité du coeur, lors même qu'il est le plus intégre, & la bienveillance universelle, contribuent beaucoup au contentement, pour lequel nous sentons un desir toujours nouveau. Mais ce contentement demeure toujours douteux & imparfait. Car qu'est-ce que l'homme de bien, qui marche avec le plus de circonspection dans la carriere de la vie? Un homme foible, & qui n'a point de forces par lui-même, quoiqu'il ait à vaincre bien des obstacles, qui s'opposent

à ſon repos. Ses meilleures intentions ſont ſouvent ſans ſuccès, ou n'en ont qu'un contraire. Son eſprit ſe trouve en défaut, & l'abandonne au moment; où il auroit le plus beſoin de ſes lumieres. Ses plus flatteuſes eſpérances s'évanouiſſent, & ſes voeux les plus légitimes rencontrent de nouvelles difficultés. Aujourd'hui il triomphe de ce revers, & le jour ſuivant le menace encore de quelque orage. Sa tranquillité s'altere à la longue, & ſa patience ſe laſſe ſous le poids des afflictions. Vous le voyez aux priſes avec la diſette, ſans qu'elle puiſſe l'abatre. Sa ſituation s'améliore, & il jouit d'une plus grande tranquillité. Mais bientôt une nouvelle allarme porte le trouble dans ſon ame; il a un ennemis plus redoutable à combattre, auquel il n'avoit point lieu de s'attendre, c'eſt l'opprobre, & un opprobre non mérité. Souvent ſes vertus mêmes lui attirent des maux. Il eſt ſecourable, & on le paye d'ingratitude. Il a le coeur bon, & on le trompe. Il eſt ſincere, & ſon amour pour la vérité cauſe ſa chûte. Il dédaigne les voies baſſes, qui conduiſent à la fortune, & il reſte dans l'obſcurité; on juge, qu'il n'a pas la capacité de s'élever, parce qu'il ne veut pas y parvenir en rampant; ſon humeur pacifique l'expoſe à des outrages de la part de l'inſenſé, qui ne redoute pas les effets de ſa vengeance. Il a du zele, pour réprimer les déſordres de ſa maiſon, ou pour s'élever contre ceux, qui portent atteinte au bien public, & le vice châtié ſe venge par mille déſagréments, qu'il lui ſuſcite.

Ses propres défauts lui cauſent auſſi de l'inquiétu-

de.

de. Il voit, que, dans le chemin de la vertu, tantôt il chancelle, tantôt il n'avance qu'à pas lents. Il déplore une chûte; en devient plus circonspect; & il retombe bientôt. Il prend au commencement de la journée les plus louables résolutions; & il s'apperçoit le soir, qu'il en a à peine executé une partie. Dans la retraite, où rien ne le distrait, il refléchit avec sagesse: mais souvent cette sagesse l'abandonne dans le tumulte du monde. Il croyoit avoir triomphé de cette inclination: elle n'étoit qu'endormie, & à la premiere occasion elle se réveille. Il se flattoit d'avoir dissipé telle ou telle imagination: & bientôt elle le séduit sous une autre forme. Il commande à ses sens: & néanmoins ils secouent souvent son empire, & allument le feu des passions, plus promptement que la Raison ne peut l'éteindre. Cette même maniere de penser noble, cette vive persuasion, ce sentiment généreux, qu'il avoit avant le repas, ne lui sont quelquefois plus présents, lorsqu'il se leve de table. Un mot, un regard, un rien, combien souvent n'ont-ils pas changé ses dispositions, & affoibli dans son ame la conviction du devoir, & de l'excellence de la vertu? Il a le sentiment intime de ses bonnes intentions, il est vrai: mais aussi celui du bien, qu'il a négligé de faire. L'humilité lui sert de rempart contre les attaques de l'orgueil: & souvent il encense sa propre humilité. Il se tient en garde contre l'intérêt, qui ne laisse pas de se glisser fréquemment dans ses meilleures actions, & les avilit. Il modere son attachement pour la vie: & cependant les doux liens de l'amitié, de l'amour

conjugal & paternel, le captivent & lui font redouter la mort.

Si cette peinture est celle de l'homme de bien le plus vertueux; il lui faut donc, outre tous les biens du coeur, que j'ai indiqués, un autre bien, qui serve de fondement plus solide à son repos & à sa sureté, je veux dire cette *vive confiance aux soins de la Providence, & un entier acquiescement à tout ce qu'elle ordonne.* Sans cette vertu, la tranquillité d'ame, la patience, le courage dans les revers de la vie, ne sont que des fruits de la prudence, produits par le secours de l'art. Ils tombent bientôt, ou n'acquierent que la moitié de leur maturité. Il faudroit, qu'ils tirassent leur seve d'une source; telle que la confiance en la Providence, & la noble résolution de lui abandonner sans exception tous les événements de notre vie. *La foi en Dieu, cette pensée sublime:* Dieu gouverne & regle le sort général & particulier des hommes; ses décrets sont ceux d'une sagesse infinie, d'une bonté & d'une sainteté sans bornes; ils ne sont que la volonté de rendre les hommes heureux, lors même qu'ils contrarient nos desirs: cette pensée sublime: réduite en conviction & en sentiment, est pour le coeur une divine source de tranquillité dans les afflictions & les souffrances, aussi-bien que dans les événements les plus favorables. Quelque heureux que tu sois, ô! homme, si tu cesses de t'occuper de cette pensée, ta prospérité te rendra présomptueux, & la crainte de la perdre te jettera dans le désespoir. Ton bonheur ne dépend-il que de tes soins,

soins, de ton pouvoir & de ta prudence; ah! tremble dans l'attente des maux, que tu ne peux éviter, des insultes & des violences des hommes, auxquelles tu ne peux te soustraire.

Qu'est ce donc, qui peut me rassurer contre tous les accidents, qui menacent ma fortune? La foi en ce Dieu puissant, qui en est l'arbitre. Il me la conservera aussi long-temps, que sa sagesse le trouvera bon, & que je ne me précipiterai pas moi-même dans le malheur. Il est Dieu. —— Mais je me vois en danger de quelque revers; où prendrai-je le courage de le soutenir? Dans la pensée, que Dieu gouverne le monde, qu'il dirige tout avec sagesse & bonté. Faut-il, que je perde une portion de mon bien-être? Sa volonté soit faite! Il est mon Dieu, & je suis sa créature. —— Enfin, mon bonheur se change en infortune. Je souffre, & mes douleurs redoublent avec mes adversités; la tranquillité de mon ame est ébranlée; & comment la raffermirai-je? En me fortifiant dans la persuasion, que Dieu, qui fait tout, connoît aussi mon état de souffrance; & que c'est sa sagesse, qui en a ainsi ordonné. Il est le Tout-Puissant! Pourquoi m'inquiéterois-je? Il est la charité même! Je m'abandonne à sa volonté. Il avoit déja déterminé la somme de mes biens & de mes maux, avant que j'existasse. —— Mais la durée de mes maux épuise ma patience: par quel moyen lui rendrai-je les forces & la vie? Par ta confiance au Pere des Esprits. Il ne peut délaisser l'homme vertueux, & tu es sa créature chérie. —— Cependant que ma vertu est imparfaite & défectueuse! Puis-je me con-

 sa-

soler par l'espérance, qu'une vertu si foible sera agréable à Dieu? Oui, il est la bonté, comme la sainteté même. Crois, qu'il te pardonnera en Pere. Il fait attention à ton coeur, à la droiture de tes intentions, à tout ce qui s'oppose à l'obéissance, que tu veux t'efforcer de lui rendre. Tranquilise-toi donc, & sois humble. Dieu aime la vertu, & il la soutient. Tu es, il est vrai, en danger, dans un si fréquent danger de la perdre: veille à sa conservation, confie-toi en l'Etre suprême, & implore son assistance. Il est présent à tout, il est au dedans de toi. Celui, qui l'a pour Protecteur, ne doit point perdre courage, à quelque tentation qu'il soit exposé.

La confiance en Dieu nous affranchit de mille *soucis inquiets*. Sois integre & pieux, se dit à lui-même l'homme de bien, & abandonne le reste à la Providence! Par là se dissipent tes noirs chagrins, & la consolation leur succede. Ces maux, que tu ne t'es pas attirés par ta faute, résultent d'une direction divine. Attends; & tu verras, qu'ils servent à ton plus grand avantage. Ce sont de salutaires, quoique d'amers, remedes; qui contribuent à guérir ton ame. Fais ce qui est du tien en homme prudent, & laisse à Dieu à décider du temps & de la maniere de te secourir.

„ Eleve tes yeux, & considere quel est celui,
„ qui soutient l'armée des cieux; qui dit à la mer:
„ tu n'iras pas plus loin! N'est-il pas ton aide, ton
„ conseil, & ton Pere à jamais?"

Il n'y a point d'amertume, soit maladie, soit perte de

de biens ou de personnes, qui nous sont cheres, soit préjudice causé à notre reputation, qui nous est si précieuse, que n'adoucisse la pensée d'une divine Providence. Nous jouissons de la tranquillité dans le temps, où l'Athée se désespere. Avec le secours de la Religion, nous nous réjouissons souvent au milieu des adversités, & nous nous glorifions de ce que nous avons à souffrir, nous en remercions Dieu, lorsque nous le supportons constamment, comme venant de sa part. Notre découragement se change en intrépidité; une crainte filiale de Dieu délivre notre coeur de toute crainte servile des hommes; & le renoncement aux plus douces satisfactions de sens prend la place de la sensualité, pour acquiescer aux sages vues de la Providence. Quiconque apperçoit Dieu dans tous les événements de sa vie, pénetre aussi jusques dans la vie à venir; & il compense les joies actuelles, qui lui manquent, en anticipant sur celles, qu'il envisage au delà du tombeau. La souffrance la plus longue se termine cependant à la mort; & qui est plus en état de triompher des frayeurs de la mort que celui, qui voit en Dieu la source de la vie? Nous ne sommes qu'une poussiere, que le Tout-Puissant a animée. La main, de qui je tiens la vie, me la conservera: je ne suis rien, & il est tout. Redemande-t-il ma vie, plutôt ou plus tard, pourquoi en serois-je allarmé? Il m'appelle par la route du tombeau à l'immortalité. Là je verrai dans tout son jour l'harmonie admirable de ses décrets, que je n'appercevois en ce monde que confusément. Arme-toi de piété, & repose-toi sur Dieu du terme de ta vie. Jouis

des agréments, qu'il te prodigue; rends-lui graces des afflictions même, qu'il t'envoie; & sois inébranlable.

Cependant je me vois exposé à des maux, dont je suis peut-être l'auteur. Que l'obligation de les endurer est un rude devoir! Oui: mais ne te repens-tu pas de tes égarements & de tes fautes? Et quant à leurs suites, quelques douloureuses qu'elles puissent être, si Dieu ne veut pas t'en exempter; elles sont encore, par son intervention, des moyens de félicité. Envisage ces suites sous ce point de vue, qui te montre le mal comme pouvant se changer en bien par la sage direction de Dieu; & considere aussi, que, sans l'exercice de la justice, il ne seroit pas Dieu. En entrant dans ses vues, tu recouvreras la tranquillité, tu en deviendras plus sage, plus humble & plus circonspect.

On peut aisément découvrir quels sont les moyens d'acquérir cette résignation, cette confiance en Dieu. C'est par la considération fréquente & attentive de ses perfections infinies, que nous faisons naître, & entretenons en nous ces dispositions. Quelque peu que nous soit connue son essence, nous appercevons néanmoins dans tous ses ouvrages, & dans notre conscience des preuves de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté & de sa sainteté. Nôtre esprit y puise des lumieres, & nôtre coeur des consolations, qui doivent nous suffire. Il y auroit de la folie à vouloir découvrir toute l'étendue & la mutuelle correspondance de ses voies, toutes les vues particulieres de ce qu'il résout & exécute: au lieu que c'est sagesse, & une source de vraie tranquillité, de se persuader par la considération de ses perfections, qu'il ne peut vouloir & faire que ce

qui

qui est le meilleur pour ses créatures, & de s'en remettre humblement sur lui de notre sort, avec autant de zele à nous acquitter de notre devoir, que de respect pour ce qu'il lui plaira d'ordonner. Ce qui rend notre confiance en lui d'autant plus indispensable, c'est que nous ne sommes pas capables d'appercevoir l'enchaînement des choses dans leur totalité. Il est en conséquence de notre devoir, ce devroit être aussi notre affaire capitale, de fortifier & de vivifier en nous cette confiance, en faisant attention aux vestiges si sensibles de la Providence dans les événements particuliers de la vie des hommes. Quelqu'un, qui y réfléchit sérieusement, trouvera dans toutes les circonstances heureuses ou affligeantes de sa vie un concours visible de la Providence; il pourra souvent reconnoître par les suites, qu'elles ont eues, des vues de sagesse & de bonté dans le mal même, & la direction toute-puissante de Dieu dans les différentes prospérités d'un heureux sort. Que nous annoncent des événements, des délivrances ménagées d'une maniere inattendue, si ce n'est, qu'une sage Providence veille sur tout? Supposez la vie la plus obscure, la condition la plus abjecte; en est-il aucune, qui n'ait ses secrets impénétrables & ses merveilles? Qu'on s'applique à les découvrir, & on y trouvera une source d'instruction & de confiance en Dieu. Les grandes révolutions des Etats & des Peuples nous apprennent, qu'une main invisible préside à leur destinée, & la regle avec autant de sagesse que de justice & de bonté; c'est aussi ce qu'enseignent à quiconque y réfléchit avec soin les moindres événements de la vie de chaque homme en

par-

particulier. Combien une petite circonstance, qui ne nous paroissoit rien d'abord, ne devient-elle pas souvant importante au bout de quelques années, & par la réunion de quelques événements, qui n'étoient point en notre puissance, que toute notre sagacité ne pouvoit prévoir, & que tous nos efforts n'étoient pas capables de seconder? Pourquoi n'y reconnoissons-nous pas le concours de Dieu, & n'y puisons-nous pas un nouveau courage? Lorsqu'un ami nous fait une peinture fidelle de son sort, les mêmes vues salutaires de Dieu sur lui doivent nous y frapper, & remplir notre coeur de consolation & de confiance. Si nous avions des détails vrais, & bien circonstanciés de la vie d'un grand nombre de personnes de la plus haute & de la plus basse condition, où leur caractere & jusqu'aux moindres événements fussent fidélement dépeints; nous y verrions avec admiration la Providence agissant seule, tandis que l'homme ne faisoit rien de son côté, ou le dirigeant en secret, lorsqu'il pensoit tout faire, & le rendant heureux dans le temps, où ses ennemis souhaitoient & projetoient sa perte.

En apprenant ainsi à découvrir & à respecter les traces de la Providence dans les revers & dans les circonstances favorables, (ce que nous pouvons observer chaque jour dans les événements de notre vie) nous y trouverons toujours de quoi entretenir notre confiance en Dieu. Plus nous aurons lieu de nous convaincre, par rapport à notre sort, de l'insuffisance ou de l'inutilité de ce que nous pouvons y contribuer; plus aussi devons-nous être humbles. Et ce n'est pas notre humilité seule, mais aussi notre résignation aux

dé-

décrets du Tout-Puissant, notre acquiescement sans bornes, qui doivent s'accroître par cette considération de la sagesse & de la bonté divine. La fidelle observation de tous nos devoirs en doit être inséparable; puisque nous trouverons toujours, que ce que Dieu pense en faveur des hommes leur est toujours plus favorable, que ce qu'ils peuvent desirer.

On ne voit pas, que cette vertu, non plus que l'humilité & la bienveillance universelle, fasse partie de la Morale des anciens Philosophes; ce qu'ils lui ont substitué étoit plutôt un orgueil du coeur, & une bravade philosophique, qu'une confiance sage & bien fondée. On ne la trouve nulle part telle que la Religion Rélévée nous la fait voir, dans toute sa fermeté inébranlable. Oui, au milieu des plus grandes souffrances & afflictions de la vie, pouvoir dire avec une vive & solide conviction: *Quel autre ai-je au Ciel? En quoi prendrois-je plaisir sur la Terre qu'en toi seul? Ma chair & mon coeur étoient défaillis, mais Dieu est le rocher de mon coeur & mon partage pour toujours;* (*) au milieu de tous les dangers de la vie, pouvoir penser & dire avec une vive & ferme confiance: *Il en tombera mille à ton côté, & dix mille à ta droite, sans que le mal t'atteigne, car l'Eternel est ta retraite;* (†) —— environné de tout ce qu'il y a de plus effrayant pour l'homme, pouvoir penser & s'écrier sans effroi: *Quand la terre seroit ébranlée, & que les montagnes se renverseroient dans la mer, je ne craindrois rien:*

(*) Ps. LXXIII, vs. 25, 26. (†) Ps. XCI, 7, 9.

rien : (*) —— *Quand Dieu me tueroit je ne cesserois d'espérer en lui :* (†) se peut-il une plus grande élévation d'ame ! Et le Sage, qui ne l'est que par le secours de la Raison, enseigna-t-il jamais une confiance semblable ; en montra-t-il jamais la réalité par son exemple ? Quand l'entendit-on, en perdant toute sa fortune, dire avec cette grandeur de courage : *Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté, le nom du Seigneur soit béni ?* (§) Quand est-ce que, malgré tous les obstacles, que peut rencontrer la vertu, malgré tout le pouvoir, qu'ont sur notre coeur la prospérité & l'adversité, l'élévation & l'abaissement, qui le font si aisément chanceler dans la pratique de ses devoirs ; quand est-ce que ce Philosophe a pensé & dit avec cet héroïsme divin : *Je suis assuré, que ni mort, ni vie, ni Anges, ni principautés, ni puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra jamais me séparer de l'amour de Dieu* (**), & par conséquent me faire perdre la confiance en son secours ? Non, la Philosophie ne nous éleve point à cette grandeur d'ame ; la Religion seule en est capable. Et nous ne l'aimerions pas ? Nous ne la ferions pas servir à ranimer chaque jour notre confiance en Dieu ; cette confiance, qui seule peut, dans la bonne & dans la mauvaise fortune, tranquilliser véritablement notre coeur, & le remplir de consolation ?

(*) Ps. XLVI, 3. (†) Job. XIII, 15.
(§) Job I, 21. (**) Rom. VIII, 38, 39.

VINGT

VINGT ET DEUXIEME LEÇON.

De l'éducation, qu'on doit donner aux enfants; & d'abord de celle, qui convient aux premieres années.

JE passe maintenant à quelques devoirs de la vie domestique & sociale, tels que ceux de *l'éducation*, de *l'amour conjugal*, des *affections du sang*, & de *l'amitié*. Après les avoir exposés, je terminerai mes Leçons de morale, par une esquisse de la *Religion Naturelle*.

A considérer les devoirs de *l'éducation* dans toute leur étendue, par rapport à tous les soins & les travaux, qu'ils exigent de la part des Peres & des Meres, relativement à tous les obstacles & à toutes les difficultés, qui s'y rencontrent, eu égard à la prudence & aux lumieres requises, à la longueur du temps, pendant lequel ils doivent être continués, & aux dépenses, qu'ils occasionnent; il semble, que l'homme n'ait point de plus difficiles devoirs à remplir. Cependant cet amour, qui unit un Pere & une Mere, leur adoucit ces devoirs, en les leur faisant partager; ils y sont portés par un si doux penchant, & par cet état de foiblesse de leurs enfants, qui sont une si chere partie d'eux-mêmes, & qu'ils ne peuvent laisser sans secours. Souvent la reconnoissance de ceux-ci, & la joie de les voir approcher peu à peu du but, auquel ils veulent les conduire, leur est une si précieuse récompense; ils voient tant de suites fâcheuses de la négligence des Peres & Meres à travailler au bonheur de

leurs enfants, & de si grands avantages pour l'Etat & la societé dans l'accomplissement de leurs devoirs par rapport à l'éducation; qu'on peut nommer ces devoirs les plus naturels & les plus sacrés, les plus pénibles & en même-temps les plus doux. Ce qu'on en peut dire de plus fâcheux, c'est qu'on les remplit souvent sans succès, & qu'on a la douleur de ne pas toujours pouvoir prévenir la perte, le malheur des enfants. Quelqu'effrayante que soit cette triste réussite, il est néanmoins bien consolant de s'être fidélement acquitté de son devoir: & c'est au contraire un redoublement d'affliction, d'avoir à se reprocher de ne s'être pas prévalu de tous les moyens, qui pouvoient prévenir ce malheur, ou de ne les avoir employés qu'avec négligence.

A votre âge, Messieurs, on paroît encore dispensé pour long-temps du devoir de travailler à l'éducation des enfants: cependant, vu son importance, il convient de s'y préparer de bonne heure. Entre la jeunesse & l'âge d'homme fait, l'espace est bien court; & malheur à celui, qui attend qu'il soit Pere, pour se former à la science de l'éducation. Je connois plusieurs jeunes-gens, qui assistoient, il y a dix ans & moins encore, à mes Leçons, & qui sont déja Peres de famille. Ce titre respectable, & le devoir important, qui y est attaché, ne vous concerneroient-ils pas pour la plupart? Et de qui attend-on le plus de capacité pour en élever d'autres, que de ceux, qui se sont consacrés à l'étude des sciences & à celle des moeurs, qui doit être leur objet particulier? Un homme de lettres, qui écrit plus mal, qu'un homme sans études, un Pere sa-

vant,

vant, qui éleve moins biens sa famille, qu'un simple Artisan: quel déshonneur ne font-ils pas à la doctrine, qui s'enseigne dans les Colleges & les Académies! Et quand ce ne seroit pas en qualité de Peres, ne pouvons-nous pas être employés & destinés à diriger & à soigner l'éducation d'autres enfants, que les nôtres? Oui, Jeunes-Gens, qui vous consacrez aux études, l'Etat requiert en vous des hommes, qui contribuent de leur part à former à la sagesse & à la vertu le coeur de la jeunesse, par des instructions publiques ou particulieres, soit dans les familles ou dans les Auditoires, dans votre cabinet ou dans les palais des Grands & des Princes. Les parents, les amis de ces jeunes-gens, à l'éducation desquels vous pourrez concourir, attendent de vous des lumieres & des directions; & celui, de qui vous tenez les talents de l'esprit, Dieu, qui vous fournit les occasions de les cultiver, ne vous les a pas confiés pour un moindre but, que de contribuer au bonheur de ceux, que vous serez en état de former à la sagesse. Vous serez appellés à remplir tous les devoirs de l'éducation à l'égard de ceux, qui vous devront la naissance; ou bien ce sera un Pere mourant, ou quelqu'autre, qui vous chargera de le remplacer en qualité de Précepteur de ses enfants.

Elever des Enfants, c'est cultiver leur esprit, leur coeur, leurs dispositions naturelles tant du corps que de l'ame, de maniere qu'ils puissent être heureux, en travaillant au bonheur des autres, & se rendre capables de remplir les grandes vues de leur destination. C'est leur apprendre de bonne heure à connoître Dieu & eux-mêmes, le monde, les hommes & la Religion,

en sorte qu'ils reglent leur conduite d'après cette connoissance: c'est les former à l'intelligence, à l'amour & à la pratique du devoir & de la vertu, dès leurs premieres années. Nous faisons passer, pour ainsi dire, au moyen de l'éducation, les lumieres de notre esprit, celle de la Religion, les leçons de l'expérience, & les bonnes dispositions de notre coeur, dans l'ame des jeunes-gens. La maniere, dont nous nous y prenons, fait sans doute beaucoup; mais c'est le caractere de chaque enfant, qui détermine quelle est dans les cas particuliers la meilleure maniere, dont nous devons y procéder.

Nos enfants sont partie de nous-mêmes: & comme nous leur donnons la vie; nous leur communiquons aussi avec elle une constitution foible ou vigoureuse, & souvent les inclinations, qui ont leur source dans le tempérament. Qui pourroit douter, qu'il n'en résulte un devoir envers ceux, qui naîtront un jour de nous, avant qu'ils aient reçu la naissance? Des Peres & Meres déréglés, mal-sains, méchants, ou imbécilles, ont peu sujet d'espérer une postérité, aussi saine d'esprit que de corps, & douée de bons sentiments. Combien essentiel n'est donc pas, dans le célibat ou dans l'état du mariage, le devoir de se préserver de tous les maux, qui pourroient se transmettre aux enfants, & affecter leur ame ou leur corps? Une jeunesse, passée dans l'innocence, une santé sagement ménagée, une chaste union entre des personnes, qui s'aiment, un esprit cultivé, & nourri de bons principes, un coeur, libre de passions violentes, sont chez les Peres & Meres des qualités, sur lesquelles leurs enfants encore à

naî-

maître ont un droit; & le soin d'acquérir toutes ces qualités est une obligation pour les Parents. Leurs devoirs, en un mot, présuppofent ceux de l'homme, de l'époux raisonnable & vertueux; & ils ne sont que plus particulièrement déterminés par la naissance des enfants. Un Pere vertueux, je l'avoue, peut, faute de lumieres, ne pas donner à sa famille l'éducation la plus avantageuse: mais le Pere, qui a le plus d'esprit sans vertu, la lui donnera encore moins bonne; & tout ses soins ne feront peut-être de ses enfants que des automates, artistement mis en jeu par les ressorts de la vaine gloire & de l'intérêt. Il se peut sans doute, que des Peres & Meres, doués de Raison & de piété, se laissent entraîner, sans le savoir, par un excès d'affection, à gâter leurs enfants: mais heureusement ils ne se trouvent pas toujours seuls chargés de leur éducation. Des amis, des parents, des maîtres, en partagent souvent avec eux le soin, ou les remplacent de bonne heure; & ils n'est pas rare, que le fils d'un Pere vicieux, & la fille d'une femme mondaine & sans jugement, soient confiés à un Précepteur intelligent & vertueux, à une sage Gouvernante. Les deux Epoux ont rarement le caractere mauvais. L'un aura les talents de l'esprit, & l'autre la vertu en partage; la tendresse excessive de la Mere sera souvent contrebalancée par la sévérité du Pere. S'il en est beaucoup, qui avec de bonnes intentions manquent de capacité, ou soient empêchés par leur état & les occupations de leur emploi de se consacrer à l'éducation de leurs enfants; ils peuvent s'en décharger en partie sur d'autres. Et quiconque a un véritable at-

tachement pour sa famille, n'épargnera ni soins, ni dépense, ni égard, pour trouver & se procurer des personnes, sur lesquelles il puisse se reposer de l'heureux succès de leurs instructions & de leur vigilance. C'est une folie à des Parents de croire donner à leurs enfants une bonne éducation, lorsqu'ils se contentent de les mettre entre les mains d'un Précepteur, qu'ils regardent comme le premier domestique de leur maison; lorsqu'ils pensent le récompenser richement de ses soins & de sa patience par un modique salaire; & qu'en ne lui témoignant pas assez d'égards, ils le rendent peu recommandable aux yeux de ses éleves. Des Peres & Meres, qui ne s'informent que de la capacité de la personne, à qui ils confient leurs enfants, sans se mettre en peine de sa conduite, & des bonnes qualités de son coeur, ne connoissent bien, ni en quoi consiste l'éducation, ni quelle est la nature de l'homme. Quant à ceux, qui recommandent à la légere des personnes de cet ordre pour l'emploi de Gouverneur, ils se rendent non-seulement coupables envers certaines familles, mais même envers le public (*).

Nous

(*) Un bon Gouverneur, un homme de savoir & d'un caractere estimable, dont on prétend, qu'il consacre ses plus belles années à poser les fondements de la félicité d'un enfant de famille, devroit être nécessairement mis hors de toute inquiétude par rapport à son sort, en sorte qu'il pût se consacrer tout entier à l'éducation de celui, qu'on lui confie, avec l'assurance, qu'il sera pourvu à son entretien, sa vie durant, par une honnête pension, telle que la reçoit un Officier, qui a bien servi, & qui a plus vécu en vue de

pro-

Nous supposons comme un préalable de la bonne éducation certaines circonstances domestiques favorables, & la capacité des personnes, qu'on y emploie; puisque toutes les directions à ce sujet ne sont que des plans en pure perte, lorsque les Parents & les Maîtres n'ont pas les qualités requises. Que vous sert en effet le meilleur plan d'Architecture, si, pour l'executer, vous manquez d'un habile Architecte? Tout cela dont supposé, il n'est pas difficile de déterminer, quels sont les moyens & la méthode nécessaires pour une bonne éducation. Nous indiquerons maintenant ce qu'il y a de plus *essentiel*, eu égard aux premieres instructions, qu'on doit donner aux enfants en bas âge, & au soin, qu'on doit prendre, de former leur caractere.

re.

procurer l'avantage de sa patrie, que le sien propre. Peut-être qu'alors tel homme d'un grand mérite, qui y répugne sur le pied, où sont les choses, se résoudroit à se charger d'un emploi, pour lequel il faut des talents particuliers, une droiture, une circonspection, une vigilance, & une patience peu communes. Il seroit peut-être aussi d'un grand avantage pour l'éducation des jeunes-gens de condition, que des hommes, qui, jusqu'à l'âge de cinquante ou soixante ans, auroient occupé avec distinction le poste de Précepteur ou de Gouverneur, fussent pensionnés par les Académies, pour instruire & guider les Etudiants, qui se destinent au même genre de vie; & faire servir leur expérience à leur donner toutes les lumieres, dont ils ont besoin. On formeroit ainsi comme autant de pepinieres de Gouverneurs, où l'on pourroit se promettre d'en trouver de bons.

re. Quiconque réfléchit sur le but de l'éducation, sur le naturel des enfants, & qui consulte l'expérience, qu'en ont acquise les personnes intelligentes, ne peut guere être en suspens sur le choix des meilleures regles, qu'on doit suivre. Leur application particuliere ne peut s'apprendre que par la connoissance du caractere de l'enfant, & des circonstances de la famille.

Le *premier devoir*, que la naissance d'un enfant impose à ceux, de qui il tient le jour, est le soin, qu'ils doivent prendre *de sa nourriture & de sa santé*. C'est à quoi on paroît donner le plus d'attention, quoique peut-être on s'en acquitte mal, à bien des égards.

Les Parents doivent veiller sans relâche à tout ce qui peut procurer à leurs enfants en bas âge *une constitution saine & vigoureuse*. Notre caractere dépend beaucoup de notre tempérament, & se forme avec lui dès l'enfance. Un sang corrompu, une circulation difficile ou irréguliere des fluides & des esprits vitaux, une trop grande sensibilité ou irritabilité des organes des sens, doivent avoir une influence actuelle & subséquente sur notre ame, & en déterminer la maniere de penser & de desirer. Ce qui rend notre corps engourdi, ou trop sensible, est un obstacle à l'empire de l'ame, & à l'assujettissement des desirs. Dans un corps débile l'ame fait ses opérations avec plus de difficulté, & dans un corps infirme elle est arrêtée dans l'exécution de ses vues. Un tempérament affoibli par le trop de délicatesse, & que l'habitude des sensations agréables rend incapable de supporter les moindres incommodités, modifie impercep-

ti-

tiblement l'ame dans les différents jugements, qu'elle portera à faux de la valeur ou de la nonvaleur des choses, & par rapport à la vivacité de ses desirs ou de ses aversions.

Il est incontestable, que dans tous les cas, où la maladie & des circonstances particulieres ne s'y opposent pas invinciblement, le plus sacré devoir d'une Mere, est de nourrir elle-même & d'allaiter son enfant. Au moins, à considérer combien la Nature a ménagé de sensation de plaisir pour les Meres, qui s'acquittent de ce devoir, & combien de douleurs & de maladies résultent souvent pour celles, qui le négligent, on ne peut douter de la certitude de l'obligation. (*) En y satisfaisant, la Mere semble non-seulement gagner l'amour de son enfant, mais encore fortifier sa tendresse pour lui. Elle n'en aura que plus d'attention à sa santé; &, en l'ayant plus souvent sous ses yeux, elle s'opposera d'autant

(*) Aulugelle raconte dans son XII*e*. livre un trait remarquable du Philosophe Favorin. Il s'étoit rendu en hâte chez un de ses disciples, pour le féliciter de ce que sa femme venoit d'accoucher d'un fils. La Mere de l'accouchée prétendoit, que sa fille n'étoit pas en état, après ce qu'elle avoit souffert, de donner le sein à son enfant. *Je vous prie*, lui dit Favorin, *laissez-la être tout-à fait Mere de son fils. Combien n'est pas contraire à la Nature & imparfaite cette espece de demi-mere, qui éloigne aussi-tôt de soi l'enfant, qu'elle vient de mettre au monde!* Oro te, mulier, sine eam totam ac integram esse matrem filii sui. Quod est enim hoc contra naturam imperfectum ac dimidiatum matris genus, peperisse ac statim a se abjecisse!

tant mieux aux fautes, que commettent les gardes d'enfant, à qui il eſt aſſez ordinaire de rendre plus foibles ceux, qu'elles ſont chargées de ſoigner, à force de les délicater. Elle transmettra en quelque ſorte avec le meilleur lait, dont elle nourrit ſon enfant, les vertueuſes diſpoſitions de ſon coeur. Et n'eſt-ce pas une choſe, que l'expérience ne prouve que trop, que les nourrices communiquent à leurs nourriçons leurs maladies de l'ame, auſſi-bien que celles du corps; que tantôt elles ſont pour eux ſans affection, & tantôt en ont une puérile & aveugle; qu'elle cherchent à les appaiſer & à ſe les attacher en mille manieres, qui ſervent de premier fondement au mauvais caractere de l'enfant, qui en contractera des diſpoſitions à l'entêtement, à la ſenſualité, à l'avidité, à la violence, & peut-être trop ſouvent à la luxure.

C'eſt une choſe admirable, comment des enfants ſains & robuſtes ſe forment par les ſoins d'une ſimple payſanne. Quelle en peut être la raiſon? Sans doute la bonne conſtitution du Pere & de la Mere; & enſuite la nourriture ſimple & ſans grand apprêt; le lait ſi ſain aux enfants, & à quoi on les accoutume; l'eau fraîche, qu'on leur fait boire; l'air pur, auquel on les expoſe de bonne heure, pour les refraîchir; le ſoleil, aux bénignes influences duquel on leur fait prendre de la vigueur: tandis que les enfants dans les grandes villes dépériſſent de chaleur dans leur chambres trop renfermées. Voyez ce petit payſan s'échapper des mains de ſa Mere, marcher bientôt d'un pas aſſuré, & manger un morceau de pain noir, qu'il digere facilement, ſans le ſecours de la Faculté. De là bonne

bier-

bierre lui tient lieu du meilleur vin, ou du ſimple petit lait lui vaut mieux, que le lait d'amande. Lorsqu'il étoit encore moins formé, on n'a pas captivé ſes membres délicats, & empêché la libre circulation du ſang, par de tyranniques corps de baleine; cependant ſes membres n'en ſont pas moins bien configurés, & moins robuſtes. Tantôt ſur l'herbe molle, tantôt ſur un dur plancher, on l'a laiſſé s'ébattre tout à ſon aiſe; & quoique peu ou mal vétu, loin d'en avoir été eſtropié, il en eſt devenu plus robuſte. Une Mere ſoigneuſe, & d'un certain rang, devroit, par rapport à la premiere éducation d'un enfant, & autant que le permet la foibleſſe de conſtitution, avec la quelle il eſt né, adopter, pour le rendre plus fort & vigoureux, les louables pratiques des gens de la campagne; comme le Pere de ſon côté doit ſe faire un devoir d'encourager ſon Epouſe à s'acquitter de ces ſortes de ſoins, à les lui adoucir par des témoignages de ſa tendreſſe, & à les lui rendre plus faciles par un concours raiſonnable. Plutarque raconte de *Caton* le Cenſeur, que, lorsqu'il eut un fils, il n'avoit rien de ſi preſſé, après les affaires de la République, que d'aller trouver ſa femme, lorsqu'elle remuoit ſon enfant. Combien de Peres, qui de nos jours auroient honte de ſuivre ſon exemple!

Le *ſecond* & non moins important *devoir* de l'éducation, qu'on doit à ſes enfants, c'eſt le ſoin de *former leur Raiſon, même dès leur plus tendres années.* L'enfant ſort bientôt de cette eſpece d'engourdiſſement, où ſe trouve ſon ame les premiers jours de ſa naiſſance. Il commence à vivre par ſes penchants de meilleure

heure, que par ſon entendement: il a des ſenſations, avant d'avoir des penſées. Ses deſirs s'expliquent par des geſtes & des tons, plutôt que par des paroles. L'impreſſion, que font ſur lui les objets des ſens, eſt, dans ſes premieres années, toute ſa Raiſon. Si donc on veut donner, pour ainſi dire, *la forme à cette faculté de ſentir, & aux deſirs naturels des enfants*, en attendant que la Raiſon proprement dite ſe développe; on doit éloigner d'eux avec beaucoup d'attention, autant que cela eſt pratiquable, & que le trop de ſoin à cet égard ne ſeroit pas d'une dangereuſe conſéquence, tous les objets, qui peuvent faire une impreſſion fâcheuſe ou trop violente ſur leur coeur, & rapprocher au contraire tous ceux, qui peuvent faire naître en eux des penchants agréables & innocents. Comme d'ailleurs toutes les inclinations dépravées d'un enfant ne lui viennent pas par les organes des ſens, mais qu'une expérience conſtatée nous montre, qu'il en porte le germe dans ſon coeur, lorsqu'il vient au monde; on doit être attentif à réprimer de bonne heure ces inclinations par une ſage réſiſtance, par un ſentiment de douleur, prudemment cauſé a ſon corps, & enſuite excité dans ſon ame, lorsqu'elle en ſera ſusceptible. Ces ſortes d'inclinations dereglées, qui ſe manifeſtent déja dans les enfants en bas âge, & qui voudroient prendre le deſſus, ſont ſur-tout l'entêtement, la colere, l'avidité, & l'eſprit de vengeance.

On crée trop tôt pour les enfants un monde à leur uſage, *un monde* de bagatelles & *de jouets*. On n'eſt pas blâmable au fonds, mais peut-être ſouvent trop

peu

peu circonſpect, en ce que, pour amuſer l'enfant, l'appaiſer, & ſe divertir ſoi-même à l'entendre exprimer ſes affections puériles par des images ſenſibles, on excite ſouvent dans ſon cœur des mouvements irréguliers. On lui donne un jouet, qu'on fait enſuite ſemblant de lui ôter, par où on lui apprend à ſe défendre de nous le céder, à le cacher, & à feindre de ne plus l'avoir. On lui apprend à nous extorquer quelque choſe, qui lui fait plaiſir. Mais n'eſt-ce pas nourrir ſes fantaiſies & ſon avidité? Comme vous refuſez de lui mettre en main un couteau affilé, quelque hauts cris qu'il jette, pour l'avoir; vous devriez auſſi peu lui accorder un jouet, qu'il prétend obtenir à force de crier. Vous tâchez de l'appaiſer, lorsqu'il s'eſt heurté, lorsqu'il a fait une chûte, ou qu'on lui a pris quelque choſe, en battant & en menaçant la perſonne, qui la lui a enlevée, ou le jouet, la table, la terre, à quoi il s'eſt heurté. Mais ne l'excitez-vous pas par là à être vindicatif, & à punir tout ce qui lui paroît l'offenſer? Vous le parez, vous l'ajuſtez, vous le préſentez au miroir en l'admirant, & en lui témoignant du plaiſir, lorsqu'il s'admire lui-même, & qu'il témoigne ſa joie par ſes regards ou par ſes geſtes. Cette innocente joie, ſelon vous, pour l'enfant, qu'eſt-elle au fonds qu'un encouragement à la vanité, & à l'amour propre? Une attention d'ailleurs peu commune, mais qui doit faire partie d'une bonne éducation, c'eſt de ne pas gâter le goût des enfants par des jouets informes, des ajuſtements trop bariolés, & de miſérables airs, chantés pitoyablement.

Entre les défauts les plus communs dans l'éducation ordi-

ordinaire, & que des Parents attentifs doivent éviter, je compte fur-tout ceux-ci. On laiffe les enfants trop long-temps entre les mains de nourrices ou de gouvernantes, qui n'ont ni capacité ni moeurs. On croit, que les deux ou trois premieres années ne font d'aucune importance, & on s'imagine, qu'ils n'ont pas befoin alors, qu'on regle leurs penchants; vû qu'ils ne comprennent pas la leçon ou l'exhortation, qu'on pourroit leur adreffer. Mais ils comprennent le ton de la voix, l'air du vifage, les menaces ou les corrections, qu'on leur fait; & ce font autant de moyens de les plier à ce qu'on en exige. Une Mere, une Parente, une Gouvernante raifonnable, qui fe chargent de cette premiere éducation, ont des talents naturels, une capacité particuliere, qui les rend ingénieufes à imaginer ce qui convient le mieux à l'enfant. L'attachement, qu'elles ont pour lui, & l'idée de leur devoir, leur fait auffi apporter plus de vigilance, de bonne humeur, d'affabilité & de patience à fon éducation. Il convient donc, qu'il foit entre leurs mains dès fa plus tendre enfance. —— On n'imagine pas, avec quelle pénétration les enfants remarquent, fi jeunes qu'ils foient, les défauts des hommes; combien l'impreffion, qui leur en refte, eft profonde, & les porte à l'imitation. —— On ne fuit que trop communément le plan d'éducation, felon lequel on a été élevé foi-même; on perd de vue le caractere de l'enfant, & les circonftances particulieres, où fe trouve fa famille; on en croit trop fes propres lumieres; on confulte trop peu les gens expérimentés, comme fi c'étoit une honte pour des Parents ou des Gouverneurs de prendre confeil dans l'af-

fai-

faire la plus importante. — On distingue trop peu les fautes, qui sont sans conséquence, de celles, qui, si on n'emploie quelque correctif, peuvent devenir des habitudes dominantes. Tantôt on veut à toute force extirper les défauts de l'ame tout-à-la-fois; tantôt on attend, pour s'opposer aux vices, qu'ils se soient enracinés. — Au lieu de chercher par d'innocents moyens à se concilier l'affection des enfants & à l'augmenter, on se propose plus de se les assujettir par la crainte & les punitions; & on ne fait par là que leur inspirer de l'éloignement pour ceux, qui les traitent de cette maniere, & pour les ordres, qui leur sont prescrits. — On reprend, on menace, on châtie brusquement, & dans un premier transport. — On ne s'occupe pas assez à découvrir la capacité & les inclinations des enfants, & on ne les accoutume pas assez tôt à réfléchir sur leurs petites occupations, comme s'ils n'en avoient pas la faculté. Enfin, on se gouverne avec eux de maniere à faire juger, qu'on regarde l'étude des sciences, la bonne grace du corps, & les manieres, comme ce qu'il y a de plus essentiel dans l'éducation. (*)

La meilleure regle à suivre dans les *premieres instructions*, qu'on donne aux enfants, est sans contredit, de leur en faire plus un plaisir, qu'une tâche; un jeu, plus qu'une seche leçon; un entretien, selon que l'occasion s'en présente, plutôt qu'un long endoctrinement en forme: il faut, que ce soit, en un mot, quel-

que

(*) Voyez la Philosophie Pratique (Practische Philosophie) de Mr. Basedow. Tom. I, p. 554.

que chose d'approprié à leur conception, & qui serve d'aliment continuel à leur curiosité. Nommez souvent & distinctement les objets sensibles, qui frappent la vue ou l'ouie des enfants; ne leur en parlez & ne leur en faites une courte description qu'en termes, qui leur soient déja connus: ils comprendront bientôt en partie la langue; &, par un effet de leur penchant naturel à l'imitation, ils seront bientôt en état de la parler. On peut commencer de bonne heure à les instruire par des entretiens, tels que la circonstance en fournit le sujet: mais pour des leçons en forme, où l'enfant doit être assis, avoir les yeux fixés sur un livre, & s'occuper de la même chose, non quelques minutes, mais des heures entieres, elles répugnent à la capacité & vivacité naturelle de l'enfant, & ne peuvent que lui donner du dégout pour l'instruction. On doit leur apprendre à connoître les lettres sans le secours d'un Alphabet, mais en les leur faisant voir collées ou tracées sur des jouets, des cartes, des images, sur la muraille, ou sur un arbre. Les connoissent-ils une fois; on peut essayer de les leur montrer dans un livre, en ne les y occupant que quelques minutes. Ce livre à leur usage doit leur présenter d'abord des noms de choses agréables, qui n'aient qu'une, deux, ou trois syllabes: ensuite de petites sententences amusantes par demandes & réponses, dont chaque syllabe soit espacée: après quoi viendront des récits intéressants, de petites histoires, des fables, des lettres, des préceptes moraux, & enfin les vérités fondamentales de la Religion, qui peuvent être à la portée des enfants. Afin que cette instruction soit

pour

pour eux un amusement, il faut, pendant les cinq ou six premieres années, la borner à quelques minutes, dans l'espace de deux ou trois heures; & la leur faciliter encore par quelque petite invention récréative. (*)

Le grand livre *de la Nature*, qui nous présente tous les êtres, tant animés qu'inanimés, qu'elle comprend, est celui, qu'il conviendra toujours le mieux d'offrir à la curiosité de l'enfant, pour le familiariser avec un monde, où tous les objets sont nouveaux pour lui, & enrichir son esprit d'images justes & précises. Et combien riche est la Nature en sujets, qui offrent à l'enfant un spectacle agréable, & qu'il peut apprendre avec plaisir à nommer, & imprimer dans son esprit! Pourquoi suit-on si peu avec lui cette route, qu'il semble nous indiquer par son desir curieux? La terre & le ciel, nos jardins, nos campagnes, n'offrent-ils pas à l'oeil le tableau original de toutes nos connoissances, par-tout instructif, & toujours amusant? Le jeune éleve, qu'un guide intelligent conduit gaiement, comme par la main, d'un objet à l'autre, peut en saisir un grand nombre, & en faire son profit. Il récrée ses yeux, enrichit sa mémoire, & exerce son imagination. Curieux de connoître tout ce qui l'environne; tout ce dont il s'instruit si volontiers, peut au moyen de questions, faites à propos, être employé à former sa Raison.

Les ouvrages de l'Art suppléent à ce que l'enfant ne

(*) Voyez la Philosophie Pratique de Basedow. Tom. I, p. 555, & suiv.

ne peut pas toujours obſerver des oeuvres de la Nature, & doivent faire le ſecond objet d'inſtruction. Avec quel plaiſir ne s'occupe-t-il pas de tableaux, d'eſtampes, de médailles? Il ſe réjouit d'y voir des animaux, des oiſeaux, des poiſſons, des fleurs, des arbres, des maiſons, des hommes, qu'il a déja obſervés en nature, ou dont il a vu quelque choſe d'approchant. On a ſoin de l'accoutumer à faire de temps en temps le récit de ce qu'il a vu & compris, & on l'aide à s'énoncer d'une maniere intelligible. Dès ſa cinquieme ou ſixieme année, on exerce ſon attention & ſa réflexion, pour l'accoutumer à ſe former de juſtes idées, & à juger ſainement des choſes, ſoit à l'occaſion des uſtenſiles d'une maiſon, ſoit par les plus ſimples figures de Géometrie; & l'on tâche, par des queſtions à ſa portée, & par la comparaiſon des figures entr'elles, de lui en faire concevoir la reſſemblance ou la différence, & de l'exprimer en paroles. On l'exerce à tracer, quoique groſſiérement, ces figures géometriques, pour lui apprendre à les mieux connoître; on les lui taille en carton, où bien on les fait exécuter par quelque ouvrier. De petites pieces de bois, façonnées de maniere à former un bâtiment régulier, & qu'il pourra ajuſter ou décompoſer à ſa fantaiſie, lui donneront en jouant l'idée & la dénomination des différentes parties de l'Architecture. De-même, des cartes géographiques feront pour lui une agréable & ingénieuſe occupation. En connoit-il une ſelon la diviſion des différentes provinces; on peut, après l'avoir collée ſur du carton, la lui découper proprement, afin qu'il s'amuſe à ranger ſelon l'ordre cha-

chacune des provinces, qu'on aura mêlées l'une avec l'autre, & qu'il s'imprime d'autant mieux leur situation respective. Les premieres fois on l'aide dans cette opération, ou bien on lui donne une carte entiere pour modele. Avec le secours de quelque Maître, ce jeu peut également l'exercer à réfléchir, sans le fatiguer. Une casse d'imprimerie, d'où on lui fera tirer les caracteres, pour former des syllabes, des mots & de courtes sentences, est encore un bon exercice, pour exciter son attention, & fortifier sa mémoire. Aussi-tôt qu'il est en état d'écrire, on exige de lui, qu'il tienne jour par jour, & d'une semaine à l'autre, un journal, où toute sa petite science se trouve inscrite. —— Est-il question de lui faire apprendre une langue ancienne, à l'aide d'un bon Maître; il n'est point de meilleure méthode, que de la lui enseigner comme sa langue maternelle, sans aucune regle de Grammaire dans le commencement, excepté ce qu'il y a de plus essentiel à savoir des déclinaisons & conjugaisons. Sa mémoire une fois fournie de mots, de phrases & de passages choisis, il faut l'appliquer à lire souvent, & à traduire; & après quelques années d'exercice, on recourra à une Grammaire abrégée, dont on fera faire l'application des regles à ce que l'enfant lira ou composera (*).

Toute *instruction mise en exemples & en actions* est ingénieuse, & par conséquent convenable aux enfants. Par

(*) On peut consulter sur le détail de cette méthode un recueil de petites pieces allemandes de M. Gesner. (Kleine Deutschen Schriften).

Par ce moyen un Maître peut commencer de bonne heure à leur inculquer des principes de Philosophie Morale; il leur en présente les maximes les plus compréhensibles, tantôt dans des avantures ingénieusement imaginées, comme l'a fait Madame le Prince de Beaumont, tantôt dans des fables & de petits contes. L'enfant lit avec plaisir ces sortes de livres; & le Précepteur doit avoir l'art de le faire s'expliquer sur les idées & les sentiments, qui s'excitent en lui, afin de les rectifier, s'il en est besoin.

Pour former de bonne heure *le coeur de l'enfant* aux vertueux sentiments de l'humanité, de la compassion, de la bienfaisance, de la reconnoissance, de l'amitié, de l'humilité, de la confiance en la Providence, le Maître a soin de recueillir de *l'Histoire*, & sur-tout de celle *de la Bible*, des *exemples de ces vertus*, & des vices opposés; il en fait le récit, en s'énoncant d'une maniere intelligible & agréable à l'enfant; il lui en fait faire la lecture, porter son jugement, & essayer de petites applications, par où il l'amene à approuver & admirer ce qu'il y a d'excellent dans ces vertus, & à concevoir de l'éloignement & de l'horreur pour ce que le vice a de hideux. Veut-il, par exemple, lui rendre sensible *l'humilité* d'un *S. Paul*; il lui fera d'abord faire attention à la supériorité distinguée de cet Apôtre, à la grande connoissance, qu'il avoit de Dieu, au pouvoir surnaturel, par lequel il commandoit à la Nature, guérissoit les malades d'un seul mot, rendoit la vue aux aveugles, & même ressuscitoit les morts, Il lui parlera de son zele pour la gloire de Dieu, de sa charité envers tous les hom-

hommes, qui s'eſt manifeſtée dans ſa conduite & dans ſes travaux, de ſa grandeur d'ame, de ſa patience dans les périls, les perſécutions, les inſultes, les ſouffrances. Il lui fera voir, combien il eſt déſintéreſſé & magnanime, en ce qu'il travaille de ſes mains, pour fournir à ſa ſubſiſtance & à celle de ſes Collegues, plutôt que d'être a charge aux Egliſes, qu'il avoit fondées, & que par ſes inſtructions il affermiſſoit de plus en plus en la foi. Avec quelle grandeur d'ame n'endure-t-il pas toutes les incommodités & les perſécutions, en vue de faire la volonté de Dieu? Il s'éleve au deſſus de la diſette & de l'abondance, de l'opprobre & de la gloire, des priſons & des liens, de la vie & de la mort, & de toutes les puiſſances ennemies, par le mépris, qu'il en fait en Héros Chrétien. Et cet homme extraordinaire, cet Envoyé de Dieu, revêtu du pouvoir de faire des miracles, ce Docteur zélé & éloquent, ce Fondateur de tant d'Egliſes, ce Bienfaicteur de peuples entiers, a de lui-même une idée modeſte, il ſe rabaiſſe au deſſous des autres, & enviſage tous les hommes comme ſes freres! Vous le voyez dans toutes ſes entrepriſes, où il fait éclater un zele ſi ardent, une ſi grande prudence, une application ſi ſoûtenue pendant toute ſa vie; vous le voyez donner toute la gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout bien, de qui lui vient la volonté & l'exécution. Quelle impreſſion ne doit pas faire ſur le coeur un ſi grand exemple d'humilité, lorsqu'on le préſente aux jeunes-gens dans toute ſon étendue & ſa force, d'une maniere, qui ſoit à leur portée? Le coeur de l'enfant n'eſt-il pas ſenſible à ce que le ca-

ractere d'un homme si modeste & si humble a de respectable en soi, de propre à captiver l'affection des autres, & à lui concilier une estime & une confiance universelle? Ne peut-il pas voir la preuve sensible de cette vérité dans une circonstance de la vie de cet Apôtre, qu'il ne pourra lire sans en être ému: *Ils conduisirent Paul tous ensemble avec leurs femmes & leurs enfants jusqu'au vaisseau; & tout en larmes se jettant à son cou, ils le baiserent?* (*)

De-même que tous les Saints, que l'Ecriture nous propose en exemple, se sont distingués par leur humilité; ils ont aussi fait paroître un amour pour Dieu, une charité envers les hommes, bien dignes de notre imitation. C'est ce qu'il faut mettre sous les yeux du jeune éleve, qu'on veut former à la vertu, & en faire passer le sentiment dans son coeur.

Il faut, qu'il commence à éprouver le desir d'être aussi lui-même charitable, bienfaisant, fidele, véridique, & porté d'affection envers tous les hommes; d'après les exemples de ces vertus, il doit apprendre à distinguer leurs principaux traits. Son coeur doit lui faire sentir, que Job, en se montrant secourable aux malheureux, & comme s'exprime l'Ecriture, (†) en *tenant lieu d'oeil à l'aveugle, de pied au boiteux, & de Pere à l'indigent*, s'est rendu bien plus recommandable, que par la multitude de ses troupeaux, de ses domestiques & l'affluence de ses biens; qu'au milieu des plus douloureuses souffrances, insulté par ses

(*) Actes des Ap. XX, 37, 38. XXI, 5, 6.
(†) Job XXIX, 15, 16.

ſes amis, & couché ſur la cendre, il étoit encore bien plus heureux par ſa piété & ſa ſoumiſſion à la volonté de Dieu, qu'il ne l'auroit pu être ſur un trône, environné de flatteurs, & de toute la gloire du ſiecle, s'il eût été en proie aux remords d'une mauvaiſe conſcience, & aux terreurs d'une crainte ſervile, qui ne lui auroit permis de voir dans la conduite de Dieu à ſon égard que la punition de ſes crimes. L'enfant même eſt capable de cette ſenſibilité; & par ce ſentiment précoce de ce qui eſt bien, tel qu'un jeune aiglon, que l'éclat & la chaleur du ſoleil animent à s'en approcher, il peut s'eſſayer de parvenir à la plus haute vertu. Qu'on s'attache, pour cet effet, à préſenter aſſidument à l'eſprit du jeune éleve, d'une maniere *propre à l'affecter vivement*, ces exemples d'humanité, de reſpect & de ſoumiſſion envers Dieu, que l'Ecriture nous offre en tant d'endroits; qu'en aidant à ſa réflexion, on lui laiſſe le plaiſir de penſer & de pénétrer les choſes par lui-même; & que, par de ſemblables conſidérations, on lui faſſe découvrir le ſens des paſſages de l'Ecriture, les plus beaux & les plus pleins d'onction; il en concevra de plus juſtes idées de la vertu, & plus de penchant pour elle, que par une ſeche & pénible catéchiſation. L'exemple d'Abraham, prêt à ſacrifier ſon fils, pour obéir à Dieu, lui fera plus aiſément concevoir les caracteres de la foi & de l'amour divin, aſſez puiſſants, pour triompher des plus tendres ſentiments de la Nature envers un fils unique, qu'une ſeche application ne pourroit lui en donner de juſtes idées. Se peut-il d'image plus frappante de l'humilité & de la reconnoiſ-

ſance, que cette confeſſion, que fait à Dieu un Patriarche: *Je ſuis trop petit au prix de toute la fidélité & de la gratuité, dont tu as uſé envers ton ſerviteur?* (*)

Tous *les miracles, opérés en faveur de la Religion*, ſont comme autant de tableaux des perfections divines; & de-même que les oeuvres de la Nature, ils portent l'empreinte de la Divinité. Le jeune citoyen du monde doit y apprendre à connoître ſon Créateur, ſa Providence, & en même-temps ſe pénétrer du ſentiment de ſa bonté & de ſa ſainteté. Qu'eſt-ce que toute *la vie de notre divin Sauveur*, ſes ſouffrances, ſa mort, ſa réſurrection, ſon aſcenſion, qu'eſt-ce autre choſe, que l'hiſtoire du ciel & de la terre, de la Divinité & de l'humanité, miſe ſous nos yeux? Que nous enſeigne-t-elle, lorsqu'elle eſt expoſée dans tout ſon jour? Infiniment mieux que la Philoſophie & toute la profondeur du raiſonnement, elle nous inſtruit des perfections de l'Etre ſuprême, de ſa ſainteté, de ſes tendres compaſſions; &, dans la Perſonne dn Sauveur, elle nous fait appercevoir le plus parfait & le plus admirable modele d'obéiſſance envers Dieu, de charité envers un monde coupable, d'humilité, d'abnégation de ſoi-même, de grandeur d'ame dans toutes les ſouffrances & les perſécutions, endurées avec la plus parfaite innocence, & ſoutenues jusqu'à mourir du plus cruel ſupplice. Cette hiſtoire, expoſée ſous ce point de vue ſi intéreſſant, & d'une maniere propre à réveiller l'attention & le ſen-

(*) Geneſe XXXII, 10.

ſentiment, fera ſur l'eſprit & ſur le coeur de notre jeune éleve l'impreſſion la plus profonde. Vous le verrez touché jusqu'aux larmes, ſe livrer aux ſentiments de reſpect, d'amour, & d'obéiſſance, qu'il reconnoîtra devoir à ſon Dieu & à ſon Sauveur. Mais au lieu de ſuivre cette méthode, combien ſouvent, pour premiere inſtruction dans la Religion, ne nous fait-on pas apprendre par coeur des articles de foi, dont nous n'avons aucune idée, & prononcer des mots, dont nous n'entendons que le ſon, & dont le ſens eſt pour nous l'obſcurité même? Combien de fois, par de ſeches & ennuyantes explications de quelque point de doctrine, par l'obligation de charger notre mémoire d'un Catéchiſme, qui n'eſt pas à notre portée, ne nous inſpire-t-on pas dans notre enfance un dégoût pour la Religion, quoiqu'elle ſoit ce qu'il y a de plus propre à toucher notre coeur, & à le pénétrer d'amour pour Dieu? Que de prieres ne nous fait-on pas réciter, qui ne peuvent nous convenir que dans un âge plus avancé, & qui nous accoutument à une dévotion non réfléchie, & purement machinale? Je crains bien, que chez pluſieurs le dégoût pour les vérités & les devoirs de la Religion ne naiſſe en grande partie de cette triſte méthode, dont on ſe ſert, pour nous l'inculquer dans notre enfance. J'invite ceux, qui voudront ſe mettre au fait de la maniere, dont on doit donner les premieres notions de Dieu & de la Religion, à conſulter le *Spectateur du Nord.* (*)

Pour

(*) Voyez le II Tome de cette excellente feuille périodique; (Nordiſchen Auſſeher) discours 88 — 93. On peut

Pour rendre l'inſtruction, dont nous parlions tout à l'heure, plus animée, on pourroit s'aider de bonnes eſtampes, où les faits les plus remarquables de l'hiſtoire ſainte ſoient bien exprimés. On en a auſſi de cette ſorte, que Ph. André Kilian d'Augsbourg a publiées, & qui ont le mérite de n'être pas cheres.

Le Précepteur joint à ces exemples, tirés de l'Ecriture, ceux, que fournit l'hiſtoire profane ancienne. Mais il faut le faire avec beaucoup de réſerve, pour que l'enfant ne confonde pas la vertu, qui n'eſt l'effet que de la Raiſon, cette Raiſon tantôt fantasque & tantôt ſuperſtitieuſe, avec la vertu, qui eſt le fruit de la Religion; la pratique du devoir, qui eſt due au tempérament ou a la vanité, avec celle, qui a ſa ſource dans une ame, éclairée des lumieres ſurnaturelles, & dans un coeur conſacré à Dieu; qu'il n'égale pas la ſageſſe & la probité d'un *Socrate* & d'un *Ariſtide*, à la connoiſſance & à la piété d'un *David* & d'un *S. Paul;* qu'il ne s'imagine pas non plus, que quelques actions éclatantes conſtituent le caractere de l'homme vertueux. En ſe ſervant avec cette précaution des exemples des hommes célebres de l'Antiquité, on peut à bon droit les faire valoir comme de bons Maîtres à ſuivre, quant aux vertus civiles, & exciter dans le coeur des jeunes-gens le noble deſir de leur reſſembler. D'ailleurs, ſi l'on n'y entremêle quelques réflexions; la vie d'un ſage Payen ne leur

peut voir auſſi l'ouvrage de Schmahling: (Ruhe auf dem Lande) *Tranquillité de la vie champêtre.* Tom. I, p. 94. & ſuiv.

leur présentera de la vertu qu'une image obscure & infidelle.

Les détails de *la vie privée d'un homme sage & vertueux* sont, sans contredit, plus instructifs pour la jeunesse, que les pompeuses circonstances de la vie des Grands. On doit donc recueillir ces sortes de mémoires, composés avec goût & bien écrits, concernant la vie des personnes de l'un & de l'autre sexe, & de toute condition, qui méritent d'être proposées en exemple (*). En les lisant attentivement avec ses éleves, on leur fournira en même-temps dequoi nourrir leurs sentiments & leur goût, & on satisfera leur inclination pour la lecture. S'il se trouve dans la famille de l'enfant de bons Mémoires de ses Ancêtres, & d'illustres exemples; ou celui, qui l'enseigne, en peut-il fournir d'entre les personnes de sa connoissance: ils seront d'autant plus attachants pour son éleve, qu'ils le concerneront de plus près. En général, on devroit faire entrer dans la bonne éducation les *exemples journaliers* des Pere & Mere, des Parents, du Precepteur, des domestiques, des camarades de l'enfant; & lui en faire autant de regles de moeurs, qui le frappent. On sait, qu'une grande partie de la vertu des Chinois, qu'on a si fort encensée de nos jours, consiste dans l'éducation, qu'ils donnent à leurs enfants, & dans l'ordre, qui regne dans l'intérieur de leurs maisons, mais sur-tout en ce

(*) L'Auteur cite la vie de Gesner, par M. Ernesti; celle du jeune Prince de Brunswick, par l'Abbé Jérusalem; & celle de Luther, par Schröckh.

ce qu'ils instruisent la jeunesse, moins par des regles & des principes, que par les exemples des morts ou des vivants, qu'ils ne se lassent point de lui proposer. Chaque Pere ou Mere de famille, ou chaque fils aîné d'une maison, est dans l'obligation, selon les loix du pays, de donner par sa conduite des exemples de toutes les vertus civiles, à peine d'encourir les punitions les plus séveres. Tous les enfants sont tenus à révérer ces exemples, presque comme divins, & à témoigner à leurs Pere & Mere & à leurs Parents, avancés en âge, un attachement sans bornes & poussé à l'excès. Leur modele de vertu par excellence, c'est toujours leur Empereur, qui passe pour un fils du Ciel, & dont la conduite, aussi long-temps qu'il se conforme aux loix du pays, est un commentaire sensible de la vertu & des ordres du Ciel, sur lequel tout le peuple doit avoir les yeux. Quelques fautes que puissent commettre les Chinois dans l'application de ce moyen, nous trouvons toujours dans le moyen même, & dans ses suites avantageuses, une preuve de la prudence de ceux, qui l'ont mis en oeuvre, & de la force des exemples en fait d'éducation.

VINGT

VINGT ET TROISIEME LEÇON.

De l'éducation, qu'on doit donner aux jeunes-gens, qui sont sortis de l'enfance.

LA Leçon précédente a eu pour objet le devoir de former l'esprit & le coeur des enfants, dès leurs premieres années, par une bonne éducation. Si l'on ne veut pas en perdre tout le fruit, il faut y apporter dans les années suivantes d'autant plus de soin, que les facultés des enfants se développent, à mesure qu'ils avancent en âge.

Pour donner plus d'étendue aux connoissances de l'enfant, qui commence déja à réfléchir, on le ramene à l'étude de la Nature, & à la contemplation de ses merveilles, que son esprit est le plus en état de saisir, à l'âge de dix ou douze ans. Son Précepteur lui fait connoître notre systême planétaire; il lui apprend quel est le nombre, le cours & la grandeur immense des corps célestes, du soleil & des planetes, leur étonnante distance; il lui donne une idée de ce qui concerne notre globe, & ses rapports avec le soleil, les bénignes influences de cet Astre, les propriétés de l'air & de l'eau, la révolution périodique des saisons & des jours; & par-tout il lui fait admirer la puissance, la sagesse & la bonté de l'Auteur de la Nature, où éclatent tant de beauté, d'ordre, de magnificence & d'utilité. On ne manque pas de bons guides dans cette étude: *Derham*, *Hervey*, *Pluche*, *Sulzer*, & autres en grand nombre, peuvent fournir au Maître d'excellentes directions. En se bornant

même

même à faire obſerver à ſon éleve la terre & ſes différentes richeſſes, l'homme & la ſtructure admirable de ſon corps, il lui ouvrira une ſource inépuiſable d'inſtruction & de ſages réflexions, de connoiſſances, auſſi utiles qu'agréables. Mais ce ſeroit encore peu d'en occuper ſa mémoire & ſon eſprit, il n'en ſeroit pas rendu meilleur. Il faut, que les premieres impreſſions du ſpectacle de la Nature ſoient en même-temps des ſentiments de Religion & de plaiſir: & je crains bien, que la plupart des Maîtres ne ſoient en partie cauſe, que ces ſentiments ſont ſouvent étouffés.

Un Maître intelligent parcourt dans cette même vue avec ſon éleve un plus *vaſte champ de l'Hiſtoire* Univerſelle, & il le conduit par les routes, que *Boſſuet* ou tel homme de génie a tracées (*). Qu'eſt-ce que l'étude de l'Hiſtoire, conſidérée du côté moral, ſinon une eſpece de commentaire de l'homme, de ſes lumieres & de ſes erreurs, de ſes vertus & de ſes vices, de ſes ſuccès & de ſes revers? N'eſt-elle pas encore une explication des vues de la Providence, & une démonſtration de ſon influence ſi marquée ſur le ſort des nations entieres, & de chaque homme en particulier? L'orgueilleuſe Raiſon peut apprendre mieux qu'ailleurs par l'Hiſtoire, combien peu tous les Sages de l'antiquité, dont quelques-uns étoient de ſi grands Perſonnages, ont contribué à rendre les hommes meilleurs; parce que leur ſageſſe n'étoit pas fondée

(*) On a une continuation de l'Hiſtoire Univerſelle de Boſſuet, par Cramer, en Allemand, & qui eſt fort eſtimée.

dée sur la crainte de Dieu; que, quelques excellents que soient leurs préceptes, ils étoient sans force, destitués de ces motifs déterminants des peines & des récompenses, que la bonté & la sainteté de Dieu réserve pour une autre vie; que, s'ils ont éclairé l'entendement, ils ont ignoré le moyen de le soutenir dans sa conviction contre les attaques si souvent réitérées des sens & des passions; que, quelques éloges qu'ils aient fait de la vertu, ils étoient cependant hors d'état de communiquer au coeur la disposition & la force d'aimer & de pratiquer le bien, & faire perdre au vice ces attraits puissants, qui lui donnent tant d'empire sur notre nature corrompue; &, qu'avec quelque force qu'ils en aient condamné les fougueux emportements, ils ne l'ont pas attaqué dans sa source, savoir les desirs secrets & déréglés du coeur. Combien ne doit-il pas être facile de montrer l'excellence, la sublimité & la divinité de la sagesse de la Religion comparée à celle de la Raison, lorsqu'on en fait un juste parallele, en lisant l'Histoire? Qu'elle est propre à imprimer plus profondément dans le coeur l'idée d'une Providence, qui récompense ou qui punit, par toutes les preuves, qu'elle nous en met sous les yeux! Et même avec quelle évidence le vice quelquefois impuni & la vertu sans récompense n'annoncent-ils pas une autre oeconomie, différente de celle-ci, & où Dieu rendra à chacun selon ses oeuvres?

A mesure que les lumieres de l'enfant s'étendent, il faut aussi, que par degrés l'instruction suivie, qu'on lui donne dans la Religion, ait plus d'étendue. *Saurin*, *Osterval*, *Vernet*, & autres ont eu égard dans leurs

ca-

catéchismes ou instructions à cette gradation, qui doit s'observer par rapport aux enfants; & celui, qui est chargé de les instruire, doit juger quel usage il peut faire de telle ou telle méthode de leur enseigner la Religion, suivant le degré de capacité, qu'il leur connoît (*). Il doit se souvenir sans cesse, qu'il faut instruire solidement la jeunesse, mais d'une maniere intelligible; le faire avec méthode, mais non d'après un systême, où les matieres soient traitées d'une maniere seche & abstraite. Nous devons sans doute nous étudier à n'avoir que des idées saines & épurées des vérités & des devoirs de la foi: mais quelle en est surtout la raison? C'est afin que, respectant la Religion comme venant de Dieu, nous l'aimions; nous nous y soumettions de plein gré; & que nous apprenions à la reconnoître pour le plus grand bienfait, que Dieu pût accorder aux hommes, & le seul chemin, qui conduise à la vraie félicité. Conviendroit-il, qu'une science aussi salutaire nous fût enseignée d'une maniere obscure & rebutante?

La Poésie a des charmes particuliers pour la jeunesse; & par cette raison le Précepteur d'un jeune-homme doit de bonne heure mettre à profit cette disposition, & faire servir l'attrait de la Poésie à perfectionner son coeur. Il lui rendra familiers les plus beaux

(*) L'Auteur cite le catéchisme du *D. Watts*, Anglois, de *Jacobi*, *Schubert*, *Jocardi*, en Allemand, à l'usage de ceux de la confession d'Ausbourg. On peut ajouter pour ceux de l'Eglise Romaine les catéchismes de *Fleuri* & de *Montpellier*.

beaux endroits de nos Poëtes, où ils ont exprimé avec grace de nobles sentiments & de grands principes. En commencant par les fables & les petits récits, il passera aux poëmes; & il aura l'attention de lui faire sentir les beautés d'un passage, ou de la piece entiere, par de courtes réflexions; il lui fera même apprendre insensiblement par coeur nos plus beaux morceaux de poésie, en les lisant nombre de fois avec lui. Supposé qu'il ne sache que sa langue maternelle, Racine, Rousseau, Voltaire, & autres grands Poëtes (*), fourniront suffisamment dequoi occuper avec plaisir & avec fruit le coeur d'un enfant. Et pourquoi, à l'âge de neuf ou dix ans, ne s'en feroit-il pas une occupation utile & agréable, sous la direction d'un Maître, qui lui feroit lire une heure par jour quelque Poëte, en joignant à cette lecture celle du Spectateur, (dont on a une réduction en 3 volumes) ou telle autre feuille périodique intéressante pour les moeurs, facile à comprendre, & bien écrite? A l'aide de son guide, il liroit ainsi utilement, pour se former le goût, augmenter ses connoissances, & s'avancer dans la pratique de la vertu. On se plaint avec raison de ce que si peu de jeunes-gens aiment la lecture: mais on doit aussi s'en prendre au mauvais choix des livres, qu'on leur met entre les mains. On se plaint de-même, qu'ils lisent souvent sans réfléxion &

(*) L'Auteur nomme ici Mrs. Haller, Hagedorne, Schlegel & Cramer: j'y ajouterois volontiers M. Weisse, connu & estimé pour ses poésies, & qui en a publié à l'usage des enfants.

& fans fruit: mais que ne leur fait-on comprendre de bonne heure les avantages de la lecture? Pourquoi ne réveille-t-on pas en eux avec plus de foin le fentiment de ce qu'il y a de beau & de bon dans un Auteur? La lecture, il eft vrai, n'eft pas en foi une vertu: cependant elle eft un excellent moyen d'acquérir la fcience & la vertu; & l'on doit par conféquent regarder comme une partie effentielle d'une bonne éducation, que les jeunes-gens apprennent à lire avec goût & fentiment. Il faut les accoutumer au travail: eft-ce à dire, qu'il ne faille que les aftreindre à être collés fur leurs livres & fur leurs écritures, quatre ou cinq heures par jour, & à diffimuler le dégoût, qu'ils en conçoivent? Il eft certain, qu'aucun enfant ne fera appliqué au travail, s'il n'y eft conduit par raifon & par l'attrait du plaifir. La lecture eft affurément un moyen de l'exercer à penfer: on peut l'encourager à faire un extrait de ce qu'il a lu chaque jour, en y ajoutant de courtes réflexions. Il fe formera ainfi un petit tréfor de connoiffances, qui lui coûtera quelque travail à recueillir, mais qui aura auffi fon agrément. N'exige-t-on aucune application à ce qu'il lit, felon fon degré de capacité; la lecture ne fera pour lui qu'un paffe-temps, qui ne tournera point au développement de fa Raifon. Veut-on, qu'il s'applique uniquement, pour lui faire contracter l'habitude du travail; on ne fera que lui infpirer un fâcheux dégoût pour la lecture.

Le foin de *mettre le temps à profit* eft une précieufe qualité, à laquelle on doit former de bonne heure les jeunes-gens. Il faut, presque fans qu'ils s'en apper-

appercoivent, les amener à en faire un usage bien suivi, & les accoutumer, autant qu'on peut, à se rendre compte à eux-mêmes à la fin de chaque journée de l'emploi, qu'ils en ont fait. Le Maître aura soin d'engager ses éleves d'une maniere insinuante à s'acquitter fidellement de cet examen: & il faut souvent, qu'ils mettent par écrit leurs négligences ou leur exactitude dans l'emploi de leur temps; qu'ils apprennent à rougir ou à se féliciter, sans avoir besoin d'autre témoin qu'eux-mêmes. Un Précepteur intelligent peut les mener loin, si, sans se rebuter & en y donnant tous ses soins, il n'est pas asservi par le caprice des Parents.

Au moyen de la lecture & de l'écriture, de la Musique, de l'Arithmétique, du Dessein & des exercices du corps, l'enfant doit se former à *l'attention*, & à *l'assiduité au travail.* La distribution exacte de ses heures, & la ponctualité à les remplir, l'accoutumera à l'ordre, qu'il doit mettre un jour dans ses affaires; & le soin, qu'il faut qu'il prenne de bien conserver ses livres, papiers, lettres, ustensiles, & ce qui sert à sa récréation, lui fera prendre l'habitude d'une sage oeconomie. C'est un grand malheur pour nous dans notre jeunesse, lorsqu'on ne nous apprend pas l'art de nous occuper toujours d'une maniere utile, & de faire chaque chose en son temps; & il est d'une fâcheuse conséquence pour des jeunes-gens de qualité, qu'on fasse trop souvent faire par d'autres ce qu'il conviendroit, qu'ils apprissent à faire par eux-mêmes. Pourquoi tant de grands Seigneurs abandonnent-ils le soin de plusieurs affaires, qui les

concernent particuliérement, à la vigilance & à la fidélité de leurs subalternes? Pour leur commodité; & s'ils aiment tant leurs aises, le principe n'en est-il pas dans leur premiére éducation? Par quelle raison ne peuvent-ils endurer aucune fatigue, quoique souvent elle soit inséparable de leur condition: qu'est-ce qui les rend ennemis de tout travail? Qu'on réfléchisse sur leurs premieres années, & l'on en découvrira aisément la cause. D'où vient ce Grand tient-il à bonheur d'être ponctuellement servi à chaque instant du jour; & que c'est pour lui un si grand avantage, qu'il seroit au désespoir, s'il venoit à lui manquer? C'est que dans sa jeunesse on ne lui a pas sagement appris à se servir soi-même.

Cette disposition à aimer ses aises est un obstacle aux grandes vertus; & quelqu'un, qui est chargé de l'éducation d'un enfant, doit tâcher de l'en préserver, en l'appliquant au travail, & en le portant à ne s'épargner aucune des peines, qui peuvent contribuer à l'avantage des facultés de son esprit & de son corps, de sa santé & de sa situation future. La délicatesse du corps étant pour l'ame & pour l'exercice de la vertu un empêchement, qui devient toujours plus considérable; le Précepteur doit prémunir son éleve à cet égard avec d'autant plus de soin; il faut, qu'il l'accoutume à regarder les heures du matin comme précieuses, pour l'empêcher de se plaire trop longtemps au lit, & de se livrer aux dangereuses douceurs d'un sommeil excessif. Il est nécessaire, qu'il endurcisse son corps par l'exercice; qu'il lui fasse prudemment contracter dès l'enfance l'habitude de sup-

por-

porter les variations du temps & des saisons ; qu'il l'instruise à faire consister le plaisir d'un repas, beaucoup moins dans la qualité & la quantité des aliments, que dans l'agrément de la conversation, & à en assaisonner les mets par le souvenir de la tâche, qu'il a achevée, & par la faim, qu'excite le travail.

Le desir immodéré d'acquérir, de-même que la prodigalité, sont deux penchants assez ordinaires à la jeunesse : *l'oeconomie* & la *liberalité* sont au contraire des vertus si essentielles dans la vie, qu'on doit y former les jeunes-gens le plutôt possible. Que l'enfant, sous la direction de son Précepteur, apprenne les principes de l'oeconomie, en administrant son petit revenu. Il lui est permis d'acheter : mais il faut, qu'on lui enseigne à préférer le nécessaire à l'agréable, ce qui est de meilleure qualité à ce qui vaut moins. Il doit apprendre de bonne heure à épargner sur ses menus plaisirs dequoi acheter un bon livre, ou faire l'aumône sans regret & avec plaisir. On aura soin de lui produire de pauvres malheureux, envers lesquels il doit se montrer aussi compatissant, que prompt à les soulager selon ses moyens. Il ne faut jamais, qu'il soit si dénué d'argent, qu'il n'ait pas au moins quelques sous à donner ; &, lorsqu'il peut fournir un morceau de pain à celui, qui a faim, ou désaltérer & rafraîchir celui, que la soif presse, ce doit être une volupté pour son ame encore tendre, & un spectacle ravissant pour ses yeux. Paroît-il enclin à la prodigalité ; c'est une disposition, qu'on peut diriger vers la libéralité : & s'il continue à donner trop & sans réflexion, gardez-vous de réparer le préjudice, qu'il

ſe cauſe à lui-même; laiſſez-le dans le cas de n'avoir rien à donner, lorsqu'on le ſollicitera, & de ne pouvoir acheter ce qui lui feroit le plus de plaiſir, d'être hors d'état de régaler quelque ami, ou de récompenſer l'attention & les peines de quelque honnête & affectionné domeſtique. Vous l'accoutumerez à l'épargne, vous la lui ferez aimer, par des raiſons trop frappantes, pour qu'il ne la regarde pas comme indiſpenſable.

La reconnoiſſance, la diſpoſition à rendre ſervice, la fidélité, le talent de garder un ſecret, & de ſavoir ſe comporter avec tout le monde, ſont ſans doute des qualités, qu'on doit cultiver dans les enfants, leur faire exercer en toute occaſion, en leur en montrant l'importance & la beauté, de-même que l'odieux des diſpoſitions contraires. La reconnoiſſance en paroles, dont on fait un devoir aux enfants envers leur Pere & Mere, leur donne ſouvent une idée puérile de la vraie gratitude. Mettez-les dans le cas de témoigner leur reconnoiſſance à leurs Parents par leur ſoumiſſion à des ordres, auxquels il leur en coûte quelque choſe, pour obéir; & faites en ſorte qu'ils aiment à conſerver le ſouvenir du moindre ſervice, que qui que ce ſoit leur aura rendu. Apprenez-leur, qu'on a toujours l'occaſion de rendre quelque bon office, & que c'en eſt un, ſouvent plus eſſentiel que celui, qui conſiſteroit en argent, d'intercéder pour quelqu'un, de lui donner un bon conſeil, ou ſeulement de lui témoigner de la compaſſion; que la maniere d'obliger donne ou ôte au ſervice ſon plus grand prix; que l'eſtime, qu'on ſe fait un plaiſir de mar-

quer

quer aux autres, la politesse, dont on use envers ceux du plus bas état, l'air de bonté, dont on accompagne un refus, qu'on est contraint de faire, l'attention, qu'on prête aux affligés, qui implorent notre secours, ou même à ce que nous disent des personnes, qui nous parlent de ce qui les intéresse, tient souvent lieu du service, qu'on est hors d'état de leur rendre; & que par conséquent on ne peut manquer d'occasion d'exercer & d'entretenir sa bienfaisance. C'est ce qu'on doit faire connoître à l'enfant par sa propre expérience dans les occasions, qui s'en présentent, ou qu'on lui fournit.

Pourroit-il ne pas comprendre ce qu'il y a de noble & d'avantageux à être sincere & discret: n'en goûteroit-il pas déja le plaisir dans le commerce, qu'il a avec ses camarades, ses Parents, les Personnes de sa famille & ses Maîtres? Une exacte discipline, soutenue de bons exemples, est d'une merveilleuse efficace sur le coeur d'un jeune-homme. Les Peres & Meres pourroient-ils se dispenser de donner à leurs enfants une bonne éducation par eux-mêmes, ou par des Personnes intelligentes & integres, en se faisant un devoir d'assister le plus qu'il leur est possible à leurs différents exercices? Un Paul Emile, un Auguste, n'ont pas regardé cette occupation comme au dessous d'eux; & l'on pourroit citer des Personnes du plus haut rang, qui, de nos jours, s'en sont fait un devoir indispensable.

On ne peut se passer, & il importe à une bonne éducation, d'employer avec une sage dextérité les *récompenses* & les *châtiments*. Il faut rarement &

avec beaucoup de circonſpection faire ſervir à récompenſer les enfants tout ce qui peut flatter leur vanité & leur ſenſualité. Soyez avare avec eux de friandiſes, de jouets, d'habillements neufs, & d'exemptions d'heures d'étude, ſous prétexte de les encourager; mais accordez-leur d'autant plus les choſes, qui ont une vraie utilité, des livres, des inſtruments, des outils, dont vous leur ferez connoître l'uſage & l'agrément, pour récompenſe de leur aſſiduité & de leur obéiſſance. De toutes les manieres de les en récompenſer, il n'en eſt point de plus avantageuſe, que des témoignages d'approbation & d'amitié. Un enfant ne peut qu'être excité à obéir par une approbation méritée; & il en conçoit le deſir de plaire aux Perſonnes raiſonnables, qui veillent ſur ſa conduite. Il faut convenir cependant, que l'amour de la gloire, par lequel on veut agir ſur ſon coeur, & le porter à ne rien faire que de louable, eſt un reſſort dangereux entre les mains de nombre de Parents & de Précepteurs, qui le mettent en oeuvre. Répéter ſans ceſſe aux enfants, combien il eſt beau de ſurpaſſer les autres, tout ce qu'on dit de bien de tel jeune-homme de ſon âge, comment celui-ci eſt parvenu aux plus grands emplois par ſa capacité, & cet autre à une conſidération générale & à une immenſe fortune par ſon application, quelle gloire s'eſt acquis tel ou tel par ſes écrits, par ſa bravoure, ou par ſon intégrité dans le commerce: c'eſt rendre les jeunes-gens ſenſibles à la réputation, à la décoration extérieure, & à l'aiſance, plus qu'à ce qui eſt honnête & bon en ſoi; c'eſt faire regner l'ambition & l'envie dans leur ame,

ame. Conduite déplorable, en ce qu'elle excite & nourrit l'orgueil, qui, lors même qu'il se manifeste par des actions, qui ont une apparence de vertu, n'est en rien préférable à l'avarice, & est comme elle le poison de l'ame! L'excellence de la vertu, l'approbation du Ciel, n'offrent-elles pas de plus grands encouragements à ceux, qui aiment leur devoir? Voyons-nous, que la gloire, le crédit, les dignités, marchent toujours sur les pas de la vertu, aussi infailliblement qu'on nous le dit avec emphase dans notre jeunesse? Et quand nous ne l'appercevons pas accompagnée de ces richesses & de ces grandeurs prétendues, & que toutes ces récompenses tant vantées nous manquent; que devient alors notre systême de vertu? N'y a-t-il donc pas un Etre, rémunérateur, témoin de tout le bien, que nous faisons & pensons, sur lequel on puisse fixer nos regards, & nous soutenir ainsi dans la carriere du devoir par des motifs plus qu'humains? Il faut sans doute enflammer les jeunes-gens du desir de tout faire de la maniere la plus noble & la plus parfaite, d'être dociles, laborieux, sinceres, bienfaisants, modestes, humbles, sobres, reconnoissants, prudents & raisonnables. Mais, au lieu de leur proposer pour motif de surpasser les autres & de s'élever bien au-dessus d'eux, il faut les ramener dans toutes leurs actions & inclinations à cette regle éternelle & immuable, que le Tout-Puissant leur a prescrite & manifestée par la Raison & la Révélation, en sorte qu'en s'y conformant, ils se rendent dignes de son approbation, & de l'affection des Personnes, qui pensent bien. Voilà le seul desir de

 gloi-

gloire, qu'on ne doit point se lasser de leur inspirer. Qu'ils n'aient d'autre émulation, d'autre idée d'honneur, que d'obéir a Dieu, de faire pour le mieux en toute occasion, & de ne s'en laisser détourner par aucun obstacle. Quiconque agit d'une maniere louable, par la raison, qu'il veut ne voir personne meilleur, plus prudent, & plus réglé dans ses moeurs, que lui, n'est homme de bien que par envie, par la plus mauvaise de toute les dispositions; il doit souhaiter en secret, que les autres soient moins vertueux, il doit voir avec plaisir leurs imperfections, & s'affliger de ce qui leur donne sur lui quelque avantage. Quelle bassesse d'ame! & néanmoins c'est la maniere de penser, qu'on s'efforce tant & si souvent dans notre enfance de nous inculquer par un motif de gloire & d'émulation. On veut, que nous soyons sages & vertueux par point d'honneur, c'est-à-dire, que l'on commence par nous rendre vains, & attachés à ce qui flatte nos sens, pour faire de nous ensuite des gens de bien. On nous inspire le desir de surpasser les autres, & en même-temps le mépris de ceux, qui ont moins de talents & de prérogatives que nous. On nous enseigne à nous estimer nous-mêmes, comme si on appréhendoit, que nous ne portions à l'excès la vertu de l'humilité; & tandis qu'on remplit notre esprit de bons principes, on bouffit notre coeur de vanité. En nous formant aux arts, aux sciences, aux métiers, on veut, que nous nous proposions de faire un jour l'admiration publique, en sorte que notre capacité & notre gloire frappent tous les yeux. Admirable but, & bien digne en vérité, que Dieu nous ait

pla-

placés ſur le théatre du monde, & nous ait doués de tant d'excellentes facultés de l'ame! Si les occupations, qui conſument la plus grande partie de notre vie, ne ſe rapportent pas à la vertu comme à leur objet; ſi elles ne ſont pas un exercice, pour nous former à l'obéiſſance envers l'Auteur de notre vie: que devient donc la vertu? Et en effet, l'orgueilleux en a-t-il quelqu'une; puiſque l'orgueil n'en eſt point? On ne fait des jeunes-gens par le motif de la gloire que de petits rois de théatre, qui jouent bien leur rôle, afin que les ſpectateurs de tout ordre applaudiſſent & battent des mains. On n'en fait que des hypocrites & des menteurs d'habitude, qui par vanité veulent être ce qu'ils ne ſont pas, & paroître vouloir ce qu'ils ne peuvent & ſouvent ne voudroient pas même devenir. Ils s'étudient à cacher leurs foibles, au lieu de travailler à les ſurmonter; & à diſſimuler leurs fautes, au lieu de les avouer & de les réparer. Ils contrefont l'air, le ton, les manieres de l'homme civiliſé, poli, & ſerviable; & s'imaginent lui reſſembler: en quoi ils travaillent à ſe tromper eux-mêmes, en impoſant aux autres. Pour qu'un autre ne l'emporte pas en mérite, ce jeune-homme ambitieux ſaura bientôt le déprimer, lui ſuppoſer des défauts, divulguer & groſſir ceux, qu'il a réellement. De cette maniere il poſera le premier fondement de cet abominable caractere, qui n'eſtime en nul autre que ſoi-même ce qu'il y a de recommandable; qui ne peut voir de bon oeil le mérite de perſonne, & encore moins le ſouffrir chez ſon égal, ou chez ſon inférieur. Eſt-ce là un caractere, qui s'accorde avec

la Raiſon? En ce cas la Raiſon eſt donc un triſte guide, pour nous conduire à la vertu! Et ſi une bonne éducation requiert, qu'on inſpire aux jeunes-gens le deſir de la gloire, & qu'on les diſpoſe par l'attrait de ſes récompenſes à penſer & à agir noblement; une éducation, qui ne leur inſpire que des ſentiments bas, n'eſt donc guere plus dangereuſe pour leur coeur; il en doit même moins réſulter de mal pour la ſociété, vu qu'elle eſt beaucoup moins ordinaire que l'autre, comme le prouvent mille & mille exemples de vaine gloire dans les familles. On ſe trompe, quand on juge, qu'il n'y a que les grandes maiſons, où regne ce vice d'éducation. La plus chétive cabane renferme ſa ſorte d'orgueil, qui devient bientôt une maladie contagieuſe pour tous les enfants.

Quant aux *châtiments*, dont il faut faire uſage, il ſembleroit devoir ſuffire, que des Parents & des Précepteurs ſe ſouvinſſent toujours de ce qu'ils doivent punir dans les enfants, & par quelle raiſon ils le doivent, pour qu'ils n'ignorent pas la nature & le degré du châtiment, qu'il convient le mieux d'employer. On les punit de leurs fautes, pour qu'ils ne les commettent plus. Quelle attention ne devroit-on pas avoir à châtier le vice dès ſa premiere origine, avant qu'il ſoit malheureuſement devenu habituel! Une ſeule correction, faite avec quelque apparat, eût pu ſuffire: tandis qu'après pluſieurs récidives une punition dix fois plus ſévere n'atteint pas toujours ſon but. Cet enfant, que toute votre ſévérité ne peut corriger, à l'âge de dix ans, de ſa diſpoſition au menſonge, de ſon entêtement, de ſon eſprit de vengeance, eût pu,

à qua-

à quatre ou cinq ans, & au premier effort de ces passions, être préservé de leur tyrannie avec beaucoup moins de rigueur, & peut-être au moyen d'une seule punition sérieuse, si une lâche négligence ou une tendresse cruelle n'avoient fait fermer les yeux sur ces défauts.

Il y a une grande distinction à faire entre les fautes, qui ont leur source dans le coeur, & celles, que la précipitation & un manque de jugement font commettre; entre ce qui choque essentiellement les bonnes moeurs, & ce qui ne blesse que certaines bienséances d'usage. Ne fermez les yeux sur aucune faute, qui indique un mauvais coeur; ne la pardonnez jamais, jusqu'à ce que l'enfant ait senti ce qu'elle a d'odieux. Est-il trop peu éclairé, pour appercevoir les raisons, & comprendre ce qu'on lui dit, de ce qu'il y a de punissable dans telle ou telle mauvaise action; que le châtiment le lui apprenne, soit que, selon son âge & son caractere, vous le captiviez ou le fassiez jeûner pour quelque temps, soit que vous lui retranchiez sur-tout les témoignages de votre bienveillance. La délicatesse du tempérament, ni même les maladies, ne doivent jamais être une raison de condescendance pour ses dispositions vicieuses. Elles empirent les maladies, & sont elles-mêmes l'espece la plus dangereuse. Châtiez plutôt jusqu'au sang la perversité d'un enfant infirme, à moins que vous n'aimiez mieux le voir devenir en grandissant un être malheureux, qui fera son propre tourment & celui des autres, & ne pourra qu'encourir l'indignation de Dieu. Si l'on souffre, qu'il se révolte contre ses Parents ou ses Maîtres;

tres; ce vice, le plus dangereux par ses suites, se manifestera dans toutes les situations, où il se trouvera dans la suite. Rebelle envers ses Supérieurs, envers son Roi, envers Dieu même, il foulera aux pieds les loix de l'ordre, comme adolescent & homme fait; & aux dépens de sa réputation, au péril même de sa vie, il voudra s'affranchir de tout obstacle à sa fougue & à ses emportements.

Une attention essentielle, c'est de ne pas châtier les enfants dans un mouvement de colére: Attendez, que vous soyez de sang froid; faites-leur comprendre, que vous ne les punissez que par un effet de votre attachement pour eux; & ne vous laissez fléchir par aucune intercession, lorsqu'il s'agit de les corriger dans leur plus tendre enfance des fautes, où il entre de la méchanceté. Une tromperie préméditée, qu'on a quelquefois la sottise d'admirer, comme une preuve de leur petite intelligence, devroit être punie très-sévérement, la premiere fois qu'ils s'en avisent. Souvent on châtie avec sévérité, & l'on reproche sans cesse à l'enfant, une faute contre la décence extérieure: tandis qu'on lui passe un subtil mensonge, quoique ce soit le cas d'un châtiment rigoureux, & que le manque de savoir vivre ne mérite qu'une légere réprimande. Autrement on accoutume les enfants à penser & à sentir d'une maniere aussi fausse que pernicieuse, de-même qu'à rougir mal-à-propos. De petites fautes les effrayeront, & le mal réel ne leur causera que peu ou point d'émotion. Cette pudeur naturelle, la sauvegarde de la vertu, n'est mise en oeuvre que par rapport à des bagatelles, & pour ce

qui

qui concerne les dehors, & non pour réprimer les inclinations & les actions vicieuſes. Ainſi l'on voit des enfants, à qui la rougeur monte au viſage, lorsque par inadvertance ils ont eu à table quelque mauvaiſe maniere, ou qui tremblent pour la moindre tache à leur habit ; & qui oſeront mentir impudemment, ſoutenir leur menſonge par quelque imprécation, martyriſer de ſang froid un pauvre animal, inſulter ſans rougir aux infirmités d'un impotent, & qualifier des titres les plus injurieux un honnête domeſtique. Distinguez donc avec ſoin la nature des fautes ; & que l'enfant apprenne à rougir & à s'effrayer, ſuivant que la Raiſon le requiert. Toutes les fois que par votre négligence, de mauvais exemples, ou des punitions disproportionnées, vous dirigez mal, ou affoibliſſez en lui, cette admirable diſpoſition naturelle, qui le fait rougir de ce qui lui paroît vicieux, vous agiſſez contre ſes véritables & ſes plus grands intérêts, & par conſéquent contre les regles d'une bonne éducation. Une des plus ſages eſt ſans doute celle-ci, comme les Anciens l'ont exprimée, *qu'il faut respecter les enfants* (*). Et pour vous y conformer, pour vous conduire avec eux avec toute la circonſpection & les égards néceſſaires, que vos paroles, vos actions, & juſqu'à votre contenance, ſoient devant eux toujours auſſi bien réglées, que vous pourriez vous le propoſer en préſence de l'homme le plus

(*) *Maxima debetur puero reverentia.* Si quid
Turpe paras, nec tu pueri contemſeris annos :
Sed peccaturo obſiſtat tibi filius infans. Juven. L. V. Satyr. 14.

plus ſage, le plus religieux, & de la plus haute condition.

L'éducation, ſoutenue avec tant de ſoin jusqu'à l'âge, où les enfants entrent dans le grand monde, & que, conformément à ce que nous connoiſſons de leurs diſpoſitions naturelles, & aux circonſtances de leur fortune & de leur naiſſance, ils ſont ſur le point d'embraſſer un genre de vie; l'éducation, ainſi ſoignée, ne peut que jetter les fondements d'un bonheur ſolide, auſſi long-temps qu'ils vivront. Ils en ſeront non-ſeulement plus propres aux differents emplois, mais encore plus heureux, indépendamment des circonſtances extérieures; leur coeur aura des ſentiments plus nobles; ils ſe trouveront toujours mieux préparés, &, ſi je puis ainſi dire, plus mûrs pour l'éternité. J'avoue, qu'une éducation exacte de tout point ne peut guere avoir lieu que dans les grandes maiſons, & demande certaines circonſtances favorables. N'en ſoyons point allarmés. Ne voit-on pas, dans les conditions les plus communes, de jeunes filles ſous la direction d'une Mere, qui n'a qu'un jugement ſain & un coeur droit, & de jeunes garçons, conduits par un Pere, qui n'eſt ni ſavant ni en place, mais qui a de la Raiſon, de l'expérience & de la vertu, recevoir une éducation plus ſage & plus favorable, que celle, qui ſe donne dans certaines maiſons, où elle ſemble plus raffinée & plus complete? Sans doute cet avantage eſt dû ſur-tout à l'efficace, qu'ont les bons exemples; aux talents naturels des enfants; & à la bénédiction de Dieu, qui ſeconde les ſoins aſſidus des Peres & Meres, qui les élevent dans ſa crainte. Des

Pa-

Parents, qui, sans se rebuter, leur enseignent, par leurs bons sentiments & leur exemple journalier, à penser juste & à bien vivre, enseignent d'une maniere éloquente, & propre à faire impression; ils se concilient une autorité respectable, qui instruit même tacitement, & anime en leur absence. Ils gagnent l'affection de leurs enfants, ce qui est le plus puissant mobile à l'obéissance. De tels Peres & Meres ont aussi pour leur famille une tendresse, & un attachement à leurs devoirs, qui les rend ingénieux à bien des égards, par rapport auxquels les autres sont moins clair-voyans; & leur piété envers Dieu leur fait employer une vigilance aussi sévere & aussi infatigable, que celle des autres est molle & peu soutenue. De là vient, qu'avec de la raison & un bon coeur ils réussissent parfaitement à bien élever leur famille. On en voit, qui, quoique dans la plus basse condition, ne laissent pas de faire de leurs enfants des citoyens utiles, & des Chrétiens éclairés. Car enfin, supposez l'homme, dénué de toutes les autres belles connoissances, passant sa vie dans l'obscurité, & inconnu dans le monde: pourvu qu'il ait appris la route, qu'il doit suivre, pour parvenir au salut; qui est celui, qui la lui a tracée, qui lui obtient le pardon de ses péchés & la paix de la conscience; pourvu qu'éclairé par la Religion il sache aimer Dieu préférablement à tout, & son prochain comme lui-même; & qu'en conformité de ces grands devoirs il vive & agisse dans sa vocation: n'a-t-il pas dequoi se tranquilliser? Il sait tout ce qu'il faut savoir pour le Ciel, tout ce

pour-



pourquoi l'homme eſt ſur la terre: il peut parvenir à une félicité éternelle.

Eſtimons-nous heureux, ſi nous avons reçu une bonne éducation: mais penſons auſſi, que nous ſommes infiniment coupables, ſi nous n'en faiſons part à ceux, qui nous devront le jour, ou qui ſeront confiés à nos ſoins. Et ſi l'éducation eſt la tâche eſſentielle des Parents; qu'ils implorent avec humilité la bénédiction du Ciel, ne ſe repoſant point ſur leurs propres lumieres. Se pourroit-il, que Dieu refuſât de ſeconder des travaux, qui auront pour objet de former à la vertu des ames, qu'il a créées capables de s'y dévouer? Enfin, ſi l'éducation eſt pour les enfants le plus grand bien; ils doivent donc y apporter une docilité, qui prouve, qu'ils en ſentent le prix, & veiller avec ſoin, pour que les ſemences de vertu, qui ont été répandues de bonne heure dans leur ame, n'y ſoient pas étouffées par l'ivraie des fauſſes opinions, des mauvais deſirs, & des ſociétés dangereuſes. Jeunes-Gens, à qui je m'adreſſe ſur-tout, écoutez ceci. (*) *Qui craint le Seigneur, honorera ſon Pere, & ſervira ceux, qui l'ont engendré, comme ſes Supérieurs. Honore ton Pere & ta Mere de fait & de parole, afin que la bénédiction vienne ſur toi.* (†) *Celui, qui aime l'inſtruction, deviendra ſage: mais celui, qui hait d'être repris, eſt un inſenſé.* (**) *Le Pere du juſte* (de l'homme de bien) *s'égayera extrêmement; & celui, qui aura engendré un*

(*) Eccléſiaſt. III, 8, 9. (†) Prov. XII, 1.
(**) Prov. XXIII, 24, 25.

un ſage, en aura de la joie. Que ton Pere & ta Mere ſe réjouiſſent, & que celle, qui t'a enfanté, s'egaie; (*) *car la bénédiction du Pere affermit les maiſons des enfants, & la malédiction de la Mere en déracine jusqu'aux fondements.*

Nous renvoyons à la fin de ces Leçons un diſcours ſous le titre *d'Inſtruction d'un Pere à ſon Fils, qui part pour l'Univerſité*, comme ſervant de ſuite à la Leçon précédente. C'eſt l'uſage, qu'en faiſoit l'Auteur, qui l'avoit publié de ſon vivant dans un recueil de diverſes pieces.

(*) Eccléſiaſt. III, 10.



VINGT ET QUATRIEME LEÇON.

Des devoirs de la Parenté & de l'Amitié.

De la Parenté.

Comme les personnes, qui ont avec nous des relations étroites, influent particuliérement sur notre bonheur; par conséquent un des premiers devoirs, que Dieu nous impose dans la société, après le soin de nôtre propre famille, c'est de nous intéresser pour ceux, qui nous sont unis par les liens du sang. Les inimitiés entre parents étant aussi pour l'ordinaire les plus violentes & les plus implacables, & ne pouvant être évitées que par une disposition constante à rendre service, par le support, la droiture, la modestie, & la bienfaisance; ces vertus sont des devoirs d'une obligation particuliere pour les personnes, qui ont entr'elles des relations de parenté. Il n'est que trop ordinaire, que l'intérêt propre y soit en conflit. Ces prétentions, qu'un parent se croit autorisé à former à la charge de l'autre, sont une malheureuse source de dissentions: & parce qu'on est trop peu circonspect dans le commerce familier, qu'on a avec les personnes de sa famille; il arrive souvent, qu'on ne se respecte pas assez les-uns les autres. Avec toute la droiture possible, on se flatteroit en vain de s'acquitter comme il faut des devoirs de la parenté, si on n'est équitable & réservé dans ce qu'on exige de ses proches, & si le commerce familier, qu'on a avec eux, & que les liens du sang autorisent, n'est sagement ménagé, & accompagné d'égards. C'est trop prétendre de la Nature que de croire, que la consanguinité mette toujours les caracte-

res à l'unisson; il n'est que trop certain, que les humeurs ne sympathisent pas toujours. Quoique la Raison nous porte à aimer & à obliger préférablement à d'autres nos proches, & à former avec eux une société plus étroite; cependant nous devons estimer & respecter tous les moyens, que la prudence & le devoir nous indiquent, pour assurer le repos & le bonheur mutuel de cette petite société. Quelque bien intentionnés que nous puissions être, il ne nous est pas toujours possible de contribuer à l'avantage de la société en général, ou de plusieurs de ses membres à la fois; mais quant à ceux, qui font partie de la même famille, nous pouvons commencer de bonne heure à leur témoigner de l'attachement, de la compassion, de l'obéissance, du respect, des attentions, à les aider de nos conseils, à leur rendre de bons offices, à leur donner des exemples, qui, en tournant à leur avantage, nous fassent bien mériter de cette société générale, dans laquelle ils se répandront un jour, ou sont déja comme incorporés. Les circonstances particulieres de ces sortes de liaisons plus étroites déterminent la nature & le degré de nos obligations particulieres. Quelles qu'elles puissent être, il est certain, que notre vertu y trouve une ample matiere à s'exercer, & que nous nous acquitterons toujours mal des devoirs de la parenté, si nous n'avons appris à tenir une conduite integre & raisonnable. Rien ne paroît plus nous dispenser de l'acquit de ces devoirs, que l'ingratitude & les vues de ceux, qui en sont les objets: & neanmoins nous devons plus que personne supporter leur ingratitude, & avoir le plus de zele à corriger les vices dominants de notre

famille, aussi long-temps qu'il nous reste quelque moyen, que nous n'ayions pas déja inutilement employé. Je ne dis pas, qu'on doive encourager qui que ce soit dans son ingratitude par une bonté pusillanime; mais qu'il faut s'efforcer par la patience, & la grandeur d'ame, à lui en inspirer de la honte & du repentir, ensorte que l'affection renaisse dans son coeur. Quant aux personnes vicieuses de notre famille, elles doivent d'autant plus être l'objet de notre sollicitude, que leur caractere nous est plus connu, & que des étrangers s'en éloignent, & leur refusent d'avantage leur secours. Il n'est pas possible sans doute, que nous ayions la même affection pour un parent vicieux, que pour celui, qui a de la vertu: mais considéré comme un malheureux membre de la famille, dans laquelle Dieu nous a fait naître, le pénible devoir de nous occuper de son amendement doit nous paroître un tribut, que notre amour pour Dieu exige, que nous lui payions, quoiqu'il ne s'y refuse que trop souvent.

Nous n'avons pas toujours les moyens de rendre service à nos proches; nous pouvons néanmoins leur marquer toujours, dans le commerce, que nous avons avec eux, une affabilité, une bienveillance obligeante, & de l'indulgence pour leurs légers défauts. Lorsque tous ceux, qui sont unis par les liens du sang, sont ainsi disposés, c'est déja beaucoup, pour assurer l'agrément de leur union. Si nos facultés ou notre crédit ne nous permettent pas de fournir quelque secours effectif aux personnes de notre famille, nos bonnes qualités peuvent même dans l'éloignement leur procurer quelque satisfaction, & notre exemple leur de-

ve-

venir utile. Dans une condition peu relevée, notre bonne conduite peut faire honneur à ceux de nos parents, qui ſont en place, comme ils peuvent faire rejaillir ſur nous une partie de la conſidération, attachée à leur état. Il y a plus que de l'orgueil, il y a de la cruauté, à ſe faire honte de la ſituation pauvre & abjecte d'honnêtes parents. Et comme il regne dans chaque famille certains préjugés ou défauts particuliers; le devoir des perſonnes raiſonnables, le plus grand honneur, que nous puiſſions concilier à notre maiſon, ſera toujours de travailler à vaincre ces préjugés & ces défauts dominants.

Quelque forte que ſoit d'ailleurs l'obligation de procurer l'avantage de nos proches; cette affection particuliere doit cependant être reſtreinte par la bienveillance, qui eſt due à tous les hommes, pour ne pas dégénérer en partialité intéreſſée, préjudiciable au bien public. Prétendre pouſſer ſes parents dans les emplois, & les préférer avec peu de mérite aux perſonnes, qui en ont un ſupérieur, par la ſeule raiſon qu'ils nous appartiennent; les enrichir, parce qu'on a un foible pour eux, tandis qu'on laiſſe dans la néceſſité des hommes, qui les valent, qui leur ſont ſouvent préférables, & qui ſe trouvent dans un bien plus grand beſoin, ſous le ſeul prétexte d'aider ſa famille: c'eſt une injuſtice envers la ſociété, & une double injuſtice, en ce que nous faiſons le malheur des-uns, en leur procurant des emplois ou des richeſſes, qu'ils ne ſont pas en état d'adminiſtrer, & qu'en négligeant les autres, nous nuiſons par notre faute à l'ordre & au repos public. Une recommandation en faveur de ceux, qui nous ſont

unis par les liens du ſang, faite avec partialité, eſt (pour y donner le nom le plus favorable) une fraude pieuſe; & qui eſt-ce qui oſeroit la juſtifier aux yeux du public, & au tribunal de ſa conſcience? Quelqu'un, qui eſt bien intentionné pour ſes proches, ne doit jamais, non plus que le ſage ami, ſe permettre, par un motif d'attachement, de porter atteinte aux regles générales de la juſtice. La partialité pour nos proches n'étant même que trop ordinaire; il faut, qu'il condamne cet abus par ſon exemple, & qu'il en fuye juſqu'à l'apparence.

De l'Amitié.

Les liens du ſang ſont l'ouvrage de la Nature; & c'eſt le commerce & les bons offices mutuels, qui les reſſerrent. Les liaiſons *d'amitié* ſont auſſi ménagées par la Nature; mais elles ſont plus l'effet de notre *choix*, & de nos *qualités morales*. La véritable amitié ſuppoſe toujours un mérite réciproque, au moins réputé tel; au lieu que ce n'eſt pas toujours par leur mérite, que mes proches peuvent gagner mon affection; quelque bon que ſoit leur coeur, il n'eſt pas toujours fait pour le mien. J'en fais beaucoup d'eſtime, ſans que pour cela j'y trouve cet attrait, qui me ſollicite à l'amitié. Mon ami ne peut l'être ſans une conformité de goût pour la vertu, qui nous uniſſe l'un à l'autre: mais un de mes proches a des droits ſur mon attachement, quoiqu'il n'ait pas les mêmes inclinations vertueuſes, & n'agiſſe pas dans les mêmes vues. A cet égard on peut dire de l'amitié, qu'elle eſt un lien plus

plus étroit & plus noble que la parenté, & *qu'un ami véritable aime mieux qu'un frere.* (*)

A considérer l'amitié uniquement par ce qu'elle a de conforme à un *penchant naturel*, & en tant qu'elle se distingue de la bienveillance universelle, ce n'est ni vertu ni vice. Envisagée par rapport à *l'agrément* qu'elle nous procure, elle est le plus précieux avantage de la vie sociale. La regarde-t-on comme un lien, qui unit plus étroitement des *ames nobles, & qui pensent également* à faire leur bonheur mutuel & celui des autres; elle est tout-à-la-fois une source de satisfaction & une vertu.

On a souvent fait des éloges outrés de l'amitié, au préjudice de la bienveillance universelle, & transformé en vertu *héroïque* les transports d'un penchant naturel, que deux personnes éprouvoient l'une pour l'autre. Un certain oubli de soi-même en faveur d'un ami a été regardé comme un prodige de vertu, quoique ce n'ait été souvent qu'une heureuse opiniâtreté de caractere, une impulsion de l'amour-propre, de l'intérêt, ou du tempérament. Lorsque j'aime quelqu'un, en qui je remarque une conformité de pensées & de sentiments, un caractere ressemblant au mien dans ses principaux traits, une physionomie, qui me plait, & qui m'annonce une ame, telle que je me sens porté à la chercher; est-ce en moi vertu, ou amour-propre, ou du moins sympathie naturelle? Lorsque je rends service à une personne, à laquelle je suis étroitement attaché, dont les dispositions me charment, qui me paie

(*) Prov. XVIII, 24.

paie de retour, & me captive par ce qu'elle dit & fait, pour me prouver l'intérêt, qu'elle prend à mon bonheur; lors, dis-je, que je lui rends service, même à mon préjudice, que je lui sacrifie une partie des mes amusements ordinaires, que je lui consacre mon temps, les facultés de mon esprit & ma fortune: y a-t-il dans tout cela plus de vertu, ou d'impulsion naturelle, plus de fidélité à faire ce que le devoir prescrit, ou plus de complaisance pour un penchant, qui nous y porte? Quelle raison ai-je de préférer si hautement cette personne? C'est que ses inclinations & ses vues se rapportent aux miennes, & que je trouve ma satisfaction dans son attachement pour moi. L'amour-propre n'y entre-t-il pas pour beaucoup? Et souvent qu'est-ce que vouloir mourir pour un Pilade, si ce n'est que je trouve tant de douceurs dans son amitié, que sans lui la vie me seroit à charge, & que, pour éviter ce malheur, ma mort en seroit un moindre pour moi que la sienne. Le plus violent enthousiasme de l'amitié, qui n'est qu'une correspondance d'inclinations, dues au tempéramment, ne peut être en soi une vertu, quelque brillante apparence qu'il en ait: c'est un pur instinct naturel. Je dis plus, il peut dégénérer en crime: & ces sacrifices, faits à l'amitié, si célebres parmi les Anciens, ont souvent été ravis à l'autel de la bienveillance & de l'équité, dues à tous les hommes. On peut se rendre coupable d'injustice envers soi-même, & envers plusieurs membres de la société, par le zele le plus empressé à consacrer son temps, son bien, son esprit & son coeur, à un ami, & aux douceurs de son commerce.

On

On a reproché à la Morale de la Religion Révélée, qu'elle ne faisoit pas un précepte de l'amitié; & en conséquence le Lord *Schaftesbury* entr'autres l'a taxée *d'imperfection*. On peut aisément réfuter ce reproche par ce que nous avons déja dit. Considere-t-on l'amitié comme un effet de la Nature, & des liaisons, qu'on a contractées, ce qui comprend des inclinations & des services réciproques; on ne peut en faire une obligation générale, un devoir de tous les temps & de tous les lieux. En tant qu'elle est un penchant naturel, il n'étoit pas besoin de la prescrire où ce penchant se trouvoit déja, & elle ne pouvoit être prescrite là où elle n'étoit pas naturellement. Mais envisage-t-on l'amitié relativement à la vertu; ses devoirs sont aussi certainement compris dans celui d'une bienveillance universelle, que les fruits d'une branche fertile tiennent au tronc de l'arbre & à sa racine. Faut-il demander, si je dois aimer sincérement & fidellement mon ami; puisque je dois aimer tous les hommes de cette maniere? Et puis-je mettre en doute, que je doive à celui, en faveur duquel mon coeur me parle, dont je connois particuliérement les vertus & les besoins, & qui me touche de plus près par ses dispositions à mon égard, le tendre intérêt, qu'il prend à mes maux & à mes biens, & par tout ce qu'il fait pour le témoigner; que je doive, dis-je, faire pour lui ce que j'en attends & m'en promets selon toutes les regles de l'équité? Qu'est-ce enfin que l'amour fraternel, que prescrit la Religion, sinon l'amitié la plus noble & la plus sublime? Qui sont ceux, que l'Evangile nomme freres? Des hommes, unis par les liens

d'une même foi, & d'une vertu, qui se propose les mêmes devoirs à remplir. Quels sont les amis, que la Raison reconnoît pour tels? Ceux, en qui se trouve un rapport d'idées, de penchants, & de vues, & qui s'appliquent à le rendre plus intime. L'amour fraternel est donc une amitié d'un ordre supérieur; puisqu'il présuppose, qu'on est animé de part & d'autre de saintes & pieuses dispositions, & qu'il n'exclut pas, chez ceux, qu'il unit, l'égalité naturelle. L'Ecriture nous ordonne d'aimer particuliérement nos bienfaicteurs, & de leur marquer de la reconnoissance. Or un véritable ami n'est-il pas constamment mon bienfaicteur? Ne lui dois-je pas par conséquent une reconnoissance particuliere? S. Jean n'étoit-il pas aimé de son divin Maître par préférence, à cause de son caractere doux & débonnaire? S. Paul n'avoit-il pas une affection particuliere pour Timothée, parce que personne, comme il s'exprime, n'étoit *porté de la même bonne volonté?* Le commandement de l'amour fraternel va si loin, qu'il nous prescrit de donner notre vie pour nos freres, lorsque leur salut éternel l'exige. N'est-ce pas le plus haut & le plus difficile effet de l'amitié? N'étoit-il pas enfin plus digne de la Religion, de nous instruire de cette bienveillance universelle, que nous devons pratiquer comme un devoir envers Dieu, & à la quelle nous avons si peu de disposition, que d'insister sur cette bienveillance particuliere, qui constitue l'amitié, à laquelle la Nature elle-même nous sollicite, qui devient si aisément partialité de sentiments, & même amour-propre, & nous fait être indifférents ou injustes envers les autres en tant d'occasions?

Lors

Lors donc que l'amitié se borne à cette mutuelle correspondance des humeurs, & se fonde sur une conformité de caractere, ménagée par la Nature; elle ne peut être encore un devoir universel: & lorsque nous ne faisons que suivre cette voix de la Nature, qui tend à unir nos coeurs; ce n'est pas encore en nous une vertu.

Mais quels ne sont pas les charmes de l'amitié, lorsqu'elle est également fondée sur la Nature & sur la vertu! Séparez de l'amitié l'idée de la vertu; vous en anéantissez le prix, & son divin éclat ira se perdre souvent dans les ténebres de l'intérêt, & d'un vil amour-propre. Et supposé que la vertu ne fût pas essentiellement liée à l'amitié; les brigands, unis par les mêmes vues, seront donc de louables amis, puisqu'ils travaillent à leur avantage commun, souvent en conformité des regles d'une certaine équité, & affection réciproque?

La *véritable amitié* est cette estime & cette inclination mutuelle des ames vertueuses, qui par le rapport de leurs penchants, de leurs intérêts & de leurs vues, lesquelles de part & d'autre doivent être généralement sinceres & nobles, s'unissent d'une maniere plus intime. A certain égard on peut donc entretenir plusieurs amitiés, & aussi n'en avoir qu'une seule, en tant qu'elle sera le plus parfait accord entre les esprits. Quant à l'amour, qui nous attache à une personne d'un autre sexe, quoique l'amitié y soit comprise, il en differe cependant, en ce qu'il n'a pour objet qu'une seule personne, & exclut un tiers de son union avec elle.

Si

Si l'amitié unit ensemble la Raison & la vertu, si elle se fonde sur les bonnes qualités de l'esprit & du coeur, & sur une conduite décente; si les secours réfléchis, qu'elle accorde par devoir & par des principes de sincérité & de fidélité, servent à la fortifier; en un mot si elle est une harmonie de la Nature, de la Raison & de la vertu: il ne se peut rien imaginer de plus précieux & de plus avantagèux pour l'homme sensible. Près d'un digne ami, avoir le sentiment qu'on est heureux, le partager avec lui, & pouvoir s'assurer, que notre bonheur fait partie du sien; à ses côtés, lui faire part de nos soucis, & sentir, qu'il compatit à nos maux, & qu'il nous décharge d'une partie de leur poids par le tendre intérêt, qu'il y prend: quelle satisfaction dans la prospérité, quelle consolation dans l'adversité! Notre plaisir ne redouble-t-il pas, lorsque seulement nous pouvons l'en instruire; notre inquiétude n'est-elle pas déja soulagée, dés que nous pouvons la lui confier?

„ Absent de lui, s'il m'arrive quelque chose
„ d'heureux; j'en goûte doublement la douceur,
„ lorsqu'en pensée je me hâte de le lui communi-
„ quer. Loin de lui, si je me vois menacé de
„ quelque événement sinistre; je sens déja mon
„ inquiétude se calmer par la seule pensée de la
„ décharger dans son sein.

L'attachement d'un ami sage & vertueux est la plus grande recommandation pour notre coeur; & son estime est comme le sceau de notre probité. Sa confiance encourage ma sincérité; il annoblit mes vues par les

les siennes; il se met généreusement à ma place; il me soutient dans mes entreprises par son approbation & ses conseils; il me ramene avec bonté de mes erreurs; il me releve de mes chûtes; son noble exemple me sert de leçon; il m'obtient par ses voeux la bénédiction du Ciel; il est toujours celui, sur qui je compte le plus dans mes disgraces, comme il est aussi le plus sensible au bien, qui m'arrive; en tout temps il se montre tel, ensorte que, lorsque le sort nous sépare, c'est encore pour moi qu'il vit, quoique dans l'éloignement. Je puis confier mon secret, mon bien, la fortune de mon enfant & de mon épouse, à sa noble maniere de penser. Sa sincérité, son zele officieux, ses lumieres, sont inséparables de la solidité de son goût, de sa prudence, & de sa tendresse pour moi; & c'est aussi pourquoi son amitié me charme à ce point, & m'est de la plus grande utilité! Un digne & vrai ami est le don le plus précieux du Ciel, & que nous ne pouvons assez reconnoître. Nos liaisons se forment-elles dans notre premiere jeunesse; nous accompagne-t-il dans la même carriere de travaux & d'encouragements jusqu'à l'âge viril; sert-il de guide & de soutien à notre vertu, jusqu'au lit de mort: nous pouvons le nommer l'Ange Gardien, que Dieu nous a associé sur la terre.

S'il est donc vrai, qu'un ami nous procure tant d'avantages & de si grandes satisfactions; n'est-ce pas un devoir sacré pour nous, de nous en rendre dignes & de le conserver? Il faut, que nous nous efforcions d'être ce que nous estimons & aimons en lui, & que nous suivions exactement la route, où

nous

nous pouvons le trouver, le chemin du mérite, de la vertu, & des moeurs, qui réunissent l'agrément à la décence.

„ Veux-tu acquérir un ami, qui pense noble-
„ ment? Il faut, que tu trouves en toi-même cet-
„ te noblesse de sentiments, qui peut te rendre di-
„ gne d'être aimé. As-tu du mérite, & un coeur
„ vraiment honnête; sois assuré, que ton mérite
„ ne peut échapper à quelqu'un, qui sera parfai-
„ tement disposé comme toi."

Des ames généreuses se distinguent l'une l'autre au milieu de la foule des ames communes, qui ne cherchent à s'unir que dans des vues d'intérêt ou de vanité. Souvent c'est l'air gracieux d'une personne, sur le visage de laquelle nous croyons voir l'ame empreinte, qui nous fait rechercher son amitié; quelquefois c'est un service, par lequel nous apprenons à connoître la bonté de son coeur; c'est aussi quelqu'entretien, qui nous découvre en elle une maniere de penser & de sentir, dont nous sommes particuliérement affectés. Souvent c'est la décence de la conduite & des manieres, qui nous annonce un caractere, dont nous nous promettons une heureuse intimité. Le premier abord ne nous plait pas toujours, ne promettant pas ce que notre coeur nous fait desirer de trouver dans un ami; cependant un commerce plus particulier nous découvre le mérite d'un caractere, tel que nous pouvons le souhaiter. Ainsi la Nature nous invite à l'amitié par plus d'un moyen: tantôt par le puissant attrait

attrait d'une subite sympathie; tantôt par des services, qui nous gagnent insensiblement; tantôt par des liaisons, qui deviennent peu à peu plus étroites. Il n'y a personne plus qualifié pour le titre d'ami, que celui, qui, à un coeur bon & sensible, joint un esprit juste & délicat; qui, à la dignité de la vertu, unit l'agrément de la décence extérieure, & aux lumieres, dont il s'est enrichi, en cultivant les sciences, des connoissances plus précieuses encore, puisées dans la Religion. Une ame vaine, avide & intéressée, n'est pas faite, pour entretenir une amitié, qu'elle est bien capable de faire naître par une apparence séduisante. Celui, qui ne se respecte pas assez lui-même, peut-il être bien disposé à l'égard de son ami? Mais aussi avec le coeur le plus droit, sans la délicatesse du goût & la politesse des moeurs, l'amitié aura peu de charmes. Ce bon goût, que nous fait contracter l'étude des sciences & des beaux arts, non-seulement nous sert dans tout ce qui a rapport au commerce de la vie, mais influe sur nos liaisons les plus intimes, en ce qu'il ôte à notre franchise ce qu'elle pourroit avoir de rebutant pour nos amis; il rend notre familiarité circonspecte, & nous fait éviter, dans nos conseils & nos bons offices, le ton d'autorité & l'air de prétention. Au moyen de cette délicatesse, nous prévenons bien des sujets de mécontentement entre amis; nous embellissons les devoirs de l'honnête homme: &, sans ce goût épuré, le meilleur ami est souvent incommode, ou cesse d'être d'un commerce agréable.

Le coeur le mieux fait ne laisse pas d'avoir ses petites imperfections, qu'il tient de l'éducation ou du tempéra-

pérament. Il eſt également du devoir de l'amitié de les rectifier, & de les ſupporter. Il faut à ce dernier égard, que les défauts de mon ami diſparoiſſent à mes yeux, parmi le grand nombre de ſes bonnes qualités: pour être un autre moi-même, peut-il être ſans défauts?

„ Ton ami eſt un homme; il a néceſſairement ſes
„ imperfections, que ſes excellentes qualités doi-
„ vent te faire ſupporter, en même-temps que tu
„ prends à tâche d'y remédier avec tout le ménage-
„ ment poſſible. La bonté de ſon coeur le fait uſer
„ des mêmes droits & des mêmes égards; il enno-
„ blit tes ſentiments par les ſiens, lorsque ta maniere
„ de penſer & d'agir eſt moins noble; & il éclaire
„ ton ame de ſes lumieres.

Avons-nous eu le bonheur de trouver un digne ami; il faut, que nous nous efforcions d'acquérir des diſpoſitions plus aimables & plus généreuſes dans ſon commerce: autrement nous perdons le plus grand avantage de l'amitié, & nous changeons ce qui doit ſervir d'aliment ſalutaire à notre coeur en un eſpece d'intempérance de plaiſir. Pourquoi formons-nous des liaiſons, ſi ce n'eſt en vue d'accroître notre bonheur par la confiance, qu'inſpire une étroite ſociété? Peut-on jamais craindre de ſe rendre trop accompli, & d'agir trop raiſonnablement? Ne ſe trouve-t-il pas toujours de nouvelles occaſions, où je dois me montrer ami, c'eſt-à-dire, aider par mes ſecours, mes conſeils, mon exemple, mes conſolations & l'aménité de mon

com-

commerce? Ce que l'amitié a de plus avantageux pour nous & pour la société en général, c'est précisément qu'elle contribue à nous rendre toujours meilleurs, & plus propres à remplir notre grande & éternelle destination. Quiconque ne veut pas sacrifier à l'amitié quelque opinion légérement conçue, se corriger de quelque défaut, qu'elle nous fait appercevoir avec bonté, lui tenir compte des encouragements, qu'elle nous fournit pour l'acquit de nos devoirs, parce que notre orgueil refuse peut-être de s'y prêter; quiconque, en un mot, ne voit pas toujours de bon oeil la supériroté de son ami, & ne le regarde pas volontiers comme quelqu'un, dont il peut recevoir d'utiles leçons, n'a pas des sentimens dignes de l'amitié; &, quel que soit d'ailleurs son mérite, il lui manque cette noble défiance de soi-même, à laquelle doit nous conduire, sans répugnance de notre part, la main d'un généreux ami.

C'est à lui, que plus d'un coeur égaré doit son retour à la Raison, & son affermissement dans le chemin de la vertu, où il commençoit à chanceler: c'est dans son ami, que plus d'un jeune homme, qui ne seroit parvenu que lentement à se faire un sort heureux, a trouvé un compagnon de ses travaux, aussi zélé que courageux, qui lui en a montré le chemin, sans lui permettre de s'en écarter. Puisse chacun de ceux, qui liront ceci, avoir à se féliciter d'un ami semblable, ou en fournir lui-même le modele! Jeunes-Gens, vous avez d'autant plus besoin d'être guidés par les conseils d'une ami-

amitié vertueuſe, que vous vous en laiſſez plus aiſément impoſer, & que vous êtes plus ſujets à vous égarer, lorsque vous êtes abandonnés à votre propre conduite.

Qu'elle utilité retire de la jeuneſſe celui, qui, ſans ami, ne ſait de deux chemins, qui ſe préſentent, lequel choiſir? Long-temps indécis entre le vice & la vertu, il ſe détermine enfin, mais c'eſt pour faire une chûte après une autre, dans la route, où il marche ſeul.

Oui, je ne fais pas pour vous un voeu médiocre, en vous ſouhaitant un ami ſage & éclairé: il n'eſt aucun de vous, pour qui je ne faſſe ce voeu du fonds du coeur, & qui ne doive chaque jour implorer Dieu à ce ſujet. Et, pour donner à mon ſouhait toute ſon étendue, puiſſe une telle amitié répandre ſes douceurs ſur le cours de votre vie, & vous en faire recueillir les précieux avantages au delà du tombeau, & dans toute l'éternité.

J'ai déja inſinué, qu'on objecte à la Religion, que ſa Morale n'embraſſe point les devoirs de l'amitié. Peut-il ſe faire un plus injuſte reproche? Toutes choſes d'ailleurs égales, quel ſera le meilleur ami: celui, qui l'eſt d'après les principes de la Raiſon, ou l'ami raiſonnable & chrétien? Quand mon coeur eſt formé de maniere à n'avoir que de bonnes diſpoſitions à l'égard de tous les hommes, pourra-t-il ne pas éprouver des ſentiments favorables pour celui, qui a le plus de conformité avec ma maniere de penſer & de ſentir? Xénophon dit, que le ſoldat le plus courageux & le plus in-

intrépide eſt celui, qui craint le plus les Dieux. Et quel peut être le plus fidele & le meilleur ami? Ce n'eſt pas aſſurément l'honnête homme ſans Religion. Sa vertu, ſon amitié, me ſont ſuſpectes. L'homme raiſonnable & pieux eſt celui, ſur qui je puis faire le plus de fonds, c'eſt l'ami le plus ſolide, celui, qui l'eſt pour ce monde & pour l'autre. Une amie raiſonnable & pieuſe, qui pare ſes graces d'innocence & de pureté de moeurs; telle eſt la vraie, la meilleure amie, que nous puiſſions ſouhaiter, & rechercher avec le plus d'empreſſement. Si le Ciel nous favoriſe asſez, pour nous unir à elle par le lien du mariage; ſa poſſeſſion doit être pour notre coeur une des plus grandes félicités. Mettez en ce rang l'acquiſition d'un vertueux ami; & que l'expérience vous apprenne, & vous faſſe dire avec moi:

„ Qu'heureux eſt le jeune-homme, qui s'aſſocie
„ de bonne heure dans le chemin de la ſageſſe &
„ de la vertu un ami, qui la chérit & ſe la propo-
„ ſe également pour but, & dont le courage lui fait
„ partager tous les dangers, qui ſe rencontrent ſur la
„ route! Il l'aiguillonne, lorsqu'il temporiſe; il le
„ ſuit pas à pas, lorsqu'il court avec le plus d'ar-
„ deur; il le réveille, & l'empêche de ſe livrer à
„ un ſommeil dangereux; il l'avertit à chaque pé-
„ ril, qui le menace, & le ſomme de s'en préſerver;
„ il l'inſtruit de ſon devoir, avant qu'il ait eu le mal-
„ heur de le violer."

Concluons enfin, que si tel est l'avantage d'avoir pour ami un homme estimable & vertueux: combien plus grand est le bonheur de se faire des Intelligences célestes autant d'amis; &, ce qui est le comble de la félicité, de pouvoir se concilier la bienveillance de l'Etre tout-puissant & infiniment bon; de l'avoir pour ami! C'est un bonheur, auquel la Religion nous apprend, que nous pouvons aspirer, & qu'elle nous procure.



VINGT

VINGT ET CINQUIEME LEÇON.

Du Mariage,



Des devoirs des Epoux.

LA Nature a tracé avec tant de ſageſſe & de ſoin le caractere de l'amour conjugal, que la Raiſon peut aiſément le ſaiſir, & travailler d'après ce modele. En regardant la propagation du genre-humain, & le maintien du repos de chaque homme en particulier, comme le grand but de ce penchant mutuel, que Dieu a imprimé dans les deux ſexes, on ne peut imaginer de moyen plus conforme à la Raiſon & au devoir, par rapport à ce double objet, que l'union conjugale.

Sans cette union, le penchant à l'amour ſeroit effréné, & deviendroit bientôt la plus pernicieuſe paſſion. Au lieu de ſervir de ſoutien aux plus nobles inclinations de l'ame, à la bienveillance, à l'amitié, à l'eſtime, il les anéantiroit, & porteroit la deſtruction dans la ſociété, bien loin d'en réparer les pertes. Quiconque ne veut pas aſſujettir ce penchant naturel aux loix du mariage, &, comme le dit le Fils de Sirach, *celui, qui s'attache aux femmes de mauvaiſe vie, en devient plus débordé; la vermine le rongera; & l'ame débordée ſera exterminée, & miſe en exemple de punition. L'ardeur de ſa paſſion eſt un feu, qui ne ſe peut éteindre, qu'il ne ſoit entiérement conſumé.* (*) Autant on conçoit peu, que la tranquillité publique, & l'édu-

(*) Eccléſ. XIX, 3, XXIII, 22.

l'éducation des malheureux enfants, abandonnés ſans ſecours, puiſſe ſubſiſter indépendamment d'une union conſtante entre deux époux; autant il eſt facile de comprendre, que la Polygamie, qui augmente les embarras, plus que les douceurs de la vie, ne peut être autoriſée par la Raiſon, que dans des circonſtances très-rares. On peut auſſi aiſément ſe convaincre, que la diſſolution du mariage, ſi elle dépendoit du caprice, de la fantaiſie & de l'inconſtance de chaque particulier, ne pourroit avoir que les plus terribles ſuites, & détruire de fond en comble le bonheur des familles, & la tranquillité publique. Toute perſonne, qui, ſous prétexte de faire un meilleur choix, quitteroit ſa moitié, pour s'unir à une autre, n'auroit-elle pas bientôt quelque nouvelle raiſon de briſer ces liens, pour en former d'autres, & les rompre encore? Prétendre, que cette liberté ſoit une loi de la Nature, ce ſeroit imputer à la Nature de renverſer l'ordre de la ſociété, & porter atteinte à la ſageſſe de ſon Auteur. Tous nos penchants naturels doivent être limités; & plus qu'aucun autre celui de l'amour, un des plus impétueux, a beſoin de frein: autrement il dégénere, & corrompt le coeur, les moeurs, & l'eſprit. Et c'eſt ce qui arriveroit infailliblement, ou du moins il y a la plus grande apparence, qu'il en ſeroit ainſi; s'il dépendoit uniquement des caprices de l'amour, de former ou de rompre les noeuds de l'hymen. On ne peut nier ſans doute, que le repos particulier de telle ou telle perſonne n'exige la diſſolution du mariage. Mais, ſi on le permet dans un ſeul cas, on autoriſe mille autres à ſe prévaloir de cette liberté, par les plus frivoles &

les

les plus mauvaiſes raiſons; & alors l'union conjugale ſe contractera, plus qu'aucune autre, à la légere, & dans les plus baſſes vues. (*)

L'hymen, en reſtreignant l'amour à un ſeul objet, nous dédommage amplement de la liberté, dont il nous prive, de nous attacher à d'autres. Au lieu d'y perdre, notre coeur y gagne beaucoup. Il ſe trouve lié à une perſonne, qui a été l'objet de ſes voeux, & dont le coeur ne vit que pour nous, comme le nôtre pour elle. Notre penchant à l'amitié & à l'amour mutuel, qui, n'ayant point d'objet fixe, ſe pervertiroit, & ne laiſſeroit que de funeſtes impreſſions dans l'ame des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, obtient de l'hymen un objet, dans la poſſeſſion duquel l'amour & l'amitié trouvent également leur bonheur.

Ainſi deux perſonnes, que l'hymen tire de la ſociété générale, pour en former une particuliere, animées d'une affection réciproque & fidelle, font le bonheur l'une de l'autre, & trouvent dans l'acquit de leurs devoirs particuliers de nouvelles ſources d'attachement & de ſatisfaction, qui ont une influence ſur le bien de l'état & de la ſociété en général. Quelque peſants qu'on veuille ſe repréſenter les liens du mariage, il ſuffit, pour

(*) Le Maréchal de Saxe, dans ſes *Rêveries*, propoſe des mariages, contractés à l'âge de cinq ans: c'eſt, pour uſer du terme le plus doux, une pure *rêverie*; & ſi l'on fait attention aux loix divines, c'eſt une inſulte, faite à la Religion. Tout ce qui y répugne & choque la Raiſon n'en vaut pas mieux, quoique de la part d'un Maréchal, fût-ce même d'un Roi.

pour répondre à des reproches auſſi peu fondés, que les douceurs d'un hymen bien aſſorti l'emportent ſur les peines, qui s'y rencontrent: elles ſe changent même en douceurs, & ſervent à entretenir la tendreſſe mutuelle. Il ſuffit, que ce qu'on reproche à cet état en prouve beaucoup moins l'imperfection, que celle des hommes; & en particulier les égarements & les vices des perſonnes mariées. Une union, faite ſans conſulter la Raiſon & la vertu, ſans y apporter ni choix ni circonſpection, ſans ſe mettre en peine ſi les eſprits & les inclinations du coeur s'accordent, peut-elle imputer le malheur, qui la ſuit, au joug de l'hymen? N'envisager l'état du mariage que comme un aſyle, où l'intérêt, la volupté, la vanité & l'ambition, peuvent ſe réfugier & trouver des reſſources, & enſuite ſe plaindre, qu'on n'y eſt pas heureux; c'eſt ſe plaindre de ce qu'on y a trouvé ſa juſte punition. Et quand un hymen, formé ſous d'heureux auſpices, n'eſt pas accompagné d'une attention ſoutenue à régler l'amour conjugal, conformément aux vues reſpectables, qu'on doit ſe propoſer; quand l'eſtime ne ranime pas continuellement la tendreſſe des époux; qu'elle n'eſt pas cimentée par des ſoins prévenants & de fideles ſervices; & que l'indulgence mutuelle pour de légers défauts de tempérament ne tient pas en garde contre tout ce qui tend à cauſer la déſunion; imputer au mariage, qu'il eſt une ſource de dégoût, de chagrin & de méſintelligence, c'eſt faire un reproche, qui ne porte que ſur le manque de Raiſon de ceux, que ce lien rend malheureux par leur faute.

Pour concevoir de cet état le reſpect, qu'il mérite, il

il devroit suffire d'observer, comment deux personnes, qui s'aiment raisonnablement, s'aident à supporter les revers de la vie, & en goûtent mieux les agréments. Telle est la bénédiction, qui, du sein d'un vertueux amour conjugal, se répand sur tout le cours de la vie de ceux, qu'il unit l'un à l'autre. L'hymen n'est point fait pour le bonheur des insensés. Ses noeuds doivent former entre deux coeurs bienfaits un attachement, qui dure autant que leur vie, & un accord unanime à pratiquer les vertus sociales. Quand des personnes, en formant une union si intime, perdent de vue cet objet, ou sont incapables de le remplir; elles déshonnorent l'hymen, & en violent les droits sacrés. Comme il est le lien, qui unit le plus étroitement, & que la fidélité de l'amour conjugal est fondée sur des promesses réciproques & sur la nature même de cet amour; il en résulte, qu'au tribunal de la Raison l'infidélité est un grand crime, & que quiconque s'en rend coupable peche doublement, par sa luxure, & par une injustice des plus grandes. Il est remarquable, que les peuples les plus sauvages ont regardé, & regardent encore, les droits de l'hymen comme sacrés, jusques-là qu'il se trouve dans l'Afrique une nation, dont les moeurs different peu d'ailleurs de celles de la brute, chez laquelle cependant il existe une loi, qui punit de mort l'adultere. Pourquoi les contempteurs de la loi naturelle, qui se fondent sur l'exemple des sauvages, chez qui ils prétendent, qu'elle n'a pas lieu, n'en appellent-ils pas aussi à cet exemple, par rapport à la sainteté inviolable du mariage?

Plus il résulte d'avantages ou de maux de cette u-

 nion;

nion; plus nous devons être circonſpects dans notre choix, plus auſſi ſe rendent coupables ceux, qui nous la font contracter ou s'y oppoſent, en violentant notre inclination, par de prétendus bons motifs. Autant il eſt vrai, que l'amour ne peut être de durée, ſi le mérite ne l'entretient; autant devons-nous nous efforcer, avant & après le choix d'une moitié, à nous rendre dignes de ſon attachement. Un homme, qui n'a ni ſcience ni capacité dans les choſes, qui ſont de ſon reſſort, ne ſe fera pas long-temps conſidérer comme époux. Quel reſpect ſa femme pourroit-elle conſerver pour lui, ſi elle ne trouve en lui ni les lumieres, ni le ſoutien, qu'elle avoit droit de s'en promettre? Il ne ſait pas ſe gouverner lui-même: comment régira-t-il avec ſageſſe & douceur ceux, qui lui appartiennent? Il ne s'acquitte qu'avec négligence de tous les devoirs d'un chef de famille; & il perd ainſi par ſa faute le bonheur, attaché à l'union conjugale. Il eſt ſans occupations; & par ſa nonchalance il ſe rend à charge à la plus digne femme, à qui il fait trop remarquer des défauts, que ſon aſſiduité au travail, & une prudente circonſpection, devroient dérober à ſa vue. Ainſi déſoeuvré, peut-il partager avec elle quelque ſujet de ſatisfaction, dont il puiſſe ſe faire un mérite, & lui prouver par là ſes attentions & ſa tendreſſe? Egalement dénué d'eſprit & de vertu, prétendra-t-il élever des enfants, qui ſoient l'honneur de ſa maiſon, & d'utiles citoyens? C'eſt ce qu'on ne peut concevoir. Et qui pourroit dire tous ſes chagrins, toutes ſes folies, toute la confuſion, qui regne dans ſon domeſtique; ſi ſon épouſe, par de bien rares qualités, ne rémedie à tant de maux? Une femme,

qui n'a aucune capacité pour tout ce qui eſt du reſſort de ſon ſexe, qui n'a d'autre eſprit que celui de ſe bien mettre, & qui ne connoît d'autre mérite que les richeſſes & la beauté, qu'elle fait orgueilleuſement valoir à ſon mari; une femme ſans éducation, que ſes paſſions ſubjuguent, & qui n'a jamais réfléchi ſérieuſement ſur ce à quoi l'homme eſt deſtiné dans le monde: une pareille femme rendroit-elle ſon mari heureux; conſerveroit-elle ſa tendreſſe; établiroit-elle l'ordre dans ſa maiſon, & la feroit-elle proſpérer; s'appliqueroit-elle à rendre ſes enfants ſages & vertueux? Celui, qui la choiſit, la connoiſſant telle, quelque eſprit qu'il puiſſe avoir d'ailleurs, eſt un inſenſé, qui perd de vue le vrai but du mariage. Celui, qui ſe l'aſſocie, ſans la connoître, s'eſt déterminé à l'aventure; &, dans l'affaire la plus importante, il a agi comme un enfant. S'eſt-il laiſſé ſéduire par ſon imagination, par un extérieur impoſant, par les ſollicitations de ſes amis; il n'a donc conſulté ni ſon coeur ni ſa Raiſon? N'a-t-il eu pour objet dans ſon choix que la fortune, la condition, ce qu'il avoit à attendre pour l'avenir de la perſonne, qu'il épouſoit; ce n'eſt donc pas un mariage, qu'il a eu en vue de contracter, ce ne ſont pas les noeuds de l'amour, mais un contract d'intérêt, un pacte tout à ſon profit, qui l'uniſſent à une telle épouſe.

Mais ſuppoſez deux perſonnes raiſonnables & vertueuſes, qui ſe connoiſſent & s'aiment, & que le penchant de leur coeur, réglé par la prudence, & autoriſé de l'approbation de leurs parents & amis, incite à former entr'eux ce noeud ſacré; vous vous formerez l'idée d'une union entre ces époux, exempte d'une infinité

té

té de peines, qu'on dit être attachées au mariage. Leur amour ne se changera pas par la possession en indifférence, leur société intime n'engendrera point le dégoût : ce sera une amitié plus calme, & une satisfaction mutuelle, qui se renouvellera chaque jour. Ils s'occupent l'un de l'autre par un effet de leur affection réciproque ; elle leur facilite leurs devoirs respectifs, dont l'observation exacte entretient & redouble leur attachement. Ils travaillent chacun de leur côté pour leurs intérêts domestiques ; &, quoiqu'en remplissant différentes fonctions, ils tendent unanimement au même but. Déja avant leur mariage, ils se faisoient un devoir de l'application au travail ; & ce devoir ayant un objet plus déterminé, plus de motifs aussi les animent à le pratiquer, & leur amour le leur rend plus agréable. —— Comme ils ont les mêmes vues ; ils s'entr'aident par leurs conseils, leur concours mutuel, leur prudence, leur expérience, & leur exemple. Ils se communiquent réciproquement leurs lumieres, & ne prétendent point en tirer vanité. L'amour est l'ame de leurs pensées & de leur conduite ; il fait, qu'ils ne sont qu'un, par rapport à ce qui intéresse leur bonheur, l'éducation de leurs enfants, le succès de leurs soins & de leurs travaux. Le mari gouverne comme chef de la famille, mais de concert avec la femme. Elle l'aime comme son mari, & l'honore comme son soutien. Il l'aime comme son épouse, & il honore en elle une vertueuse amie, & mere de famille. Avant qu'ils fussent unis, la vertu étoit déja pour leur conscience une obligation, à laquelle ils étoient fideles ; & les liens de l'amour les y attachent encore plus étroitement. Seroit-il possible

en

en effet, que s'aimant l'un l'autre, & leur union fournissant à leur vertu de nouveaux sujets de s'exercer, ils ne travaillassent pas de concert à perfectionner leurs dispositions vertueuses, qui constituent le bonheur de leur ame, & le mérite, qui les rend le plus dignes d'être aimés? Pleins de sentiments de piété & d'humanité, leurs coeurs s'en pénetrent l'un l'autre; & ils redoublent leur propre bonheur, en le faisant tourner à l'avantage de la société, & en regardant leur félicité mutuelle comme une faveur de la Providence, dont la protection leur assure la durée. Ils voient dans leur situation la volonté de Dieu, qui l'a ainsi ordonnée; & ils trouvent de cette maniere, en une infinité de circonstances, des consolations, où d'autres n'ont que des sujets d'inquiétude & d'allarmes. Haller exprime à ce sujet dans ses poésies, combien il étoit sensible à la perte de son épouse.

„ Tu étois mon conseil, ma chere Elise, & personne autre que nous deux ne savoit tout ce que Dieu m'accordoit de félicité. Ma joie redoubloit, en te voyant si fidelle à la partager; c'étoit pour moi plus que les avantages de la fortune, ou du rang. Et lorsque quelque sujet de chagrin pénétroit mon coeur, tu te hâtois de me consoler, en me témoignant une tendre inquiétude. Tes tristes & douces plaintes rappelloient la tranquillité dans mon ame; je condamnois mon chagrin, qui causoit ta douleur.

Leur fidélité mutuelle est l'ange tutélaire de leur amour,

amour, qui écarte le soupçon injurieux, & la jalousie mortelle. Ils sont sujets à faire des fautes, comme tous les hommes: mais ils les compensent par leurs regrets, & une indulgence réciproque. Ce qu'un premier mouvement peut avoir de condamnable chez l'un, est réparé par l'autre avec autant de prudence que d'affection; & leur sincérité, toujours accompagnée d'une sage réserve, ne porte jamais d'atteinte mortelle à leur estime. Ils savent écarter tout ce qui pourroit nourrir l'orgueil du coeur, & donner lieu au mépris; leur tendresse détruit également l'un & l'autre. Et quel vaste champ, pour exercer leurs vertus, que les soins, qu'il donnent en commun à l'éducation de leurs enfants; mais aussi quelle source de satisfaction pour le coeur! Satisfaction, plaisirs, qui naissent pour eux, à mesure que leurs enfants prosperent, & qui leur adoucissent tout ce qu'il leur en coûte de peines & de travaux, pour les bien élever.

On ne peut qu'admirer la sagesse, qui se remarque dans la diversité des caracteres chez les personnes des deux sexes, & ce grand nombre d'avantages & d'agréments, qui résultent de cette espece de contraste.

Le courage & l'intrépidité chez les hommes, la douceur & la timidité chez les femmes, le génie des premiers pour l'invention & les pénibles entreprises, qu'ils sont capables d'exécuter pour le bien public, l'esprit délicat du beau sexe par rapport à l'ordre, à la décence, au bon goût dans ce qui concerne l'intérieur de la maison, sont des qualités, qui se requierent réciproquement, & se prêtent secours. Le mari, enclin à dominer, & la femme, tempérant par sa douceur ce que

cet-

cette domination pourroit avoir de fâcheux, sont faits assûrément, pour vivre ensemble. Comme il est capable de la protéger, & de fournir à sa subsistance; elle n'est pas moins propre à soulager ses travaux, & à les lui adoucir par l'agrément de la société: & tandis qu'il est particuliérement chargé du soin de pourvoir à l'entretien de sa maison; elle s'entend à mettre à profit & à ménager ce qu'il acquiert, & à seconder son industrie par son épargne. L'humeur douce de la femme modere celle de l'homme, qui est plus ardente, & en arrête la fougue. La vivacité, la gaieté de l'une, est un admirable tempérament au sérieux de l'autre, qui pourroit dégénérer en humeur chagrine, si, après une longue application des forces de son esprit & de son corps, le mari ne retrouvoit la sérénité de son ame auprès de son épouse. La sensibilité des personnes du sexe étant plus facile à émouvoir & à se dissiper, que celle de l'homme, en qui elle est plus tardive, mais plus profonde; il en résulte plus de capacité de part & d'autre à s'encourager & à se calmer mutuellement, comme aussi à céder avec prudence, lorsque l'un des deux se trouve dans l'accès de quelque passion, qui le domine.

Ce sont là autant de preuves de l'aptitude d'un sexe à contribuer à l'utilité & à la satisfaction de l'autre. Et quand, par entêtement ou par des raisons frivoles, on se condamne au célibat, n'est-ce pas se priver des plus grandes douceur de la vie? Outre le danger, auquel un célibataire expose sa vertu, n'est-ce pas une perte assez fâcheuse que celle de ce doux & légitime plaisir, que procure le plus tendre de nos penchants naturels;

turels; ce penchant, qui a une si grande influence sur nos vertus sociales, & sans lequel le coeur de l'homme concentre ses sentiments en lui-même, & se livre aisément au chagrin? Tous ceux, à qui les circonstances permettent & font un devoir de se marier, & qu'un amour mal-entendu de leurs aises, ou la crainte de faire un mauvais choix, détournent du mariage, entendent bien peu leurs intérêts, en n'écoutant pas la sage voix de la Nature. Qu'ils se rappellent l'éloge, que le Fils de Sirach fait de la femme sage, & du bonheur de celui, qui la possede. *Le mari, qui a une femme vertueuse, est heureux, & il prolongera ses jours au double: elle le réjouit, & fait, qu'il passe sa vie en paix. Une bonne femme est un bon héritage, qui sera donné pour récompense à celui, qui craint le Seigneur. Qu'un tel homme soit pauvre ou riche, il a le coeur content devant le Seigneur, & tous deux s'égayeront en tout temps avec un visage joyeux. La bonne grace de la femme est la joie du mari; celle, qui est entendue, délecte son coeur. C'est une grace, qui passe toute grace, qu'une femme pleine de pudeur & fidelle; & il n'y a aucune chose, quelque considérable qu'elle soit, qui puisse être égalée à une ame chaste. Tel qu'est le soleil, quand il se leve sur les lieux haut élevés, telle est la beauté de la femme vertueuse, qui est l'ornement de sa maison.* (*) L'amitié, quoique d'un si grand prix, ne nous dédommage pas du sentiment de l'amour. Elle n'est jamais cette union intime des ames, telle que l'hymen

(*) Eccles. XXVI, 1-4, 16-21.

tien la forme entre deux époux, qui confondent leurs vues, leurs souhaits & leurs travaux. En effet, pour qui respire le mari? Pour qui la femme vit-elle? Pour qui s'inquiètent & travaillent-ils l'un & l'autre? Les enfants de mon ami sont-ils également les miens? Son honneur me touche-t-il d'aussi près que le mien? Le soin de sa fortune m'occupe-t-il autant que mes propres intérêts? Ma réputation est la gloire de mon épouse, la sienne mon honneur. Mille circonstances peuvent me séparer d'un ami: il n'y a que la mort, qui m'enleve une épouse. Quand m'est-il permis de regarder le bien d'un ami comme m'appartenant; &, quelque bonnes intentions qu'il puisse avoir, le soin de mon repos l'occupe-t-il sans cesse? C'est ce qui peut & doit avoir lieu entre des époux. Haller, qui en avoit fait l'heureuse expérience, décide ainsi la comparaison.

„ Combien plus tendres sont les sentiments d'une „ épouse, qui entre toutes celles de son espece „ s'est destinée elle-même à nous appartenir en pro- „ pre! Dans son sein notre coeur repose en sûre- „ té, & se décharge de ses plus secretes inquiétu- „ des; & comme elle ne connoît d'autres desirs, „ d'autres sujets d'affliction, que ceux, qui nous oc- „ cupent, elle fait sa gloire de la nôtre, possede „ tout en nous possédant, & ne souhaite rien de plus „ pour elle-même. Sa vie entiere, le printemps de „ sa jeunesse, les fruits de la maturité, elle nous les „ consacre. Nos défauts n'excitent point ses repro- „ ches: ils sont l'objet d'un tendre support, au „ moyen duquel elle cherche à nous ramener, si,

„ emportés par les sens, nous avons eu le malheur
„ de nous écarter du devoir. Jamais l'appas d'une
„ situation plus brillante, ni l'inconstance de la for-
„ tune, ne peut nous faire perdre son coeur, & rom-
„ pre nos noeuds. Chaque jour, par ses soins, sem-
„ ble ajouter un nouvel éclat à notre vie, & de nou-
„ velles commodités: chacun de ses regards péne-
„ tre au fonds de notre coeur, pour en prévenir les
„ desirs. Et quand l'extérieur répond à une si belle
„ ame, quand la Nature l'a douée de toutes les gra-
„ ces, qui peuvent parer une mortelle; est-il quel-
„ que félicité, que puissent desirer de plus sur la
„ terre des ames, qui n'ont pas encore atteint leur
„ degré de maturité, pour être glorifiées dans le
„ ciel? "

La joie, qu'un Pere & une Mere ressentent au sujet de leurs enfants, est sans contredit la plus vive de toutes celles, que nous puissions éprouver en ce monde. Cette joie leur rend avec usure, jusqu'au dernier moment de leur vie, ce qu'il leur en a coûté de peines, pour les bien élever. Un Pere, qui bénit à son lit de mort un enfant, qui a répondu à ses soins, l'aime encore avec autant de satisfaction, que lorsqu'il l'a reçu pour la premiere fois d'entre les bras de la Mere. Et combien ce doux nom de Pere n'étoit-il pas en honneur, & réputé un précieux avantage, chez les Anciens! Je ne fais ici que bégayer les expressions imparfaites d'un sentiment, qui transporte mon coeur, quoiqu'il ne lui soit connu que par ce que j'en ai lu ou oui dire, & par les effets, que je l'ai vu produire chez

mes amis. Et quelle idée n'en conçois-je pas du ravissant plaisir, qu'on goûte à se voir revivre dans des enfants bien nés; & à voir dans leur prospérité l'accomplissement de ses voeux, le salaire de ses travaux, & dans leur satisfaction, dans leur renommée, la sienne propre! Quel ravissant plaisir n'est-ce pas, que d'avoir donné à la terre d'utiles citoyens, & au ciel des habitants, qui partageront la gloire des bienheureux! C'est cependant de cette volupté, que se privent tous ceux, qui se refusent volontairement aux noeuds si doux de l'hymen. (*)

Il

(*) Peut-être les jeux enfantins, auxquels la tendre complaisance d'un Pere lui fait prendre part, sont-ils plus satisfaisants pour son coeur, que le plus pompeux spectacle? Racine, le Fils, dit de son Pere: *Il étoit de tous nos jeux: je me souviens de processions, dans lesquelles mes soeurs étoient le Clergé, j'étois le Curé, & l'auteur d'Athalie, chantant avec nous, portoit la croix.* Que Racine me paroît grand, lorsqu'il s'abaisse à de pareils jeux; & qu'il a dû y être plus sensible, qu'à toute la pompe de Versailles & de la Cour! Aussi s'excusa-t-il d'assister à un repas, auquel l'invitoit un des principaux Ministres, en disant, qu'il devoit manger ce jour là une grosse carpe en famille. —— Plus d'une fois on a trouvé Mélanchton, cet homme, qui a fait revivre l'érudition en Allemagne, un livre à la main & lisant, tandis que de l'autre main il berçoit un jeune enfant. —— Avec votre permission, Messieurs, dit un jour le célebre Hausen à ses Auditeurs, lorsqu'occupé à la démonstration d'un problême de Mathématiques il entendit son enfant pleurer dans l'antichambre, mon enfant pleure. Il fut le

Il eſt peu de circonſtances, où un célibataire puiſſe rendre plus de ſervices au public, qu'un homme marié. C'eſt presque toujours à tort, qu'on ſe flatte de conſacrer plus utilement ſa vie aux ſciences, aux arts, à la vertu, à ſes amis, hors de l'état du mariage. Les plus grands génies, les ames les plus généreuſes & les plus pures, n'ont pas fait difficulté de ſe charger de ſi douces chaînes; & ils ont infiniment plus fait pour la ſociété, & porté la vertu plus loin, qu'un grand nombre de ceux, qui s'en ſont affranchis par un motif d'ambition, d'ardeur pour l'étude, ou de chaſteté volontaire.

Combien d'hommes, dont la vie ſe conſume triſtement & ſolitairement à ne rien faire, auroient mené dans l'état du mariage une vie douce & laborieuſe! Combien y auroient trouvé dequoi pourvoir à leur ſubſiſtance, beaucoup mieux que dans le célibat, que la crainte de manquer du néceſſaire leur a fait préférer! L'oeconomie d'une femme prudente équivaut, & au delà, à ce qu'il en coûte pour ſon entretien. Et c'eſt une obſervation, fondée ſur une longue expérience, qu'à meſure que le nombre des enfants & la dépenſe augmentent dans une famille, la bénédiction y eſt auſſi. Et d'où vient voudroit-on en douter? Des perſonnes, qui ont déja honnêtement pour vivre, & qui par inclination s'uniſſent pour toujours l'une à l'autre,

dans

prendre dans ſes bras, revint dans l'auditoire, & l'ayant ſur ſes genoux, il continua gaiement, & ſans autre interruption, ce qu'il avoit à dire.

dans des vues conformes à la ſainteté du mariage, ne pourroient-elles pas ſe promettre, au moyen de leur aſſiduité au travail & d'une vertu ſoutenue, que la Providence pourvoira toute leur vie à leurs beſoins? S'ils ont des enfants, n'appartiennent-il pas auſſi à Dieu? Faut-il néceſſairement, qu'ils leur laiſſent un gros héritage? En eſt-il de meilleur qu'une bonne éducation; ne leur ſuffiroit-elle pas? Et quand a-t-on vû de pauvres enfants, qui ont eu un Pere & une Mere, recommendables par leur probité, être entiérement à l'abandon: ou plutôt une main inviſible ne les a-t-elle pas ſouvent conduits à la plus grande fortune, quelque pauvres qu'ils fuſſent d'abord? Sans doute, on ne doit pas prétendre forcer la Providence à favoriſer un mariage viſiblement téméraire; mais il faut auſſi, que la confiance en ſa bénédiction nous encourage à faire un choix réglé par la prudence & la vertu. La ſeule crainte d'en faire un, qui nous ſoit funeſte, n'eſt pas un motif ſuffiſant, pour nous retenir dans le célibat: les exemples de mariages malheureux doivent nous rendre plus circonſpects, ſans nous décourager. Si c'eſt Dieu, qui a ordonné le mariage; (comme on n'en peut douter) nous ne devons pas nous effrayer d'un état conforme à ſes vues, moyennant que nous nous conduiſions ſelon toutes les regles de la prudence humaine. Et ſuppoſé même, qu'après avoir mis en uſage toute la circonſpection poſſible, notre choix ne réuſſiſſe pas ſelon nos voeux; il faut, que nous regardions ce que cela a de triſte comme faiſant partie de cette ſuite d'événements, dont Dieu a voulu, que le cours de notre vie fût compoſé, par des vues dignes de ſa ſageſſe. En

nous y soumettant avec résignation, tâchons d'y remédier par la prudence & de bons procédés, autant qu'il dépend de nous. Plus d'une femme raisonnable a changé heureusement le caractere de son mari par les témoignages de sa tendresse, par une sage retenue, par son support, & une patience à toute épreuve. Souvent aussi un époux raisonnable a corrigé par son affection, sa prudence, son exemple, les moeurs & les inclinations de son épouse, dont l'éducation avoit été négligée. (*) Enfin, un ami est-il pour nous un précieux don, que nous croyions tenir de Dieu, & devoir lui demander; ne nous promettrions-nous pas de sa bonté, qu'il nous fera trouver dans un époux ou une épouse des sentiments nobles & tendres, un coeur bien placé, & tel, que, ne connoissant rien de plus propre à faire notre bonheur sur la terre, nous le sollicitions plus qu'aucun autre avantage temporel?

Il n'est point de moyen plus assuré, pour parvenir à un heureux mariage, que de conserver la pureté de moeurs dans sa jeunesse; il faut aussi s'étudier à acquérir les qualités de l'ame, une capacité dans les sciences ou les arts, non moins utiles pour nous, que propres [illegible] à

[illegible]

(*) Le Lord Hallifax, dans ses *Etrennes à sa Fille*, lui donne plusieurs sages avis sur la maniere, dont elle doit s'y prendre, pour gagner l'affection de son mari, si elle avoit le malheur de ne pas bien rencontrer; & plus d'une jeune personne du sexe auroit intérêt à se bien imprimer cet avis avant le mariage, plutôt que de se former une idée de cet état, d'après les imaginations d'un amour romanesque.

à nous faire aimer, & qu'avec cela nous ne négligions pas la santé, & les agréments extérieurs du corps. On doit avoir des manieres décentes & prévenantes, & s'appliquer à rectifier les défauts de son tempérament ou de l'éducation. En apportant tout le soin possible à faire un bon choix, il faut prendre d'abord conseil de son coeur; ensuite consulter sa Raison, & ne pas négliger l'avis de ceux, que nous estimons le plus. Les yeux peuvent bien nous faire incliner pour une personne, mais jamais nous décider. C'est la vertu, pour laquelle se détermine sur-tout un coeur, qui a des sentiments; la vertu suppose aussi une saine Raison; & elle-même donne de la Raison. Toute femme sensée & vertueuse ne peut manquer de la capacité nécessaire, pour bien conduire son ménage; & quand je suis assuré, que son coeur partage mes sentiments & mes desirs: qu'est-ce qui pourroit rendre suspect à deux personnes, qui s'aiment ainsi, le choix, qu'elles font l'une de l'autre? L'amour fera disparoître nos légers défauts, ou les corrigera. Dans les peines même de l'hymen, il nous fera trouver de quoi entretenir notre satisfaction mutuelle; & la prudence & la vertu prendront soin d'écarter tout ce qui pourroit refroidir l'amour, & lui être mortel. Salomon nous trace le caractere d'une femme forte, d'une épouse prudente & vertueuse, en disant: *Le coeur de son mari est rempli de confiance pour elle, & il verra les richesses s'accumuler dans sa maison: elle n'est occupée tous les jours de sa vie qu'à lui procurer les plus grands avantages. Sa parure est la propreté & l'exactitude, & elle ne redoute point le lendemain. Elle parle avec sagesse, & la pitié la plus pure découle de ses*

 levres.

levres. Elle porte un oeil clair-voyant sur tout le train de sa maison, & ne mange point le pain de paresse. Ses fils prosperent, & la déclarent bienheureuse: son mari la comble de louanges. On dira d'elle: plusieurs d'entre les femmes se sont illustrées par leur vertu, mais tu les surpasses toutes; la grace est un vain ornement, & la beauté la plus parfaite une vapeur légere: mais la femme, qui craint l'Eternel, sera comblée de gloire. (*) Ce portrait n'est-il pas celui d'une bien digne épouse? Et quel mérite pour les Meres, si elles élevoient des filles, qui lui ressemblent! Bénie soit la personne, dont les soins ont pour objet de former pour vous, Jeunes-Gens, soit dans les palais des Princes ou dans la chaumiere du pauvre, une telle compagne! Croyez-moi, le jeune-homme, qui a des moeurs & de l'assiduité au travail, a le plus grand droit de prétendre aux douceurs d'un heureux mariage.

(*) Prov. XXXI, 11, 12, 25-30.



VINGT ET SIXIEME LEÇON.

De devoirs envers Dieu, considérés comme la source de tous les autres devoirs.

JE termine ces Leçons par un court exposé des devoirs envers Dieu, tels que la Religion Naturelle nous les fait connoître. Ils sont une partie si essentielle de la Morale, que celle, qui n'en traiteroit pas, seroit comme un tableau sans vie, & un beau corps sans ame.

Tous les devoirs, tant ceux, qui se rapportent à nous-mêmes, que ceux, qui ont le prochain pour objet; tous les devoirs, comme nous l'avons déja dit dans la Leçon, qui sert d'introduction à la Morale, tirent leur principale force de l'idée d'un Etre suprême & souverainement saint, dont les loix se trouvent gravées dans la Raison & la conscience: ce qui doit nous les faire respecter, & nous porter à nous soumettre à ce qu'elles nous disent de sa part, avec un entier acquiescement. C'est ce qui donne à l'acquit de ces devoirs tout son mérite, & qui en fait de véritables vertus. Que sont en effet tous ceux, que nous remplissons dans la société, sans leur rapport avec les vues de Dieu, & la soumission à ses loix? Rien qu'un mouvement artificiel, que le ressort de l'intérêt, de l'amour-propre, & de l'orgueil, met en action, aussi long-temps que notre avantage s'y trouve. N'y a-t-il point de Dieu, point de Dieu juste & saint, & l'ame ne subsiste-t-elle point après la mort; la vertu n'est qu'une chimere. Je dis plus, s'il n'y a point de Dieu, qui veille sur les pensées

secretes & les actions des hommes; la vertu n'est qu'une folie, le vice heureux est la vraie sagesse, & la meilleure Morale, qu'on puisse se proposer, sera de satisfaire les desirs de son coeur, & de vivre sans aucun sentiment d'humanité, autant qu'on le pourra impunément.

De tous les caracteres, le plus abominable est celui d'un homme, qui n'admet point de Divinité, ou qui ne veut point reconnoître & adorer un Dieu juste & saint. Se peut-il, que l'on contemple le ciel & la terre, les merveilleuses traces de sagesse, de puissance & de bonté, que ce spectacle nous met sous les yeux, l'ordre, la beauté, l'agrément, l'utilité, qui se remarquent par-tout, sans appercevoir un Dieu, qui s'est peint dans tous ses ouvrages? Se peut-il, qu'on ait l'idée de sa propre existence, qu'on se reconnoisse doué de la faculté de penser, qu'on se sente porté invinciblement au bonheur, que l'on conserve encore quelque sentiment de conscience, & pour peu d'attention qu'on fasse à ce corps merveilleusement organisé; à cette infinité de moyens, établis, pour subvenir à ses besoins; se peut-il, qu'on méconnoisse un premier Auteur de tout ce qui existe, dont la sagesse, la puissance, & la sainteté, sont infinies, & qu'on veuille lui substituer le hazard, une aveugle nécessité?

„ Il n'est rien dans l'univers, Source de la vie, „ qui n'annonce & ne prouve ta présence. Et cepen„ dant l'incrédule ne peut t'appercevoir. Il ose di„ re dans son coeur: il n'y a point de Dieu. Il ose, „ telle est son audace, en entretenir la pensée dans

„ ce

„ ce même coeur, où tout se souleve contre une si
„ folle & si détestable pensée. Sa langue même,
„ qu'il contraint à l'exprimer, ne lui sert d'organe
„ qu'en attestant, à quel point il s'aveugle de dessein
„ prémédité.

Oui, pour quelqu'un, à qui l'existence du monde & la sienne propre, son sentiment intime, l'idée du bien & du mal moral, l'espérance & la crainte par rapport à une autre vie, qui se trouvent imprimées dans son coeur, ne prouvent pas suffisamment, qu'il y a un Dieu, toutes les autres preuves sont inutiles.

Admettre son existence, lui attribuer toutes les perfections, & restreindre néanmoins la vie de l'ame à quelques instants, au séjour passager, que nous faisons sur la terre, c'est concevoir une bien petite idée de l'Etre adorable, qui réunit toutes les perfections. Mon ame est-elle immortelle? Quelque peine qu'un incrédule puisse prendre à obscurcir cette question, & quelque solution scientifique qu'un Philosophe s'efforce d'en donner, le sentiment, que Dieu en a imprimé dans l'ame même, avec le desir invincible de vivre toujours, est une preuve claire, certaine, & décisive. Assurément celle, que la Philosophie fait valoir en faveur de l'immortalité de l'ame, & qu'elle tire de sa nature, ne doit pas être méprisée. Elle peut convaincre quelques esprits, disposés & propres à la réflexion, & ne rien opérer sur d'autres, qui ne font que peu d'usage de leur Raison. Mais ces derniers ne font-ils pas le grand nombre? Et pourrions-nous croire, que la question la plus importante pour tout le

gen-

genre-humain ne pût se résoudre que par les profondes spéculations de la Philosophie? Vous demandez, vous êtes incertain, si votre ame est immortelle. Ah! pour n'en plus douter, fuyez sérieusement le vice, & représentez-vous en Dieu une bonté, au moins égale à celle, que vous attribuez à votre plus digne ami. Pour vous convaincre, qu'il y a une autre vie, ayez de la vertu, & pensez à Dieu, comme à un Pere équitable & plein de tendresse, qui a la puissance de rendre heureux ses enfants, ou de les punir. En un mot, soyez pieux; & ensuite demandez-vous, si vous pouvez cesser de vouloir exister. Le vice redoute l'éternité, parce qu'il est contraint de redouter Dieu avec une frayeur d'esclave, & que, n'osant prétendre d'être l'objet de sa bonté infinie, il ne s'en forme que des idées peu relevées. Soyez pieux; & pensez à la puissance sans bornes de votre Créateur; après cela, que votre ame soit un être simple, ou composé de parties, vous aurez toujours la certitude, que le Tout-Puissant a le pouvoir de la faire vivre éternellement. Soyez pieux; & il vous sera inconcevable, que celui, qui est infiniment bon, l'anéantisse jamais.

Un coeur droit & sincere a dans le sentiment intime de ce qu'il éprouve & desire des preuves invincibles de l'immortalité; il y a pour lui une Logique de sentiment, & l'idée d'être éternellement heureux est trop ravissante, pour qu'il se permette ou prenne à tâche d'en douter. Quelqu'un, qui par humilité voudroit mettre en question, s'il mérite de vivre éternellement, n'auroit qu'à se demander, par où il a mérité de vivre en ce monde. C'est par un effet de la bonté gratuite

de

de mon Créateur, que j'exiſte actuellement; & cette exiſtence continuée ſans interruption eſt un bienfait, également gratuit de l'Etre infiniment bon, qui ne peut craindre d'épuiſer les tréſors de félicité, qu'il deſtine à ſes créatures, en leur en accordant une jouiſſance éternelle. La difficulté, qu'il y a pour nous, à concevoir notre ame, continuant à exiſter après ſa ſéparation du corps, ne doit pas nous inquiéter beaucoup. Concevons-nous bien la maniere, dont Dieu a uni ſi étroitement l'ame avec le corps? Quelqu'un oſeroit-il ſoutenir, que, pour lui conſerver ſon activité indépendamment du corps, il en coûte d'avantage à la toute-puiſſance, que pour lui donner l'être, & l'unir au corps, qu'elle a animé? Nous trouvons en nous-mêmes & en Dieu aſſez de preuves, pour nous perſuader, qu'il n'a pas voulu borner notre exiſtence à cette courte vie, mais qu'il ſe propoſe de la prolonger à l'infini; & une Raiſon épurée acquieſce à ces preuves, & fonde ſur elles une foi, qui fait ſa gloire, & tourne à la louange de Dieu. S'il ſe pouvoit, que l'immortalité de l'ame fût une erreur, & ſon anéantiſſement une vérité; ce ſeroit l'unique & inconvenable cas, où l'erreur auroit plus de conformité avec la Raiſon, que la vérité, & où il ſeroit infiniment préférable pour le repos de l'homme de ſe tromper, que de penſer juſte. N'eſt-il que poſſible ou vraiſemblable, que l'ame ſubſiſtera toujours pour un état de félicité ou d'infortune, & le contraire eſt-il également poſſible & vraiſemblable; il nous importe encore infiniment de régler notre vie, comme ſi la premiere de ces vraiſemblances étoit certaine, & l'autre tout-à-fait fauſſe. Re-

tour-

tournerai-je aprés la mort dans mon premier néant? Idée si terrible pour moi! Au moins ne saurai-je pas, que je me suis abusé? Continuerai-je d'exister? Je serai donc infiniment heureux d'avoir vécu en vue de l'éternité. Non, il n'est pas d'une moins pernicieuse conséquence pour le coeur de nier l'immortalité de l'ame, que de révoquer en doute l'existence de Dieu: & s'il faut cesser à la mort d'espérer en lui, c'est en quelque sorte nous prescrire de ne pas le respecter beaucoup sur la terre. Ne suis-je destiné que pour ce monde, ma peine ou ma récompense se bornent-elles à cette vie; je m'imagine, soit dit sans blasphême, que le vice, accompagné de prudence & de retenue, peut procurer plus de satisfaction, que la vertu la plus rigide. (*)

Les sentiments de notre coeur se reglent sur les notions de notre esprit. Plus nous aurons par conséquent de

(*) La preuve la plus claire & la plus abrégée de l'immortalité de l'ame ne se trouve que dans la Religion Révélée. Dieu s'en est expliqué dans sa parole: il ne peut se tromper: il peut seul savoir ce qui en est. Voilà ce que l'esprit le plus borné est en état de comprendre. Et quelle force peuvent avoir tous les doutes & toutes les objections contre l'autorité divine de sa parole, à laquelle je me soumets? Aussi la foi, qu'exige la Religion, est le devoir le plus sacré; parce qu'elle est l'hommage, que je fais à Dieu de ma Raison: comme au contraire l'incrédulité est de tous les péchés le plus grand, en ce qu'elle blesse la soumission, que je dois à Dieu, qu'elle est la source d'une infinité de vices, & le fruit de la révolte & de la perversité du coeur.

de justes & vives idées des perfections & de la grandeur de Dieu ; plus nos sentiments d'adoration seront purs & animés. Voir en lui l'Etre le plus puissant, le plus saint, le plus sage, le plus rempli de bonté, le plus parfait ; le reconnoître pour le Créateur de l'univers, le Pere & le Conservateur des esprits & de tout ce qui existe ; l'adorer comme l'Arbitre suprême de tous les événements ; se le représenter comme le témoin assidu de toutes nos actions, & pénétrant les plus secrets mouvements de notre coeur ; se persuader, qu'il est la source de tous les biens, l'éternel protecteur de la vertu, & le vengeur du crime : & néanmoins n'avoir aucun sentiment de soumission, de reconnoissance, de respect, d'amour, & de confiance ; n'éprouver ni désir d'être l'objet de sa bienveillance, ni crainte de lui déplaire : se peut-il une plus grande contradiction ; & celui, qui prétend reconnoître son Créateur, sans éprouver aucun sentiment pour lui, mérite-t-il le nom d'homme ?

La connoissance de Dieu & de sa volonté est donc le moyen le plus sûr, pour faire naître dans notre coeur de pieux & vertueux sentiments. C'est dans l'idée la plus sublime, que nous puissions nous former de ses perfections, dans le soin d'en renouveller chaque jour l'image & de l'avoir toujours plus présente dans notre esprit, que nous pouvons puiser nos sentiments envers Dieu : elle en est la source sacrée, &, comme nous l'avons déja insinué, c'est aussi l'ame des vertus sociales. Reconnoître un Dieu, voilà nécessairement notre premier devoir, dont l'acquit perpétuel doit faire notre plus grande félicité. Nous ne pouvons nous

fai-

faire de Dieu une trop haute idée, nous ne pouvons nous le représenter jamais aussi digne, qu'il l'est, d'être aimé. Il faut concentrer dans l'image, que nous nous en formons, tout ce qu'il y a de parfait; tout ce que la Raison nous représente comme aimable, tout ce que la création & la conservation de l'univers nous offrent de grand & d'excellent. Le ciel & la terre nous annoncent sa bonté & sa Majesté souveraine. C'est lui, qu'attestent chaque étoile du firmament, chaque production de la terre, chaque goutte d'eau de la mer, chaque battement de notre pouls, chaque sentiment de notre coeur, chaque pensée de notre ame, chaque reproche secret de notre conscience, chaque mouvement de joie, qui accompagne une bonne action. C'est sa gratuité, sa grandeur, que chaque trace merveilleuse de sa sage direction, chaque témoignage de son amour immense, chaque preuve de sa juste administration, nous somment de reconnoître. On ne pense pas d'une maniere digne de lui, quand on ne réunit pas dans l'idée, qu'on s'en forme, tous les traits de grandeur & de bonté, qu'il nous est possible de concevoir, toutes les perfections imaginables, & toutes dans le même degre d'excellence infinie. Se représenter sa bonté l'emportant sur sa justice, ou sa justice sur sa bonté; le croire moins puissant que sage; ou, en admettant son éternité, ne pas lui attribuer une volonté immuable: n'est-ce pas le rabaisser, le rendre plus semblable à l'homme qu'à lui-même? Et cette malheureuse disposition d'attribuer à Dieu les qualités de l'homme, de se le représenter sous l'image imparfaite d'un Monarque puissant, sage & bienfaisant, mais tel qu'on

pour-

pourroit le concevoir le plus parfait sur la terre, est un défaut peut-être trop ordinaire aux hommes, & même à des hommes, dont les sentiments sont plus vertueux qu'éclairés.

La contemplation attentive & réfléchie de nous-mêmes, & des oeuvres sans nombre de la sagesse divine, doit naturellement faire naître en nous *le respect* & *l'admiration*. Qui pourrois-je, se dit l'homme raisonnable, qui pourrois-je respecter & adorer à l'égal du souverain Maître du monde entier? Etre vivant, qui ne suis que du jour d'hier, qui un instant plutôt n'existois pas; habitant d'une terre, qui n'est point mon ouvrage, & où je me trouve à mon insu; spectateur d'une foule de merveilles, qui par-tout s'offrent à mes regards; poussiere animée, ame douée de la faculté de penser & de vouloir: qui m'a fait ce que je suis? D'où me viennent ces sentiments d'amour ou de haine, que j'éprouve? Ces espérances, ces craintes, qui m'occupent tour à tour? Qui m'a rendu susceptible de mille & mille sentiments agréables? A qui dois-je ma conservation, à qui doivent la leur cette infinité d'objets, qui affectent mon ame & mes sens? Qui peut-il être? Le Tout-Puissant! C'est lui, qui est mon Dieu, mon Maître, l'Arbitre de mon sort, mon Bienfaicteur, un Ami, un Pere, qui me comble chaque jour de ses graces, & qui, tout incapable que je suis de contribuer à son bonheur, me traite en enfant chéri, comme si j'étois le seul objet de ses soins paternels. Et je ne l'honorerois pas; je ne craindrois pas un Dieu si saint; je ne m'appliquerois pas à m'instruire de sa volonté, & à en faire la regle de la mien-

ne: ce qu'il veut ne pouvant être que le plus grand bonheur de ſes créatures! Il eſt un océan de félicité, de bienfaiſance & de ſageſſe: ne me jetterois-je pas dans ſon ſein; ne ſerois-je pas abſorbé dans l'admiration; ne l'aimerois-je pas par deſſus tout, lui, dont les bienfaits ſe rapportent uniquement à mon avantage, & qui eſt infiniment ſupérieur à toute vue de tirer quelque avantage de mes ſervices! Il me connoît, & tout ce qui me concerne, de toute éternité: il pénetre le fonds de mon ame: il voit le deſir, que j'ai, de lui plaire, & de quelle maniere je m'y applique, quels ſinceres, quoique foibles, efforts je fais, pour pratiquer la vertu. Il ſait ce qui me convient, & ce qui peut m'être préjudiciable; il fait ſervir le mal même à mon bien. Il gouverne en Dieu, comme l'Etre ſage, ſaint, & bon par excellence. A qui pourrois-je abandonner mon ſort avec plus de confiance? De qui attendrois-je plus infailliblement mon repos & mon ſalut, que de lui? Ce qu'il ordonne à mon ſujet, quoique douloureux en apparence, ne peut que tourner à mon bonheur. Ce qu'il me deſtine, quelque contraire qu'il ſoit à mes déſirs, ſera ma félicité, comme il eſt un effet de ſon amour. Eſt-ce quelque affliction, quelque perte, fût-elle la privation des objets, qui me ſont le plus chers, & la perte de la vie même? Je m'aſſure en lui; & je me réſigne humblement à toutes ſes diſpenſations, à tous les décrets de la ſageſſe. N'eſt-il pas mon ſouverain Maître, le Dieu infiniment parfait? Je ſuis en ſûreté entre ſes mains, & ſa bonté ſera éternellement l'objet de ma confiance. Auſſi longtemps que je le crains, je puis bannir toute autre crain-

te;

te, dans le tombeau même se prépare ma renaissance; & en quelque endroit que mon ame existe après ma mort, je sais, qu'elle est toujours en la présence de Dieu, à qui tout est présent.

La piété du coeur suppose donc une foi pratique de l'existence de Dieu, fondée sur les principes les plus certains de la Raison: comme aussi cette foi suppose de justes & dignes idées de Dieu, de ses perfections, & de sa volonté, à laquelle il veut, que nous nous conformions, en conséquence de ce qu'il est à notre égard, & des idées, que nous devons nous en former. Si l'on change ces idées & qu'on *les altere*; la vertu dégénérera bientôt dans notre coeur, la superstition se mêlera à notre piété, & la Religion servira de manteau à nos passions. Mais aussi effacez du coeur de l'homme tout sentiment *d'amour*, de *reconnoissance*, & de *confiance* à l'égard de Dieu; sa vertu ne sera qu'une ombre, destituée de réalité: notre ame perd ce qui fait sa vraie & sa plus grande dignité: ce desir sans bornes, que nous avons, d'être heureux, n'a plus son objet capital; tout manque à notre félicité, par cela même que le souverain bien du coeur, l'Etre infini, ne l'occupe plus. Je vais plus loin, & je dis, que *l'amour de Dieu, une fois éteint* dans une ame, le noble sentiment de l'humanité s'en efface: que le plus puissant motif à l'exercice de cette vertu n'est alors que l'amour propre & la vanité; & que tout notre mérite à cet égard ne consiste plus qu'à savoir habilement paroître autres que nous ne sommes, & à tourner à notre profit les dispositions de quiconque peut nous être de quelque utilité.

La foi, qui nous fait admettre un Dieu infiniment

parfait, eſt donc *le premier devoir* d'une créature intelligente; vu qu'il feroit infiniment déraiſonnable d'avoir ſous les yeux la plus forte preuve de ſon exiſtence, le ſpectacle de la Nature & de ſes merveilles ſans nombre, & ne pas vouloir cependant reconnoître le Créateur. Cette foi eſt encore le *premier devoir*; parce qu'il n'y a rien, qui puiſſe tranquilliſer notre coeur & aſſurer notre félicité, comme la certitude, que nous ſommes ſous la protection & la direction d'une Providence divine. Outre cela, c'eſt ſur cette connoiſſance, que repoſe tout ce qu'il y a de vérité dans l'entendement, & de ſainteté dans le coeur. Auſſi long-temps que nous avons de ſaines & vives idées de Dieu, que nous penſons à ſa ſcience & à ſa puiſſance infinie, que nous le regardons comme la bonté, la ſageſſe, la ſainteté même, la ſource de notre vie & de notre félicité, & qu'en un mot les différentes obligations, que nous impoſent chacune de ſes perfections, nous occupent; auſſi longtemps le deſir de lui plaire, & de nous rendre dignes de ſa bienveillance, doit ſe faire ſentir à notre coeur, nous animer à nous inſtruire de ſa volonté, & à la mettre en pratique, en rapportant tout ce que nous en avons reçu, ſoit les facultés de l'eſprit & du corps, ſoit les avantages extérieurs, au but, pour lequel il nous les a accordés.

Cette *notion* de la Divinité eſt ainſi le fondement de tout ce que nous lui devons d'obéiſſance; & l'amour divin, que la conſidération de la bonté de Dieu, & de ſon pouvoir, pour nous rendre heureux, fait naître en nous, eſt l'ame & le principe d'une ſoumiſſion libre, ſincere & conſtante. Avez-vous une juſte & vive idée de Dieu; vous l'honorerez, vous l'aimerez ſouverai-

ne-

nement. Mais eſt-il concevable, que vous puiſſiez l'aimer, & vous propoſer en conſéquence de faire ſa volonté, comme ce qu'il y a de plus heureux pour vous; que vous puiſſiez regarder tous les hommes comme ſa famille, & comprendre, qu'il a les mêmes vues pour eux que pour vous, ſavoir leur félicité: & cependant ne pas les aimer, ne pas prendre part à leur bonheur, ne pas ſoulager leurs maux, quoi que vous ſachiez, que ſa volonté eſt de les rendre heureux? *La vraie humanité, celle qui eſt une vertu*, eſt donc rendue telle, produite néceſſairement, par le reſpect & l'amour pour Dieu. Se dire animé de ces ſentiments; prétendre, qu'ils dominent dans notre coeur, quoiqu'on ne ſubordonne pas ceux de l'amour-propre à la volonté de Dieu, autant qu'elle nous eſt connue, & qu'on ne s'embarraſſe pas de faire ou d'omettre ce que la Raiſon & la conſcience nous diſent de ſa part être un bien ou un mal: n'eſt-ce pas une contradiction révoltante? Aimons-nous Dieu réellement; un amour exceſſif de nous-mêmes ne nous dominera pas, & nous ne chercherons notre bonheur que conformément au plan de Dieu, qui ſera notre unique regle. Le bonheur des autres ſera pour notre coeur un ſujet perpétuel de joie; & il trouvera ſa propre félicité dans ces louables diſpoſitions, dont Dieu l'a rendu capable, & qu'il fait répondre au but de ſa deſtination.

Si donc nous étions ce que nous devrions être, eu égard aux relations, que nous avons avec Dieu; les ſentiments *de la plus profonde ſoumiſſion* & d'une *obéiſſance filiale* nous animeroient en tout temps. Ils ſont en effet une conſéquence néceſſaire de l'idée de Dieu.

Une crainte religieuse nous occuperoit; elle nous interdiroit toute intention & toute action vicieuse, à la seule pensée de la sainteté de l'Etre des êtres. Tant que l'idée de sa bonté nous seroit présente; il s'éléveroit nécessairement dans notre ame un vif desir, au défaut de tout moyen de concourir à sa félicité, de le glorifier au moins par notre admiration, notre ravissement, à la vue de toutes ses gratuités, dont le sentiment, joint à celui de notre propre indignité, produiroit *la reconnoissance* & *l'humilité*. Toutes les fois que nous penserions à sa puissance, à sa toute-science, réunies à sa bonté; il en résulteroit *une confiance*, une *résignation* entiere à tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner de notre destinée; une *résolution courageuse & consolante* dans tous les dangers, qui pourroient menacer notre vie ou notre vertu; *une tranquillité d'ame*, *une patience* dans les adversités & les souffrances, qui nous feroit faire tous les efforts possibles, pour surmonter la tristesse, qu'elles nous causent naturellement, & acquiescer à la volonté de l'Etre infini, qui est notre Dieu & notre Pere. Aussi souvent que son amour envers nous occuperoit notre esprit; des *sentiments d'humanité* devroient remplir notre coeur, & nous faire éprouver de la joie du bonheur de nos semblables, de la compassion pour leurs maux, & le desir de les voir sans exception heureux, selon les vues du Pere commun de tous les hommes. Dans tous les cas, où l'amour, que nous leur devons, pourroit restreindre celui, que nous avons pour nous-mêmes, la considération des perfections de Dieu, & en particulier de sa grande miséricorde, qui pardonne tant aux hommes, devroit nous faire triom-

triompher de notre amour-propre. Dans tous les cas, où l'amour de Dieu doit l'emporter sur nos propres affections naturelles, il ne faudroit que considérer, combien Dieu est grand, & infiniment digne d'être aimé, pour lui assujettir l'amour, que nous nous devons à nous-mêmes.

Mais qui pourroit s'attribuer une vertu aussi parfaite, & se glorifier de régler ses penchants d'après un tel systême, en tout temps, & dans toutes les circonstances? Qui ne découvre au contraire dans son coeur & dans ses actions mille écarts, plus ou moins sensibles, des loix de la conscience, & de la regle, selon laquelle nous devons gouverner nos penchants, & qui résulte de la connoissance, que nous avons de Dieu? Quel moyen nous reste-t-il de nous rendre agréables à ses yeux; nous, dont les imperfections, les défauts, & les égarements, sont en opposition avec sa sainteté? Se peut-il, qu'après nous être abandonnés à un vice, & à un grand nombre de vices, après y avoir persévéré, nous puissions effacer une tache, qui souille autant notre ame à sa vue? Cette question est aussi importante, que difficile à résoudre. De quelque éclat en effet que brille la vertu dans le systême, que nous en trace la Raison; il s'en faut, qu'elle conserve le même lustre dans notre coeur & dans notre conduite. Qu'il y a de différence entre avoir de justes idées de la vertu, & la posséder réellement; entre l'admirer dans les tableaux, qu'on en peut faire, & la pratiquer; entre l'aimer dans le calme des passions, ou lorsqu'il s'agit de lui sacrifier les sentiments agréables, & souvent les plus doux! Qu'il y a loin de la pratique de quelques actes de vertu à une disposition bien formée, à un dessein fixe

& réfléchi, de demeurer constamment & en toute occasion fidele à son devoir! Au moins faut-il, que ce soit là en nous un vif sentiment, qui domine dans notre coeur, qui nous porte à aimer notre devoir préférablement à tout, & à ne nous en écarter jamais.

La Raison, abandonnée à elle-même, n'a point d'autre moyen, pour ne pas tomber dans le désespoir, parrapport à toutes les transgressions, dont nous nous sommes rendus coupables, que de recourir à la miséricorde de Dieu par la repentance & l'amendement de vie. A moins que Dieu ne nous ait fait connoître quelque autre ressource, au moyen d'une révélation plus particuliere, il est vraisemblable, qu'il nous prescrit & qu'il agréera cette repentance, telle que la Raison nous la dicte; puisque certainement il n'y a personne, qui en tout temps & à tous égards, par les pensées de son ame & les penchants de son coeur, obéisse à la volonté de Dieu, comme il le devroit & pourroit, en veillant sans cesse sur lui-même.

Cependant d'où nous viendra ce *pouvoir*, & cette *bonne volonté, d'entretenir l'idée de Dieu, & de nos obligations, toujours présente à notre esprit, de l'y retracer assidument, & de la faire agir sur notre coeur?* N'y sommes-nous pas souvent très-peu disposés? Ne nous trouvons-nous pas souvent dans l'impuissance de la graver dans notre ame; & lors même qu'elle s'en occupe le plus sérieusement, notre coeur ne demeure-t-il pas encore froid & peu sensible? L'expérience n'en est que trop incontestable; elle est triste & humiliante: mais elle doit nous détacher de la confiance en nous-mêmes, & nous faire concevoir l'espérance, que le Tout-Puissant, notre Créateur

&

& notre Pere, ne nous refusera pas son secours. La Raison nous le dit; & pour nous encourager à le solliciter avec une humble confiance, elle nous rappelle sa bonté, qui lui fait prendre intérêt à notre bonheur: elle nous dit, qu'il est Dieu. Et lorsque, pénétrés du desir d'en être secourus, nous le lui exposons, soit par la seule pensée ou en paroles; c'est un acte d'adoration, un hommage, que nous lui rendons, comme à l'Auteur de tous les dons parfaits. A cet égard on peut dire, que la foi en Dieu nous prescrit la priere du coeur, & même celle, qui se fait de bouche, en tant que l'expression de nos idées, à l'aide des paroles, les fixe mieux dans notre esprit, & leur donne plus de vivacité. Ce n'est pas à dire, que ce soit par nos prieres que Dieu est excité à nous secourir: mais parce qu'elles sont l'effet de l'amour & de la confiance, qui nous les inspire. Enfin, la vertu étant l'objet d'une affection, aussi immuable en Dieu que sa haine pour le vice; cette persuasion doit faire admettre à tous ceux, en qui elle se trouve, la certitude des récompenses ou des peines, qu'ils ont à attendre de Dieu dès cette vie, & plus infailliblement encore dans cette vie à venir, à laquelle aspirent naturellement des ames, qui se sentent faites pour l'immortalité. O! le puissant motif à la vertu pour des créatures, en qui l'Auteur de leur être a imprimé une horreur insurmontable pour tout état de souffrance. Quel plus fort encouragement à l'obéissance, que de pouvoir obtenir un bonheur éternel, en travaillant à se rendre Dieu favorable! Et la crainte d'être privé pour toujours

de sa bienveillance, & de se voir condamné à des maux sans fin, ne seroit-elle pas suffisante, pour nous faire mépriser ce que le vice a de plus séduisant, & nous rendre la vertu souverainement aimable?

Tel est le précis de la Théologie Pratique, que nous enseigne la Raison: elle nous conduit à la Théologie de la Religion Révélée. C'est ce qui doit nous la rendre sur-tout précieuse; & c'est aussi une des vérités fondamentales du Christianisme, *qu'il faut, que celui, qui vient à Dieu*, ou qui veut connoître & pratiquer la doctrine salutaire de l'Evangile, *croie, que Dieu est, & qu'il est le rémunérateur de ceux, qui le cherchent;* (*) & *qu'en toute nation celui, qui le craint & qui s'applique à faire ce qui est juste, lui est agréable.* (†) C'est-à-dire que tout homme, que Dieu n'a pas éclairé par une révélation plus particuliere de sa volonté, mais qui, selon les lumieres de sa Raison, & les sentiments de sa conscience, l'honore & pratique la vertu, est l'objet de sa bienveillance: ce que confirme ce qui est encore dit, que *ceux, qui auront péché sans la loi, seront jugés sans la loi;* (§) non d'après la Révélation, mais sur les seuls principes de la Raison & de la conscience. La Religion Naturelle doit donc nous servir de guide, & nous frayer le chemin, qui mene à la Religion Chrétienne. Mais quelle est donc l'excellence & la supériorité du Christianisme? C'est, comme s'exprime l'Auteur du traité de *l'indifférence inexcusable en matiere de Religion*, (**) „ que

(*) Heb. XI, 6. (†) Act. X, 35. (§) Rom. II, 12.

(**) Indifférence for religion inexcusable: or a serious im-

„ que l'Ecriture, & en particulier l'Evangile, nous „ instruit complétement des différentes relations, que „ nous avons avec Dieu, notre Créateur, Conserva- „ teur, Rédempteur, & Protecteur assuré dans tou- „ te la carriere, que nous avons à fournir, pour arri- „ ver à la perfection & au bonheur; c'est que tous „ nos devoirs nous y sont clairement prescrits; & „ qu'en tout temps nous pouvons nous instruire de la „ volonté de notre souverain Maître; c'est que, par „ la repentance & la foi, la doctrine évangélique chan- „ ge & sanctifie notre coeur, & le remplit de bonne „ volonté & de force, pour faire le bien; c'est qu'elle „ nous fournit les plus puissants motifs de reconnois- „ sance & d'intérêt-propre, pour régler notre vie se- „ lon la Loi Naturelle & les préceptes de l'Evangi- „ le; c'est enfin que nous y trouvons la consolante „ assurance, que le Dieu de miséricorde daignera „ agréer les efforts sinceres, quoiqu'imparfaits, que „ nous ferons, pour l'honorer & nous concilier sa fa- „ veur, en considération & au moyen de la mort, „ de la rédemption, & de la médiation de Jésus- „ Christ, son Fils, pour l'amour duquel il veut nous „ rendre éternellement heureux. Le meilleur Chré- „ tien doit donc être de tous les hommes celui, qui, a- „ vec les meilleures dispositions, sera aussi le plus heu- „ reux, considéré dans la totalité de son sort présent „ & à venir." Telles sont les prérogatives, par les- quelles l'Evangile l'emporte sur la Religion Naturelle.

CON-

impartial aud practical review of the certainty, importance, and harmony of Religion, both natural and revealed. By Sam. Squire.

CONCLUSION.

C'est par là que je termine mon cours de Morale, ne me croyant pas moins redevable à ceux, qui m'ont honoré de leur attention, que je desire sincérement, que, pendant toute leur vie, mes Leçons puissent leur être salutaires. Puissé-je moi-même les avoir toujours faites dans cette vue; toujours avec une vive & pleine conviction; toujours, & avec succès, à l'avantage de la Religion & des moeurs!

Jeunes-Gens, à qui ces Leçons ont été particuliérement déstinées, si je vous demande en retour une grace, qu'il est en votre pouvoir de m'accorder; une grace, à laquelle votre bonheur est intéressé; une grace, que je regarderai comme le plus grand bienfait de votre part, & qui fera la consolation de ma vie: pourriez-vous me la refuser? Je vous conjure donc de vous rappeller souvent, & journellement, comme l'abrégé de toute cette Morale, que l'unique moyen de vivre tranquille, content & heureux, & de mourir de-même, c'est l'étude de la sagesse & la pratique de la vertu, la piété & une bonne conscience. —— Qu'il n'est point d'autre bonheur pour l'homme, que de nourrir chaque jour son esprit des salutaires préceptes de la Religion Naturelle & Révélée, & de s'y conformer exactement dans toute sa conduite; que, plutôt il entre dans le chemin de la vertu, plus il le trouve aisé & agréable; & que les devoirs, que Dieu nous prescrit, ont tous pour objet notre félicité.

Souvenez-vous donc sans cesse, que le *jeune-homme*;

me, & celui d'un âge mûr, ne *peut rendre ſa voie pure* & aſſurée, *qu'en y prenant garde, ſelon la parole de Dieu.* (*) Faites de tout le cours de votre vie une Morale Pratique, ſenſible, & vraiment chrétienne. —— Donnez-y tous vos ſoins, avec tout le zele poſſible.

Cependant, quelques ſoins que nous devions & puiſſions y apporter, nous ne pouvons par les ſeules forces naturelles de la Raiſon devenir vraiment ſages & vertueux. J'ai toujours pris à tâche de vous ramener à ce principe, que nous fournit la Religion & l'expérience: ne le perdez jamais de vue. L'homme eſt de ſa nature dans un état d'infirmité & de dépravation, qui ne lui permet pas d'opérer par lui-même la guériſon, & le bonheur de ſon ame. Il faut, que comme hommes, & comme Chrétiens, nous cherchions auprès de Dieu, & ſelon les moyens, qu'il nous en a indiqués, la faculté, le pouvoir de devenir vertueux de coeur & de penſée. C'eſt un devoir capital, qui réſulte de l'obéiſſance & de la foi, que nous devons avoir pour notre Créateur & ſouverain Maître; & c'eſt auſſi le premier pas vers la félicité. En nous le faiſant faire, la Raiſon, qui n'a que de foibles lueurs, nous conduit jusqu'aux clartés de la Révélation. A l'aide de la Raiſon, nous pouvons ſans doute pratiquer pluſieurs bonnes oeuvres extérieures, & nous abſtenir de bien des vices: mais il n'eſt pas en ſon pouvoir de régénérer notre coeur. Faiſons donc en ſorte de bannir toute fauſſe idée

(*) Pſ. CXIX, 9.

idée de la vertu, & qui tienne à la superstition. Cette vertu n'est pas reléguée dans notre entendement; elle ne consiste pas en quelques bonnes actions détachées; elle ne se trouve pas sur les levres, ou dans un grave maintien; elle n'est pas cette décence extérieure, dont le monde se contente, ni une bigoterie hypocrite, ni la sombre dévotion d'un solitaire, ni un heureux naturel: elle est le fruit de la sagesse, & de l'application constante à la réduire en actes; elle est le plus grand bien, que Dieu nous accorde, non d'une maniere subite, mais par degrés, non sans notre aveu, mais par un emploi raisonnable des moyens, dont il nous prescrit l'usage.

Ainsi donc, ô jeune-homme, *rends ton oreille attentive à la sagesse, & incline ton coeur à l'intelligence. Si tu appelles à toi la prudence, si tu la cherches comme de l'argent, & aussi soigneusement que des trésors; alors tu connoîtras la crainte de l'Eternel, & tu trouveras la connoissance de Dieu. Car l'Eternel donne la sagesse, & de sa bouche procede la connoissance & l'intelligence.* (*) C'est cette vraie & vive connoissance de la sagesse, laquelle éclaire l'entendement, purifie le coeur, & le rend capable de vertu, & qui opere en nous une disposition prédominante à bien faire, une résolution active & constante à nous soumettre en tout temps à notre devoir, comme *à la volonté de Dieu, bonne agréable, & parfaite;* c'est cette sublime sagesse, que Dieu communi-

(*) Prov. II, 2-6.

munique à nos ames par l'efficace divine des vérités révélées; & c'est elle, qui est la vraie vertu.

Environnés d'un si grand nombre de tentations, obsédés de tant de passions, ayant à nous tenir en garde contre l'appas séducteurs du vice, & la force des mauvais exemples, des maximes dangereuses du monde, s'il est difficile de se tenir inviolablement attaché à la pratique de nos devoirs, s'il se présente sans cesse de nouveaux obstacles à surmonter, de nouvelles irrégularités & imperfections de l'esprit & du coeur à corriger; cependant, tout imparfaits que nous sommes, & que le sont encore les hommes les plus avancés dans la vertu, ne nous laissons point décourager. Pensons toujours au secours puissant, qui nous est promis; à tant de grands motifs à la vertu; aux magnifiques & infinies récompenses, qui lui sont assurées; aux redoutables châtiments, reservés au vice: pensons à la mort, au jugement, à l'éternité. *La piété*, la véritable vertu *a les promesses de la vie présente, & de celle, qui est à venir.* (*) Qu'est-ce que notre coeur desire & recherche, sinon le contentement & la paix? Mais cette paix, ce contentement, la piété & la vertu nous les procurent. Que pourrions-nous donc rechercher avec plus d'ardeur? Quel bien préférerons-nous à la vertu & à une bonne conscience? Non, la sagesse céleste, la Religion, n'est point ennemie de nos paisirs. Si elle se propose de nous humilier, de régénérer nos coeurs, de mettre des bornes à nos desirs; si elle nous conduit

(*) 1 Tim. IV, 8.

duit à Dieu par la voie pénible de la repentance & de la foi: en cela même elle se montre d'autant plus digne de nous servir de guide, qu'elle donne à notre ame toute l'élévation, & à notre coeur tout le contentement possible. Elle nous rend amis de nous-mêmes, amis des hommes, amis de l'Etre tout-puissant, tout sage, & souverainement bon. Nous reste-t-il encore quelque chose à desirer? Est-il quelque objet de nos voeux, outre le contentement ici-bas, & un rassasiement de joie dans toute l'éternité?

Que les devoirs de la vertu ne soient pas aisés à remplir, je veux en convenir: mais ils sont le seul chemin, qui mene sûrement & sans détour au bonheur: c'en est assez pour quiconque aspire à la félicité.

„ Dieu se propose de nous rendre heureux, & „ dans cette vue il nous a donné des loix. Ce „ sont elles, qui tranquillisent le coeur, & font le „ charme de la vie. Dieu nous les dicte par la „ Raison; & la conscience nous intime de sa part „ ce que des êtres, qu'il a formés à son image, doi- „ vent se permettre ou s'interdire.

„ La crainte de Dieu est la sagesse, & la liberté „ consiste à s'y dévouer. L'instinct asservit la „ brute, tandis que l'homme est guidé par les lu- „ mieres de la Raison. Et qu'est-ce qui fait l'es- „ sence, le propre de son ame, sa destination sur „ terre? La vertu. Quelle est sa récompense, sa „ gloire? Une ressemblance avec Dieu, que l'éter- „ nité rendra toujours plus parfaite. "

Veuille ce Dieu, auquel soit honneur & gloire dans tous les siecles, nous accorder à tous cette félicité!

SUITE

SUITE
DE LA
XXIII. LEÇON,
OU
INSTRUCTION
D'UN PERE A SON FILS,
qui part pour l'Université.

INSTRUCTION D'UN PERE A SON FILS,

qui part pour l'Université.

Je vous répete dans cette instruction par écrit celles, que je vous ai précédemment données, mon cher Fils, dès votre premiere jeunesse, ou lorsque déja je vous préparois à votre cours d'études académiques. Qu'elle vous soit un témoignage constant de ma tendresse pour vous, & un encouragement perpétuel à fournir la nouvelle carriere, qui vous approche toujours plus du but, que vous vous proposez. Vous entrez dans un monde, qui vous est comme étranger; & vous allez y mener un nouveau genre de vie. L'attention, avec laquelle je vous ai guidé jusqu'ici, secondée par les soins de vos dignes Précepteurs, a eu pour objet de vous mettre en état de n'avoir besoin à l'avenir d'autre guide que vous-même, ensorte que ce premier pas, que vous faites dans le monde, en quittant la maison paternelle, pût tourner à votre plus grand avantage. Je connois votre bon coeur; votre attachement pour moi; votre goût décidé pour les sciences; le desir, que vous avez, de mériter l'estime des Personnes éclairées; & vos dispositions vertueuses. Mais je connois aussi les défauts de votre âge & de votre tempérammment; les écarts, où peut jetter un manque d'expérience; les séductions, auxquelles vous serez exposé dans un monde, où le vice se pare des plus beaux dehors, & dont les attraits sont si puissants, que le coeur le plus vertueux a de la peine à s'en défendre, s'il ne s'arme journellement de courage & de circonspection. Ecou-

tez donc, mon cher Fils, la voix d'un Pere, qui ne se propose pas moins que de vous montrer la route, qu'il vous faut suivre en ce monde, pour parvenir à l'éternité. Dieu, qui vous a confié à mes soins, me demandera compte un jour de ce que j'aurai fait pour vous; & vous serez aussi appellé à répondre de la maniere, dont vous en aurez profité.

Votre âge est proprement celui, qui peut le plus décider de tout le bonheur de votre vie. Ces années, que vous devez passer à l'Académie, sont d'autant plus périlleuses, que le feu des passions, dans sa plus grande force, ne vous laissera pas toujours le sang froid nécessaire, pour suivre exactement les leçons de la sagesse & de la vertu, & que la liberté, que vous acquérez, & qui a été funeste à tant de jeunes Etudiants, vous laisse maître à bien des égards de vous conduire à votre fantaisie.

Vous vous consacrez à l'étude des sciences, qui ont pour objet de *former votre esprit & votre coeur*, & qui peuvent vous rendre capable de travailler au bien de la société, & au votre propre. Cette double vue est une obligation, que Dieu vous impose; & cette vocation divine, que votre penchant naturel vous porte à suivre, doit ennoblir & animer vos études. Appliquez-vous-y donc par des motifs, supérieurs à ceux de surpasser les autres en science, de vous faire un nom dans le monde, de parvenir à un poste éminent, & de voir votre application récompensée par une fortune brillante. Vous ne pouvez étudier dans cette vue, sans préjudicier par l'orgueil & la vanité aux vertus de votre coeur, dans le temps

mê-

même, où vous enrichiriez votre mémoire & votre esprit de connoiſſances très-utiles au fonds, mais dont vous ne tireriez que peu d'avantages. Etudiez donc pour la plus grande gloire de Dieu, c'eſt-à-dire, conſacrez vos talents à acquérir la ſageſſe & la vertu, à les mettre conſtamment en pratique, & à leur gagner toujours plus de partiſans, & cela par un motif d'obéiſſance envers Dieu, dont vous glorifierez ainſi les vues ſalutaires, en même-temps que vous ferez des études, dignes d'un Chrétien. La Religion, comme je vous l'ai ſi ſouvent dit, mon cher Fils, ne conſiſte pas dans le ſeul culte, proprement ainſi nommé. C'eſt en avoir une bien petite idée, que d'en borner l'exercice à certains actes de dévotion, & de l'enviſager comme un tribut, que nous payons à Dieu de temps en temps. Non, c'eſt une ſcience divine, qui nous eſt communiquée à deſſein d'ennoblir les ſentiments de notre coeur, d'y établir le calme, & qui par conſéquent doit influer ſur tout le cours de notre vie. Nous pouvons & devons nous appliquer aux ſciences par le même principe, qui fait, que nous vaquons à l'exercice de la priere, ou pratiquons une oeuvre de charité; par ce grand principe de nous acquiter de notre devoir en vue de Dieu. C'eſt lui, qui nous impoſe l'obligation de mettre ſoigneuſement en uſage tous les moyens de perfectionner nos différentes facultés pour notre propre avantage, & celui des hommes en général. Suppoſez de part & d'autre le même goût, la même capacité, une application égale, & des circonſtances auſſi favorables, que les ſuccès des études les requierent;

 il

il eſt certain, que celui, qui s'y conſacre par un ſi noble motif, ira beaucoup plus loin que celui, qui n'eſt ſoutenu dans la carriere des ſciences que par ſa vanité ou des vues d'intérêt. Une application, que nous ranimons tous les matins par l'idée du devoir, & d'un devoir, auquel notre bonheur eſt attaché; que nous ſoutenons dans le cours de la journée par de ſages réflexions, & les préceptes des Perſonnes, qui ont le plus d'expérience: une application, ainſi réglée & continuée avec zele l'eſpace de pluſieurs années, ne peut qu'être couronnée du plus heureux ſuccès, & produire des fruits, bien plus abondants & plus précieux, que tout le travail du jeune-homme le plus ardent, qui n'a pour objet qu'une vaine gloire, ou l'appas du gain.

Celui, qui étudie non-ſeulement par goût, mais auſſi par un principe de piété, ſera plus ménager du temps, plus en état d'écarter les obſtacles, qui s'oppoſent à ſes progrès, plus conſtant à pourſuivre la route, qu'il s'eſt tracée, plus zélé à tourner toutes ſes vues vers les objets les plus intéreſſants, & plus ſoigneux de ſe prévaloir des conſeils & des lumieres des hommes les plus capables de l'inſtruire & de le diriger. Comme ce n'eſt pas en vue de briller par ſon ſavoir, d'en faire parade, ou de s'emparer du premier emploi lucratif, qu'il ſe conſacre aux ſciences; il ne ſe contentera pas de connoiſſances ſuperficielles, & mal digérées; il attendra, pour en faire uſage, qu'elles aient atteint leur maturité, & tout ce qu'il a de talents, ſera uniquement conſacré à l'acquiſition d'un mérite réel & ſolide, & non à ce qui n'en a que l'apparence. ——

Un

Un jeune-homme, qui a de la capacité, & dont les études sont bien dirigées, ne restera pas long-temps inconnu aux gens de merite ; il ne manquera pas d'amis, qui pensent noblement. Ce sera pour lui une nouvelle source de conseils, d'encouragement, de facilités à s'appliquer, & à se procurer de bons livres, qu'il ne possede pas lui-même, ou qui ne lui étoient pas connus. Et quel avantage un jeune-homme studieux ne tire-t-il pas de cette disposition officieuse & communicative des Personnes, qui ont le plus de lumieres & de vertu!

Quiconque étudie non-seulement par goût, mais aussi par un motif de zele à s'acquitter de son devoir, y trouvera beaucoup plus de satisfaction qu'un autre. Quelle heureuse tranquillité d'ame, que celle, dont il jouit! Il sait, qu'il travaille à faire de ses facultés, de son temps, & de sa fortune, l'usage, que ses lumieres, & les Personnes éclairées, dont il prend conseil, lui disent être le meilleur: c'en est assez, pour le consoler, lors même qu'il n'atteint pas toujours le but, qu'il se proposoit, ou qu'il se trouve sujet à des fautes, que la foiblesse humaine nous expose chaque jour à commettre ; fautes, que nous devons apprendre à connoître, pour nous en corriger, quel que soit notre genre de vie, & quelque penible que puisse être une pareille tâche. *La jalousie* de ce que d'autres parviennent plus heureusement dans le monde, ou qu'ils ont une capacité, qui leur permet d'embrasser plus d'objets ; cette jalousie se glissera rarement

chez lui, ou ne l'inquiétera pas long-temps. Quelque médiocres que puissent être ses talents, comparés à ceux des autres, il en fait usage comme d'un dépôt, que lui a confié un Dieu, qui dispense toujours ses dons avec sagesse, & qui, s'il ne nous a donné qu'un seul talent à faire valoir, ne nous redemande qu'à proportion de ce que nous en avons reçu.

En fait-il un fidele emploi, il est ce qu'il doit être dans les vues de Dieu; & difficilement son coeur se laissera infecter du poison de l'envie & de la jalousie, à l'occasion des prérogatives, accordées à d'autres. C'est aussi parce qu'il se mesure sur ses forces, & sur le jugement, qu'en portent ceux, qui sont en état de les évaluer, qu'il n'aspirera pas en pure perte à ce qui passe sa portée, mais qu'il se tournera uniquement du côté, où, selon ses dispositions naturelles, il peut le plus effectuer, & se rendre le plus utile. — Tout homme, qui se propose un si noble but dans ses études, qui s'enflamme chaque jour, par de semblables considérations, du desir de satisfaire à ses devoirs, & qui, sans négliger les ressources de la prudence humaine, implore avec confiance l'Auteur de toute sagesse, & le prie de bénir ses entreprises, peut se promettre plus qu'aucun autre d'obtenir cette bénédiction. La sage & bonne Providence, qui a déterminé le sort de tous les hommes avant qu'ils existassent, lui tracera aussi la route, qu'il doit suivre, pour parvenir au bonheur, qu'elle lui a destiné.

Mon Fils, que cette pensée soit donc en tout temps présente à votre esprit, que la Religion doit avoir

une

une influence ſenſible & perpétuelle ſur toutes les circonſtances de la vie. Rendez indiſſoluble ſa liaiſon avec tout le cours de vos études, ſi vous voulez, qu'elles aient un heureux ſuccès, y puiſer la vraie tranquillité de l'ame, & devenir non pas ſimplement ſavant, mais prudent & ſage. Soyez toujours ami ſincere de la vertu; vous en ſerez un d'autant plus digne ami des lettres & des hommes. Vous pouvez être docte, ſans être pieux: mais ſachez, que celui, qui a le plus de ſavoir ſans vertu, eſt de tous les êtres le plus mépriſable, & le plus infortuné.

Soyez matineux, pour conſacrer aux exercices de dévotion & à la lecture de l'Ecriture Sainte l'heure la plus favorable, & où vous pouvez être le moins diſtrait. Regardez comme perdue toute journée, que, par légéreté ou par quelque autre mauvais motif, vous n'aurez pas commencée, en rendant vos actions de graces, & en préſentant d'humbles prieres à l'Etre tout-puiſſant, dont vous devez implorer l'aſſiſtance avec les ſentiments d'une ſoumiſſion & d'une reconnoiſſance filiales; toute journée, où vous ne vous ſerez pas occupé de pieuſes réflexions ſur le prix de la vie, de la Religion, d'une bonne conſcience, & que vous n'aurez pas conſacrée par de nouvelles promeſſes de fidélité à Dieu, en conſéquence de l'alliance, qu'il daigne avoir avec vous par Jéſus-Chriſt. ——— Après vous être acquitté de ce premier devoir, *penſez*, mon Fils, *à vos occupations; à l'ordre, que vous voulez y mettre;* & à l'exacte diſtribution de vos heures: &, ce que vo-

tre plan d'études vous appelle à faire, *faites-le avec zele & avec courage*. Vous suffit-il de destiner *quatre* heures aux leçons académiques, *quatre* autres à répéter en particulier ce que vous avez entendu chez vos différents Professeurs, & *autant* à la culture des beaux arts & aux exercices du corps; il vous reste *cinq* heures, que vous pouvez donner à vos repas, à vos récréations, à vos liaisons d'amitié, & *sept*, qui doivent être destinées au repos de la nuit. L'ardeur, avec laquelle on travaille, peut produire souvent en une seule heure plus qu'une assiduité languissante & compassée n'effectuera en trois. Dites-vous souvent à vous-même: l'application est pour moi un devoir & un bonheur, autant que la paresse fait ma honte & ma peine. Je pourrois aujourd'hui me livrer aux plaisirs, que mon imagination & mes sens me sollicitent de goûter: mais je ne veux m'occuper que de ce que la Raison & ma conscience me prescrivent. J'ai un plan réglé à suivre: il ne m'est pas permis de m'en écarter, sans les plus fortes raisons: je manquerois à mon devoir, en ne m'y assujettissant que de temps à autre.

Soyez circonspect, mon cher Fils, par rapport à vos plaisirs. Votre application au travail vous acquiert toujours un droit à quelque délassement; & jamais les récréations ne sont plus agréables, que lorsque nous avons rempli nos devoirs. Jamais on ne s'égaie avec plus de satisfaction, qu'après s'être occupé sagement de choses sérieuses; aussi la vraie sagesse,

gesse, loin d'être sombre & morne, est ce qui nous donne le plus de sérénité. Jouissez des plaisirs innocents, que vous offrent le spectacle de la Nature, les beaux arts, l'amitié & la société. Ma tendresse paternelle vous y sollicite; & je ne vous prescris pas moins d'innocentes récréations, que l'assiduité au travail.

„ Je suis un vieillard, qui se souvient d'avoir été
„ jeune; & j'aime les jeunes-gens, qui s'occupent
„ de la pensée, qu'ils ne le seront pas toujours."

Sans doute, le *choix* & la *mesure* des plaisirs requierent continuellement une sage circonspection. Ces prairies émaillées de fleurs, qui se rencontrent sur notre route, nous offrent un lieu de repos agréable: mais nous ne devons nous y arrêter qu'autant qu'il est nécessaire, pour prendre de nouvelles forces, & poursuivre le but de notre voyage, sans nous décourager. Goûté dans cette vue, le plaisir même peut devenir une vertu; & c'est aussi par ce moyen; que vous échapperez plus aisément aux dangers secrets, qui l'accompagnent. Dans les lieux publics de récréation, associez-vous quelque ami, plutôt que de vous y rendre seul. Il aura l'oeil à ce qui pourroit échapper à votre attention; & vous veillerez sur vous-même, par amitié & par égard pour lui. La promenade, la représentation d'une bonne piece de théatre, un concert, une partie de jeu avec des amis; ce sont autant de plaisirs, qu'on peut se permettre, en vue

de

de ſe délaſſer. Mais fuyez avec ſoin ces endroits redoutables, où regne la paſſion du jeu, & où plus d'un jeune-homme bien né a perdu par ſon imprudence ſon goût pour le travail, ſa fortune, & enfin la pureté de ſes moeurs. Je ne vous dis rien de ces maiſons, où, ſous prétexte de faire une partie de campagne, on ſe livre ſans pudeur au libertinage & à la crapule. Vous en concevez trop d'horreur, pour vous y expoſer jamais; &, à moins que vous ne ceſſiez entiérement d'être ce que vous êtes, je n'ai pas beſoin de vous prémunir contre un pareil danger.

Soyez d'un commerce aiſé avec tout le monde, & n'ayez cependant qu'un petit nombre d'amis: en avoir beaucoup eſt la marque ordinaire, qu'on n'en a point de véritable. On découvre par là, qu'on n'a ni jugement ni expérience; on ſe montre ardent, léger, & inconſtant dans ſes affections; & le deſir de plaire, & de captiver l'amitié d'un plus grand nombre de perſonnes, engage aiſément à des complaiſances, qui d'abord ne ſont que des foibleſſes, qui dégénerent enſuite en extravagances, & ſouvent, hélas! trop ſouvent, aboutiſſent au vice & au crime. Vous ſeroit-il bien poſſible avec tant d'amis, d'être encore affectionné à vos devoirs, & maître de votre temps? D'ailleurs, le véritable ami n'eſt pas toujours celui, qui nous prévient le plus en ſa faveur; l'intimité d'une étroite liaiſon eſt ſouvent néceſſaire, pour nous en découvrir les meilleures qualités.

„ L'ami, digne de ce noble titre, partage nos pei-

„ nes,

„ nes, s'afflige avec nous, & donne des larmes aux
„ maux, qu'il ne peut ſoulager. Son ſecours pré-
„ vient nos demandes; il nous aime, ſans nous flat-
„ ter; &, au risque même de nous déplaire, il re-
„ fuſe de ſe prêter à nos paſſions. Mais qu'un tel
„ ami eſt rare! "

Défiez-vous, mon cher Fils, de toute liaiſon intime avec le prétendu eſprit fort, autant qu'avec l'hypocrite; & tenez toujours pour auſſi incapable que peu digne d'être votre ami de coeur celui, dont le coeur n'a pas aſſez de vertu, pour être l'ami de Dieu.

Sachez vous plaire dans la *ſolitude*; & trouvez de l'agrément à vous occuper ſeul de la Muſique, d'une lecture utile & amuſante, du deſſein & de la peinture, ou bien à prendre l'air, ſoit en pleine campagne, dans un jardin, ou dans un bois. Que le ſpectacle de la Nature, que les charmes de l'harmonie, qui frappent vos yeux & vos oreilles, vous trouvent toujours ſenſible; que les beautés, que vous y découvrez, ſoient pour vous une ſource de plaiſir; & que ce plaiſir, ſouvent répété, vous ramene toujours à l'adoration de l'Auteur de tant de merveilles. Des amuſements, qui ne s'achetent point, qui ſont faits pour tous les hommes, & que néanmoins ſi peu d'entr'eux ſavent goûter, l'emportent ſur tous les autres, & ſont les plus durables. ——

Apprenez enfin à ſentir vivement le plaiſir le plus doux, celui d'avoir fait ſon devoir, & de ſe l'être pro-

propofé ; que le fentiment délicieux, que vous éprouverez, redouble chaque jour votre attachement à la piété & à la vertu : c'eft le plaifir le plus encourageant, & qui eft pour l'ame une volupté, toujours nouvelle.

C'eft déja un fâcheux préjugé, lorsqu'on voit un jeune-homme ne fe plaire qu'avec ceux de fon âge, & ne pas rechercher la compagnie des hommes faits, & même des vieillards. Il devroit faire fervir leur gravité & leur caractere réfléchi à réprimer fa légéreté & fon impétuofité : c'eft dans leur commerce, que fa prudence peut acquérir quelque maturité, & leur approbation doit fervir d'aliment à fon amour pour la gloire. Sans doute, on peut reprocher à certains grands hommes de fe rendre de difficile accès à des jeunes-gens, que le defir de s'inftruire anime, & qui trouvent une froideur, non moins rebutante en les abordant, qu'en prenant congé d'eux. Mais c'eft une plus grande faute encore à un jeune-homme, de ne pas chercher avec foin & avec une modefte circonfpection toutes les voies permifes de s'introduire auprès d'un homme de mérite. Ne foyez jamais affez préfomptueux, pour ne pas eftimer un pareil avantage, & jusqu'à vous croire affez éclairé ; pour méprifer les confeils de quelqu'un, qui eft expert en fon art. Témoignez-lui votre reconnoiffance par des démonftrations de refpect, fans le fatiguer par des compliments flatteurs. Soyez fincere fans indiscrétion, & qu'un vain babil ne tienne pas chez vous la place d'un louable defir d'apprendre. Ce defir, ac-

com-

compagné de modeftie, vous fera toujours parler de maniere à vous rendre agréable, & à faire disparoître vos légers défauts. Si cet homme de mérite, dont vous recherchez le commerce, fans prétendre le forcer à vous admettre dans fa familiarité, daigne vous en honorer jusqu'à vous permettre le libre ufage de fa bibliothéque, vous faire participer à fes amufements, & vous inviter à fa table; formez-vous d'après fon exemple. Ne vous propofez pas cependant de lui reffembler en tout ; & fouvenez-vous, que l'extérieur d'un homme de fon âge ne fied pas fans exception à un jeune-homme du vôtre, & qu'il peut avoir des défauts, que vous devez bien vous garder d'imiter. Du refte, outre ces avantages, dont je viens de parler, la crainte d'encourir le blâme d'un fi digne Patron vous détournera de bien des écarts, ordinaires à la jeuneffe; en même-temps que la confidération, que vous aurez pour lui, & pour la fociété, à laquelle il vous admet, fervira à polir vos moeurs. Toutes les fois que vous ferez tenté de vous permettre quelque chofe de contraire à la Raifon, demandez-vous ce qu'en penferoit cet honnête homme, & fi vous oferiez lui en faire part, fans rougir. Ditesvous à vous-même : ne lui donnerois-je pas lieu d'avoir honte de fes liaifons avec moi, & oferois-je paroître fans confufion à fes yeux, après m'être rendu coupable de quelque faute capitale?

Par rapport à vos *liaifons avec les perfonnes du fexe*, je ne puis vous donner que des directions générales. Veillez exactement fur vous-même, mon cher Fils,

&

& défendez-vous de tout penchant, que vous vous feriez une peine d'avouer à l'ami, dont vous redoutez le plus la févérité. O mon Fils, l'amour eft une paffion bien féduifante: mais la Religion & la vigilance nous fourniffent des armes à l'épreuve de toutes fes féductions. Sa voix eft enchantereffe: mais la Religion, qui nous fait entendre cette voix: *comment commettrois-tu un fi grand mal!* a une efficace divine, pour en diffiper les charmes. Occupez-vous fouvent de la penfée, que ce penchant naturel nous a été imprimé de Dieu lui-même, & qu'il vous fera permis d'en fuivre l'impulfion, fans bleffer la pudeur, lorsque, parvenu à l'âge de former les noeuds d'un mariage légitime, & conforme aux vues fages & faintes de la Providence pour la propagation du genre-humain, vous trouverez votre bonheur dans la fociété d'une époufe, avec laquelle l'amitié & l'amour vous auront uni. Je vous aime comme moi-même, & je préférerois la mort à l'accablante nouvelle de votre abandon au vice. Que cette tendreffe paternelle pénetre votre coeur, qu'elle ferve à foutenir votre circonfpection & votre vigilance: mais occupez-vous infiniment plus de l'amour de votre Pere célefte, auquel vous renonceriez d'une maniere, qui doit vous faire frémir, fi vous vous permettiez quelque déréglement volontaire. Oui, mon Fils, mon cher Fils, vous, qui pouvez faire mon bonheur, auffi long-temps que vous ferez fidele à votre devoir, ne négligez pas de munir dès à préfent, dans la fuite, & tous les jours de votre vie, ce côté de votre coeur fufceptible

d'une

d'une tendre foibleſſe. Faites-vous des occupations ſérieuſes ; &, même dans vos heures de récréation, ne ſoyez pas entiérement déſoeuvré. Uſez avec ſobriété des aliments, & buvez avec modération. Abſtenez-vous, c'eſt un Pere, qui vous en conjure, abſtenez-vous de la lecture de ces livres, où le vice déguiſé, & revêtu des charmes de la Poéſie & de l'éloquence, eſt préſenté d'une maniere d'autant plus dangereuſe, & ſéduit l'eſprit, pour ſe rendre maître du coeur. N'arrêtez point vos regards ſur des tableaux, qui reſpirent la volupté ; ils ſont pour l'imagination un charme, qui eſt fatal à l'innocence, & en étouffe le ſentiment. Que vos yeux, dans le commerce des perſonnes du ſexe, ne vous maîtriſent pas : aſſujettiſſez-les à votre empire ; étouffez dès ſa naiſſance tout deſir illégitime : la pudeur vous en fait une loi, & ſon office eſt de vous y aſtreindre.

Redoutez un premier pas, qui eſt déja l'acheminement à une chûte prochaine, & la chûte elle-même.

Mais, les bonnes diſpoſitions de votre coeur me perſuadent, que la volupté ne peut aiſément le ſéduire à titre de volupté. Ce qu'il y a de plus dangereux pour un jeune-homme, qui a du ſentiment & des moeurs, c'eſt lorsque cette paſſion ſe déguiſe ſous le voile de l'amitié, & d'une inclination légiti-

me. Il converfera des années entieres avec les plus aimables perfonnes du fexe : il ne fent pour elles que de l'eftime ; & ne fe doute d'aucun danger. Il conferve encore fa liberté : & à la longue l'intimité de cette innocente liaifon donne infenfiblement au jeune-homme plus d'affurance en l'honnêteté de fes vues, fans le rendre coupable. Sa conduite décente lui attire d'autant plus de confiance, & fa modefte réferve eft payée par des témoignages plus fenfibles d'amitié. Il hazarde une légere confidence, toujours guidé par l'innocence : il fe permet de temps en temps quelque petite familiarité, dont il feroit révolté lui-même, s'il pouvoit croire paffer les bornes de l'honnêteté. Ne connoiffant pas bien la nature de fes fentiments, il penfe n'aimer que la vertu dans une amie, pour laquelle il a déja un attachement dangereux ; & c'eft ainfi que par des progrès imperceptibles il fe voit fouvent captivé par un penchant vicieux, qui l'a féduit fous l'apparence de l'amitié. Ah ! fi alors la vigilance d'un ami, ou un fentiment de Religion, ne lui tient lieu d'Ange Tutélaire ; il ne faut qu'un malheureux moment, pour le perdre. —— Ne foyez donc jamais, mon Fils, fans quelque défiance par rapport à votre coeur dans vos liaifons les plus légitimes avec les femmes, dont le commerce eft d'ailleurs très-propre à former vos fentiments, & à polir vos moeurs. Perfuadez-vous, que tout penchant pour une perfonne du fexe, qui vous détourne de votre affiduité à remplir vos devoirs, de vo-

tre

tre attachement pour l'étude, de la fréquentation de votre intime ami, & de vos exercices de piété, ne peut que vous devenir pernicieux, s'il ne l'eſt même déja.

Pour apprendre à connoître & à corriger vos défauts à cet égard, & par rapport à tous les autres devoirs & circonſtances de la vie, examinez-vous à la fin de chaque jour. C'eſt en Pere affectionné, que je vous recommande inſtamment cet examen exact & journalier de votre coeur, des diſpoſitions, qui ont influé ſur tout ce que vous avez penſé, dit, ou fait, dans le cours de la journée, ſoit pendant vos études, ou dans vos récréations, dans votre particulier, ou en compagnie. Faites-vous à vous-même toutes ces queſtions: Quels ont été mes ſentiments & ma conduite ce matin, cet après-midi, & ce ſoir? Quel témoignage puis-je me rendre? Me ſuis-je montré ami de moi-même; ami du devoir, de la tempérance, du travail; ami raiſonnable & ſociable; ami de la Religion, & fidele à Dieu? O! mon fils, ſi votre attachement pour lui & pour la vertu ſe rallentiſſoit, & que chaque jour vous acquériez plus de ſcience, jusqu'à paſſer pour un prodige; votre état n'en deviendroit chaque jour que plus déplorable.

Je paſſe à quelques avis concernant vos études, & l'oeconomie, avec laquelle vous devez régler votre dépenſe.

Maniere d'étudier.

Les Anciens Auteurs, que vous avez déja expliqués, doivent encore vous occuper, mon Fils, pendant le cours de vos études académiques; & même vous devez vous faire une loi d'en lire chaque jour quelque chose, en vous attachant sur-tout à ce qu'il y a de meilleur. Destinez-y une heure en particulier: cette lecture, réguliérement faite, vous mettra mieux en état d'acquérir une connoissance profonde des plus hautes sciences. Nous trouvons dans les Anciens des sources & des modeles pour *l'Histoire*, *l'Eloquence & la Poésie;* & à bien des égards ils sont nos Maîtres pour la Philosophie. Cette science, de-même que l'Histoire, dont la connoissance est indispensable à un homme de lettres, ne peut s'apprendre avec plus de succès, qu'en se familiarisant avec leurs écrits; & plus leur langue vous sera facile, plus vous tirerez d'utilité & d'agrément de leurs ouvrages. Plus vous y avancerez; & plus vous aurez lieu de vous convaincre, que les chef-d'oeuvres de l'Antiquité ne sont pas des livres, qu'on doive se contenter de parcourir sans réflexion dans les basses classes, & seulement en vue d'en comprendre les mots. Les Auteurs Anciens les plus estimés n'étoient pas seulement de grands génies, des Savants, de qui la science ne se bornoit pas à l'étude du cabinet; c'étoient encore de grands hommes, qui ont gouverné l'état, com-

mandé des armées, & qui, dans les affaires les plus importantes de la vie, ont perfectionné & employé utilement les forces de leur esprit. Je n'ignore pas, que l'on outre la vénération, qu'on a pour les Anciens; que l'on divinise leurs écrits, en vue de déprimer les Modernes; & qu'on les étudie sans autre dessein, que de faire un vain étalage des connoissances, qu'on y a puisées. Je sais, qu'on les lit par pédanterie, ou par une espece d'intempérance de goût, souvent au préjudice de la Religion, & au risque d'altérer la pureté du coeur; qu'on s'affectionne de maniere à leur façon d'écrire, qu'on en conçoit du dégoût pour le style de l'Ecriture Sainte; & qu'on en vient jusqu'à ne trouver rien de beau & vrai, que ce qu'Homere, Platon, Xénophon, Horace & Ciceron, ont dit & pensé. Il n'en résulte pas moins une obligation de lire avec soin ce que les Anciens ont écrit de meilleur, en se proposant pour principal but d'éclairer notre esprit de leurs lumieres, d'enricher notre mémoire des connoissances, qu'ils avoient acquises, & de donner à notre imagination le feu, qui brille & nous enflamme dans leurs écrits: du reste on peut s'occuper moins de leur Philosophie purement spéculative, qui exige plus de contention d'esprit, & fournit moins d'aliment à notre ame. Ne prenez pas ce que j'en dis, comme si je me déclarois ennemi de la saine Philosophie: je ne pourrois le faire, sans être ennemi de la Raison. Je vous ai moimême donné une teinture de la Philosophie Moder-

 ne;

ne; vous ne pouvez vous difpenfer d'en faire un nouveau cours, & de vous y appliquer, pourvu que ce ne foit pas aux dépens des autres fciences. Vous auriez tort de croire, qu'en poffédant bien lès regles & les principes de quelque fyftême, vous poffèderez la fcience elle-même, que vous aurez le talent de penfer avec autant de jufteffe que de folidité. Vous ne pouvez pas plus vous en flatter, que vous croire doué du fublime talent de bien parler, parce que vous en auriez faifi les regles. Vous aurez un jour occafion de connoître bien des prétendus Philofophes, qui ont tout leur fyftême dans la tête, & qui n'en font pas moins de chétifs Ecrivains, de triftes Orateurs, & de pitoyables Profeffeurs, tout comme s'ils n'avoient aucune notion de Philofophie. —— Accoutumez-vous fur-tout de bonne heure à mettre en pratique les principes de Logique, que vous aurez faifis; & continuez cet utile exercice fous la direction d'un Maître éclairé. Vous verrez, qu'il y a encore loin de la regle à fon application. Exercez-vous d'abord fur les notions, les propofitions, & les preuves du Droit Naturel & de la Morale, comme les plus faciles à concevoir, & d'une utilité plus générale. Plus vous apprendrez par cet exercice, & par la lecture des Anciens, à penfer & à juger fainement; plus vous pourrez vous hazarder fur le terrein de la Philofophie fpéculative & de la Métaphyfique, fans crainte de vous égarer dans la région des rêveries philofophiques. Sans doute, vous ne pou-

pouvez vous former à une maniere de penser trop précise & trop judicieuse: mais il se pourroit, que trop épris des subtilités mystérieuses de la Philosophie, qui captivent si fort l'esprit d'un jeune-homme, que l'ardeur de s'instruire emporte, vous vous y livriez tout entier des années entieres, sans apprendre pour cela à penser, & sans être en état d'écrire autre chose qu'une lettre pitoyable, une dissertation ridicule, un discours, où il n'y aura pas le sens commun. Il faut de la réflexion & une saine critique, pour penser avec justesse, & une précision, qui s'accorde avec tel ou tel cas particulier: il faut de la lecture, du goût, de l'expérience, pour penser toujours délicatement, & d'une maniere convenable au sujet. N'apprendre la Philosophie que superficiellement, ce n'est faire autre chose que se rendre l'esprit confus, & acquérir du babil: mais l'apprendre à fonds, & en faisant usage de ses propres lumieres, c'est former son jugement, & devenir plus réservé dans ses décisions.

Faites un *Journal* de vos lectures, où vous transcrirez les plus beaux endroits, que vous ferez bien d'apprendre par coeur. En général, tenez-vous en à la méthode, que je vous ai fait suivre, qui est de ne pas vous occuper de *beaucoup de sortes* de lectures, mais de lire *beaucoup*, non pas *tous* les livres, mais *les meilleurs* en chaque genre, & cela mainte & mainte fois. Observez, en lisant, la regle, que je

vous ai prescrite, pour le faire avec fruit, de ne pas tant y appliquer votre mémoire, que tout votre esprit; de ne pas parcourir un Auteur avec une impatiente curiosité, mais de le suivre à pas lents & réfléchis, & en observant, pour ainsi dire, la trace de ses pensées; de vous appliquer à saisir son plan, d'en concevoir l'ensemble; & d'en remarquer avec soin le développement, en faisant attention à chaque preuve, tant en elle-même, que par rapport à la forme, sous laquelle l'Auteur la présente; de noter chaque pensée neuve, ou qui a une force particuliere, chaque expression de sentiment noble & énergique; & de rassembler dans un court extrait tout ce que le livre renferme de meilleur, & de plus important. En continuant à observer cette méthode, vous aurez beaucoup lu, mon Fils, non comme plusieurs, par ostentation, & pour la seule mémoire, mais pour votre *entendement* & pour votre *coeur*, que vous enrichirez ainsi véritablement. Quant à l'ordre de vos lectures, les Anciens doivent avoir le pas sur les Modernes, que vous lirez ensuite, sans mettre néanmoins de côté les premiers. Lisez les bons Auteurs du siecle de Louis Quatorze. Vous trouverez, qu'ils ont pour la plupart formé leur génie sur celui des Anciens; lisez-les, mon Fils; & que leur maniere de penser donne l'ame à ce que vous penserez vous-même. Vous n'aurez pas lieu de regretter le temps, que vous y consacrerez; comme vous ne vous trouverez pas non plus médiocrement récompensé du soin,

que

que vous avez pris d'apprendre l'Anglois, & que vous prendrez ſans doute de-même pour l'Allemand, & peut-être pour l'Italien (*) En qualité d'homme de lettres, il eſt néceſſaire, que vous vous exprimiez bien en Latin. Ne négligez donc pas de vous y exercer, pour le parler & l'écrire, comme il eſt de votre devoir: l'uſage, que vous en acquerrez, vous ſera un jour d'une très-grande utilité. Appellé à vivre dans le grand monde, il faut, que vous vous formiez au bel uſage, qui eſt celui de la Cour & des bons Auteurs: & ſi vous aſpirez à avoir un rang parmi les Savants de votre patrie; il faut, que vous en poſſédiez la langue de maniere à vous énoncer avec facilité, correction & agrément, en termes choiſis & heureux. Attachez-vous donc par cette raiſon à la lecture des meilleurs ouvrages de vos Compatriotes; & ne prétendez pas vous faire honneur de ne pas mieux ſavoir votre langue maternelle, que ne la ſait votre pro-

(*) L'Auteur inſiſte ici ſur la lecture des livres françois, comme un moyen d'acquérir l'uſage d'une langue, qu'il eſt presque indiſpenſable aujourd'hui de parler & d'écrire. Il n'eſt pas beſoin de dire, quelle eſtime on doit faire de la langue allemande, qui acquiert toujours plus de crédit en France, & qui mériteroit d'être plus généralement cultivée, par rapport à tant d'excellents ouvrages, écrits en cette langue.

propre domeſtique. Dès à préſent vous devez à l'aide d'un bon guide vous former au ſtyle épiſtolaire, & vous eſſayer ſur d'autres compoſitions d'un genre plus facile que les diſcours d'éloquence, que vous ferez bien de réſerver pour les dernieres années de votre ſéjour à l'Académie. Gardez-vous ſur-tout de vous ériger trop tôt en Auteur, ſoit en proſe ou en vers. Le génie a beſoin d'être nourri de connoiſſances ſolides, avant de pouvoir rien produire; & la démangeaiſon d'écrire ne doit pas être confondue avec le talent. La manie de ſe faire Auteur reſſemble à une fievre maligne. Les premiers ſymptomes en ſont des picotements chatouilleux, qui ſe changent en une ardeur dévorante, laquelle conſume le génie, & cette force d'application, qu'on devoit conſacrer à l'étude des ſciences. Je vous ai déja exhorté à lire les Auteurs claſſiques de notre nation; attachez-vous à ceux, que je vous ai fait connoître, & à tous ceux, qui ſeront marqués au même coin. Mais préſervez-vous de la contagion de ne lire que des Journaux, des feuilles périodiques, & des Gazettes littéraires. Ces dictionnaires portatifs, ces ſciences réduites en abregé, & qui ſi fort à la mode, caractériſent la frivolité de notre ſiecle. Je veux vous fixer une certaine ſomme par an pour l'achat de vos livres. Ils ſeront à votre choix, en me réſervant le droit d'en dire ma penſée. Ne vous décidez pas trop vîte d'après le jugement, qu'en porteront les Journaliſtes; & n'ayez pas l'avidité d'acquérir tous les bons livres:

mais

mais ſoyez avare des heures de loiſir, que vous pouvez donner à la lecture d'un grand nombre des meilleurs. Je me propoſe de vous laiſſer cinq ou ſix ans à l'Académie. Votre objet n'y doit pas être de tout lire, mais de vous borner à ce qu'il y a de plus eſſentiel; &., en vous formant un goût pour la lecture, qui puiſſe vous ſervir de regle toute votre vie, apprenez à connoître les meilleurs ouvrages, dont vous pourrez vous occuper, après avoir achevé le cours de vos études. Pour acquérir cette connoiſſance, procurez-vous l'entrée de quelque bibliotheque nombreuſe & bien choiſie, des liaiſons avec des perſonnes d'une vaſte érudition, l'accès chez les principaux libraires, & un des meilleurs journaux de littérature. Souvenez-vous au reſte, qu'on exige dans le monde plus que la ſimple connoiſſance des livres; & que vous pourriez vous trouver ſouvent déplacé & inutile dans la ſociété, faute d'être verſé dans la *Géographie*, *l'Hiſtoire*, & la ſcience, qu'on nomme *Oeconomique*. On requiert d'un Savant, qu'il ne ſoit pas étranger ſur notre globe. Liſez une centaine d'ouvrages d'eſprit de moins, plutôt que d'oublier ce que vous ſavez de Géographie, & de ce qui y a rapport: il vaut mieux auſſi, que vous appreniez une langue de moins, que de négliger votre *Ecriture*, que j'ai pris ſoin de former par de bons Maîtres, & ce que je vous ai enſeigné moi-même des *Mathématiques*.

Je

Je ſouhaite, que vous me communiquiez tous les trois mois le Journal de vos lectures. Si vous le continuez, comme vous l'avez fait ſous mes yeux; ce ſera une ſatisfaction pour moi de voir ce que vous liſez, & de quelle maniere vous liſez. Quel plaiſir ne ſera-ce pas pour vous-même à un certain âge, & quelle agréable ſurpriſe de voir le catalogue de tous les livres, que vous aurez lus précédemment, & les extraits, que vous en aurez faits, ou les jugements, que vous en aurez portés, dont vous approuverez les-uns, & réformerez les autres! —— Je ne vous déconſeille pas abſolument la lecture des ouvrages médiocres, dans l'eſpérance, qu'ils vous dégoûteront de ce qui n'eſt que médiocre. Mais pour les livres dangereux, quelque délicatement & ingénieuſement qu'ils puiſſent être écrits, vous riſqueriez trop à les lire à préſent, malgré tous les bons ſentiments, que je vous connois. Vous ne devez pas croire, mon Fils, que je m'oppoſe à vos amuſements: votre ſatisfaction m'intéreſſe autant que la mienne; & vous ſavez, combien j'aime dans les ouvrages d'eſprit l'enjouement & la fineſſe. Mais l'eſprit, prodigué dans un ouvrage licencieux, fût-il de la trempe la plus exquiſe, fût-ce celui d'un Crébillon, ne me paroît pouvoir être comparé qu'à une beauté, qui ſe trouve dans un lieu de proſtitution, & qui n'eſt que plus ſéduiſante, plus elle déguiſe le vice ſous les attraits & l'extérieur de l'innocence. Mettez à profit le temps des vacances, pour lire, & repaſſer les leçons de vos Profeſſeurs. Vous

paſ-

passeriez votre vie dans leurs Auditoires sans aucun progrès considérable dans la carriere des sciences, si vous-même, avec le secours de vos livres, & par votre application, & une méditation journaliere, vous n'êtes votre propre Instituteur. Les leçons publiques, qu'on nomme examinatoires, ont plus d'une utilité; & en conséquence je vous les recommande. En général faites attention à l'avis important, que je vais vous donner pour tout le cours de vos études académiques. Ayez toujours présent à l'esprit, que la science principale, à laquelle vous vous êtes voué, après avoir mûrement sondé vos talents, & pris conseil des circonstances, & des personnes les plus judicieuses; que cette science, qui doit vous conduire à quelque emploi utile à la société, doit aussi toujours être le grand objet de votre application. Consacrez-y réglément une partie considérable de chaque journée; & ne vous laissez pas souvent détourner, par des études accessoires, de votre but principal, quelque épineuse & pénible que soit la route, qui vous y conduit. Il seroit d'une fâcheuse conséquence pour vous, que le goût des belles lettres & des beaux arts étouffât en vous celui de la science, qui doit vous mettre en état de satisfaire aux fonctions de la charge, que vous serez un jour appellé à remplir. C'est une maladie dangereuse pour bien des jeunes-gens, qui ne se piquent que d'esprit & de bon goût. Tel, qui n'apporte à un emploi public que de l'incapacité & de la répugnance, y eût été tout autrement propre, s'y seroit voué avec bien plus de succès & de satis-

fac-

faction, s'il avoit plus étudié pour l'acquit de ses devoirs, que pour son plaisir. Tenez-vous en garde contre un abus d'autant plus dangereux des belles lettres, que le coeur des jeunes-gens y incline d'avantage. Elles sont destinées à vous donner le goût des sciences solides, & non à vous l'ôter: elles doivent l'épurer, le perfectionner, de-même que votre jugement, & non l'abâtardir & l'étouffer. En un mot, leur véritable usage n'est pas de vous rendre un homme de lettres frivole, &, pour ainsi dire, *bien maniéré:* mais un Savant solide, & d'un caractere à s'attirer de la considération.

Maniere de régler la dépense.

Soyez ménager, mon Fils. L'oeconomie est recommandable, non-seulement en elle-même, mais aussi par son influence sur des vertus plus essentielles. Il n'y a point de Prince, quelque riche qu'il soit, qui ne puisse se faire honneur de son oeconomie, & à qui la prodigalité ne doive être imputée à blâme. Aussi tout homme, qui ne sait pas bien régler sa dépense, se mettra souvent dans le cas, sinon de manquer absolument du nécessaire, au moins de perdre l'occasion, la capacité, la tranquillité d'esprit, & mille autres moyens de faire du bien; &, dans plusieurs circonstances, il se verra forcé d'agir contre les principes de l'exacte probité. L'oeconomie est par conséquent une belle vertu;

tu ; & je vous en fais un devoir particulier, d'autant plus qu'elle n'eſt guere la vertu des jeunes-gens. Apprenez donc d'abord à être oeconome même pour des bagatelles, qui, priſes en détail, coûtent peu, & ſéduiſent plus aiſément, mais qui, à la longue & toutes enſemble, équivalent à une ſomme conſidérable, que l'on auroit prodiguée. *L'épargne*, qui conſiſte à ne point acheter d'inutilités, *eſt*, ſelon un Conſul Romain, que ſa dignité mettoit au deſſus des Rois, & ſon déſintéreſſement à l'abri de la tentation d'en accepter les plus riches préſents; *l'épargne eſt le plus grand revenu.* Quantité des choſes valent le prix, qu'on y met: mais ni la néceſſité ni la bienſéance ne nous ſollicitent point à les acheter, il n'y a que la mode, la réputation d'un Artiſte, le deſir de tout ce qui nous plait par ſa nouveauté ou ſa rareté, qui nous porte à en faire l'acquiſition. Toutes ces choſes, mon Fils, doivent être miſes dans la claſſe de celles, dont vous devez vous paſſer: eſtimez-vous trop pauvre, pour vous les procurer; vous n'en ſerez que plus riche, pour fournir à vos beſoins, à d'utiles commodités, à des actes de bénéficence, & à l'achat de vos livres. Ne ſeroit-ce pas une profuſion, ſi, pour acquérir quelque meuble de grand prix, dont l'oeil ſeul eſt flatté, vous vous réduiſiez au point de ne pouvoir faire les frais d'une honnête récréation, d'une réception amicale des perſonnes, avec qui vous vivez en ſociété? Quoiqu'un livre utile n'occaſionne qu'une dépenſe raiſonnable; il eſt ſouvent bien plus digne de louange d'en conſacrer l'argent à ſoulager un néceſſiteux.

teux. Ne vous mettez jamais hors d'état d'adoucir le triſte ſort d'un homme, que vous verrez dans la miſere. Gardez-vous de complaire à vos ſens, jusqu'à ne pas vous interdire de temps à autre quelque ſatisfaction, même permiſe & peu coûteuſe, ſoit pour vous rendre maître de vos penchants, ſoit pour vous maintenir la propriété de votre bien. Il faut, que vous appreniez, en uſant ſagement de ce qui m'appartient, à bien adminiſtrer un jour ce que vous poſſéderez en propre. Je n'ai pas beſoin de vous prémunir contre ces folles diſſipations, qui font contracter des dettes. Votre prudence à cet égard m'eſt connue. Mais le ſeul manque d'attention, par rapport aux petites dépenſes, nous entraîne d'abord à emprunter avec timidité; elle nous force enſuite à devenir débiteurs de mauvaiſe foi; &, aux yeux de la Raiſon & de la Religion, elle nous rend de véritables voleurs. Revoyez vos comptes toutes les Semaines & tous les mois, & à la clôture de chaque mois vous pouvez me les envoyer. Agiſſez de bonne foi avec votre Pere: quelques dépenſes, faites mal à propos, ne m'empêcheront pas de vous faire toucher la ſomme, que je vous ai aſſignée; & je ne l'augmenterai auſſi que de mon plein gré, & ſelon que je jugerai, que vous en aurez beſoin. Rendez-vous digne de mes ſoins par un ſincere attachement, comme je m'efforcerai par ma tendre ſollicitude pour vous à mériter d'avoir un tel Fils. Cette oeconomie, que je vous recommande, en vous détournant déja du jeu, de la boiſſon, & de l'excès en parure, vous éloignera auſſi des périls

rils & du ridicule, qui y sont attachés. Sans une sage épargne, toute votre application à l'étude n'empêcheroit pas, que votre réputation de régularité & de bonne conduite n'en souffrît, & qu'il n'en résultât un grand préjudice pour vos études mêmes. Mais eussiez-vous acquis le plus de savoir, qu'il est possible, & ne vous manquât-il d'ailleurs aucune sorte de mérite; vous pouvez encore, faute d'oeconomie, être hors d'état de gérer des emplois publics, & vous voir un infortuné pere de famille. La décence de notre état extérieur dépend d'une infinité de petites choses, qui, quelque peu importantes qu'elles puissent paroître, exigent de notre part de l'attention & du soin, sans requérir une grande capacité, & encore moins d'érudition. Et c'est aussi pourquoi tous les hommes ayant autant d'esprit, qu'il leur en faut pour de pareils objets; il est plus humiliant pour un homme d'étude, quand il oublie de faire usage de son esprit dans des circonstances, où le plus idiot n'en manque pas, & de montrer de la négligence là où il ne le peut, sans s'exposer à l'indigence, au mépris & aux dérisions. —— L'ordre dans un ménage est aussi essentiel, qu'une bonne articulation l'est dans un discours bien soutenu; & l'ordre n'est pas moins le fruit, que la source de l'oeconomie. Combien de choses nécessaires à un extérieur décent, ou de simple commodité, se conservent en bon état, à proportion de l'usage circonspect & régulier, que nous en savons faire! Epargner de cette maniere est donc une sage industrie; & tout homme, qui pense bien, s'en

fera un devoir. Je ſuppoſe, que, ſans bleſſer la décence, vous épargniez par votre ſoin régulier, dans l'eſpace de deux ou trois ans, les frais d'un habit; & que, de ce qu'il vous auroit coûté, vous puiſſiez en procurer un à quelque ami dans l'indigence: ne ſentez-vous pas, qu'une régularité, qui vous ménage cette ſatisfaction, feroit quelque choſe de bien noble? En enviſageant l'épargne ſous ce point de vue, elle ne peut que vous paroître recommandable: ce n'eſt plus un ſimple conſeil, que la prudence nous donne, pour tendre à la vertu; c'eſt déja la vertu même, réduite en acte. Les richeſſes ſont un moyen d'atteindre une infinité d'excellentes vues, & il y a conſéquemment plus que de la folie à les diſſiper. Une négligence inconſidérée, ou un mauvais uſage de notre bien, ſert d'aliment à toutes les affections déréglées du coeur, qui occaſionnent le peu de ſoin, que nous en prenons, que ce ſoit indolence, ſenſualité, orgueil, légéreté, amour du luxe, ou tout autre diſpoſition vicieuſe. C'eſt ce qui me fait dire, qu'une mauvaiſe adminiſtration eſt plus qu'inſenſée, en ce qu'elle corrompt inſenſiblement le coeur, quand même elle ne cauſeroit pas notre ruine. Un diſſipateur ne peut être ni un homme intelligent, ni un homme vertueux: mais la diſſipation peut avoir lieu, ſoit par rapport à un bien médiocre, ſoit lorſqu'on jouit d'une immenſe fortune. Accoutumez-vous donc à être oeconome dans la jeuneſſe, pour vous aſſurer un ſi grand avantage dans un âge plus avancé. Un jeune-homme prodigue, qu'une triſte ex-

périen-

périence a corrigé ou appauvri, devient aisément avare en vieillissant ; & je vous en conjure, mon Fils, que l'avarice n'imprime jamais une tache à ma maison, non plus que l'intempérance & la prodigalité ! Ne croyez pas, qu'il soit au dessous de vous d'avoir l'oeil à certaines choses, qui paroissent peu essentielles : mais qu'elles vous fassent contracter l'habitude de mettre de l'ordre dans vos affaires les plus importantes. Je vous prescrirois ces mêmes regles, & je bornerois également votre dépense à ce qui convient à votre état, quand même je serois beaucoup plus riche que je ne le suis ; & cela parce que je vous aime en Pere raisonnable, & que je veux vous donner une éducation, telle que la Raison & la tendresse d'un Pere l'exigent. Ce n'est pas un amour aveugle, mais soumis aux loix de la conscience, qui me guidera toujours dans ce que je vous assignerai pour votre entretien. —— Vivez, mon Fils, à l'Université, comme vous souhaiterez de l'avoir fait, lorsque vous serez parvenu à un grand âge. Vivez de maniere à pouvoir vous rappeller sans honte & sans crainte, ou plutôt avec joie & une conscience sans tache, votre sejour à l'Académie. Je vous donne ici ma bénédiction paternelle, en vous embrassant tendrement ; & je prie le Ciel de vous ramener dans mes bras, enrichi de tous les trésors de science & de vertu, qui peuvent vous rendre un membre utile de la société. Je vous verrois revenir avec froideur, si vous m'étiez rendu plus savant, & moins vertueux : mais, si avec d'utiles connoissances, vous avez profi-

té du côté de la piété & des moeurs, je vous recevrai avec transport. Fuffiez-vous le plus grand génie du fiecle, fans être un homme de probité; je pleurerois encore de vous avoir donné le jour. Adieu, mon cher & digne Fils.



CA-

CARACTERES MORAUX.

CARACTERES MORAUX.

CRITON,

ou la sensualité méthodique.

On donne communément dans le monde le titre d'honnêtes gens, de personnes de mérite, & qui savent vivre, à ceux, dont la prudente activité leur fait régler leur conduite de maniere à se procurer de la décoration, du crédit, de l'aisance, des plaisirs, & la liberté de vivre comme il leur plait.

Criton, depuis vingt ans, vit sur ses terres, seul & sans famille. Il a la réputation d'être un homme de mérite, appliqué au travail, qui reçoit bien son monde, & toute la contrée l'estime heureux.

Il n'est jamais sans occupation; & il ne lui reste aucun temps à donner aux excés, dont l'oisiveté est la source. Chaque matin il préside aux travaux de la campagne. Il s'instruit à fonds de tout ce qui est utile & de quelque rapport; il l'entreprend & y donne tous ses soins; il l'exécute heureusement; il s'enrichit, & acquiert les champs de ses pauvres voisins, mais sans se prévaloir de leur misere; & dans l'espace de vingt ans il a ajouté trois autres biens nobles à celui, qu'il a hérité de ses peres.

Jamais il n'offensa personne de dessein prémédité; il paie exactement ses ouvriers; & il n'y a point de paroisse dans tout son domaine, qui ne se ressente de

ſes libéralités. Une Egliſe a-t-elle beſoin, pour ſa décoration, d'un autel, de cloches, ou d'orgues, qui faſſent un meilleur effet; il ne regarde point à la dépenſe. —— On eſt tres-bien reçu chez lui, ſur-tout quand, entr'autres qualités, on a du goût pour l'oeconomie de la campagne. Sa table, toujours bien ſervie, ſans luxe & ſans épargne ſordide, eſt telle, qu'il convient à un homme de ſon état. —— Rarement il va à la chaſſe, qui lui prendroit un temps précieux, qu'il ſait mieux employer. Il paſſe des contracts, revoit les comptes, qu'on lui préſente, a l'oeil ſur ſes ouvriers, &, comme il s'exprime, il bâtit pour la poſtérité. —— D'une terre, peu propre au labourage, il fait un bois; ou bien il exploite une carriere, qui devient avantageuſe au canton. Jamais il n'eſt déſoeuvré; du matin jusqu'au ſoir on le voit aſſidu à ſes occupations; il vit en bonne union avec ſes voiſins, dont il ſe fait aimer, & qui font l'éloge de la vie heureuſe & bien réglée, qu'il mene. En effet, qu'y auroit-il à reprendre à ſon genre de vie? Peu de choſe, à ce qu'il ſemble. Tout n'y eſt-il pas bien ordonné, & d'accord avec un certain but principal? Oui, mais quel eſt ce grand but? Pourquoi vit-il, de quoi s'occupe-t-il, & à quoi aboutiſſent ſes travaux, ſi méthodiquement réglés? Peut-être ne le ſait-il pas bien lui-même. Il s'abandonne à un ſentiment confus de ce qui peut le rendre heureux. Il lui ſemble convenable d'être toujours occupé, de faire plus que ceux de ſa condition, d'acquérir de nouveaux biens fonds, & de pouvoir s'en applaudir. Eſt-ce

là sa vraie félicité, & le but, pour lequel il a reçu la vie?

Pour vous convaincre de ce que Criton a fait, pour se rendre heureux, considérez son prétendu bonheur des yeux de la Raison; considérez-le lui-même sur son lit de mort. Il expire avec le titre de Seigneur de tel endroit & autres lieux. Etoit-ce donc là sa vocation, de vivre, pour travailler à s'enrichir, & laisser à sa mort six terres seigneuriales? Etoit-il officieux & affable? Ceux, qui étoient dans sa dépendance, ont-ils trouvé en lui du soutien & des conseils? S'est-il fait voir disposé à pourvoir à l'entretien de ses fideles domestiques? A-t-il fait part de son superflu avec autant de bonté que de prudence? —— Il étoit laborieux, en vue de s'enrichir; attentif & régulier en tout, pour avoir une maison commode, bien montée, & une table conforme à son goût, & qui lui fît honneur: il ne s'est permis aucun excès, pour ne pas nuire à sa santé & à ses occupations. Avec toute sa ponctualité, c'est pour lui, qu'il a vécu, & non pour la société; pour son profit, & non pour satisfaire à son devoir. Il a vécu d'une maniere méthodiquement sensuelle, & c'est ainsi que vivent la plupart des hommes.

Si Criton eût voulu faire usage de sa Raison; auroit-il perdu de vue le but, pour lequel il étoit au monde? Pouvoit-il ignorer, que son ame l'emportoit en dignité sur son corps; que les bonnes qualités du coeur étoient préférables à l'acquisition de nouvelles terres, à une table bien servie, & à l'admiration de

ses voisins; qu'il y avoit plus de sagesse à se procurer les biens, qui nous demeurent à la mort, que ceux, qu'il faut abandonner au bout de quelques années; qu'il est tout autrement honorable d'être un homme sage, bienfaisant, utile au public, & pieux, que le plus riche de la contrée; qu'il y a infiniment plus de mérite à s'acquitter des devoirs envers Dieu & envers le prochain, qu'à se montrer le plus rigide observateur des regles d'une administration bien entendue?

EUPHEMON.

OU

le caractere opposé à celui de Criton.

EUphémon se trouve dans une situation à peu près pareille à celle de Criton; & il sait conserver son bien & en jouir. Il est laborieux, selon que son état le requiert; & il regarde l'assiduité au travail comme une obligation, que Dieu lui a imposée, pour pourvoir à sa subsistance & à celle d'autrui, pour se rendre lui-même & d'autres plus éclairés, plus contents & plus heureux: voilà le grand but, auquel se rapportent toutes ses occupations: s'il se permet le desir de devenir riche; ce n'est qu'autant que ce desir s'accorde avec ses devoirs envers Dieu & les hommes. Exact à se lever matin, il ne l'est pas moins à faire ses dévotions: son premier soin est de commencer

cer sa journée par des exercies de piété, salutaires à son ame, & propres à lui attirer la bénédiction du Ciel; après quoi il vaque à ses affaires. Il n'y a point de moment dans la journée, où il ne s'occupe de quelque chose d'utile: mais son ardeur pour le travail ne le porte pas, comme Criton, à se charger lui-même des détails, auxquels son fermier est plus en état de pourvoir. Il veille aux intérêts de ses vassaux; il tend la main au pauvre laborieux; & il excite au travail celui, qui ne s'y porte pas de lui-même. Sans rien perdre des égards, qui sont dus à un supérieur, qui par devoir veut maintenir l'ordre & la subordination, il sait se familiariser avec ceux, qui sont dans sa dépendance; & ils ne l'honorent pas moins qu'ils ne l'aiment. Le soin, que Criton prend, de décorer les Eglises de ses différentes paroisses, Euphémon le consacre à l'entretien des Ecoles, qu'il pourvoit de bons Maîtres, lesquels il pensionne convenablement, & à proportion de la peine, qu'il en coûte, à bien instruire la jeunesse. Il a encore plus d'attention à faire choix pour les Eglises, qui sont à sa nomination, de Pasteurs éclairés & pieux, dont il encourage le zele par l'honnêteté de ses procédés, & le don de quelques livres, ou autres choses à leur usage, que leur situation ne leur permet pas de se procurer. —— Non moins hospitalier que Criton, outre les amis, qu'il reçoit à sa table, & à qui il tâche de rendre son commerce agréable, il nourrit encore plus d'un domestique fidele, hors d'état de servir, plus d'un vieillard, plus d'un malade, qu'il se plait à soula-

ger

ger & à secourir. Il a un homme de confiance; chargé particuliérement de s'informer de ceux, qui souffrent, & qui sont dans la nécessité, sans oser se découvrir, & à qui il fait parvenir du secours par une main tierce. —— Euphémon fait bâtir pour l'utilité & la commodité, mais toujours dans le louable dessein de faire travailler ceux, qui sont désoeuvrés par indolence ou faute d'ouvrage. Il ne veut pas exercer la bienfaisance d'une maniere, qui entretienne la paresse ou l'indiscrétion de ceux, qui seroient tentés d'abuser de ses bienfaits. Sa libéralité est circonspecte, & quelquefois même, par un principe de bonté, il se montre difficile & sévere. —— Il comprend ce que les corvées ont de pénible pour ses vassaux, & comme la prudence ne lui permet pas de les en dispenser tout-à-fait; il sait cependant leur en alléger le joug, gratifier celui-ci de temps à autre en argent, celui-là en grain, un troisieme par la remise de quelque redevance, & tempérer ainsi par l'équité la rigueur de ses droits. En qualité de Seigneur du lieu, il donne l'exemple à tous ceux, qui relevent de lui; il est l'ame de sa maison; & tous ses soins, toute son application, tendent à faire autant de bien qu'il est en son pouvoir. Quoiqu'il n'ait point d'enfants, il ne laisse pas de faire élever chez lui quelques jeunes-gens de sa famille. La conduite & les moeurs de ses domestiques sont pour lui l'objet d'une attention, qui réunit sagement la sévérité avec la bonté; &, en les détournant de l'oisiveté & du vice, il les encourage par son exemple à être assidus aux exercices de pié-

té.

té —; Euphémon a continué pendant vingt ans ce genre de vie; il n'a point fait de nouvelles acquisitions; il y a même des années, où il a touché à son capital: mais aussi, comparez-le avec Criton; vous conviendrez, qu'il s'est infiniment mieux conduit. Non-seulement il a bien géré ses affaires domestiques; mais de plus il a fait servir sa fortune & son crédit, selon que sa conscience le lui dictoit, à se rendre heureux, en procurant le bonheur des autres. Combien ne s'est-il pas rendu recommandable! Mais qu'il est peu d'Euphémons!

CHRYSES.

OU

le riche, qui court de plaisirs en plaisirs, pour trouver le bonheur, qu'il y cherche en vain.

C*Hrysès*, possesseur d'un bien considérable à l'âge de vingt cinq ans, s'est proposé de se rendre heureux, en se livrant à des plaisirs de toute espece, qui, permis au fonds, cessent de l'être, lorsqu'on s'y donne tout entier. L'ennui l'a obligé à se faire des amusements; & ce sont ses sens & son imagination, qui l'ont décidé dans son choix. Toujours inconstant, il commence mille choses, dont il se lasse bientôt; ce qu'il résout de nouveau ne lui paroît pas longtemps digne de l'occuper; il passe à quelque autre objet, qui ne le fixe pas d'avantage; &, pour vivre à sa fan-

tai-

taisie, il vit d'une maniere inquiete, qui ne satisfait que ses sens, & qui l'expose au ridicule.

Il fait l'acquisition d'un bien de campagne: le voilà au comble de la joie. La chasse devient sa passion & sa grande affaire. Tout ce qui y a rapport lui paroît important, tout le reste ne l'intéresse point. Les qualités & les prouesses de ses chiens, son bonheur à la chasse, & jusqu'aux contretemps, qui la rendent un exercice des plus pénibles, sont le sujet de ses entretiens perpétuels, & la matiere de son journal. Sa faisanderie lui tient plus à coeur, qu'une province à celui, qui l'a conquise; & le cerf de dix cors, qui erre dans son parc, est un objet, dont chaque jour il ne manque pas de tirer vanité. Il se fait bâtir une petite maison de chasse; & lorsque le temps ne lui permet pas de chasser, il s'en dédommage, en repaissant ses yeux de tout son équipage de vénerie, & en faisant réparer ce qui n'est pas en bon état: quelquefois il achete un chien, ou, pour avoir un autre cheval, il en donne un en échange, qui n'a plus pour lui le mérite de la nouveauté. Il passe ainsi un an, deux ans, se dégoûte de la chasse, & finit par se moquer du plaisir, qu'on peut prendre à un exercice si fatigant.

Le voilà rendu sage; & c'est à présent à bâtir, qu'il s'amuse. Cette occupation, dit Chrysès, est assurément plus convenable & plus utile. Mais, en bâtissant, se propose-t-il de rendre sa maison plus commode? Non, mais, pour bâtir selon son goût, il abat d'un côté, éleve de l'autre, se fait construire un superbe cabinet

binet de jardin, ensuite une magnifique écurie, parce qu'il ne trouve plus l'ancienne à son gré: un autre jour c'est un salon, & avec le même engouement c'est le lendemain le plus beau colombier du canton, qu'il lui faut. Il forme un plan après l'autre, fait emplette de tous les livres d'Architecture, qu'il peut trouver, & où il n'entend rien, quoiqu'il fasse sonner bien haut ce qu'il y a appris; il désespere ses ouvriers, dépense une grande partie de son bien, & ne connoît de félicité que dans ses bâtiments. — Mais enfin, ce qu'il projettoit ne lui réussit plus à sa fantaisie; on est trop lent à exécuter ses vues; on s'y prend mal; il se dépite; & il laisse là l'entreprise.

Il lui faut un autre amusement, il le cherche dans les sociétés, & il aspire à la gloire de tenir table ouverte. Sa maison, dit-il, doit être le rendez-vous de tout ce qu'il y a de beau monde & du meilleur ton: & elle ne se remplit guere que de flatteurs & de parasites. Il s'occupe des moyens d'avoir une table délicatement servie, des appartements propres & somptueux, & tout ce qui peut procurer de la récréation à ses convives; & il s'en voit richement payé en applaudissements, en témoignages d'amitié & d'admiration. Il vit ainsi toute une année pour ceux, qui lui prodiguent leurs éloges & mangent son bien; & il se trouve à la fin excédé de ce genre de vie, qui lui semble, comme il l'est en effet, fade & assujettissant.

„ Cette engeance de piqueurs de table, de vils

adu-

„ adulateurs, que la bienfaiſance de Cryſès a raſſem-
„ blés autour de lui, bourdonne impitoyablement à
„ ſes oreilles. Le pauvre homme leur paroît ridi-
„ cule, lors même qu'il fait ſes efforts, pour les bien
„ traiter; &, quand ils l'ont à peu près ruiné, ces
„ amis ſi chauds l'abandonnent: ce n'eſt plus, à leur
„ compte, qu'un homme ſans fortune & qu'un ſot.

Le chagrin l'obſede, & il tombe malade: il ne veut plus donner à manger; & il ſonge à *rétablir ſa ſanté*, en menant une vie retirée: il devient un tranquille & ſolitaire amateur des jardins.

Enfin, il goûte dans ſon idée les plus innocents plaiſirs, ceux de la ſimple Nature. Sa dépenſe eſt toute en fleurs, & toute ſon occupation de les cultiver, & d'en perfectionner l'eſpece: il fait venir de loin & à grands fraix les plus rares oignons, recherche avec ſoin les meilleures fleuriſtes, ne connoît point de mortels, dont la ſcience égale celle des jardiniers, & ne peut aſſez s'étonner d'avoir négligé ſi long-temps une ſi agréable occupation, qui l'amuſe délicieuſement tout un été. L'hiver vient, & détruit quantité de ſes plus belles fleurs; ſon goût pour le jardinage ſe paſſe; il en prend pour les livres.

Chryſès fait acquiſition d'une belle bibliothéque, il s'applique à la lecture, il va devenir ſavant. Son étude favorite eſt pendant un mois la Géographie: la ſemaine ſuivante c'eſt le Blaſon, qui lui paroît la ſcience la plus ſolide; il s'y applique, & s'en laſſe bientôt: il paſſe à l'Hiſtoire, qu'il quitte pour la Poéſie:

déja la lecture n'a plus rien, qui l'attache. Il fait relier magnifiquement ses livres, les met en ordre, y consacre la principale piece de son appartement, achete des instruments de mathématiques, abandonne peu de temps après sa scientifique collection, de-même que le séjour de la campagne: il devient citadin, se faufile dans le grand monde, & rit des pauvres campagnards. La cour lui paroît désormais réunir les vrais agréments, la comédie l'emporter de beaucoup sur les amusements de la vie champêtre, l'opéra effacer tout ce que le plaisir de chasser ou de bâtir peut avoir de plus attrayant. —— Les antichambres sont pour lui des écoles de savoir vivre; il se trouve bien ridicule, quand il pense à son goût précédent pour les livres, & à sa bibliotheque. —— Il étudie les modes avec la plus grande exactitude, comme les regles de la décence dans les moeurs; il se félicite de son bon goût dans la maniere de se mettre, & s'applaudit de son leste équipage, jusqu'à ce qu'y étant forcé par la diminution trop sensible de son bien, il retourne à la campagne, & y parvient enfin à concevoir, qu'en cherchant le bonheur, il n'a fait pendant près de vingt ans que dissiper sa fortune, perdre son temps, & abuser des lumieres de sa Raison.

L'HOMME, QUI N'A QU'UN VICE, & PLUSIEURS VERTUS.

Les hommes sont rarement si dépravés, qu'ils se

livrent à plusieurs vices à-la-fois, ou si endurcis dans le mal, qu'ils ne veuillent compenser en quelque sorte par plusieurs vertus le vice favori, auquel il s'abandonnent. *Dorante* appartient à cette derniere classe. Il est enclin à la volupté, quoiqu'avec certains ménagements; & il convient de bonne foi, qu'il est dominé par cette passion: mais en même-temps il est équitable, sincere, bienfaisant, officieux. Il sait & met en usage tous les petits artifices, qui peuvent en imposer à une jeune personne, dont il est épris, & séduire son innocence, quoique d'ailleurs il ne puisse voir des malheureux, sans être ému de compassion, & sans les secourir. Sa bienfaisance le fait aimer des personnes même, dont la société lui fait honneur, & qui connoissent son défaut. Il déteste les lieux de prostitution, & voudroit n'en laisser subsister aucun: mais il lui semble, qu'entretenir une maîtresse, & la congédier, pour en prendre une autre, n'est presque d'aucune conséquence. En lui donnant quelques centaines d'écus, il se croit quitte envers celle, qu'il renvoie: au lieu qu'il se reprocheroit, comme une injustice, de la laisser dénuée de tout secours. Il va jusqu'à s'incommoder, pour lui faire faire un mariage avantageux; & on le loue des soins, qu'il en prend. Dorante, disent les gens du grand monde, a au fonds le coeur excellent. Cela n'empêche pas, que cet homme, à qui sa condition, & la décence apparente de ses moeurs, donnent entrée dans les meilleures maisons, ne soit un dangereux ennemi de l'honneur du sexe, & avec cela un homme

me d'honneur & de probité. Il me donne parole de me recommander dans quelque occasion intéressante; & il me rend service, sans vouloir même, que je lui en aie obligation: il le fait, dit-il, avec trop de plaisir. On parle mal de quelqu'un de sa connoissance, ou qui lui est absolument étranger; aussi-tôt il prend feu à son sujet, & témoigne un noble dépit de ce qu'on porte ainsi atteinte à la réputation d'une personne, dont on devroit être disposé à juger favorablement. —— Dorante eût pu se faire instituer héritier d'une riche parente, s'il eût voulu lui témoigner plus de complaisance. Je n'ai garde, dit-il; ce seroit une injustice envers d'autres parents plus proches, & qui en ont plus besoin que moi. —— Il est indulgent envers ses inférieurs; & ses domestiques ont en lui le meilleur Maître, lorsqu'ils se conduisent bien. —— Dans les sociétés il se montre modeste; & il se croiroit coupable, s'il faisoit de la peine à qui que ce soit, ou troubloit sa joie. —— Il est ennemi du jeu, de la boisson & du luxe. Que faut-il donc penser de Dorante? Selon le langage du monde, il n'a qu'un vice, avec plusieurs vertus: selon le langage de la vérité, il n'a proprement point de vertu, mais un bon naturel, & d'heureuses dispositions à la vertu. Il a trop de raison, pour adopter tous les vices, & trop peu, pour comprendre, qu'un seul vice, qu'on se permet, suffit, pour infecter le coeur. Sa conscience est trop délicate, pour qu'il puisse pécher sans remords; & c'est pourquoi il voudroit compenser le mal par le bien, & s'autoriser dans son incontinence par la prati-

que des devoirs de la ſociété. Il fait choix des vertus, qui lui ſont les plus naturelles, & qui coûtent le moins à un coeur tendre, telles que la bonté, l'équité, la douceur, la diſpoſition à rendre ſervice. Il s'attache aux vertus, qui ſont les plus aimables dans le commerce ordinaire de la vie, qu'on y encenſe, & paie le plus volontiers de retour. Ses vertus ſont donc de tempérament & de bienſéance: & l'éloignement, qu'il témoigne pour certains vices, n'eſt donc que le fruit de l'éducation, & des bons exemples, ſur lesquels il s'eſt formé dans ſa jeuneſſe. Les perſonnes de ce caractere ne ſont pas rares, & elles ne préjudicient pas peu aux bonnes moeurs. On n'eſt que trop porté à l'imitation d'un vice, qui ſe pare de tant de vertus; & un jeune-homme, qui a d'ailleurs de bons ſentiments, peut aiſément s'en laiſſer impoſer. Le plus fâcheux eſt, que des hommes de cette trempe jouiſſent encore dans le monde d'une certaine conſidération; que ce qu'ils ont de vicieux, ne ſoit guere l'objet que de quelques plaiſanteries; & qu'on n'attache tout au plus qu'un ridicule à des écarts, tout-à-fait condamnables. On ne devroit pas plus ſe permettre un indécent badinage au ſujet de l'incontinence, que par rapport au larcin, & au meurtre, qui même peuvent en être les ſuites. Dorante, capable de ravir l'innocence & l'honneur des perſonnes du ſexe, auxquelles il tend des pieges, ne peut en bonne Morale s'attribuer un coeur vertueux, auſſi longtemps qu'il n'étouffe pas la paſſion, qui le domine. Quelque éclatantes que ſoient d'ailleurs ſes bonnes

ac-

actions, elles ont leur principe dans le tempérament, l'éducation, l'amour-propre, ou dans une mauvaise conscience, qui cherche à se tranquilliser. La vertu n'est autre chose que cette vive & sincere intention d'obéir à tout ce que la Raison & la Révélation nous prescrivent. Et cette intention peut-elle être sincere, quand elle se permet des exceptions? Dorante n'est-il pas obligé par le seul motif du bon exemple de réprimer son penchant; & n'affoiblit-il pas par sa conduite dans l'esprit des autres l'autorité d'une loi divine? Il est vrai, qu'on ne peut pas porter toutes les vertus au même degré: mais il n'en est aucune, par rapport à laquelle on puisse n'en pas avoir l'intention. Avec les meilleures dispositions il est possible, je l'avoue, de tomber en faute; & les personnes les plus vertueuses ont encore leurs défauts: mais y persévérer, ou ne pas vouloir les reconnoître, parce qu'on ne peut se résoudre à s'en corriger, ce n'est plus une foiblesse, c'est une dépravation du coeur.

LE DESOEVREMENT REGULIER,

ou

L'HOMME, QUI N'A NI VERTUS NI VICES.

Eraste, plus solitaire que sociable, ne vit que pour soi, & il regle sa dépense de maniere à pouvoir vivre honorablement & tranquillement. Sans famille, sans soucis domestiques, il peut disposer de tout son

temps, & il tâche de n'être à charge à personne. Depuis dix ans il n'y a point de jour, qui ne soit réglé pour lui comme l'autre; jouissant avec cela d'une bonne santé, il est satisfait de son sort. A huit heures il s'éveille, il prend son thé, lit la gazette, & s'amuse à la fenêtre jusqu'à dix. Il vaque alors à ses affaires, c'est-à-dire, qu'il porte sa dépense du jour précédent dans son journal, fait la revue de son habillement de la veille, en cas qu'il y eût quelque chose à réparer, se décide pour l'habit, qu'il mettra dans la journée, écrit une lettre, si quelque devoir de bienséance l'y oblige, feuillete un livre nouveau, que son libraire lui a envoyé, ou bien il s'amuse pendant une demi-heure à dessiner, ou à jouer du clavessin. Avant que midi sonne il est habillé. Il se met à table, fait un bon dîner, mais sans excès; il ne se souvient pas depuis trente ans de s'être jamais oublié jusqu'à boire outre mesure. Après le repas, son temps n'est pas moins exactement partagé depuis deux heures jusqu'à dix. Il s'exerce à jouer au billard pendant une heure: la suivante est déstinée à recevoir ou à rendre visite: il repose une demi-heure: il en donne une toute entiere à la lecture de quelque livre d'amusement, une autre à la promenade, lorsque le temps le permet: il soupe, & à dix heures précises il se met au lit. Rien ne peut le faire s'écarter de cette espece de tablature, si ce n'est que le dimanche il va à l'Eglise. Il jouit de la réputation de mener une vie retirée & fort réguliere; & son domestique prône sa régularité à faire sa priere tous les ma-

tins

tins, & à chanter un cantique tous les jours. Il faut avouer, qu'Erafte eft fobre & bon oeconome; qu'il n'eft ni voluptueux, ni ami des plaifirs bruyants. Il ne fe permet aucune médifance; il rend à chacun l'honneur, qui lui appartient, paie exactement fes dettes, & vit paifiblement, fans s'inquiéter de ce que font les autres. Cependant qu'eft Erafte, à bien confidérer l'enfemble de fa conduite? Un homme régulier dans fon défoeuvrement. Quel eft le grand but, qu'il fe propofe? Une commode & méthodique indolence. Il vit modérément par égard pour fa fanté; avec oeconomie, pour ne pas fe trouver dans le befoin; avec régularité, pour éviter les fuites fâcheufes du déréglement. Il vit pour foi, & non pour les autres. Mais eft-ce ainfi qu'il répond au but de la fociété générale, dont il fait partie? Il s'occupe de ce qui peut le fatisfaire: eft-ce là tout ce que fa Raifon lui dicte? L'ufage, qu'il fait de fon bien, eft réglé: en quoi il s'acquitte du devoir d'un homme raifonnable: eft-ce un moindre devoir, & dont l'obligation puiffe ceffer, que de régler l'emploi de fon temps? Et à quoi paffe-t-il le fien? A foigner fon corps, enforte qu'il ne vit, que pour avoir un jour vécu le plus qu'il lui étoit poffible. Il n'a une ame, que pour l'ufage de fes fens; & fa Raifon ne lui fert qu'à découvrir les objets, qui peuvent concourir à fon genre de vie commode. Parce qu'il fe tient en garde contre des vices, qui portent avec eux leur châtiment, il penfe ne point commettre de mal. Mais tout fon plan de conduite eft vicieux, en ce qu'il répugne à la Raifon, & aux vues

de Dieu ſur l'homme. Il prouve par la diſtribution même de ſon temps, que l'ame eſt un être actif; puisque d'heure en heure il lui aſſigne une ſorte d'occupation. Pourquoi ne peut-il pas comprendre, qu'il vaut mieux être un homme laborieux & utile, qu'un oiſif affairé. Se flatte-t-il donc, que Dieu récompenſera un jour la peine, qu'il a ſi ponctuellement priſe, de pourvoir à la ſatisfaction de ſes ſens? S'il pouvoit ſe livrer au ſommeil autant qu'il voudroit; il y a toute apparence, qu'il paſſeroit la plus grande partie de ſa vie à dormir. De quelque peu de talents que la Nature l'ait doué, la Raiſon & la Religion lui impoſent, comme à tous les hommes, l'obligation de les faire fidélement valoir à l'avantage de la ſociété. C'eſt en cela que conſiſte ſa vertu & ſon bonheur: & s'il doit vivre d'une maniere à y trouver ſon contentement; c'eſt comme citoyen du monde, & non comme un ſolitaire, qui paſſe ſa vie à rêver. Il lui eſt permis de pourvoir à ſes commodités, mais non de ne vivre que pour ſe les procurer, ſans s'occuper de l'intérêt des autres; autrement le Créateur lui auroit aſſigné pour demeure quelque caverne, autour de laquelle ſe feroient trouvées raſſemblées toutes les choſes, néceſſaires à l'entretien de ſa vie. Enfin, il n'eſt pas vrai, qu'une vie commode ſoit toujours ſatisfaiſante & heureuſe. Lorsqu'Eraſte réfléchit, (& ſans doute ſon indolence n'étouffe pas en lui toute penſée ſérieuſe) ſa conſcience ne lui fait-elle aucun reproche par rapport à ſa vie toute ſenſuelle? Ne ſent-il pas un vuide au fonds

fonds de son ame, quelque inquiétude de se voir méprisé de ceux, qui pourront lui reprocher l'inutilité de sa vie? N'éprouve-t-il aucune confusion d'être parvenu à quarante ou cinquante ans, & de ne pas se trouver autre, qu'il a toujours été? Peut-il s'assurer en la Providence; & dans le cas, où son bien, qu'il consacre tout à sa commodité, ne pourroit plus suffire à ses besoins, trouveroit-il sa consolation en Dieu & en son secours? Peut-il, lorsqu'il pense à la mort, se promettre de mourir avec l'espérance du salut? Et si son ame est privée de ces avantages, il ne sauroit être satisfait. Ce genre de vie commode, auquel il est asservi, peut bien, l'espace de quelques années, l'affecter agréablement, en récompense d'une sujettion, qui sera aussi son châtiment.

LE VERTUEUX MELANCOLIQUE.

Le vice de notre tempérament se mêle toujours à nos vertus, & les présente à notre esprit sous la forme, qui s'accorde le mieux avec nos inclinations particulieres. De cette source naissent une infinité d'erreurs, que nous admettons comme autant de vérités: & de toutes les erreurs il n'en est point de plus difficiles à détruire que celles, qui trouvent ainsi leur support dans notre caractere, & dans notre constitution, en même-temps qu'elles sympathisent avec un bon coeur.

Ariste est sincérement attaché à la vertu; son zele n'est ni hypocrite, ni celui d'un dévot présomptueux.

 Mais

Mais étant d'un naturel mélancolique & craintif, sa vertu porte l'empreinte de son caractère. Il fuit les plaisirs innocents de la vie, parce qu'il ne les croit pas légitimes. Et d'où lui vient cette idée? N'est-il pas assez éclairé, pour s'appercevoir, qu'il est dans l'erreur? Oui, mais sa Raison est offusquée par un sang noir & épais. Il est naturellement enclin à la tristesse; & toutes les idées, qu'il se forme de la vertu, s'accordent d'autant plus à sa maniere de penser, qu'elles sont plus lugubres. Rarement vous le verrez sourire; sa vertu imprime le sérieux sur son front; & un air riant lui paroît tenir de la légéreté. De ce principe, qu'il faut donner en tout temps aux autres un bon exemple, que de fausses conséquences n'en déduit-il pas? Aussi est-ce d'après son humeur sombre, qu'il raisonne. Il s'interdit toute façon d'agir, qui n'est pas de la plus sévere réserve; il vous saluera avec la même gravité, qu'il prend, lors qu'il fait sa priere; & il vous demandera, comment vous vous portez, du même ton, qu'il vous parlera d'un incendie. Se permet-on devant lui quelque innocent badinage, la conversation ne roule-t-elle pas toujours sur des sujets de Morale, n'y parle-t-on pas toujours son langage; c'en est assez, pour le faire soupirer profondément. En vue de donner un bon exemple, il ne cesse de déclamer contre le relâchement des moeurs; & à tout propos il débite les plus belles maximes, qu'il place comme il peut. Son zele pour se rendre utile va si loin, qu'il racontera les nouvelles du temps avec l'onction d'un Prédicateur, & qu'à

table

table même il ne se doutera pas, qu'il prend mal son temps; ce qui l'affecte étant tout ce qui lui paroît devoir affecter les autres. —— Si on lui propose une partie de jeu, qu'il ne puisse refuser; il jouera avec le grave maintien, qui l'accompagne, lors qu'il visite un ami malade. Il pense, qu'on doit être uniforme dans sa conduite, c'est-à-dire, selon ses idées, être toujours d'une gravité austere. —— Vous faites une promenade en sa compagnie, & vous jouissez avec plaisir du riant aspect de la campagne: ce plaisir ne fait point d'impression sur son coeur; mais il s'en dédommage, en nous prêchant les merveilles de la Nature: il lui est plus aisé d'en parler, que d'en ressentir de la joie. —— Le plus agréable vallon fixe moins ses regards, que quelque rocher escarpé, qui se recourbe à sa cime, forme quelque cavité sombre, & lui fournit matiere à des réflexions mélancoliques. —— Sans être *avare*, il se fait un scrupule de dépenser le moindre argent, pour se faire mener à la campagne, ou se procurer quelque concert; la Musique, dit-il, est une volupté pour les sens; mais il seroit à souhaiter pour lui, que quelque chose pût l'émouvoir & l'affecter agréablement; & parce que la Musique le distrait de ses sombres pensées, il la tient pour dangereuse, & plaint ceux, pour qui elle a des charmes. Comme il se plait dans *la retraite*, toute compagnie nombreuse lui fait peur; il qualifie les grandes assemblées d'écoles de mondanité; il exhorte ceux de sa connoissance à mener une vie retirée, c'est-à-dire à se confiner triste-

triſtement dans la ſolitude. Ariſte eſt au fonds *ſerviable*: mais on diroit, qu'il ne l'eſt pas, ou du moins, qu'il lui en coûte de grands efforts pour l'être, tant il a de peine à ſe dérider le front, lorsqu'il eſt queſtion d'obliger quelqu'un. Quelque *attachement* qu'il ait pour les Perſonnes de ſa famille, & quelque intérêt qu'il y prenne; il fait paroître tant d'humeur, qu'il perd presque tout le fruit de ſes ſoins, ou qu'il ſe donne ſouvent par là un ridicule. Il a deux fils, dont l'un eſt vif & étourdi, l'autre nonchalant & phlegmatique. Il veut, dès l'âge de douze ans, que le premier ait toutes les manieres d'un homme poſé; & il s'afflige de ne pas pouvoir lui faire prendre l'air ſérieux, qu'il a lui-même contracté. Il travaille à rendre le ſecond toujours plus phlegmatique, & s'applaudit de lui voir chaque jour plus d'inſenſibilité: auſſi il en eſpere tout, au lieu qu'il n'augure rien de bon du premier; & avec les ſentiments du plus tendre pere, il parvient à les gâter tous les deux par une triſte éducation. —— Ariſte eſt *compatiſſant*, & il eſt capable de prendre autant de part aux maux des autres, qu'il en prend peu à leurs ſujets de joie. Il a ſoin de nombre de malades, auxquels il procure, ſans vouloir paroître, des remedes & des cordiaux; tandis que ce ſeroit en vain que ſes proches le ſolliciteroient, de leur ménager une partie de plaiſir, & de leur donner à ſouper dans un jardin, qu'il a hors de la ville. Je ne regarde pas, dit-il, à la dépenſe: mais ne puis-je pas mieux employer mon temps? Croyez-moi, Ariſte, faites-vous un devoir

de

de leur procurer cette récréation; traitez-les amicalement; & conciliez-vous leur estime; ils en goûteront mieux vos bonnes leçons, quand vous les égayerez par votre affabilité; ce sera un temps plus utilement employé, que vous ne pensez. ——— Une de ses nieces se marie à un Ecclésiastique de la campagne: il la dote richement & la félicite de l'heureuse solitude, où elle va vivre. Il donne beaucoup moins à une soeur, qui ne cede pas en mérite à celle-ci: mais elle épouse un brave Officier; & il lui dit les larmes aux yeux, qu'il la plaint du choix, qu'elle a fait. De deux orphelins, qu'il a pris soin de faire élever, l'un se destine au travail des mines; & Ariste y applaudit, comme à une vocation des plus nécessaires. Je veux, lui dit-il, vous fournir tout ce dont vous aurez besoin pour un objet si louable; Dieu n'a placé les métaux dans le sein de la terre, qu'afin que les hommes par leur industrie les en tirassent, & les missent à profit. On lui parle des dispositions admirables, que l'autre orphelin a pour la Peinture; & c'en est assez, pour qu'il cesse de s'intéresser à lui, parce qu'il pense, que cet art a produit de dangereux ouvrages, & qu'il ne fait point attention à tout ce qu'il a d'utile. Je ne veux point condamner, dit-il, la Peinture, la Sculpture, la Musique: mais je me garderai de contribuer du mien, pour les faire apprendre à quelqu'un; & j'ai pour cela mes bonnes raisons.

Quel homme aimable & utile à la société seroit

Ariste,

Ariſte, s'il n'offusquoit pas ſes vertus par ſa ſombre humeur; s'il ne confondoit pas ce que lui ſuggere ſa mélancolie, avec ce que preſcrit le devoir; & s'il vouloit comprendre, que c'eſt à la vertu à réformer le tempérament, & non à en adopter les défauts! Peut-être conviendra-t-il de ſes torts, & y remédiera-t-il, s'il veut réfléchir ſur le *préjudice*, qui en réſulte pour la ſociété. Tout ſon bon coeur, toutes ſes vues nobles n'empêchent pas, qu'il ne rende ſa vertu *ſuſpecte*, & ſouvent *mépriſable*. Il ſe prive d'une infinité d'occaſions de faire du bien, en ce qu'il écarte les autres par ſa plaintive auſtérité, ou qu'il s'éloigne d'eux, pour ſe livrer à la retraite. Souvent il devient injuſte & cruel, en ne penſant qu'être integre; & il ſe rend fâcheux & incommode, par un zele hors de ſaiſon. S'imagine-t-il donc, que nous ſommes pieux, à proportion que nous nous interdiſons à nous-mêmes & aux autres les plaiſirs innocents, que le Créateur nous a deſtinés? Penſe-t-il, qu'il ne nous ſoit pas permis de ſentir ce que notre condition a d'heureux; & douteroit-il, que c'eſt notre bonheur & celui de toutes ſes créatures, que Dieu ſe propoſe? Un naturel craintif & une humeur ſoupçonneuſe doivent-ils être confondus, comme il fait, avec une prudente circonſpection & une ſage vigilance? Sans contredit, les hommes ſeroient à pluſieurs égards meilleurs, s'ils étoient autant d'Ariſtes: mais il n'eſt pas moins vrai, qu'ils ne formeroient qu'une ſociété déſagréable & chagrine, où la ſuperſtition & des plaintes continuelles prendroient bientôt le deſſus.

deſſus. Notre vertu doit auſſi peu dégénérer en mauvaiſe humeur de tempérament, qu'en légéreté & frivolité naturelle.

LE JEUNE-HOMME,

enviſagé

du bon & du mauvais côté.

LE jeune-homme a toutes les qualités réquiſes, pour poſer les fondements de ſon bonheur, & répondre à l'attente de la ſociété. En lui, & hors de lui, tout eſt favorablement diſpoſé pour la perfection & la maturité de ſes talents, & pour le rendre un jour auſſi heureux lui-même, qu'utile citoyen; auſſi bienfaiſant envers le genre-humain, que fondé à en attendre un retour de reconnoiſſance & de bienfaits. Conſidérons l'enſemble de ſes qualités, ſoit les bonnes, ſéparées de ce qu'elles ont de défectueux, ſoit les mauvaiſes, en tant qu'elles peuvent être rectifiées par l'éducation, & tournées du côté de la vertu.

Le jeune-homme eſt naturellement & pour l'ordinaire hardi, emporté, & inconſtant dans ſes deſirs & ſes entrepriſes. La légéreté, une inquiete ardeur de gloire, un penchant naturel à imiter tout, ſans ſe donner le temps de réfléchir, une inclination violente pour les plaiſirs des ſens, le guident, s'emparent de

de son coeur, & même assez aisément de sa Raison, qui devient complice de ses extravagances. Il est crédule, facile à gagner, non moins facile à s'offenser, & prompt à recourir à la vengeance. Assez enclin à la prodigalité, il dédaigne l'oeconomie. Sentant chaque jour croître ses forces, il les hazarde témérairement, sans inquiétude pour sa santé, & souvent même pour sa vie. Il redoute pour l'ordinaire toute inspection sur sa conduite; il n'aime à prendre conseil que de lui-même; & de là les écarts sans nombre, où il se jette. Le regret de ses fautes paroît le pénétrer promptement: mais c'est au fonds le reproche & la honte, qui l'affligent, plus que la faute même, qui les lui attire. ——— Tel est le jeune-homme, envisagé du mauvais côté: & cependant ces mêmes défauts, qui le défigurent, peuvent & doivent concourir à former en lui l'honnête homme, capable de se rendre utile à soi-même & aux autres.

Ainsi cette hardiesse, cette impétuosité du jeune-homme, servira comme de fonds à ce courage, à cette application au travail, qu'il fera paroître dans un âge plus avancé; son inconstance, sa légéreté, venant à se fixer! ce sera un homme docile, & de sens rassis. Avec quelle lenteur sa mémoire, son imagination, son entendement, ne saisiroient-ils pas les objets & les connoissances nécessaires à l'usage de la vie, s'il n'étoit inconstant dans ses goûts, & ne passoit rapidement d'un desir à l'autre. Chaque pas, qu'il feroit vers quelque genre de folie, en feroit

un

un vers le vice, s'il ne ſe dégoûtoit pas ſi promptement de ce dont il s'eſt laiſſé follement ſéduire. Tout impétueux & entreprenant qu'eſt le jeune-homme ; la Nature, pour ſuppléer à ſon manque d'expérience & de lumieres, l'a doué d'un noble ſentiment de pudeur, qui lui ſert de moniteur & de guide, lorsqu'il n'en étouffe pas la voix. Quelqu'independant d'ailleurs qu'il deſire d'être ; il ſe trouve heureuſement tenir à ſa famille par des liens, qu'il ne lui eſt guere poſſible de rompre, & qui le captivent, ſoit qu'il le veuille, ou qu'il y répugne. Souvent l'amour & la reconnoiſſance envers ſes parents & ſes bienfaiteurs lui tiennent lieu de Raiſon. Quoiqu'ardent à pourſuivre ce qu'il deſire, il n'eſt pas inſenſible aux prieres d'une tendre Mere. La ſage réprimande d'un Pere le tient en reſpect ; & les conſeils ménagés d'un ami ſont ſouvent une leçon, qui s'inſinue profondément dans ſon ame.

Le jeune-homme, naturellement crédule, ſe livre à bien des erreurs ; mais cette diſpoſition le rend auſſi facile à recevoir les impreſſions de la vérité & de la vertu, ſur-tout de la part de ceux, qui ſavent ſe concilier ſon attachement & ſon reſpect. A cet égard ſa crédulité, dirigée par des hommes, que la Raiſon éclaire, tourne à ſon avantage : leurs leçons, ſoutenues de leur expérience, à laquelle ſe joint ce qu'il a éprouvé lui-même de ſa facilité à ſe laiſſer abuſer, le rendront inſenſiblement circonſpect. —— S'il déguiſe volontiers ſes défauts en certaines circonſtances, il eſt aſſez ingénu la plupart du temps, pour les avouer ; & il aime trop à parler, pour ne pas dire quelquefois

ce qui ne lui fait pas honneur. Il donne par là occasion de le reprendre; & de cette maniere les autres suppléent à ce qu'il devroit être, & qu'on peut se promettre, qu'il deviendra un jour.

Le desir d'être approuvé & admiré occupe le jeune-homme; & il se forme de grandes idées de lui-même, & de ce qu'il s'imagine pouvoir entreprendre & exécuter. Cette disposition, rectifiée & dirigée avec sagesse, peut le rendre ardent pour le travail, & l'animer à bien faire. Mais ne met-il pas aussi sa gloire dans des choses, qu'il devroit plutôt mépriser & détester? Oui, néanmoins c'est le plus souvent faute de lumieres & de bons exemples. Quelque défectueuse que soit son éducation, il ne lui faut quelquefois qu'un seul modele de vertu, pour tourner tout son desir de gloire du côté des bonnes moeurs, & des plus louables objets. Une entreprise manquée devient pour lui, toutes les fois qu'il se rapelle son mauvais succès, une leçon, pour mieux placer son ambition, & être plus circonspect dans la recherche de ce qu'il se fait gloire d'obtenir, Se porte-t-il vers quelque objet vicieux, sa conscience le condamne & l'incite à rentrer dans le chemin de la vertu; elle parle à son coeur, qui n'est pas encore endurci, aussi haut que peut le faire son penchant déréglé. —— Son desir de gloire, & l'ardeur, avec laquelle il se livre à ce qu'il entreprend, seroient bientôt réfroidis sans ces hautes pensées, qu'il se forme de lui-même, & du rôle, qu'il jouera un jour dans le monde. Sans doute il s'abuse: mais son erreur peut, s'il le veut,

tour-

tourner à son avantage. Il n'y a pas jusqu'à sa présomption, qui, s'il le veut, ne puisse devenir pour lui & pour la société cette modestie, cette humilité, qui sont des vertus si excellentes & si indispensables. Son ambition entreprenante le porte à se former aux qualités les plus propres à plaire, & à favoriser ses vues. Il s'applique aux connoissances, qui peuvent lui faire le plus d'honneur, il s'applaudit de son savoir & de son mérite, il est plein d'ardeur, se propose de nouveaux progrès, voit toujours quelque chose à entreprendre & à hazarder, toujours quelque imperfection à corriger, toujours quelque noble exemple à imiter & à surpasser. Ses lumieres croissant ainsi par degrés, l'expérience, le temps, & les mortifications lui ayant appris combien petit est son mérite, combien imparfaite est sa vertu; son orgueil se change insensiblement en humilité. Ainsi la chenille, dégagée de sa laide enveloppe, qu'elle parvient à rompre en se gonflant, devient un papillon, aussi agréable à la vue, qu'il étoit rebutant sous la premiere forme.

Le jeune-homme est téméraire; & cette témérité naturelle peut, par la culture, être changée en courage intrépide dans les dangers: ce qui est une disposition, qui le fera répondre un jour à l'attente, que sa famille & sa patrie ont conçue de lui. —— Son sang, qui bout dans ses veines, le rend impétueux & ardent; mais de là vient aussi cette vivacité, avec laquelle il se livre aux exercices du corps, qui tiennent ses muscles en action & les fortifient, & qui

endurciſſent ſon corps à la fatigue, aux travaux, & aux diverſes incommodités de la vie. ——— Sans cette impétuoſité, le ſuperflu des humeurs, qui ſurchargent ſon corps, nuiroit à ſa ſanté, ou le rendroit moins dispos à tous les mouvements, qu'il eſt appellé à faire.

Les paſſions, celles qui ont auſſi leur ſiege dans ſon ſang bouillant, telles que la colere & la volupté, ſemblent former les traits les plus révoltants & les plus dangereux de ſon caractere. A quels emportements ne ſe livre-t-il pas dans la colere! Mais, graces à ſon inconſtance naturelle, il a bientôt jetté tout ſon feu. Son coeur n'eſt pas capable de ces inimitiés irréconciliables, comme celles de certaines perſonnes avancées en âge. Il pardonne promptement le tort, qu'on lui a fait, & témoigne auſſi aiſément du regret d'en avoir cauſé aux autres, ſelon qu'on le lui repréſente avec douceur, ou d'un ton ſérieux. Sa colere appaiſée, il n'en eſt que plus circonſpect à ne point s'expoſer à quelque nouvelle injure; & lorsque la Raiſon s'eſt fait entendre & écouter, toute ſa vivacité n'eſt plus qu'une forte & ſubite répugnance pour tout ce qui peut troubler injuſtement ſon repos, & celui des autres.

Le penchant, qui le porte vers une perſonne du ſexe, ce penchant ſi doux & ſi indiſpenſable pour la conſervation du genre-humain, feroit l'ennemi le plus dangereux de ſon bonheur & de ſa vie, ſi heureuſement il ne différoit à ſe manifeſter jusqu'à l'âge, où le jeune-homme eſt en état de prendre la Raiſon &

la

& la Religion pour guides. Un ſentiment de pudeur lui ſert auſſi de défenſe contre ce penchant. Animé par le deſir de la gloire & de l'approbation générale; intimidé par la crainte du déshonneur; exhorté par un ſage Précepteur, qui ſait ſe concilier ſon affection; docile, par des motifs d'amour & de crainte, aux inſtructions de ſes Parents & de ſes proches; ayant du goût pour des occupations, qui ne lui permettent pas de reſter oiſif; ſe trouvant auſſi comme engagé dans une ſuite de plaiſirs, que l'amitié, les ſens ou l'imagination, lui procurent; muni par la tempérance, & par ce ſentiment d'une conſcience encore tendre, qui lui retrace vivement l'obligation de n'avoir rien de plus ſacré que d'obéir aux ordres de ſon Créateur: ce ſont là autant de diſpoſitions favorables, pour maîtriſer ſon penchant à l'amour. Ce penchant, réglé par la vertu, tourne à l'avantage de ſa ſanté & de ſa vie, & à celui de la poſtérité, lorsque l'hymen l'unit à l'objet de ſon affection. Cette même affection, que la vertu dirige, le rend appliqué au travail, & à tout ce qui eſt propre à le faire aimer: & l'eſpérance de goûter un jour dans la ſociété d'une aimable compagne les douceurs de la vie & d'une amitié inaltérable l'incite à bien des vertus, qui ſont un préalable néceſſaire, pour qu'il puiſſe devenir un homme heureux.

Son peu d'attachement pour l'argent, d'où peut naître la prodigalité, le défend d'un ennemi bien dangereux aux vertus de ſon ami, je veux dire le bas intérêt, qui ſans cela le domineroit trop tyranniquement

dans un âge plus avancé. Le peu de cas, qu'il fait de l'argent, le rend d'autant plus propre à faire germer de bonne heure dans son coeur la bienfaisance & la générosité, qui produisent à leur tour tant de vertus sociales.

Son penchant si décidé à l'imitation, quoiqu'une source de bien des extravagances & de dangereuses tentatives, peut le rendre un utile citoyen du monde, lorsque la prudence le regle. Inaccessible au souci, son ame conserve cette sérénité, qui lui permet de se donner tout entier au genre d'occupation, dont il a fait choix; & son ardeur pour acquérir de nouvelles connoissances, quoiqu'elle se tourne d'abord du côté des objets des sens & de la mémoire, lui procure cependant un fonds, qui enrichit son jugement. Je le comparerois à un arbre, qui au printemps pousse des branches vigoureuses & un grand nombre de feuilles, de boutons, & de fleurs. Celles-ci ne pourroient éclorre sans les autres; & toutes ne sauroient produire des fruits, que l'arbre ne seroit pas en état de porter. Cette ardeur si vive pour la nouveauté ne permet pas au jeune-homme de rester oisif; & enfin, quoique dominé par ses sens, il n'est cependant personne, qui trouve plus aisément dequoi contenter sa faim, & à moins de fraix, sans se plaindre de la frugalité de ses repas. Ne connoissant point toutes ces commodités, que la vieillesse exige & recherche, il se soumet patiemment à un genre de vie dur, pour peu qu'il soit d'accord avec les desirs de son coeur, & ce que le devoir lui impose.

Le

Le coeur d'un jeune-homme eſt ſans contredit ouvert à des paſſions dangereuſes: mais, lorsqu'elles ſont bien cultivées & réglées, elles conſpirent à ſon bonheur. Rarement l'avarice, l'envie, la ruſe, la fraude, l'inſolence & la cruauté, ſont les vices de la jeuneſſe. Au contraire, le jeune-homme eſt aſſez heureux, pour que la ſociabilité, le deſir de plaire, & d'avoir des amis, le penchant à l'imitation, le courage, l'amour de la gloire, la compaſſion, la diſpoſition à rendre ſervice, ſoient comme autant de ſources, qui fertiliſent ſon coeur, & lui font porter en abondance des fruits pour le bonheur commun, & pour ſa propre félicité. Il a des défauts en grand nombre: mais ſoit l'éducation, qu'il reçoit, ſoit ſes propres efforts, peuvent beaucoup les corriger, & le rendre toujours plus ſage, plus circonſpect, plus modéré & plus vertueux. Lorsqu'il ſe conſacre de bonne heure à la Religion, il eſt d'autant plus en état de ſe défendre de toute perſéverance dans quelque vice, qui lui ſeroit connu.

„ Ainſi donc, jeune-homme, forme ton coeur dès tes
„ prémieres années. Acquiers de la ſcience, mais
„ applique-toi encore plus à la vertu. Penſe, que
„ la paix de l'ame eſt ce qu'il y a de plus heu-
„ reux, & que ton bonheur ne dépend que de
„ toi-même.

LE CALOMNIATEUR RAFFINE.

Orgon s'affiche, pour eſtimer les talents & le mé-

rite, quelque part qu'il les trouve, & pour aimer mieux cacher les défauts d'autrui, que de les révéler. Au fonds, il ne peut ſupporter le mérite dans les autres; & il ne leur découvriroit aucune ſorte de vertus, ſi ſa jalouſie & ſon orgueil n'excitoient ſon attention. Il éprouve bien quelque deſir d'être meilleur, que tel ou tel, à qui il porte envie: mais ſon coeur eſt trop dépravé, pour ſonger à l'emporter ſur eux par des avantages réels; & il ne cherche qu'à les rabaiſſer, en expoſant leurs défauts, vrais ou imaginaires, & en s'en faiſant un mérite. Quelque bas que ſoit ce talent, Orgon y conſacre toute la ſagacité de ſon eſprit, & tout ce qu'il a de ſcience; & c'eſt ce qui lui procure dans les ſociétés le titre d'homme pénétrant, de Cenſeur & de Moraliſte éclairé.

Ordinairement c'eſt de l'éloge qu'il ſe ſert, pour déguiſer ſes calomnies. Il évite toutes les qualifications déshonorantes, & ne choiſit que les termes les plus mitigés en fait de cenſure: mais ce ne ſont pas les ſeules expreſſions, qui lui ſervent à manifeſter ſes ſentiments; le ton, dont il parle, en dit encore plus. L'air, qu'il prend, un regard étudié, des yeux baiſſés en terre, un front ridé, un geſte ſignificatif, calomnient encore plus que ſes diſcours.

On loue la capacité de Damon, & perſonne ne s'étend plus ſur les louanges qu'Orgon. Il veut par là faire voir, qu'il ſe connoît en mérite, & qu'il poſſede cette qualité ſi rare, d'eſtimer & d'admirer les prérogatives des autres, ſans envie. Je lui dois, dit-il, beaucoup, & à ſes lumieres: je le connois,

&

& je n'en ſuis que plus ſenſible, quand le public attaque cet honnête homme du côté des ſentiments du coeur. Il ſe tait. Le ſérieux, & l'air de mécontentement, qui paroiſſent ſur ſon viſage, confirment ces prétendus griefs; & un certain mouvement de la tête, qui paroît y acquieſcer, rend le ſoupçon plus ſpécieux chez tous les aſſiſtants. C'en eſt aſſez pour Orgon; il continue à prôner l'esprit, la capacité, la politeſſe de Damon, & ne fait pas la moindre mention de ſon bon coeur.

Ecoutez-le dans une autre compagnie, où il eſt queſtion d'Amyntas. C'eſt un homme officieux, vous dira-t-il, un homme de probité, je le connois pour tel. S'il ne ſe diſtingue pas autant par ſon esprit, la probité après tout eſt une titre plus recommandable; & ſi, comme on le prétend, il eſt foible pour ſon emploi, la faute n'en peut être imputée à ſon coeur. J'avoue, que l'ours de la fable, qui caſſe la tête à l'homme, ſon ami, en voulant lui rendre un bon office, eſt un dangereux ami: mais la cordialité ne laiſſe pas d'être toujours une vertu d'un grand prix. Le bon Amyntas! s'écrie-t-il d'un air pénétré, & d'un ton équivoque. On lui demande, quel eſt proprement le défaut d'Amyntas. Il fixe celui, qui lui fait la queſtion, paroît ne l'avoir pas entendue, & y répond d'autant plus méchamment, qu'il garde le ſilence. Orgon ne doute pas, qu'on n'en imagine plus qu'il ne lui ſeroit permis d'en dire.

Aſſurément, dit-il, dans une occaſion, où l'on

fait l'éloge d'un Prédicateur, il prêche avec une grande éloquence; & il mérite bien le poste distingué, qu'il occupe dans l'Eglise. C'est presque un autre Bossuet, un second Saurin. Après une comparaison abrégée entre Saurin & l'Ecclésiastique, dont il s'agit, & où il fait lui-même montre d'éloquence, il s'interrompt par un *mais*, & il hésite. Qu'avez-vous, Orgon, à hésiter? —— Rien. Des hommes, tels que Bossuet & Saurin, n'ont-ils pas été taxés d'esprit de domination & d'avarice; car enfin, est-il quelque grand homme, qu'on puisse se résoudre à croire sans défaut? —— Un autre jour Orgon se trouve dans une grande assemblée, où l'on ne parle pas avantageusement de la vertu d'une Dame mariée. Il craint de s'expliquer: mais sa mine réfléchie en dit plus qu'il ne faut, pour confirmer les soupçons. Il glisse habilement certains propos sententieux, qui servent comme de rempart à ses calomnies, qu'il n'ose hazarder à découvert. Ainsi vous l'entendrez dire à tout propos. „ Faut-il toujours „ croire le mal, qu'on dit des autres? —— L'hu„ manité exige de nous, que nous n'en présumions „ que du bien, tant qu'une triste néceffité ne nous „ force pas à penser le contraire. —— Il est bien „ plus aisé de remarquer les défauts d'autrui, que „ ses vertus. —— Chacun à ses imperfections, & „ le plus parfait est celui, qui en a le moins. —— „ Sans l'obligation de couvrir & de supporter les „ défauts des hommes, que feroient l'indulgence „ & l'humanité? —— La médisance grossit les objets,

„ objets, même ſans le vouloir; rabattons-en tou„ jours la moitié " —— A l'abri de ſes ſentences, il lance ſes traits, & bleſſe, ſans ſe découvrir & s'expoſer.

Cléanthe, cet Auteur généralement eſtimé, & qui l'eſt à bon droit, jouit en dépit d'Orgon d'une réputation, contre laquelle il ne peut d'ailleurs rien alléguer. Cet Ecrivain, ſi fort goûté du public, eſt auſſi, dira-t-il, mon auteur favori; & qui pourroit ne pas prendre plaiſir à le lire! Il écrit pour la Raiſon, l'eſprit, & le coeur, & cela avec une préciſion & un ſoin, qui, s'il faut en croire certaines gens, lui ont presque coûté la ſanté. C'eſt une injuſtice, de ne pas aſſurer à un homme de ce mérite un revenu honnête. De grands génies ne devroient pas ſe trouver dans la néceſſité d'écrire, pour gagner dequoi vivre, & de ſe ſacrifier au ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance. Quelle honte pour notre ſiecle! —— Par cette complainte patriotique, il fait de ſon auteur favori un écrivain affamé; & ſes ouvrages, ſi vantés, ne ſont plus que des productions d'une ame intéreſſée, qui ne travaille que pour l'argent.

Notre calomniateur raffiné eſt trop expert dans ſon métier, pour n'en pas connoître toutes les fineſſes. Le terrible *mais* ne ſuit pas toujours immédiatement un éloge commencé. Orgon prépare aujourd'hui & demain ſes batteries, pour ruiner par des louanges exceſſives la réputation de *Montan*; l'effet n'en doit ſuivre que lorsqu'il aura bien aſſuré ſon crédit d'homme ſincere & véridique, y fallut-il employer des ſemai-

maines & des mois. Il ſait, que Montan recherche en mariage une perſonne de beaucoup de mérite, & jusqu'ici il en a fait ſon héros. Aujourd'hui la converſation roule ſur la perſonne, dont il eſt épris, & qu'Orgon ne voit pas avec plaiſir, qu'il obtienne. Il tire de ſa poche des vers, que Montan à compoſés depuis long-temps, & les lit, ſans en dire le ſujet & l'occaſion. On bat des mains. Mais Orgon, cette petite piece galante eſt-elle bien pour Doris, que Montan recherche? Tout ne paroît pas lui convenir. Oh! répond-il en ſouriant, ne peut-on pas en conter à plus d'une belle à la fois? C'eſt le privilege des Poëtes. Demandez à Montan à qui ces vers s'adreſſent; il ſuffit, qu'ils ſoient beaux. Les autres queſtions ne ſont pas de notre reſſort: c'eſt au tribunal de l'amour, qu'elles doivent ſe décider. —— A l'aide de ce froid badinage, Orgon a atteint ſon but. On taxe Montan de légéreté & d'artifice. Notre homme ne s'apperçoit pas plutôt, qu'il a réuſſi, qu'il met le ſceau aux impreſſions fâcheuſes, qu'il a fait concevoir, en ajoutant: *Au moins, mes belles Dames, ne me trahiſſez pas.* Souvent il fait tourner la converſation ſur des perſonnes, dont les défauts ſont en partie connus; & il ſe tait, dès que d'autres ont pris ſur eux l'office d'en médire. Il ſe fait d'ailleurs entendre par ſon ſourire, par ſa façon de geſticuler avec ſa canne, qu'il porte tantôt à la bouche, ou qu'il fixe d'un air penſif, & de temps en temps par des *oh! comment! quoi!* Il en dit plus de mal par ſon ſilence, que les autres par leurs diſcours; & de

cette

cette maniere il passe chez le plus grand nombre pour un homme équitable, & qui a de la pénétration; lui, qui n'est au fonds qu'un envieux calomniateur, un être, que le Fils de Sirach met au nombre des brigands, & à qui il assigne la premiere place.

LA FAUSSE HONTE,

ou

La vraie décence, sacrifiée à l'imaginaire.

Eraste, jeune ambitieux, cherche à se former aux manieres du grand monde, & à s'y procurer des amis & des protecteurs. Il se recommande par sa bonne mine: son esprit vif, & un certain air de modestie, joint au rang honorable, que tient sa famille, lui donnent accès dans les meilleures maisons. La plus légere faute, que l'ignorance ou le manque de réflexion lui fait commettre contre les bienséances, le fera rougir, Mais trop esclave de l'approbation des autres, & trop foible, pour se mettre au dessus de ce qui pourroit leur déplaire; il méconnoît souvent le véritable honneur, & il le sacrifie à une fausse honte. Ami du vrai, il ne dira jamais un mensonge de propos délibéré: & cependant, s'il fait un récit, c'est ordinairement, en omettant ou en changeant certaines circonstances; il exagere ou diminue, selon qu'il croit embellir ce qu'il raconte; & il devient infide-

fidéle par le desir excessif, qu'il a, de dire des choses peu communes, & de passer pour un agréable conteur. Souvent dans le particulier il s'en fait des reproches, sans rien changer cependant au ton, qu'il a une fois pris dans les sociétés, pour peu que la conversation s'anime. —— Il est trop rempli de sentiments de piété, pour dédaigner l'acte de *la prieré* avant & après les repas: mais il voit, que plusieurs s'en dispensent; &, quoiqu'à contre-coeur, il croit devoir les imiter, par la crainte de faire mal juger de sa dévotion. On me prendroit pour un homme singulier, dit-il, pour un hypocrite; & en conséquence il devient indévot par air. Tout excès, & en particulier ceux de la boisson, lui répugnent: mais la personne la plus honorable de la compagnie l'excite, le verre à la main, à lui faire raison, & lui porte force santés. Refuser un homme de cette considération, ce seroit à lui une impolitesse; & pour faire voir, qu'il sait vivre, il pousse la complaisance jusqu'à s'énivrer & perdre la Raison; il se met en danger d'être malade, ou de se laisser aller au vice, qui tient le plus à l'ivresse. —— Quelqu'un de la compagnie se permet une sale équivoque, dont Eraste est révolté: cependant *il se contraint, pour en rire avec les autres*, de peur que quelque effronté ne le regarde comme trop peu instruit, pour y rien comprendre. —— Il a mal exécuté quelque pas de danse. Quelle confusion en a-t-il! Mais, dans un premier mouvement, il dit à une Dame quelque impertinent bon-mot, par où il fait oublier sa faute, & reprend contenance. —— Il commet au

jeu

jeu quelque inadvertance, il eſt honteux: il croit la réparer par une imprécation, & ſa honte le quitte. ——— Eraſte redoute de paſſer pour contrediſant, ce qu'il ſait être un caractere odieux dans la ſociété. Auſſi s'acharne-t-on impitoyablement ſur Amyntas, à qui on impute des choſes fauſſes, ſans qu'il oſe prendre ſon parti, quelque envie qu'il en ait. Clélie, qui en a le plus malparlé, le regarde fixement; & déja il lui applaudit par des démonſtrations, que dément ſon coeur. Elle en appelle à ſon témoignage. Vous l'avez entendu comme moi, lui dit-elle, Monſieur. Aſſurément, Madame, répond-il par une fauſſe honte, qui le rend ainſi colomniateur. —— Sans être glorieux, la peur d'être mis moins richement que d'autres le fait donner dans le faſte, & bientôt dans une prodigalité ruineuſe. —— Qu'eſt-ce donc qui empêche Eraſte de s'affranchir de cette honte déplacée, ſi préjudiciable à ſes vertus? Pour peu qu'il ſoit ſincere, il conviendra aiſément, qu'il ſe pique moins de bonnes moeurs, que de ſavoir vivre. C'eſt la ſource de tous les defauts de ſon caractere, & c'eſt à quoi il doit ſur-tout remédier. Il ne ſe conduit que d'après l'opinion: & cependant ignore-t-il, que le vrai mérite, ou la turpitude des actions, ne dépendent pas de ce qu'en penſe la multitude? Son ingénieuſe équivoque, ſon imprécation, qui lui a ſi bien réuſſi, ſa complaiſance à boire jusqu'à en perdre la Raiſon, en ſeroient-ils plus dignes d'approbation, quand tout le monde y auroit applaudi? Quel eſt le plus honorable, de ſe conformer à

des

des ufages, qui en impofent à la multitude: ou aux loix de la confcience, que fuit le petit nombre des vrais Sages? Mais, direz-vous, il faut donc me réfoudre à me paffer de l'approbation de ceux, qui donnent le ton dans le monde, & dont le fuffrage peut me mettre le plus en crédit. Pourquoi non? Vous ne pouvez qu'y gagner & vous en faire honneur; puisque les éloges, prodigués à de miférables folies, fut-ce même de la part d'un Monarque, d'une Reine, d'un Héros, d'un Savant, n'en font pas moins l'opprobre de celui, qui les donne, & de celui, qui les reçoit. En voulez-vous la preuve, Erafte? Votre fauffe honte vous a fait agir aujourd'hui contre les fuggeftions de votre confcience & votre propre conviction: toute une affemblée vous en a récompenfé par des témoignages de confidération. Eh bien! faites-y réflexion, lorsque vous ferez fur le point de vous endormir: repréfentez-vous fur votre lit de mort, puisqu'il eft poffible, que vous mourriez cette nuit même. Oppofez *les reproches*, que vous fait votre confcience, à ces *applaudiffements*, dont la compagnie, que vous venez de quitter, vous a honoré. Ce juge intérieur ceffe-t-il de vous accufer & de vous condamner, par cela feul que vous pouvez vous dire: on a goûté ma converfation, on m'a fort applaudi, on m'a fu gré de ma belle humeur? Suppofez, qu'une intelligence fupérieure fe rendît vifible à vos yeux, & que vous l'interrogeaffiez fur le jugement, qu'elle porteroit de votre fituation; vous l'entendriez probablement vous répondre: Infortuné Erafte, qu'un faux

faux amour de gloire a déçu! Tu as honte de n'être pas approuvé des hommes: & tu t'exposes plutôt à être mécontent de toi-même! Tu cherches la gloire de la part des mortels: & tu dédaignes celle, qui vient du souverain Maître de l'univers! Tu étouffes au dedans de toi le sentiment de ce qui est criminel: & c'est ce qui fait ton opprobre! Tu te regles sur ce que pensent de ta conduite de misérables insensés: & tu ne respectes pas les ordres de la sagesse divine! Peux-tu y trouver ta gloire? Jeune-homme ambitieux, ton coeur n'a que des sentiments déplacés & rampants; & si tu ne t'appliques à penser plus sensément, bientôt ton coeur sera tout-à-fait corrompu. Recherche l'approbation des personnes raisonnables: mais jamais d'une maniere, qui répugne à ce que le devoir te dicte; puisque jamais les vraies bienséances de la société ne peuvent être en contrariété avec les loix de la Raison & de la Religion. Ce Grand, dont tu ambitionnes aujourd'hui le suffrage, sera dans peu, comme toi, un peu de poussiere. Aie des égards pour son rang, qu'il tient de la Providence: mais n'en respecte pas les égarements & les vices; & sache, que l'approbation de ce qu'il y a de plus distingué sur la terre, lorsqu'elle est le prix du violement de quelque devoir, est dans le ciel la plus grande infamie.

L'HUMILITÉ ORGUEILLEUSE.

Il n'est point de défaut, qui nous choque plus dans

les autres, que l'orgueil: & il n'en eſt cependant aucun, que nous nous permettions plus aiſément, ou que nous nous déguiſions plus à nous-mêmes. Auſſi n'admirons-nous presque aucune vertu dans les perſonnes de mérite autant que l'humilité, dont la pratique nous coûte peut-être plus qu'aucun autre devoir. C'eſt ce qui fait, que ceux, qui ont quelque uſage du monde, s'interdiſent tout ce qui pourroit décéler un orgueil, qu'on ne peut ſouffrir: tandis qu'ils le nourriſſent en ſecret, & même à leur inſu; & de là vient auſſi, qu'ils revêtent l'extérieur de l'humilité, ſans en prendre l'eſprit.

Nous ne pouvons d'ailleurs nous diſſimuler, que, pour des créatures auſſi imparfaites que nous le ſommes, l'humilité ne ſoit une vertu, non pas de ſurérogation, mais indispenſable; ce qui fait contr'elle, c'eſt qu'elle nous rabaiſſe. Nous ne pouvons réfléchir ſur nous-mêmes, ſans être forcés de convenir, que, pour des êtres auſſi ſujets à commettre des fautes, l'orgueil eſt quelque choſe de bien déplacé, & même de monſtrueux: mais, ce qui plaide en ſa faveur, c'eſt qu'il nous flatte; & par cette raiſon nous ſommes ſi peu diſpoſés à l'extirper de notre coeur, & ſi faciles à nous imaginer l'en avoir banni. —— *Antenor* eſt un homme d'esprit, qui ne peut ſouffrir l'orgueil, & qui en conſéquence ſe croit humble. Quoique de bonne maiſon, il n'en tire point vanité; c'eſt une folie, dit-il, de ſe glorifier d'un avantage, que nous ne nous ſommes point procuré. Pour que la nobleſſe de nos ancêtres ſoit un

titre

titre pour nous, il faut, que nous nous la soyons rendue propre par notre mérite. Aussi Antenor marque-t-il dans toute sa conduite de la condescendance & des égards à ses inférieurs, de la retenue & de la considération envers ses supérieurs: & néanmoins il a un orgueil secret de ce qu'il en témoigne si peu. Mais qu'on ne remarque ou qu'on n'exalte point sa condescendance; il prend un air de mécontentement & de froideur: au lieu que, plus vous admirez son affabilité, plus vous le trouverez prévenant & rempli d'égards. Sa maniere de se mettre n'a rien, qui se fasse remarquer. C'est un mérite bien ridicule, dira-t-il, que celui, qu'on prétend tirer de son habillement: n'ayant pas à vivre à la Cour, ma plus grande parure doit être la propreté. Il s'habille en conséquence très-bourgeoisement, & bien au dessous de ce que ses revenus lui permettroient de faire; & il témoigne à un homme de mérite le plus simplement vêtu les mêmes égards qu'à celui, qui l'est le plus richement. Il n'en est pas moins flatté, lorsqu'on releve sa modestie en ce qui concerne son extérieur; & rarement vous le voyez dans une maison, où on aura taxé d'orgueil secret son affectation à se vêtir moins bien, que ses moyens le lui permettent. —— *Il fait très-peu de cas des titres*; & il ne rejette pas moins sincérement les éloges d'apparat: il n'en est pas de-même d'une louange fine & bien ménagée, dont il est aussi avide au fonds de son coeur, qu'il dédaigne les qualifications, qui lui sont dues; qu'il se révolte contre une flatterie ou-

trée & trop manifeste, & qu'il s'indigne, si on le salue d'un air trop humble & trop rampant. Si vous lui témoignez votre admiration d'une maniere ingénieuse & détournée, il en sera ravi; & quelque peine qu'il se donne, pour cacher le plaisir secret, qu'il en ressent, il le fait assez connoître par la reconnoissance, qu'il vous témoigne de ce que vous lui dites d'obligeant, ou par le ton de bienveillance, dont il vous prie de vouloir bien l'épargner. Déja c'est beaucoup, pour lui faire estimer quelqu'un, que l'air d'attention & de déférence, qu'on a pour sa personne. Cet homme, qui m'accable de respects, ne me revient point, dit-il; parce que son ton & sa physionomie n'annoncent point d'esprit. Ainsi l'humilité d'Antenor n'est autre chose que les refus, qu'il fait des applaudissements des sots, & des flatteurs de profession. Cependant il veut, qu'on l'admire. Quelle humilité! Les témoignages extérieurs de respect lui déplaisent en tant qu'ils sont équivoques & fatiguants: il les lui faut tels, qu'il puisse y faire fonds, & que sa délicatesse n'en soit pas blessée. Peut-on y trouver à redire? Mais n'y a-t-il pas quelque chose à dire de ce que dans son ame il attache trop de prix à ces démonstrations d'estime; qu'il se les propose comme le grand but de ses actions, au point de ne rien faire que dans la vue de se les assurer; & même jusqu'à concevoir du mépris pour quiconque les lui refuse, ou à éviter le commerce d'un homme de probité & de mérite, uniquement parce qu'il ne le loue pas assez à son gré? La mo-

destie

deftie & l'humilité d'Antenor n'eft donc qu'orgueil au fonds: mais un orgueil fubtil & délicat. Il fait, qu'il a des défauts, il en conviendra: mais pour s'applaudir en fecret de valoir mieux que d'autres, & pour vous engager à penfer & à dire de lui d'autant plus de bien. Croirons-nous, que ce foit lui faire tort? Non, car pourquoi parleroit-il fi fouvent de fes défauts: tandis qu'il fe donne tant de peine, pour que perfonne ne les remarque? Retiré chez lui, il fe livre à des emportements de colere, dont fes domeftiques fe reffentent, pour la moindre faute: a-t-il compagnie, c'eft un homme, qui garde fon fang froid, quelque chofe que fes domeftiques femblent faire, pour le pouffer à bout. —— Avec quelle égalité d'ame ne fouffre-t-il pas la critique! Quoi que ce foit que vous puiffiez trouver à redire à fon habit, à fes appartements, à l'ordonnance de fes jardins; il vous écoute avec un fouris de complaifance, applaudit à vos remarques, lorsqu'elles font fondeés: fans toutefois en profiter, ou, fi ce n'eft bien rarement, corriger rien en conféquence. —— Mais louez tant qu'il vous plaira fes bâtiments & fes jardins: fi vous critiquez fa biblioteque, vous le rendez morne & férieux. —— Admirez-vous au contraire le nombre, la propreté, & fur-tout le choix de fes livres; Antenor eft de tous les Savants le plus gracieux. Vous le verrez penfif & abattu, pour peu que vous ne paroiffiez pas affez charmé de l'éducation, qu'il donne à fes enfants. —— Son époufe n'eft ni belle, ni d'un commerce agréable: elle eft plutôt tout le contraire. Ce-

pendant on le voit rarement ſans elle ; & par-tout où ils ſe trouvent enſemble, il eſt le mari le plus attaché & le plus complaiſant. Elle l'adore ; & il lui paſſe bien des défauts, ſans rien diminuer de ſon attachement pour elle. Il eſt bien juſte, dit-il, que nous ſupportions ceux, dont nous attendons de l'indulgence pour nous-mêmes : j'aime mon épouſe, bien plus pour ſa vertu, que pour ſon eſprit. Je vous crois, Antenor : mais peut-être l'aimez-vous ſur-tout, parce qu'elle vous encenſe aux yeux de tout le monde, & qu'elle exalte en toute occaſion votre noble maniere de penſer & d'agir à ſon égard. —— Avec du ſavoir, Antenor eſt auſſi éloigné d'en faire parade, que de ſes richeſſes. Vous l'entendrez dire, qu'on ne doit jamais tirer vanité de ce que l'on ſait, jamais faire ſentir aux autres la ſupériorité de ſes lumieres, & que, loin de les humilier dans une aſſemblée, en découvrant leur foible, il faut les aider à penſer & à s'exprimer avec juſteſſe. Eſt-il queſtion de dire ſon ſentiment, il le fait avec toute la modeſtie & la circonſpection poſſible. Cependant voyez, comme il prend feu, à la premiere contradiction ! Que ne peut-il s'appercevoir du changement, qui ſe remarque dans toute ſa phyſionomie & ſa contenance ; de quel ton impétueux il parle ; avec quelle vivacité, & de quel air, il prononce ces formules uſitées : *ou je me trompe fort ; ſans doute je puis être dans l'erreur, mais —— je n'ai garde de vouloir décider* —— Une autre fois, ſi on lui

conteste quelque chose, il se tait tout-à-coup, garde long-temps un morne silence, & il vous réfute, en ne daignant pas vous répondre. Au reste, il n'est pas homme à conserver le souvenir d'aucune critique ou censure. Témoignez-lui dans quelque occasion, que vous ne vous en rapportez pas à ses lumieres; il reviendra vous trouver, & il surmontera la sensibilité, que lui cause votre doute offensant. C'est tout autre chose, si vous ne paroissez pas persuadé de sa modestie & de son humilité. Jamais, dira-t-il, je ne souffrirai, qu'on s'attaque aux sentiments de mon coeur. Je hais l'orgueil dans les autres, me le permettrois-je à moi-même? Dire, qu'un homme a du mérite & qu'il en tire vanité, c'est lui refuser le plus grand mérite. —— Effectivement Antenor, je crains bien, que ce mérite vous manque, & que, si vous prenez tant de peine, pour vous persuader à vous-même & aux autres, qu'il vous est acquis, ce ne soit parce que l'humilité est aussi aimable, que l'orgueil est odieux, & qu'un violent desir de gloire vous domine. Il vous est bien permis de connoître en quoi vous l'emportez sur d'autres, de vous efforcer de les surpasser en mérite, de prétendre à leur estime, & d'en recevoir les témoignages: tout cela est fort compatible avec l'humilité.

Mais sachez aussi, que l'humilité à son siege dans le coeur; qu'elle ne consiste pas en simples dehors; & que, soit que vous vous encensiez pour vos lumieres & vos vertus, soit pour vos talents extérieurs &

vos richeſſes, c'eſt toujours orgueil. Dès que vous ne regardez pas tous vos avantages comme des dons de Dieu, entiérement gratuits, & que vous ne reconnoiſſez pas tout ce qu'il y a de défectueux parmi vos bonnes qualités, duſſiez-vous affecter encore plus de vous croire dénué de tout mérite; vous n'êtes vraiment humble ni devant Dieu ni envers les hommes; vous n'êtes moralement qu'un être informe; vous n'avez qu'une humilité orgueilleuſe.

L'HOMME, QUI REMPLIT LES DEVOIRS DE SON ETAT, SANS Y ETRE ENTIEREMENT DEVOUE.

Euſèbe eſt un homme d'Egliſe, qui a une cure à la campagne. Il ne manque ni de ſavoir ni de capacité naturelle. Auſſi a-t-il la réputation de s'acquitter comme il faut de ſes fonctions; outre que ſes moeurs ſont ſans reproche, & qu'il gouverne bien ſa paroiſſe. Pour nous aſſurer, que ſa conduite repond en tout à ſon caractere, conſidérons-la en détail & ſous toutes ſes faces. Euſebe fait rarement prêcher un autre à ſa place; c'eſt ma vocation, dit-il, d'inſtruire moi-même mon troupeau, & de le former à la crainte de Dieu: je n'ai beſoin le ſamedi que d'une ou deux heures, pour faire le plan de mon ſermon, &, en l'écrivant, la plupart des termes ſe gravent dans ma mémoire, enſorte que je n'ai

pas

pas lieu d'être inquiet pour l'expreſſion, outre que je ne ſuis pas appellé à prêcher à des Savants; & il eſt vrai, qu'il ſatisfait ſes auditeurs. Il tient chaque dimanche après-midi un catéchisme public, pour lequel il penſe n'avoir pas beſoin de ſe préparer; il ſeroit bien fâcheux pour moi & pour l'acquit de mes fonctions, dira-t-il, ſi je ne poſſédois à fonds les principes de la Religion, & les preuves, qui les établiſſent. Le petit nombre de ſes paroiſſiens ne l'occupe que peu au confeſſionnal, & rarement un malade le fait appeller à ſon lit de mort. Lorsque le beſoin l'exige, il ſe montre auſſi ponctuel à remplir cette fonction, que le dimanche à vaquer à l'office divin. Sa cure n'eſt que d'un médiocre revenu; mais il tire parti des terres, qui y ſont attachées, & qu'il fait valoir lui-même. En les donnant a bail, il y trouveroit encore dequoi pourvoir aux beſoins de ſon ménage, compoſé de quatre perſonnes. Cependant il ſe croit obligé d'être cultivateur, pour ne pas perdre le profit, que tireroit un fermier, & dont il prétend ne pouvoir ſe paſſer. Auſſi donne-t-il à la culture de ſes terres, à l'engrais de ſon bétail, & à une petite bergerie, des ſoins, que tout le canton trouve merveilleux. Il poſſede encore aux environs un petit bien, dont ſa femme a hérité, & qu'il adminiſtre au moyen d'un métayer à ſes gages. Si c'étoit un bien, que j'euſſe acquis moi-même; je me reprocherois, dit-il, de ne pas me décharger de l'embarras d'une telle adminiſtration. Mais c'eſt à

ma femme & à mes enfants, que j'en dois rendre compte; ce que j'y profite peut me procurer les moyens d'avoir un Précepteur pour mes fils, & de payer la pension de ma fille ainée, que je fais élever chez une parente à la ville, où elle se formera mieux qu'au village. —— Ses paroissiens ne passent point de contract, qu'ils ne requierent sa présence; & ils recourent souvent à ses conseils, par rapport à leurs affaires domestiques. Il les aide volontiers de ses lumieres, & fait servir son expérience à leur avantage; il leur avance de petites sommes, moyennant un modique intérêt; il a soin de vendre le produit de sa récolte, lorsque le bled est à un bon prix, & il tient les comptes de toute son oeconomie, ne pouvant s'en décharger sur quelqu'autre; & c'est de cette maniere qu'il s'occupe pendant toute la semaine. D'après cet exposé Eusebe consacre-t-il sa vie à son emploi, ou n'en remplit-il les fonctions que pour y trouver dequoi vivre? Les intérêts spirituels de son troupeau entrent-ils dans toutes les parties de son plan, comme ce qui en doit faire l'objet capital? Tant de jours donnés aux travaux oeconomiques, & si peu d'heures aux fonctions pastorales, ne doivent-ils pas nous faire naître quelque soupçon? Ne seroit-il pas plus convenable, qu'il affermât ses terres, & servît lui-même de Précepteur à ses enfants? Ce qu'il perdroit d'un côté, il le regagneroit de l'autre. Et puis, n'est-ce pas son premier devoir de prendre soin de l'éducation de sa famille, après avoir pourvu aux fonctions de son Ministere? Il don-

donne à son œconomie plus de temps, qu'il ne lui en faudroit, pour instruire ses enfants, sans qu'il eût besoin de payer quelqu'un, pour le remplacer; tandis qu'il se livre à des soins bien - moins importants. ——— Je veux croire, qu'Eusebe, dans l'espace d'une ou deux heures, peut jetter sur le papier les principales idées d'un sermon édifiant. Mais ne le rendroit-il pas plus instructif, plus clair, plus méthodique, plus rempli d'onction, s'il y donnoit plus de temps? Ses autres fonctions pastorales lui en laissent assez de reste. N'est-il pas du devoir de son emploi, qu'il médite chaque jour l'Ecriture sainte, & qu'il fasse de bonnes lectures, pour étendre ses lumieres, donner plus de solidité à ses compositions, & mieux inculquer les vérités de la Religion à ses auditeurs, d'une maniere, qui soit à leur portée, & qui s'imprime dans leur coeur, plus que dans leur mémoire? Son auditoire n'est point composé de Savants; est-ce à dire, qu'il doit peu s'inquiéter comment il prêche? Ne parle-t-il pas à des hommes, qu'il prépare pour l'éternité, & dont le coeur n'est que trop attaché au siecle présent? ——— Il auroit honte de se préparer à faire ses catéchismes de paroisse; & il devroit comprendre, que ces sortes d'instructions, pour être bien faites, requierent une sérieuse application, & peuvent être plus utiles, que dix de ses meilleurs sermons. Un Pasteur vigilant ne se feroit-il pas un devoir, de donner une heure par jour à la visite de l'école publique; & ne prendroit-il pas à coeur, que les enfants y fussent instruits dans

la

la Religion avec plus de jugement? Peu de malades en danger de mort le font appeller: mais il est peut-être d'autant plus de personnes en santé, qui auroient besoin de ses exhortations, & qu'il devroit chercher à tirer de leur sécurité. ——— On le consulte pour des affaires temporelles: pourquoi ses conseils n'ont-ils pas encore plus pour objet les intérêts spirituels, ce qui concerne la Religion, les moeurs & le salut? Où sont parmi les fonctions de son Ministere les oeuvres de charité & de bénéficence? Où sont les pauvres, pour qui il sollicite, ou à qui il tâche de procurer de l'ouvrage. Il fait donner à sa fille une éducation, telle qu'elle est usitée dans les grandes villes; & il y consacre une partie du produit de son bien de campagne. Combien sieroit-il d'avantage à son caractere, qu'il s'épargnât cette depense, en abandonnant la culture des terres, & s'occupant du soin de former sous ses yeux sa fille à la Raison & à la vertu, en même-temps qu'elle se formeroit au ménage par les soins de sa Mere? S'il est un exemple d'un bon oeconome, il ne l'est pas d'un Ecclésiastique consciencieux. Dût-il y perdre cent écus par an, en donnant ses terres à bail; ne devroit-il pas s'y résoudre avec plaisir, pour consacrer son temps à son emploi, à la Religion, & au salut des ames, qui lui sont confiées? Au moyen d'une épargne bien entendue, & avec le zele, que demandent les fonctions importantes, dont il est chargé, ne devroit-il pas avoir cette confiance en Dieu, qu'il ne le laissera pas manquer lui & sa famille du nécessaire;

ſaire? Peut-il dire avec un Apôtre: *je compte tout pour rien, & ma vie même ne m'eſt point précieuſe, moyennant qu'avec joie j'achève ma courſe, & le Miniſtere, que j'ai reçu du Seigneur?* (*) Euſebe ne paroît pas avoir l'eſprit de ſon état, lorſqu'on examine le détail de ſa vie; c'eſt bien plutôt en vue d'avoir dequoi vivre, qu'il s'acquitte des devoirs de ſa vocation.

(*) Act. XX, 24.



Livres François qui se trouvent entr'autres chez J. V. SCHOONHOVEN & Comp.

---

	fl.	f.
Dictionnaire portatif de Cuisine, d'Office & de Distillation, Paris 1772. gr. 8vo.	1	5
Dictionnaire portatif de Richelet 2 vol. 8vo.	5	0
- - - de Droit & Practique par Ferriere 2 vol. 4to.	10	0
Dictionnaire comique Satyrique, Critique & Burlesque par Ph. J. le Roux 8vo.	3	0
Doyen (le) de Killerine, 6 vol. avec fig. 120.	4	10
Elements du Droit Naturel par Mr. Burlamaqui, ouvrage Posthume publié compl. pour la premiere fois, petit 8vo Lausanne 1775.	1	10
Elements de Géometrie, cont. les six premiers Livres d'Euclide de Mr. le Prof. Koenig Augmentés de l'Onziéme Livre par J. J. Blassiére, Haye 1762. avec fig. gr. 4to	5	5
- - - - - - Ibid. grand papier.	6	0
- - - - - - Ibid. l'Onziéme & Douziéme Livre, grand 4to.	1	5
- - - - - - Ibid. grand papier.	1	15
Epreuves du sentiment par Mr. d'Arnaud 12mo 3 vol. 1774.	3	0
Essais de Poësie par M. D. P. gr. 8vo. Páris 1771.	0	15
Grammaire Françoise & Espagnole, par Mr. Don Antonio Galmace, gr. 8vo. Lausanne	1	16
Histoire d'Agathon par Mr. Wieland 12. vol. Leide 1771.	3	15
Introduction à l'Histoire des Juifs par R. Cleyton 4to Leide 1752. fig.	4	10
Niebuhr (C.) Description de l'Arabie avec les Questions de Mr. Michaëlis à une Société de Savants, 2 vol. avec fig. 1774. grand 4to.	12	0
- - - - - - Voyage de l'Arabie Traduit de l'Allemand, avec fig. Tome I. 1775. gr. 4to.	14	0
Oeuvres de Montesquieu 7 vol. 12mo	8	0
- - - de Gesner 1773. 12mo.	1	5

Papillons Exotiques qui se trouvent dans les trois parties du Monde, à savoir, l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique, rassemblés & décrits par Mr. PIERRE CRAMER, dessinés sur les originaux gravés & enluminés sous sa direction, sur pap. Royal, en gr. 4to. XII. planches avec le Texte, dont on fournira tous les trois mois un Cahier ouvrage Posthume publié complet pour la premiere fois. NB. Cet Ouvrage se fait par Souscription. — fl. 8, st. 0

Pestel, les Fondements de la Jurisprudence Naturelle, à Utrecht, 1774 gr. 8vo. — 1, 5

Portraits de A. Vinni. — 0, 10

- - - de Marani. — 0, 10

- - - de Heinecci. — 0, 10

- - - de Gellert. — 0, 10

Principes du Droit Naturel par Burlamaqui 4to Geneve 1762 — 3, 10

Les Quatre Ages de la Paire de France 8vo 2 vol. Mastricht 1775. — 3, 0

A Sermon Preached in the English Church at Utrecht. The Day appointed by the States for General, Thanks giving Fasting & Prayer, by P. Brouwn, 8vo. — 0, 12

Traité de l'Orthographie Françoise par Mr. Restaut 8vo. derniere Edition — 2, 10

Vie & Lettres de feu Mr. Ch. Fr. Gellert, traduit de l'Allemand, par Madame de la F***, 3 parties, 1775 grand 8vo. — 3, 5

Vie & les Opinions de maître Sebaltus Nothanker petit 8vo. Londr. 1774. tom. I. — 1, 5

Quatre Vues sur le Mail d'Utrecht, a Savoir:

I Le Mail par devant.

II Le Bout du Mail.

III Le Mail, sur la Maison de Belle Vue.

IV d'Gildbrug, sur la Porte aux Dames Blanche

ensemble — 6, 0

Livres François, qui se trouvent entr'autres chez J. V. SCHOONHOVEN & Comp.

	fl.	f.
Dictionnaire portatif de Cuisine, d'Office & de Distillation, Paris 1772. gr. 8vo.	1	5
Dictionnaire portatif de Richelet 2 vol. 8vo.	5	0
- - - de Droit & Practique par Ferriere 2 vol. 4to.	10	0
- - - comique Satyrique, Critique & Burlesque par Ph. J. le Roux 2 vol. 8vo.	3	0
Doyen (le) de Killerine, 6 vol. avec fig. 12.	4	10
Elements du Droit Naturel par Mr. Burlamaqui, ouvrage Posthume publié complet pour la premiere fois, petit 8vo Lausanne 1775.	1	10
Elements de Géometrie, cont. les six premiers Livres d'Euclide de Mr. le Prof. Koenig Augmentés de l'Onziéme & Douziéme Livre par J. J. Blassiere, Haye 1762. avec fig. gr. 4to.	5	5
- - - - - - Ibid. grand papier.	6	0
- - - - - - Ibid. l'Onziéme & Douziéme Livre, gr. 4to. àpart	1	5
- - - - - - Ibid. grand papier.	1	15
Epreuves du sentiment par Mr. d'Arnaud 12mo. 3 vol. Mastr. 1774.	3	0
Essais de Poësie par M. D. P. gr. 8vo. Paris 1771.	0	15
Etat Civil Politique & Commercant du Bengale 2 tom. Mast. 1775. servant de suite à l'Hist. philos. & politique.	2	0
Grammaire Françoise & Espagnole, par Mr. Don Antonio Galmace, gr. 8vo. Laus. 1775.	1	16
Histoire d'Agathon par Mr. Wieland 12mo. 4 vol. Leide 1771.	3	15
Histoire Philosophique & Politique des Etablissements & du Commerce des Deux Indes 7 vol. Mast. 1775. fig.	14	0
Introduction á l'Histoire des Juifs par R. Cleyton 4to Leide 1752. fig.	4	10
Leçons de Morale par feu M. Gellert; on y a joint, des Réflections sur le personne & les écrits de l'Auteur, la tout traduit de l'Allemand; 2e Edition avec le Portrait de l'Autheur, 2 vol. Utr. 1775. gr. 8vo.	3	3

	fl.	s.
Niebuhr (C.) Description de l'Arabie avec les Questions de Mr. Michaëlis à une Société de Savants, 2 vol. avec fig. 1774. grand 4to.	12	0
Niebuhr (C.) Voyage en l'Arabie Traduit de l'Allemand, avec fig. Tome I. 1775. gr. 4to.	14	0
Oeuvres de Montesquieu 7 vol. 12mo.	8	0
- - - de Gesner 1773. 12mo.	1	5
Papillons Exotiques qui se trouvent dans les trois parties du Monde, à savoir, l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique, rassemblés & décrits par Mr. PIERRE CRAMER, dessinés sur les originaux gravés & enluminés sous sa direction, sur pap. Royal, en gr. 4to. XII. planches avec le Texte, dont on fournira tous les trois mois un Cahier. NB. Cet Ouvrage se fait par Souscription.	8	0
Pestel, les Fondements de la Jurisprudence Naturelle, à Utrecht, 1774. gr. 8vo.	1	5
Portraits de A. Vinni,	0	10
- - - de Marani.	0	10
- - - de Heinecci.	0	10
- - - de Gellert.	0	10
Principes du Droit Naturel par Burlamaqui 4to. Geneve 1762.	3	10
Les Quatre Ages de la Pairie de France 8vo. 2 vol. Mastricht 1775.	3	0
A Sermon Preached in the English Church at Utrecht. The Day appointed by the States for General, Thanks giving Fasting & Prayer, by P. Brouwn; 8vo.	0	12
Traité de l'Orthographie Françoise par Mr. Restaut 8vo. derniere Edition	2	10
Vie & Lettres de feu Mr. Ch. Fr. Gellert, traduit de l'Allemand, par Madame de la F***, 3 parties, 1775. grand 8vo.	3	5
Vie & les Opinions de Maître Sebaltus Nothanker petit 8vo. Londr. 1774. tom. I.	1	5
Quatre Vues sur le Mail d'Utrecht, à Savoir: I. Le Mail par devant. II. Le Bout du Mail. III. Le Mail, sur la Maison de Belle Vue. IV. d'Gildbrug, sur la Porte aux Dames Blanche ensemble	6	0